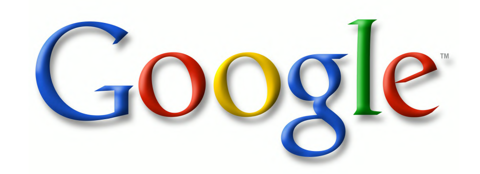


NNK

OZANAM

DOCUMENTS INÉDITS

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE LITTÉRAIRE

DE L'ITALIE

DEPUIS LE VIII[e] SIÈCLE JUSQU'AU XIII[e].



PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, 56.

DOCUMENTS INÉDITS

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE LITTÉRAIRE

DE L'ITALIE

DEPUIS LE VIIIe SIÈCLE JUSQU'AU XIIIe

AVEC DES RECHERCHES SUR LE MOYEN AGE ITALIEN,

PAR A. F. OZANAM,

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE A LA FACULTÉ
DES LETTRES DE PARIS.

PARIS.

JACQUES LECOFFRE ET Cie, ÉDITEURS,

RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29,

Ci-devant rue du Pot-de-Fer Saint-Sulpice, 8.

1850.

En 1846, M. de Salvandy, ministre de l'instruction publique, voulut bien me confier la mission de recueillir en Italie des documents inédits, pour servir à l'histoire des lettres pendant les premiers siècles du moyen âge. Sous de tels auspices, j'étais assuré d'un bienveillant accueil : mais j'ai rencontré dans ce voyage des facilités si inattendues, des prévenances si particulières, que je ne me pardonnerais pas de laisser paraître mon livre sans remercier les personnes qui m'ont aidé de leur appui ou de leur concours.

Il m'est glorieux et doux de nommer d'abord Sa Sainteté le pape PIE IX, qui, au milieu des premiers bienfaits et du premier éclat d'un règne destiné à tant d'ingratitude, daigna s'intéresser à ma mission, et me recommander aux bibliothécaires du Vatican. Bientôt je connus l'exquise urbanité de feu Mgr Laureani, l'obligeance de Mgr Molza; je vis leur condescendance égale pour tous les étrangers, sans distinction d'origine et de confession religieuse. Nous n'étions que cinq, deux Français, et, je crois, trois Allemands : cependant Messieurs les bibliothécaires sacrifièrent huit jours sur quinze de leurs vacances de Pâques, pour ne pas interrompre les études de ce petit nombre de lecteurs.

Tous ceux qui visitent le mont Cassin y trouvent la vieille hospitalité des fils de saint Benoît. J'avais le plaisir de retrouver aussi leur zèle pour l'antiquité sacrée dans le savant prieur dom Tosti, et dans le groupe de pieux collaborateurs qu'il avait su animer du même feu. Il eut le désintéressement de livrer à mes recherches les manuscrits de l'abbaye, au moment où lui-même se proposait d'en publier un grand nombre. Je dois la copie de quelques pièces au père Smith, religieux irlandais, qui se mit à ma disposition avec une rare courtoisie.

A Florence m'attendaient les conseils du vénérable marquis Capponi, les complaisances de M. l'abbé Gelli, bibliothécaire de la Magliabecchiana, et celles de M. l'abbé del Furia, fils du conservateur de la Laurentienne. Je n'oublierai point non plus les bons procédés d'un compatriote, M. Colomb de Batine, auteur de la *Bibliographie dantesque*. A Sienne, j'ai éprouvé les bontés de MM. Porri et Milanesi. J'aurai lieu de dire ailleurs ce que je dois à M. Tommaseo. Déjà l'Europe le savait grand homme de lettres; elle a appris à le connaître grand citoyen. C'est la plus illustre et la plus chère amitié dont l'Italie ait récompensé le peu que j'ai voulu faire pour elle.

FAC-SIMILE.

Bibliothèque Laurentienne, *Pluteus* LXXXIX, infer., cod. 41.

Graphia aureæ urbis Romæ.

Incipit graphia aureę urbis R.
Post quã filij noe edificauerũt confusionis
turrẽ. noe cũ filijs suis rate ingressus. ut

M. Victor Le Clerc, dont la secourable érudition a beaucoup aidé mon inexpérience dans ce genre de travail, a bien voulu me rappeler un document, où reparaît la devise que la *Graphia aureæ urbis Romæ* représente gravée sur la couronne des empereurs, et brodée sur leur baudrier. C'est un diplôme de Conrad Ier, portant confirmation des privilèges des chanoines de Lucques, à la date de 1038, et publié par Muratori, *Antiquit. Ital.*, t. III, col. 697. Le diplôme est scellé d'une bulle de plomb où paraît tracée la figure allégorique de Rome, avec ce vers :

Roma caput mundi regit orbis frena rotundi.

DES ÉCOLES

ET DE

L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN ITALIE,

AUX TEMPS BARBARES.

DES ÉCOLES

ET DE

L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN ITALIE,

AUX TEMPS BARBARES.

DOCUMENTS INÉDITS : *De Ganymede et Helena.* — *De Dædalo et Icaro.* — *Verba Œdipi.* — *Carmen de Joseph patriarcha.* — *Ex Vita sancti Donati.* — *Ex Statutis reipublicæ Florentinæ.*

Ce qu'on se propose dans ce travail.

En traitant des écoles italiennes aux temps barbares, je ne me propose point d'épuiser une question si féconde : je tente seulement de résumer les faits connus, de mettre en œuvre plusieurs indices négligés, d'utiliser enfin un petit nombre de témoignages inédits, trop incomplets pour paraître sans le secours d'une courte dissertation qui les lie et les explique. Peut-être cette étude jettera-t-elle quelque lumière sur l'époque obscure où j'ai glané; et le peu de documents que je publie ensuite ne sera pas sans valeur, s'il y faut reconnaître les preuves d'une éducation de plusieurs siècles, qui arracha l'Italie à la

barbarie, et la rendit capable de toutes les merveilles du moyen âge.

Tous les historiens conviennent que l'école ne finit point avec l'empire, et que la politique réparatrice de Théodoric mit sa gloire à sauver les études, comme à relever les cités. Au temps de Cassiodore, le trésor public dotait les chaires des grammairiens, des rhéteurs, des jurisconsultes que la jeunesse romaine entourait encore de ses applaudissements. Mais après la sanglante décadence qui mit fin à la domination des Goths, quand Rome prise et reprise eut essuyé les horreurs de quatre assauts, et qu'enfin parurent les Lombards, selon l'expression d'un contemporain, « comme un glaive tiré du fourreau pour faucher les restes du genre humain, » c'est alors, et dans le désordre des siècles suivants, que l'enseignement semble se taire, et toute science périr. En 680, les Pères du concile de Latran confessent « que nul d'entre eux ne s'honore d'exceller dans l'éloquence profane : car la fureur de « plusieurs peuples a désolé ces provinces; et les « serviteurs de Dieu, réduits à vivre du travail de « leurs mains, mènent des jours remplis d'angoisses. » En même temps le pape Agathon déclare qu'on « ne trouve point à Rome la science complète « des Écritures. » Pendant les cinq cents ans écoulés de saint Grégoire le Grand à Grégoire VII, Muratori et Tiraboschi, ces deux critiques excellents, suivent à peine la trace des écoles dans le petit nombre de textes qui s'y rapportent; et tout récemment M. Giesebrecht, en établissant la perpétuité des études laïques

en Italie, cherche à prouver aussi l'impuissance de l'enseignement ecclésiastique (1). C'est au milieu de ces obscurités qu'il faut pénétrer, en examinant d'abord ce qui resta des écoles romaines; secondement, quelles institutions vinrent s'y ajouter par la sollicitude de l'Église; enfin, quelle mesure d'instruction se trouvait répandue, non parmi le clergé seulement, mais jusqu'aux derniers rangs du peuple, quand le génie italien éclata dans les chants de Dante et dans les fresques de Giotto.

I. — Des écoles laïques.

Dangers de l'esprit humain.

Quand les contemporains de l'invasion nous décrivent les ruines qu'elle fit, les terreurs qui l'accompagnèrent, et les ténèbres où elle parut ensevelir le monde, il n'y a rien à retrancher de leurs récits. Assurément, des calamités qui troublèrent la grande âme de saint Grégoire le Grand, jusqu'à ce point qu'il interrompit le cours de ses prédications publiques, pouvaient décourager des intelligences moins fermes et réduire au silence des chaires moins puissantes. Je ne méconnais donc pas les dangers qui menacèrent alors l'esprit humain : j'en donne une preuve de plus. Pendant que les diplômes de la période lombarde font voir à quel degré de corruption était descendu le langage des affaires et de la vie

(1) *Ep. Cleri Romani ad imperatores, epistola Agathonis papæ ad ann.* 680. Muratori, *Antiquitat. Italic.*, t. III, p. 807. Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, t. V, lib. 2 et 3. Giesebrecht, *de Litterarum studiis apud Italos primis medii ævi seculis*. Berolini, 1845.

civile; les hymnes que je publie montrent le même désordre pénétrant dans la langue de l'Église, et toutes les règles de la prosodie et de la grammaire violées dans les chants mêmes de ces monastères qui devaient sauver les lettres (1).

Les lettres à Rome, du VIe au VIIIe siècle.

Cependant, ni la chute de la monarchie des Goths, ni la désolation de Rome livrée tour à tour aux violences de Totila, de Bélisaire et de Narsès, rien n'avait pu étouffer le goût des jouissances d'esprit chez le peuple romain, aussi attaché à ses plaisirs qu'à ses monuments. A la fin du VIe siècle, on lisait solennellement Virgile au forum de Trajan : les poëtes contemporains y déclamaient leurs ouvrages, et le sénat décernait un tapis de drap d'or au vainqueur de ces combats littéraires (2). Quand la passion des vers était si vive, comment les grammairiens et les rhéteurs eussent-ils fermé leurs écoles? Parmi leurs disciples on trouve encore, en 590, un jeune Romain nommé Betharius, qui, venu dans les Gaules, y donna une si haute opinion de son savoir et de son éloquence, que l'admiration publique le porta au siége épiscopal de Chartres. Saint Grégoire le Grand avait été nourri

(1) Voyez ci-après l'*Hymnarium Vaticanum*, et surtout l'hymne de saint Flavien.

(2) Fortunat. *Carmin.*, lib. VI, 8.

Aut Maro Trajano lectus in urbe foro.

Id. III, 20.

Vix modo tam nitido pomposa poemata cultu
Audit Trajano Roma verenda foro.
Quod si tale decus recitasses aure senatus,
Stravissent plantis aurea fila tuis.

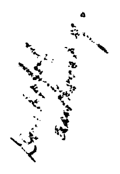
dès l'enfance dans l'étude de la grammaire, de la rhétorique et de la dialectique. Ses écrits ont tous les défauts de la décadence latine; mais on n'y relève pas ces barbarismes qu'il se vante de ne pas éviter: « trouvant indigne, dit-il, de faire plier la « parole de Dieu sous la règle de Donat. » Dans ce passage célèbre, dont on a trop souvent abusé, il ne faut voir que l'inquiétude d'un esprit qui connaît la barbarie de son siècle, qui craint de s'en ressentir, et qui se justifie éloquemment, comme saint Paul, en foulant aux pieds l'éloquence (1). Au VII[e] siècle, l'école romaine n'est pas nommée; mais on ne peut douter que l'enseignement ne se perpétue quand les églises de cette époque, les sépultures des papes sont couvertes d'inscriptions en vers latins; quand l'Anglo-Saxon Biscop, poussé par le besoin de savoir, fait cinq fois le voyage de Rome, et en revient chargé de livres. Si les Pères du concile de Latran, en 680, s'excusent de ne point exceller dans la science des rhéteurs, leurs décrets témoignent que le clergé ne pouvait se détacher des spectacles de mimes, derniers restes du théâtre classique. Un fragment que je publie sans prétendre en fixer la date, mais qui remonte au temps où Rome reconnaissait encore la souveraineté de l'empire d'Orient, décrit

(1) *Acta S. Betharii* (*auctore coætaneo*) apud Bolland., II *Augusti*. *Vita S. Gregorii*, auctore Johanne diacono : « Disciplinis vero liberalibus, hoc est grammatica, rhetorica, dialectica, ita a puero est institutus, ut quamvis eo tempore florerent adhuc Romæ studia litterarum, tamen nulli in urbe ipsa secundus esse putaretur. » S. Gregorii *Epist. ad Leandrum* : « Barbarismi confusionem non devito, situs motusque et præpositionum casus servare contemno, quia vehementer indignum existimo ut verba cœlestis oraculi restringam sub regulis Donati. »

la pompe qu'on doit déployer, si l'empereur vient visiter la ville éternelle : un chœur de musiciens le suivra au Capitole en répétant des chants hébreux, grecs et latins (1). Plus tard, et lorsqu'en 774 Charlemagne fit à Rome sa première entrée, l'histoire rapporte qu'à la suite de la bannière, des magistrats et des corporations sortis pour le recevoir, venait la foule des écoliers qui étudiaient les lettres, portant des palmes et chantant des hymnes. L'école reparaît, et assurément elle ne pouvait se montrer plus à propos qu'à l'arrivée du grand homme qui venait fermer les siècles barbares (2).

Les études dans les villes grecques. Naples et Ravenne.

Si le patronage des papes et la politique bienfaisante de l'Église assuraient aux lettres un asile inviolable derrière les murs de Rome, elles trouvaient un autre abri dans les cités soumises à la domination byzantine. A Naples, les enfants des plus nobles familles étudiaient la grammaire et l'éloquence. Le duc Sergius, qui gouvernait cette ville au commencement du IXe siècle, avait poussé l'étude des langues classiques à ce point que s'il ouvrait un livre grec, il le lisait couramment en latin. Il avait fait donner les mêmes soins à l'éducation de ses deux fils Grégoire et Athanase, l'un destiné aux armes, l'autre à l'épiscopat (3). Ravenne, séjour des exarques, siége d'une



(1) Beda, *vitæ Wiremuthensium abbatum. Concilium lateranense* anni 680. *Graphia aureæ urbis Romæ :* « Quando autem omnium dominator Capitolium Saturni et Jovis conscendere voluerit, in mutatorio Julii Cæsaris purpuram albam accipiat, et omnibus generibus musicorum vallatus, hebraice, græce et latine fausta acclamantibus, Capitolium aureum conscendat. »

(2) Anastas. bibliothec. *In Adriano.*

(3) *Vita S. Athanasii neapolit. episc.* apud Muratori *Script.* II, *pars* 2,

administration dégénérée, mais qui ne pouvait se passer ni de luxe ni de lumières, conservait encore avec ses institutions municipales toutes les habitudes de la civilisation antique. Ses églises resplendissaient d'or et de mosaïques; ses tombeaux étaient couverts de sculptures; des inscriptions en vers conservaient la mémoire de ses pontifes. Au VIe siècle, le poëte Fortunat y avait étudié la grammaire, la rhétorique et le droit : c'étaient les trois degrés de l'enseignement public (1). Parmi les maîtres les plus vantés de ce temps, on distinguait le grammairien Honorius, dont nous avons des vers. A la fin du VIIe siècle (2), un lettré de Ravenne, nommé Johannice, eut le dangereux honneur d'exciter d'abord l'admiration, ensuite l'inquiétude de la cour de Constantinople. Plus tard, quand au gouvernement des exarques succéda la puissance des archevêques, leur historien Agnellus fait assez voir, par les longues harangues dont il enrichit sa chronique, et par ses nombreuses réminiscences de l'antiquité, qu'il a fréquenté les leçons des grammairiens (3). En effet,

1045 : « (Sergius ejus pater) litteris tam græcis quam latinis favorabiliter eruditus, ita ut si casu librum græcis exaratum elementis in manibus sumeret, latine hunc inoffense cursim legeret... Gregorius ejus filius, militum magister, in græca latinaque lingua peritissimus. »

(1) Fabri, *le sagre Memorie di Ravenna antica.* Ciampini *Vetera monumenta.* Fortunat. *Vita S. Martini, prolog.*

Parvula grammaticæ lambens refluamina guttæ,
Rhetoricæ exiguum prælibans gurgitis haustum,
Cote ex juridica cui vix rubigo recessit.

(2) *Rescriptum* Honorii Scholastici *contra epistolas exhortatorias Senecæ*, apud Mabillon *Analecta*, t. I, 364, 365.

(3) Agnellus, *lib. pontific.* apud Muratori *Script.* II, p. 1, 151, etc.

quatre diplômes de Ravenne, de 984 à 1036, mentionnent des maîtres d'école; et il est permis de les tenir pour laïques, puisque ces actes ne leur donnent point la qualité de clercs, qu'on ne manquait pas de prendre quand on y avait droit (1). Mais rien ne montre mieux l'opiniâtreté de l'enseignement profane, que l'aventure du grammairien Vilgard, rapportée par Radulphus Glaber. Vilgard tenait école à Ravenne au XIe siècle; « il enseignait la grammaire avec la passion que les Italiens eurent toujours pour cette étude. Or, comme dans l'orgueil « de son savoir il allait déjà jusqu'au délire, il arriva « qu'une nuit les démons prirent la figure des poëtes « Virgile, Horace et Juvénal, et, lui apparaissant, le « remercièrent de son ardeur à étudier leurs livres « et à propager leur autorité : en retour de ses efforts, ils lui promettaient de l'associer à leur gloire. « Séduit par cette ruse de l'enfer, le grammairien « se mit à enseigner beaucoup de points contraires « à la foi, et il affirmait qu'il fallait croire en toutes « choses les paroles des poëtes. A la fin il fut convaincu d'hérésie, et condamné par l'archevêque « Pierre : on trouva en Italie plusieurs esprits infectés des mêmes opinions (2). »

(1) Fantuzzi, *Monum. Rav.* I, 215, ann. 984 : « Heredes quondam Johannis de Leo magister. » Id. 1, 229, an. 1002 : « Filii quondam Johannis magister. » Id. II, 60, anno 1023 : « Petrus Scolasticus. » Id. 1, 69, anno 1036 : « Arardus Scolasticus. »

(2) Raduphus Glaber, apud D. Bouquet, X, 23. « Ipso quoque tempore non impar apud Ravennam exortum est malum. Quidam igitur Vilgardus dictus, studio artis grammaticæ magis assiduus quam frequens, sicut Italis semper mos fuit artes negligere ceteras, illam sectari, is cum ex scientia suæ artis cœpisset inflatus superbia stultior apparere, quadam nocte as-

Les écoles chez les Lombards : Pavie, Lucques, Bénévent.

Cette vieille Italie ne pouvait se détacher de ses fables. Les traditions littéraires que le christianisme avait sauvées ne devaient pas périr par l'épée des barbares. Au moment où l'invasion lombarde descend des Alpes, il semble que ce torrent va tout entraîner : au bout d'un siècle on s'étonne de retrouver les villes debout et les écoles ouvertes. Vers l'an 700, on voit fleurir à Pavie le grammairien Félix, honoré du roi Cunibert, qui lui fit présent d'un bâton enrichi d'or et d'argent. Son neveu Flavien lui succéda, et devint le maître de Paul Diacre. Mais on rapporte de Paul Diacre qu'il fut instruit dans le palais des rois; et il est permis de conclure qu'il y eut chez les Lombards, comme chez les Anglo-Saxons et chez les Francs, une école du palais où les fils des rois et des grands, entourés d'une élite de jeunes gens studieux, recevaient un enseignement qui les préparait, selon leur vocation, aux devoirs de l'Église ou aux charges de l'État (1). C'est ainsi qu'Arrichis, prince de Salerne et de Bénévent, avait fait l'honneur de sa race par son sa-

sumpsere dæmones poëtarum species Virgilii et Horatii atque Juvenalis, apparentesque illi, fallaces retulerunt grates... cœpit multa turgide docere fidei contraria, dictaque poetarum per omnia credenda esse asserebat, etc. »

(1) Paul. Diacon. *Historia Langobar.* l. VI, c. 7. *Epitaphium Pauli Diaconi* apud Mabillon. *Appendix ad volum.* II *Annal. Benedictin.* n° 35 :

Divino instinctu, regalis protinus aula
Ob decus et lumen patriæ te sumpsit alendum...
Omnia Sophiæ cepisti culmina sacræ,
Rege movente pio Ratchis, penetrare decenter.

J'ai traité de l'école du palais chez les rois mérovingiens dans mon livre de la *Civilisation chrétienne chez les Francs*, p. 458.

voir et par son éloquence, et qu'il fut loué d'avoir embrassé les trois parties de la philosophie ancienne, « la logique, la philosophie, et tout ce qu'enseigne « la morale. » Son épouse Adelperga « méditait les « écrits des sages, tellement que les paroles dorées « des philosophes et les perles des poëtes lui étaient « toujours présentes, et qu'elle ne pouvait s'arra- « cher à la lecture des histoires sacrées et profanes. » Ces deux barbares si lettrés voulurent que leur fils Romuald excellât dans la grammaire et dans la jurisprudence (1). De tels exemples honoraient l'école, et multipliaient les maîtres en même temps que les disciples. Il ne faut pas s'étonner si l'enseignement de Salerne grandit; si, vers le milieu du IXe siècle, quand l'empereur Louis II visita Bénévent, on rapporte que cette ville comptait trente-deux philosophes, c'est-à-dire trente-deux savants professant les lettres profanes (2). Pavie et Bénévent marquent les deux extrémités de la domination lombarde : au centre on voit Lucques, capitale d'un de ces ducs barbares dont le nom faisait trembler l'Italie, et où

(1) *Epitaphium Arrichis* apud Pertz, *Mon. German.* Script. III, 482.

Quod logos et physis, moderans quod ethica pangit,
Omnia condiderat mentis in arce suæ.

Romuald est loué en ces termes :

Grammatica pollens, mundana lege togatus.

Epistola Pauli Diaconi Adilpergæ apud Champollion-Figeac. *Prolegomena ad Amatum*, p. XXIV : « Cum ad imitationem excellentissimi comparis,... ipsa quoque subtili ingenio sagacissimo studio prudentium arcana rimeris, ita ut philosophorum aurata eloquia poetarumque gemmea tibi dicta in promptu sint; historiis etiam seu commentis tam divinis inhæreas quam mundanis. »

(2) Anonymus salernitanus, cap. 122. Apud Pertz, III, 534.

cependant toute lumière n'est pas éteinte, puisque deux maîtres laïques y paraissent dans des actes de 737 et de 798. Plusieurs séculiers figurent aussi parmi les dix-sept médecins mentionnés dans des diplômes du IXe et du Xe siècle. Une charte de 823 est écrite sous la dictée du notaire Gauspert par le scribe Pierre, qui se déclare son disciple; d'où l'on peut conclure que l'étude de la jurisprudence n'était pas abandonnée. Cinq autres documents, dont le plus ancien remonte à l'an 755, désignent des peintres et des maîtres orfévres. On est moins étonné des traditions d'art qui se conservaient à Lucques, quand on considère ses belles églises, admirées comme des types excellents d'architecture romane, et comme autant de preuves de ce besoin du beau qui presse encore les peuples d'Italie, au moment même où on ne les croit occupés que de leurs malheurs ou de leurs vengeances (1).

Ainsi l'enseignement ne resta point, comme on l'a cru, confiné dans le sanctuaire et dans le cloître, réservé à une caste qui aurait tenu la vérité captive. C'est ce qui résulte expressément d'une décision synodale de Rathier, évêque de Vérone, au Xe siècle: Caractères de l'enseignement laïque.

(1) Chartes des archives de la cathédrale de Lucques :

Ann. 737. « Signum manus Tendualdi magistri, testis. »

Ann. 798. (Donation d'une terre). « Caput uno tenet in via pubblica, et alio caput tene in terra Benedicti magistri. »

Les maîtres nommés dans ces deux chartes n'ayant pas la qualité de clercs, on peut les tenir pour laïques. Je remarque dans la seconde les formes déjà italiennes de ce latin barbare : *uno, alio, tene.*

Ann. 823. « Ex dictato supradicti Gausperti magister meus scripsi. »

Ann. 755. « Anspertus pictor. »

Ann. 807. « Ilpinghi homo magistro aurefice, » etc.

il y déclare qu'à l'avenir il n'élèvera aux saints ordres aucun postulant qui n'ait étudié les lettres ou à l'école épiscopale, ou dans un monastère, ou auprès de quelque maître savant (1). Ces maîtres libres qu'un vœu n'engageait point au service des âmes, étaient les véritables héritiers des grammairiens et des rhéteurs de l'antiquité; mais, dépouillés de la dotation que leur assignait la loi romaine, et qui avait péri dans la ruine de l'empire, ils étaient réduits à traiter avec leurs disciples et à faire marchandise de leurs leçons. Rathier leur reproche d'avoir vendu plus d'une fois des enseignements qu'il eût fallu ensevelir dans un éternel silence. Benoît de Cluse faisait gloire d'avoir étudié neuf ans chez les grammairiens; mais son savoir lui avait coûté deux mille pièces d'or (2). Dans cet âge où la force semblait maîtresse du monde, la science conduisait encore à la fortune. Alfano de Salerne célèbre la prospérité de l'école d'Averse, « devenue l'égale d'Athènes : » il y salue le grammairien Guillaume, porté par son savoir au comble de l'opulence

(1) Ratherius, *opera* 419. « De ordinandis pro certo scitote quod a nobis nullo modo promovebuntur, nisi aut in civitate nostra, aut in aliquo monasterio, vel apud quemlibet sapientem, conversati fuerint et litteris aliquantulum eruditi. »

(2) Ratherius, *opera* 39. « Multi enim lucri ambitu tegenda silentio vendunt loquendo. » Mabillon, *Annales ordinis S. Benedicti* IV, 726. Adémar y fait parler ainsi Benoît de Cluse, dont il combat les prétentions : « Ego sum nepos abbatis de Clusa. Ipse me duxit per multa loca in Longobardia et Francia, propter grammaticam. Ipsi jam constat sapientia mea duo millia solidis quos dedit magistris meis. Novem annis jam steti ad grammaticam... In Francia est sapientia, sed parum; nam in Longobardia, ubi ego plus didici, est fons sapientiæ. »

et des honneurs (1). Les moines forçaient la clôture pour aller grossir le cortége de ces docteurs fameux ; et saint Pierre Damien s'afflige de les voir, « moins « curieux de la règle de saint Benoît que des règles « de Donatus, se précipiter insolemment dans l'au- « ditoire théâtral des grammairiens, et engager avec « les séculiers de bruyants discours (2). » Les séculiers étudiaient donc ; et s'il faut un dernier témoignage, je le trouve quand le poëte Wippo exhorte l'empereur Henri III à propager en Allemagne les bienfaisantes coutumes de l'Italie. « Ordonne, lui « dit-il, que sur la terre des Teutons chaque noble « fasse instruire tous ses fils dans les lettres et dans « la science des lois, afin qu'au jour où les princes « tiendront leurs plaids, chacun produise ses auto- « rités le livre à la main. C'est à quoi s'appliquent « tous les Italiens aussitôt qu'ils ont quitté les ho- « chets : toute la jeunesse y va suer aux écoles. Les « Teutons seuls croient inutile ou honteux d'instruire « un homme, s'il n'est clerc (3). »

(1) Alphani *carmina* apud Ughelli *Italia sacra*, t. X. Ad Godfrit episcop. Aversan.

Aversum, studiis philosophos tuis
Tu tantum reliquos vincis, ut optimis
Dispar non sis Athenis...

Idem, ad Guilielmum grammaticum :

Cui tot Aversæ studiis adauctum
Oppidum census dedit atque dulcis
Culmen honoris.

(2) Petrus Damiani *de Perfectione monachorum*, in capite : De monachis qui grammaticam discere gestiunt : « Quomodo liceat theatralia grammaticorum gymnasia insolenter irrumpere, et velut inter nundinales strepitus vana cum sæcularibus verba conferre ? »

(3) Wippo *Panegyric. Henric. III* :

Tunc fac edictum per terram Teutonicorum,

Ordre des études.

Ce texte est considérable. Il atteste qu'au XIᵉ siècle se maintenait encore l'ordre des études, tel que l'avait réglé la loi romaine en commençant par la grammaire et en finissant par la jurisprudence; tel que l'avait conservé à Rome l'édit d'Athalaric; tel qu'on le retrouve à Ravenne sous l'administration grecque, et chez les Lombards quand ces conquérants apprennent à honorer les sciences des vaincus. Un diplôme de Milan daté de 853, une charte de Bologne de 1067, une de Florence (1075), une de Bergame (1079), et à Rome le traité conclu en 964 entre Otton le Grand et Léon VIII, témoignent que l'étude du droit s'y perpétue, puisque plusieurs personnes y comparaissent avec le titre de docteurs. Pierre Damien donne la même qualité aux jurisconsultes Otto et Moricus. Il montre les légistes de Ravenne, tantôt tenant la férule au milieu de la foule qui encombre les écoles, tantôt se réunissant en assemblée générale pour débattre et fixer, aux termes de la loi romaine, les degrés de parenté qui font empêchement au mariage. Au même siècle, Lanfranc est instruit, suivant l'usage de sa patrie, dans les arts libéraux et dans les lois séculières (1).

Quilibet ut dives sibi natos instruat omnes
Litterulis, legemque suam persuadeat illis...
Hoc servant Itali post prima crepundia cuncti,
Et sudare scholis mandatur tota juventus.

Dans tout ce qui précède, j'ai beaucoup emprunté au savant travail de M. Giesebrecht : *De litterarum studiis apud Italos.*

(1) Tiraboschi, *Storia di Nonantola*, II, nº 38, p. 54. Diplôme de Milan, 853 : « Ego Hilderatus scriptor hujus livelli et juris magister. » Goldast, *Const. imp.* 1221; IV, 34. Traité de 964 : « Synodum constitutum a pluri-

Un peu plus tard, Irnérius professait la grammaire à Bologne, avant d'inaugurer cette école qui devait restaurer le droit romain et soumettre à ses décisions les conseils des empereurs. Les jurisconsultes de Bologne siégeaient à la diète de Roncaglia, et signaient à Constance la charte des libertés de l'Italie. Mais ces maîtres savants, courtisés des princes et honorés par les républiques, vivaient encore, comme les anciens grammairiens, des contributions volontaires de leurs élèves. Chaque année, le professeur désignait deux étudiants pour s'entendre avec les autres, et régler d'un commun accord le prix des leçons. Il est vrai de dire que les disciples finissaient par retourner contre leurs maîtres la science qu'ils en avaient reçue, et trouvaient dans le Digeste plus d'un prétexte pour ne point payer, selon cet adage déjà populaire : **Origines des Universités italiennes.**

Scire volunt omnes, mercedem solvere nemo.

Dès lors les villes jalouses de retenir les professeurs qui faisaient leur gloire et leur prospérité durent suppléer à la pauvreté des étudiants; et en 1280 on

bus viris catholicis episcopis et abbatibus, insuper judicibus et legis doctoribus. »

Petrus Damiani *Epist.* lib. VIII, 7, 10. Id. *Oper.*, t. II, p. 18. Édition de Rome, 1608. Muratori, *Antiquit.*, I, 969; Florence, 1075 : « Ubertus legis doctor. »

Id. *ibid.*, p. 448. Bergame, 1079 : « Radulfus legis doctor. »

Sarti, *de Cl. Archig. Bonon. professoribus*, t. I, p. 1, charte de 1067 : « Albertus legis doctor. »

Je connais les objections de Savigny, et je n'entends pas que le titre de *legis doctor* désigne toujours un maître qui enseigne le droit, mais du moins un légiste qui l'a étudié.

voit la république de Bologne engager l'Espagnol Garsias pour commenter le Décret, au prix de cent cinquante livres par année. Ainsi l'enseignement public retrouve les conditions que la loi romaine lui avait faites en le mettant à la charge des cités; ainsi ces maîtres laïques, dont nous avons suivi péniblement la trace, forment la chaîne qui rattache les écoles impériales aux universités italiennes du moyen âge (1).

Exercices de l'école. Poésie profane.

Si l'esprit laïque se conserve chez les maîtres, il éclate aussi manifestement dans leurs leçons et dans leurs œuvres. Pendant que les uns s'attachent aux codes de Théodose ou de Justinien, la grammaire, qui fait l'étude des autres, ne se réduit point aux règles élémentaires de la langue latine; elle comprend la lecture, le commentaire et l'imitation des poëtes classiques. Au moment où l'on croit tous les esprits occupés des jugements de Dieu, quand il semble que les écrivains ne suffisent pas pour recueillir et publier les miracles des saints, il se trouve des lettrés indisciplinés qui ne s'inspirent ni du silence des

(1) Savigny, *Histoire du droit romain*, t. III, ch. 21, § 88 (de la traduction française. Ibid. § 94. Sarti, pars 1ª, p. 149, 167, 233, 401, 410, 411. Pars 2ª, p. 83, 138.

Odofredus, *ad l.* 79 *de Verb. obligat.* : « Bene scitis quod cum doctores faciunt collectam, doctor non quærit a scholaribus, sed eligit duos scholares, ut scrutentur voluntates scholarium. Promittunt scholares per illos. Mali scholares nolunt solvere, quia dicunt quod per procuratorem non quæritur actio domino. »

Id., *in fine Digest.* « Et dico vobis quod in anno sequenti intendo docere ordinarie bene et legaliter... Extraordinarie non credo legere, quia scholares non sunt boni pagatores, quia volunt scire, sed nolunt solvere, juxta illud :

« Scire volunt omnes, mercedem solvere nemo. » — Le vers est de Juvénal, *sat.* 7.

cloîtres ni des pieux récits aimés du peuple, qui retournent aux sources profanes, qui font revivre dans leurs compositions non-seulement les fables, mais la sensualité du paganisme. C'est le caractère d'un petit poëme publié par Niebuhr, et composé en Lombardie avant la fin du xe siècle (1). On y loue la beauté d'un jeune garçon, « idole de Vénus; » on invoque pour lui les trois Parques et Neptune, protecteur des nochers sur les eaux rapides de l'Adige. Je reconnais la même inspiration dans une pièce inédite du xiie siècle, et dont voici les premiers vers. Le poëte met en scène deux personnages mythologiques, Hélène et Ganymède :

De Ganymede et Helena.

Taurum Sol intraverat, et ver parens florum
Caput exeruerat floribus decorum :
Sub oliva recubans, herba sternens torum (2),
Delectabar, dulcia recolens amorum.

Odor florum redolens, temporis juventus,
Aura lene ventilans, avium concentus
Dum lenirent animum, sopor subit lentus,
Quo non esset oculis veternus (?) ademptus.

Nam vidisse videor quod Phryx et Lacena
Una starent in gramine pinu sub amena :
Cultus illis recens, facies serena ;
Contendebat lilio frons, rose gena.

Videbantur pariter humi consedisse,
Videbatur vultibus humus arrisisse.
Tales deos fama est formas induisse :
Admirantur facies pares invenisse.

(1) Niebuhr, *Rheinisches museum*, t. III, p. 7 et 8.
(2) Ces trois derniers mots ne sont qu'une restitution conjecturale.

Per verba variis conferunt de rebus,
Deque suis invicem certant speciebus,
Ut si Phebe lucida litiget et Phebus :
Femine se comparat invidus ephebus (1).

Je m'arrête, car le beau Phrygien et la dangereuse Lacédémonienne s'engagent dans un entretien dont l'impureté rappelle les derniers désordres de la société antique. Ce n'est pas Virgile seul qui trouble les songes des grammairiens du moyen âge, c'est la muse de Catulle et de Pétrone dépouillée de ce voile d'élégance qui couvrait ses nudités. Cependant l'école avait des passe-temps moins coupables : la mythologie lui offrait des sujets capables d'attacher les imaginations sans irriter les sens. Les grandes fables qui avaient ému le théâtre grec, qui avaient arraché les pleurs et les acclamations de tant de puissantes cités, ne servaient plus qu'aux jeux d'esprit d'un pédagogue applaudi par des enfants. Il s'agissait de célébrer la chute de Troie et la douleur d'Hécube : le comble de l'art était d'emprunter le mètre élégiaque des Latins, en le surchargeant de ces rimes léonines dont l'oreille des Barbares ne se lassait pas :

Pergama flere volo, fato Danais data solo;
Solo capta dolo; capta, redacta solo (2).

Ce petit poëme semble avoir joui d'une faveur singulière : on le trouve dans un grand nombre de re-

(1) *MS. Vatican.* Secul., ut videtur, XII, n° 2719, folio 85. Ici, comme dans tous les textes qui suivent, j'ai reproduit scrupuleusement l'orthographe du manuscrit. J'ai marqué d'un point d'interrogation les leçons douteuses.

(2) Publié par Edelstand du Meril, *Poésies latines populaires*, 1, 309.

cueils, à la suite des plus beaux ouvrages de l'antiquité. On connaît moins les vers suivants que je lis aussi dans un manuscrit du XIIe siècle, et que je publie sans m'en dissimuler la puérilité et la faiblesse. Mais je trouve quelque intérêt à surprendre, pour ainsi dire, un des exercices familiers de l'école, à savoir comment on y goûtait les anciens, ce qu'on imitait de leurs qualités ou de leurs défauts. L'auteur se propose de conter l'aventure de Dédale et d'Icare, et il a sous les yeux les deux récits d'Ovide, l'un au IIe livre de l'*Art d'aimer*, l'autre au VIIIe des *Métamorphoses* (1).

De Dedalo et Icaro.

Fert male damna more, patrie revocatus amore :
Excitat ad reditus hunc amor ingenitus.
Dedalus inclusus patrie raptos dolet usus :
Clausus in arce latet, cui via nulla patet.
Claudit eum murus, claudit mare; nec prece durus
Rex flecti poterit : sic via tota perit.
Flet, gemit iratus, quod perdat tempora natus.
Nati cura premit, non sua damna gemit.
Cura suæ mentis anullat (*sic*) membra parentis :
Confundit fletu lumina, corda metu.
Naufragio positus, desperat tangere littus :
Fluctibus iratis fluctuat acta ratis.
Sic per tres annos fluxerunt corda tyranni (2),
Et prece sollicita flectere tentat ita :
« Rex bone, cui soli datur omnis gratia, noli
« Tristibus exiliis impius esse piis.
« Rex, mea si sterilis est gratia, te puerilis

(1) Ce poëme est tiré du même recueil que le précédent (Vatican, 2719).

(2) Le copiste a réuni deux hémistiches qui ne se suivent ni par le sens ni par la rime.

« Etas commoveat : me sine natus eat (1).
« Me senio fessum teneas volo : claudere gressum
« Infanti reduci gloria nulla duci.
« Pone malo metas, quoniam mea sustinet etas :
« Pone malo metas, exulet impietas.
« Impietas mentis castigat facta parentis :
« Quæ sub plebe latet, sub duce culpa patet.
« Lex jubet ut pueris parcas, quos ledere queris.
« Jussa premis legis, te sine lege regis.
« Parcere prostratis lex te jubet : est probitatis
« Parcere prostratis : sat tibi posse satis.
« Quam sub mente tenes iram ratione refrenes :
« Ut sit pena brevis, sit precor ira levis.
« Impietas mundi debet ratione retundi,
« Nec deferre bonus impietatis onus.
« Fortibus est decori vitam donare minori.
« Fortes in pueros non decet esse feros.
« Da pene metam victus (?) : concedere vitam
« Te rogat hic letus : nescit habere metus. »
Singultus mentis ruperunt verba loquentis.
Quis sit mente dolor, monstrat in ore color.
Rex non est motus, quamvis pater in prece totus.
Hic non evadit, nec ducis ira cadit.
Dum prece non movit regem, sed denique novit
Se reditus inopem, consulit artis opem.
Dum procul est numen, succurrit mentis acumen.
Suggerìt auxilium tristibus ingenium.
Consulit iratis nimius timor anxietatis :
Res iter ad letas invenit anxietas.
In varias partes mens vertitur, invenit artes :
Invenit in patriam Dedalus arte viam.
Plumas implorat, locat ordine : mira decorat
Ordinis imparitas ordine dispositas.

(1) Cf. Ovid. *Artis amatoriæ* lib. II.
Da reditum puero, senis est si gratia vilis;
Si non vis puero parcere, parce seni.

Omnes aptate sunt equa disparitate :
Posses mirari disparitate pari.
Has nato nectit, modico curvamine flectit (1);
Ceris ima linit, nec fluitare sinit.
Quem novitas tangit operis, patrem puer angit,
Hoc rogitans quid erit, singula quæque terit (2).
Non pater huic cedit, sed amico verbere ledit;
Dum patris ira nocet, pauca docenda docet :
« Ycare, nil queras, sed molli pollice ceras;
« Hec dabit in patriam, vel via nulla, viam.
« Non patet accessus terre mihi carpere gressus:
« Per mare si mediter, rex mihi claudit iter.
« Claudere non poterit celum, non claudere querit;
« Addere (?) vela tibi spes mea pendet ibi.
« Celum celatur, celi via nulla putatur.
« Que celata latet, hec mihi sola patet (3). »
Dum pater hec recitat, pennis sua brachia ditat.
Hunc opus exhilarat : aera tutus arat.
Aer tentatur : pater ad terram revocatur.
Filius hortatur, posse volare datur.
Mors data letificat : dolor hujus lumina siccat.
Huic fit amor patrius impietate pius.
Cura fovet mentem, damnum locupletat egentem :
Letus adit lethum, spe superante metum (4).
Ad mortem properat, dum mortem linquere sperat.
Vivere qua querit Icarus arte perit.
Nunc pater hortatur, hortans tremit et lacrymatur;

(1) Ovidii *Metamorph. VIII:*

Atque ita compositas parvo curvamine flectit:

(2) Ovid., *ibid.:*

. . . . . . Flavam modo pollice ceram
Mollibat, lusuque suo mirabile patris
Impediebat opus. . . . .

(3) . . . . . . Terras licet, inquit, et undas
Obstruat : at cœlum certe patet : ibimus illac.

(4) . . . . . . Ignarus sua se tractare pericla.

Non quatit hunc etas, sed quatit anxietas:
« Icare, deflentis solatia sola parentis,
« Poscit iter metui : sit tibi cura tui.
« Credere te soli, ne solvat vincula, noli:
« At medius mediam, me duce, carpe viam.
« Est via difficilis; etas nescit puerilis
« Ut tibi sic caveas : me duce, tutus eas.
« Brachia non agites prope terras : æquora vites :
« Nam gravis unda graves, Icare, reddit aves (1).
« Crede mihi : ventis ne tradas verba parentis.
« Vivere si queras, pectore jussa geras. »
Talibus hortato jungit pater oscula nato (2).
Clauduntur fletus anxietate metus.
Antevolat natus, sequitur non sponte moratus:
Gaudet sicut avis, cui via nulla gravis.
Omnibus ille horis oculos revocat genitoris:
Respectus lenis detinet ora senis.
Deserit hunc natus, carpit per summa volatus (3).
. . . .
Fluctibus immersus patrem vocat : ille reversus
Exanimem reperit, pectora mesta ferit.
Corpore ditatur tumulus; nomen renovatur
Undis : reddit eas Icarus Icareas.

Ovide avait donc ses disciples: les Métamorphoses partageaient la popularité de l'Énéide; on les commentait publiquement dans les chaires de Bologne et de Florence. Mais ce qui plaisait surtout dans ce poëte, c'étaient les vices de la décadence, la dange-

(1) Instruit et natum; Medioque ut limite curras,
Icare, ait, moneo : ne, si demissior ibis,
Unda gravet pennas; si celsior, ignis adurat..
Me duce, carpe viam.

(2) . . . . . . Dedit oscula nato
Non iterum repetenda suo.

(3) Le copiste omet ici plusieurs vers.

reuse facilité d'une amplification qui ne se lasse point de répéter la même pensée; c'était la prodigalité des sentences, le luxe des antithèses, sans parler de la rime, dont il aime à couronner pour ainsi dire les deux hémistiches égaux de ses pentamètres. Ainsi l'imitation des anciens n'était pas sans péril. Le génie moderne gagnait à s'affranchir des règles d'une versification faite pour d'autres temps. La froide élégie de Dédale et d'Icare me semble au-dessous de la complainte d'OEdipe en vers syllabiques rimés, que je trouve dans un manuscrit du XIIe siècle (1). Si l'on ne peut y montrer la main d'un Italien, ce petit poëme est du moins d'une époque où les mêmes enseignements règnent dans les écoles de l'Occident, et où chacune d'elles s'éclaire des lumières de toutes.

Planctus Edipi.

Diri patris infausta pignora,
Ante ortus damnati tempora,
Quia vestra sic jacent corpora,
Mea dolent introrsus pectora.

Fessus luctu, confectus senio,
Gressu tremens labente venio :
Quam sinistro sum natus genio,
Nullo potest capi ingenio.

Cur fluxerunt a viro semina
Ex quibus me concepit femina?
Infernalis me regni limina
Produxerunt in vite lumina.

(1) Bibliothèque de l'ancienne abbaye de S.-Gall, n° 865. Ce manuscrit in-8° sur parchemin, et d'une écriture qui remonte au XIIe siècle, contient la Thébaïde de Stace. A la fin se trouve la complainte d'OEdipe; les trois premiers vers sont accompagnés d'une notation musicale.

Si me nunquam vidisset oculus,
Hic in pace vixisset populus.
Si clausisset hæc membra tumulus,
Hic malorum non esset cumulus.

Omni quando dolore senui,
Hanc animam plus justo tenui.
Viri fortes et nimis strenui,
Quam infanda vos nocte genui!

Ab antiqua rerum congerie,
Cum pugnarent rudes materie,
Fuit moles hujus miserie
Ordinata fatorum serie.

Cum infelix me pater genuit,
Thesiphone non illud renuit.
Alimenta dum mater prebuit,
Ferrum in me parari debuit.

Incestavi matris cubilia,
Vibrans ferrum per patris ilia :
Quis hominum inter tot milia
Perpetravit unquam similia?

Turpis fama Thebani germinis
Mundi sonat diffusa terminis.
Quadrifidi terrarum liminis
Tangit metas vox nostri criminis.

Me infami rerum luxuria
Infernalis fedavit furia :
Si deorum me odit curia,
Confiteor, non est injuria.

Me oderunt revera superi :
Patentibus hoc signis reperi.
Umbram sontem (?) istius miseri
Abhorrebunt... et inferi.

Scelus meum dat fame pabula :
De me sonat per orbem fabula.
In patenti locatum specula,
Referetur crimen per secula.

Solatio leventur ceteri :
Consolator, me solum preteri.
Necesse est me luctu deteri.
. . . . . . nil possem fieri.

Nomen meum transcendit Gargara;
Me Rodope, me norunt Ismara ;
De me Syrtis miratur barbara;
Scelus meum abhorrent Tartara.

O quam male servastis, filii,
Constitutas vices exilii!
Caro nitens ad instar lilii,
Quod de vobis sumam consilii!

Si pudore careret, aspera
Minus esset sors nostra misera;
Sed pudenda Thebarum scelera
Mare clamat, tellus et sidera.

Quod dolore nondum deficio,
Ex insito (?) procedit vitio.
Gravi demum pressus exitio,
Mortis horam jam solam sitio.

Cedis mei (*sic*) vulnus aperui,
Quando mihi oculos erui :
Supplicium passus quod merui,
Meum regnum juste deserui.

Parentele oblitus celebris,
In cisterne me clausi tenebris :

Instar agens nenie funebris,
In merore vixi ac tenebris (1).

Ibi digne indulgens domui,
Meum in vos virus evomui :
Ut gladium linguam exacui,
Imprecansque vobis non tacui.

Quod petebat vox detestabilis,
Ira complet deorum stabilis :
Cruciatus est ineffabilis,
Quem patitur gens miserabilis.

Le paganisme littéraire au moyen âge.

On a poussé trop loin le contraste, on a trop élargi l'abîme entre le moyen âge et la renaissance. Il ne fallait pas méconnaître ce qu'il y eut de paganisme littéraire dans ces temps, où l'on attribue à la foi chrétienne l'empire absolu des esprits et des consciences. Personne n'ignore les hardiesses mythologiques des troubadours, le cynisme des trouvères, et en quels termes dignes de Lucrèce le roman de la Rose enseigne le culte de la nature. La poésie italienne commence au XIIIe siècle, et de Palerme à Florence on n'entend célébrer que le dieu puissant fils de Vénus. Aux noces des grands on représentait des drames allégoriques, où Cupidon poursuivait de ses flèches dames et chevaliers; et chaque année le printemps ramenait à Florence une solennité où les jeunes gens couronnés de fleurs marchaient à la suite du plus beau d'entre eux, qui prenait le nom de l'A-

(1) *Sic.* Il est probable qu'au second vers il faut remplacer *tenebris* par *latebris*.

mour (1). Cette intervention des fables païennes n'a rien qui étonne dans les fêtes profanes et chez les poëtes de la langue vulgaire. Mais il est plus instructif de les retrouver dans la langue latine, devenue celle de l'Église. Et comment la mythologie eût-elle été bannie de l'école, lorsqu'elle pénétrait jusqu'au seuil du sanctuaire? On pouvait assurément chanter l'artifice de Dédale et les malheurs de Thèbes, quand le peintre Orcagna faisait figurer l'Amour avec son flambeau dans le Triomphe de la Mort, et quand le marbre des trois Grâces, échappé de quelque ciseau grec, trouvait asile dans la bibliothèque de la cathédrale de Sienne.

II. — DES ÉCOLES ECCLÉSIASTIQUES.

Cependant le paganisme, capable encore d'égarer les imaginations, de mettre le désordre dans les souvenirs, de troubler l'esprit du grammairien Vilgard ou du tribun Arnaud de Brescia, ne pouvait plus rien sur les consciences qui recelaient la véritable source du génie moderne. Il fallait une foi nouvelle pour les remuer, pour ramener l'inspiration, sanctifier le travail, et faire de l'enseignement non plus un trafic, mais un devoir.

Les écoles des catacombes.

C'est aux catacombes que je trouve les premières écoles du christianisme. C'est à Rome, à l'entrée des souterrains de sainte Agnès, avant de pénétrer dans les oratoires où les fidèles seuls étaient admis aux

(1) Francesco da Barberino, *del Reggimento e costume delle donne*, parte V. Villani, lib. VII, cap. 89.

mystères, qu'on voit deux salles nues, sans tombeaux, sans peintures, sans autre indice de leur destination que la chaire du catéchiste et le banc des catéchumènes (1). Sans doute l'instruction qu'on y donnait ne touchait point encore aux lettres profanes. Toutefois on reconnaît de bonne heure le penchant de la théologie chrétienne à recueillir tout ce qu'il y avait de légitime dans l'héritage de l'esprit humain. En même temps que les Pères retrouvaient chez les philosophes et les poëtes les traits épars d'une vérité incomplète et, comme dit Clément d'Alexandrie, une participation lointaine du Verbe éternel, les peintres des catacombes, par un symbolisme hardi, représentaient le Christ sous la figure d'Orphée (2). Des inscriptions en vers décoraient les sépultures chrétiennes; la langue des dieux se purifiait en s'essayant à louer les martyrs. Quand l'Église sort de ces ténèbres où les persécutions l'avaient reléguée, l'école paraît avec elle, et ne s'en sépare plus. L'enseignement fait partie du ministère sacerdotal, et le concile de Vaison en 529 atteste déjà cette coutume établie chez les Italiens : « que les prêtres qui occupent des paroisses reçoivent dans leurs maisons « de jeunes lecteurs, afin de les instruire comme de « bons pères instruisent leurs fils (3). »

(1) C'est ce qui résulte des dernières fouilles entreprises aux catacombes de S. Agnès. J'ai visité ces deux salles, dont on trouvera la description dans le savant livre du père Marchi.

(2) Bottari, *Pitture*, t. II, tab. 63 et 71. Mamachi, *Antiquit. christ.* III, 81. Raoul-Rochette, *Tableau des catacombes*, p. 131.

(3) Concilium Vasionense, II, c. 1. « Placuit ut omnes presbyteri qui sunt in parochiis constituti, secundum consuetudinem quam per totam

Des commencements si faibles ne promettaient rien de grand : mais l'Église attendait l'invasion des Barbares pour mesurer ses efforts au danger. Au moment même où la conquête lombarde menaçait l'Italie d'une nuit éternelle, on voit poindre comme deux flambeaux, d'une part l'enseignement épiscopal, de l'autre l'enseignement monastique.

L'enseignement épiscopal. S. Grégoire le Grand.

Saint Grégoire, ce pontife si calomnié et dont on a voulu faire un ennemi de l'esprit humain, fut le véritable fondateur des écoles épiscopales. On lui a beaucoup reproché sa lettre à saint Didier, évêque de Vienne, qu'il blâme d'enseigner la grammaire à la manière des anciens, de commenter les poëtes païens, et de profaner par les louanges de Jupiter une bouche vouée au Christ. Sans doute saint Grégoire pensa que les fables antiques n'étaient pas sans péril pour les populations de la Gaule et de l'Italie, encore toutes pénétrées de paganisme. Mais en même temps on peut croire que ce grand esprit avait compris la nécessité de rompre avec les méthodes surannées des grammairiens, et de sauver les lettres en les attachant au service de la doctrine nouvelle qui sauvait le monde. Sans doute, l'enseignement qu'il inaugurait ne semblait conçu que pour ajouter à la majesté du culte : « Il institua, dit l'historien de sa vie, l'école « des chantres, et lui donna, avec quelques domaines, « deux résidences, l'une auprès de la basilique de « Saint-Pierre, l'autre au palais de Latran. » Mais la musique, le dernier des sept arts libéraux, exigeait

Italiam salubriter teneri cognovimus, juniores lectores... secum in domo ubi ipsi habitare videntur, recipiant. »

la connaissance de tous les autres ; le chant supposait l'intelligence des textes sacrés, et de l'humble fondation de saint Grégoire devait sortir toute une école théologique et littéraire, qui serait la lumière de Rome et l'exemple de l'Occident.

Jusqu'à la fin du IXe siècle je vois l'école de Latran, fidèle à ses traditions, former l'élite du clergé romain : il est dit des deux papes Sergius I et Sergius II qu'ils y furent nourris dans l'étude, non de la religion seulement, mais des lettres (1). On y enseignait assurément la métrique latine, puisque les hymnes de l'Église se pliaient encore aux lois de la quantité, et faisaient revivre les anciens rhythmes d'Horace et de Catulle. On y enseignait au moins les éléments de la langue grecque, puisqu'elle conservait sa place dans la liturgie romaine, et qu'un *Ordo Romanus* du XIIe siècle donne encore les antiennes grecques exécutées par les chantres de la chapelle papale aux principales fêtes de l'année (2). La cha-

(1) Johannes Diaconus, *Vita S. Gregorii*, II, cap. 6. Anastas. bibliothecar. *in Sergio I*, idem *in Sergio II* : « Eum scholæ cantorum ad erudiendum tradidit (Leo III) communibus litteris. »

On ne comprend pas qu'un esprit aussi élevé que M. Giesebrecht se soit laissé entraîner aux vieilles calomnies du protestantisme contre S. Grégoire le Grand, quand elles n'ont d'autre appui que le témoignage tardif de Jean de Salisbury, contredit par Jean Diacre, qui le précède de deux siècles; quand surtout la correspondance tout entière de S. Grégoire atteste que la civilisation n'a jamais eu de plus grand serviteur.

(2) *Ordo Romanus* ap. Mabillon, *Musæum italicum*, t. II. Rasponi, *de bibliotheca Lateranensi*. Le jour de Pâques, après vêpres, le pape venait se placer sous le portique de S.-Venance, attenant à la basilique de Latran. Les échansons lui versaient le vin d'honneur ainsi qu'à son clergé, pendant que les chantres entonnaient une antienne grecque commençant par ces mots : Πάσχα ἱερὸν ἡμῖν σήμερον ἀναδέδεικται, et finissant par ceux-ci : Τὸν Ῥώμης πάππαν, Χριστὲ, φύλαξον.

pelle des papes, avec l'école qui en était inséparable, devint le type à l'imitation duquel se constitua l'école du palais chez les Francs. Les rois civilisateurs s'appliquaient à réformer le chant ecclésiastique en même temps qu'à ranimer les études, et c'était à Rome qu'ils demandaient des leçons. Le pape Grégoire III envoyait en France des chantres romains; Paul I[er] accueillait des moines français à l'école de Latran; le même pontife adressait à Pepin le Bref un antiphonaire avec des traités grecs de grammaire et de géométrie. Charlemagne reçut du pape Adrien des maîtres de grammaire et de comput; et si dans ce nombre plusieurs pouvaient être laïques, d'autres sortaient de la chapelle pontificale, comme les deux chantres Petrus et Romanus, que la chronique représente aussi profondément versés dans la musique sacrée que dans les arts libéraux (1).

Quand l'exemple de Rome subjuguait les Barbares du Nord, comment n'eût-il pas ému l'Italie? Dans ces villes lombardes que l'arianisme disputait à l'orthodoxie, on voit les évêques s'entourant d'un petit nombre de clercs, qu'ils exercent à la culture des lettres en même temps qu'à la défense de la foi. Au VII[e] siècle, l'archevêque de Milan, Benedictus Crispus, s'honorait d'avoir initié ses disciples à la connaissance des

Écoles de Milan, Lucques et Pavie.

(1) Pour tout ce qui concerne la chapelle et l'école des rois francs, qu'on me permette de renvoyer à mon livre *de la Civilisation chrétienne chez les Francs*, ainsi qu'à l'*Histoire de S. Léger*, par le R. P. Pitra. Cf. *Epistolæ Pauli papæ ad Pippinum regem*, 13 et 30. Anastas., *Adrian. Chronicon Engolismense* ad ann. 787. Eckhardus, *de Casibus S. Galli*. « Mittuntur secundum regis petitionem Petrus et Romanus, et cantuum et liberalium artium paginis eruditi. »

sept arts. Un peu plus tard, l'Église de Lucques avait ses écoles sous le portique même de la cathédrale; et déjà les prêtres Gaudentius et Deusdede y figurent, dans deux actes de 747 et 748, comme chargés de l'enseignement public (1). Le diacre Pierre de Pise professait à Pavie quand Alcuin assista à sa dispute publique contre l'Israélite Jules; et je reconnais comme autant de représentants de l'école ecclésiastique en Lombardie, Paul Diacre, Paulin d'Aquilée et Théodulfe, tous trois clercs, tous trois destinés à seconder ces réformes de Charlemagne que l'Italie inspira d'abord, et qu'elle subit ensuite.

L'enseignement monastique, le mont Cassin et Bobbio.

D'un autre côté, l'enseignement monastique commençait aux deux bouts de la péninsule, au mont Cassin et à Bobbio. Sans doute la règle bénédictine ne traite pas expressément des écoles claustrales, mais elle permet de recevoir et par conséquent d'élever les enfants consacrés au service de Dieu par le vœu de leurs pères. Elle fait de la lecture un devoir, une œuvre qui sanctifie le dimanche et les jours de carême. Elle ne semble ouvrir l'asile du monastère qu'à la foi, à la piété, à la pénitence : mais les lettres, qui cherchent la paix et le recueillement, y

(1) S. Benedicti Crispi Mediolanensis archiepiscopi poematium medium apud Mai, *Auctor. class.*, t. V, p. 391, præfatio ad Maurum mantuensem præpositum. « Quia te, fili carissime Maure, pene ab ipsis cunabulis educavi, et septiformis facundiæ liberalitate dotavi. »

Archives de Lucques :

Diplôme de 748. Signa manus Deusdede VV. presb. magistro schole, testis.

— 767. Propter pontificalem ejusdem Ecclesie ubi est schola.

— 809. Ego Lampertus magistru (*sic*) schole cantorum manu mea subscripsi.

— 746. Gaudentius presbyter magister.

pénètrent et n'en sortent plus. Parmi les premiers disciples de saint Benoît, plusieurs, Maurus, Placidus, Marcus, sont loués de leur application à la lecture et de leur savoir. Toutes les traditions du monachisme italien favorisaient le travail d'esprit. Saint Fulgence de Cagliari faisait moins de cas du labeur des mains que de l'étude, et Cassiodore avait écrit pour les religieux de Vivaria son beau traité des *Institutions divines et humaines*. Pendant que le midi de l'Italie s'éclairait de ces clartés, un autre foyer s'allumait au nord. Le zèle de l'apostolat qui poussait les moines d'Irlande sur le continent avait conduit saint Colomban à Bobbio, au fond des plus âpres déserts de l'Apennin. Il y portait, avec les sévères observances des cénobites de son pays, leur passion des lettres, et ce besoin qui les dévorait de savoir et d'enseigner. L'esprit de ce grand réformateur lui survécut, et passa des Irlandais, ses compagnons, aux disciples italiens qui leur succédèrent (1). Au VIIe siècle, Jonas de Bobbio écrit l'histoire de saint Colomban : son style est nourri de la lecture des anciens, il cite Tite-Live et Virgile. Au Xe, la bibliothèque de Bobbio possède des écrits de Démosthène et d'Aristote, les poëtes de l'antiquité latine, mais surtout une quantité incroyable de grammairiens. Il ne fallait pas moins que les exigences d'une école nombreuse pour multiplier ainsi les

(1) *Regula S. Benedicti*, Petri Diaconi *de vita et obitu justorum cœnobii Casin.* ap. Mai, tom. VI; *Script. vet.*, p. 246. *Vita S. Fulgentii* ap. Mabillon, *Ann. O. S. B.* I, p. 41. *Vita S. Columbani* auctore Jona Bobbiensi, ap. Mabillon, *Act. SS. O. S. B.*, t. II.

exemplaires de tant d'écrits arides, et pour que des vies consacrées à Dieu se consumassent à copier, non les homélies de saint Chrysostome et de saint Augustin, mais le traité de Caper sur l'orthographe, ou celui de Flavianus sur l'accord du nom avec le verbe (1).

Intervention de la puissance impériale. Édit de Lothaire.

Tels étaient cependant les périls de ce temps orageux, que des institutions si fortes n'assuraient pas encore la perpétuité de l'enseignement. La barbarie désarmée faisait irruption dans l'Église; des hommes de sang, des prêtres concubinaires et simoniaques prenaient possession des évêchés et des abbayes, fermaient l'école, et de ses revenus entretenaient leurs meutes et leurs chevaux. De si grands maux demandaient l'intervention des deux puissances temporelle et spirituelle qui gouvernaient le monde chrétien. En 825, l'empereur Lothaire, poursuivant la pensée de son aïeul Charlemagne, rendait un édit dont voici la teneur : « En ce qui touche l'enseignement, qui « par l'extrême incurie et la mollesse de quelques « supérieurs est partout ruiné jusque dans ses fon- « dements, il nous a plu que tous observassent ce « que nous avons établi, savoir : Que les personnes « chargées par nos ordres d'enseigner dans les lieux « ci-après indiqués mettent tout leur zèle à obtenir

(1) *Catalogus Bobbiensis* X seculi, ap. Muratori *Antiquit. Italic.*, t. III, *Dissert.* 43. J'y remarque un Démosthène (librum I Demosthenis), tous les poëtes latins, et les grammairiens suivants : « Sergii *de grammatica;* Adamantii, *item,* Capri et Acroetii, *de orthographia ;* Dosithei, *de grammatica*; Papirii, *de analogia ;* Flaviani, *de consensu nominum et verborum ;* Prisciani, Marii, *de centum metris;* Honorati, *de ratione metrorum;* libros XX diversorum grammaticorum. »

« des progrès de leurs disciples, et s'appliquent à la « science comme l'exige la nécessité présente. Ce« pendant nous avons désigné pour cet exercice des « lieux choisis de façon que ni l'éloignement ni la pau« vreté ne servît désormais d'excuse à personne. Nous « voulons donc qu'à Pavie, et sous la conduite de « Dungal, se rassemblent les étudiants de Milan, de « Brescia, de Lodi, de Bergame, de Novare, de Ver« ceil, de Tortone, d'Acqui, de Gênes, d'Asti, de « Come. A Ivrée, l'évêque enseignera lui-même. A « Turin, se réuniront ceux de Vintimille, d'Albenga, « d'Alba, de Vado. A Crémone, étudieront ceux de « Reggio, de Plaisance, de Parme, de Modène. A Flo« rence, les Toscans viendront chercher la sagesse. « A Fermo, ceux du territoire de Spolete. A Vé« rone, ceux de Trente et de Mantoue. A Vicence, « ceux de Padoue, de Trévise, de Feltre, de Cénéda, « d'Asolo. C'est à l'école de Cividal del Friuli que les « autres villes enverront leurs élèves (1).» Toutefois, il

(1) *Constitutio Lotharii* ap. Pertz, *Monum. Germ. leg.* I, 249 : « De doctrina vero, quæ ob nimiam incuriam atque ignaviam quorumdam præpositorum, cunctis in locis est funditus extincta, placuit, ut sicut a nobis constitutum est, ita ab omnibus observetur, videlicet ut ab his qui nostra dispositione ad docendos alios per loca denominata sunt constituti, maximum detur studium, qualiter sibi commissi scholastici proficiant.

... « Primum in Papia conveniant ad Dungalum de Mediolano, de Brixia, de Laude, de Bergamo, de Novaria, de Vercellis, de Tertona, de Aquis, de Janua, de Aste, de Cuma. In Eporegia ipse episcopus hoc per se faciat. In Taurinis conveniant de Vintimilio, de Albingano, de Vadis, de Alba. In Cremona discant de Regio, de Placentia, de Parma, de Mutina. In Florentia de Tuscia resipiscant. In Firmo de Spoletinis civitatibus conveniant. In Verona de Mantua, de Triento. In Vicentia de Patavis, de Tarvisio, de Feltris, de Ceneda, de Asylo. Reliquæ civitates Forum Julii ad scholam conveniant. »

M. Giesebrecht veut que cette constitution ne touche en rien à l'ensei-

faut se tenir en garde contre l'exagération des termes de l'édit, quand il suppose la ruine générale de l'enseignement. C'est le langage ordinaire de cette époque, de célébrer comme le fondateur d'une église celui qui la restaure, comme l'auteur d'une institution celui qui la réforme. Il y a plus de vérité dans le canon du pape Eugène II, qui déclare seulement « qu'en plusieurs lieux on ne trouve ni maîtres, ni zèle pour les lettres. » C'est pourquoi il ordonne que « dans tous les évêchés, dans toutes les paroisses et les autres lieux où besoin sera, on institue des professeurs, savants dans les arts libéraux. » Ce canon est de 826, et tout indique un dessein concerté entre le pape et l'empereur pour la restauration des études. Cependant Léon IV, en 853, renouvelle les plaintes et les dispositions d'Eugène II, en ajoutant « qu'il est rare de trouver dans les simples paroisses des maîtres capables de professer les lettres. » En effet, nous touchons à un âge de fer, où, en présence du saint-siége profané, de l'empire croulant, des villes brûlées par les Normands, les Sarrasins, les Hongrois, l'Italie put trembler pour sa foi et désespérer de ses lumières. C'est alors surtout, et dans les trois siècles écoulés de Charlemagne à Grégoire VII, qu'il faut connaître la destinée des écoles ecclésiastiques (1).

Canons d'Eugène II et de Léon IV.

gnement littéraire, et il en donne cette unique raison, que je trouve faible et contestable, qu'à cette époque le mot *doctrina* ne désigne que l'enseignement ecclésiastique. Mais cette supposition ne s'accorde pas avec le génie des réformes carlovingiennes, qui n'ont pas d'autre pensée que de restaurer la théologie par les lettres.

(1) Mansi, *Concil.*, XIV, 1008, *constitut. Eugenii papæ II:* « De quibusdam locis ad nos refertur non magistros neque curam inveniri pro stu-

Au nord, et parmi les cités que l'édit de Lothaire avait dotées d'un enseignement public, je trouve Vérone, où, au xe siècle, l'évêque Rathier annonce qu'il admettra aux ordres les jeunes clercs qui auront étudié les lettres dans sa ville épiscopale (1). Atton de Verceil ordonne que, jusque dans les bourgades et les villages, les prêtres tiennent école, et que si quelqu'un des fidèles veut leur confier ses enfants pour apprendre les lettres, ils ne refusent point de les recevoir et de les instruire (2). Au xie siècle, Milan avait deux écoles richement dotées par les archevêques. On y exerçait la jeunesse à toutes les études qui formaient, selon le langage de l'époque, un philosophe accompli; et une chronique contemporaine nomme en effet deux prêtres, André et Ambroise Biffi, également versés dans les lettres grecques et latines (3). En même temps Parme faisait

Les écoles ecclésiastiques, du ixe au xie siècle.

Vérone.

Verceil.

Milan.

Parme.

dio litterarum. Idcirco in universis episcopiis subjectisque plebibus et aliis locis, in quibus necessitas occurrerit, omnino cura et diligentia adhibeatur, ut magistri et doctores constituantur, qui studia litterarum liberaliumque artium habentes, dogmata assidue doceant, quia in his maxime divina manifestantur atque declarantur mandata. »

(1) Mansi, XIV, 1014. *Constit. Leonis papæ IV*. « Et si liberalium artium præceptores in plebibus, ut assolet, raro inveniuntur, tamen divinæ Scripturæ magistri et institutores ecclesiastici officii nullatenus desint. »

(2) Ratherius, *Op*. 419. Atto Vercellensis, capit. 61. « Presbyteri etiam per villas et vicos scholas habeant, et si quilibet fidelium suos parvulos ad discendas litteras eis committere vult, eos suscipere et docere non renuant. » Ces paroles sont empruntées à une ordonnance épiscopale de Théodulphe, évêque d'Orléans.

(3) Landulfus senior, lib. II, c. 35, apud Muratori *Scriptores* IV, 92. « Scholæ diversarum artium ubi urbani et extranei clerici philosophiæ doctrinis studiose imbuebantur erant duæ... ex longa temporum ordinatione archiepiscoporum antecedentium stipendiis. « Idem, lib. III, cap. 21 et 23. « Andreas sacerdos in divinis et humanis, græcis et latinis sermonibus vi-

gloire de ses chaires, où d'habiles lecteurs enseignaient les sept arts : trois de ces maîtres, Sigefred, Ingo, Homodei, paraissent dans des chartes qui assignent à leur entretien des bénéfices considérables (1). L'école de Modène au x[e] siècle était gouvernée par un prêtre ; mais les évêques de cette ville étendaient leurs soins au delà de ses murs : deux actes, l'un de 796, l'autre de 908, montrent les deux paroisses rurales de Saint-Pierre in Siculo et de Rubiano assignées à deux prêtres, à la charge d'y servir le Christ, de conserver l'église en bon état de réparations, et de tenir école pour l'éducation des enfants (2). Un diplôme de Sienne, daté de 1056, fait paraître le clerc Roland en qualité de prieur de l'école (3). A Rome, Jean Diacre atteste qu'au milieu des désordres du x[e] siècle, l'école du palais de

Modène.

Sienne.

Rome.

rilis. Ambrosius Biffius in latinis litteris et græcis eruditus atque ideo Bifarius dictus. »

(1) Affò *Storia di Parma*, I app. n° 89, 92. II p. 2, 303, 338.

1032 Homodei, presbyter, magister scholarum.

1081 Ingo acolitus et magister scholarum. — Donizo, *ap.* Muratori, v. 334:

> Scilicet urbs Parma, quæ grammatica manet alta ;
> Artes ac septem studiose sunt ibi lectæ.

(2) Muratori *Antiquit. Italicæ III*, 726. Necrologium mutinense : « VIII Kalendis octobris obiit Johannes presbyter magistro de hoc seculo ad vitam per indictionem IV. »

Idem *ibid.* 811, 813 traditio plebis, S. Petri in Siculo facta Victori archipresbytero Gisone episcopo mutinensi circa annum 796 : « ea siquidem ratione ut.., ministerio archipresbyteratus fungi in omnibus non omittat, id est in sartatectis templi reficiendis, in clericis congregandis, in schola habenda et pueris educandis. »

Collatio plebis de Rubiano facta Sileberto presbytero a Gottefredo episcopo mutinensi anno 908 : « Christo ibi deservire studeat, id est in schola habenda, in pueris educandis, in sartatectis ecclesiæ reficiendis. »

(3) Pecci, *Storia de' Vescovi di Siena.*

Ann. 1056. Rolandus clericus et prior scholæ subscripsi.

Latran conservait encore les traditions de saint Grégoire (1). A l'exemple de ce grand pape, saint Athanase, évêque de Naples, y avait fondé des écoles de chant ecclésiastique et de lettres séculières; et, choisissant parmi ses clercs, il appliquait les uns à la grammaire, les autres à la transcription des livres. Lui-même ne croyait pas déshonorer sa dignité en recommençant les études littéraires de sa jeunesse; et comme pour consacrer cette alliance du savoir et de la piété, ayant fait restaurer l'église de Saint-Janvier, il voulut qu'on y peignît les images des saints docteurs (2). **Naples.**

Mont Cassin, Novalèse, mont Soracte, Farfa, Casauria.

Pendant que l'épiscopat multipliait ainsi ses fondations, l'enseignement monastique ouvrait ses portes, non-seulement aux élèves du cloître, mais au clergé séculier. Quand Paul Diacre, las des pompes et des dangers de la cour, vint chercher le repos au mont Cassin, il y compta parmi ses disciples de jeunes clercs qu'Étienne, évêque de Naples, avait confiés à cette docte maison. Au IXe siècle, Hilderic, Théophane, Autpert, Berthaire, Erchampert firent fleurir sous les cloîtres de Saint-Benoît la grammaire, la poésie et l'histoire (3). En même temps

(1) Johannes Diacon. *in Vita S. Gregorii*, II, cap. 6 :
« Scholam quoque cantorum, quæ hactenus eisdem constitutionibus in sancta romana Ecclesia modulatur, constituit. »

(2) *Vita S. Athanasii neapolit. ep.* Apud Muratori *Script.* II, pars. 2, col. 1045 : « Ordinavit autem lectorum et cantorum scholas; nonnullos instituit grammatica imbuendos, alios colligavit ad scribendi officium... Ecclesiam Sancti Januarii renovavit, nobiliumque doctorum effigies in ea depinxit. » Idem, *ibid.* col. 1057 : « Grammaticam prius in pueritia et postea in pontificatus honore perfectissime didicit.

(3) Tosti *Storia di Monte Cassino. Chronicon Johannis Diaconi* apud Muratori *Script.* I, pars 2, p. 310.

on voit les lettres pénétrer dans les âpres solitudes de la Novalèse, du mont Soracte, de Farfa, et dans la puissante abbaye de Casauria, où les disciples du dehors accouraient pour se mêler aux disputes philosophiques des religieux, et discuter « les subtiles hérésies d'Aristote et les hyperboles éloquentes de Platon (1). » Si l'école du mont Cassin périt avec le monastère sous la torche des Sarrasins en 884, elle recommence avec lui et jette un éclat nouveau, lorsqu'au XIe siècle on y voit grandir plusieurs de ces moines intrépides qui serviront les desseins de Grégoire VII.

Grégoire VII. Grégoire VII ne semblait combattre que pour les libertés de l'Église : on a trop ignoré ce qu'il fit pour le réveil de l'esprit humain. Quand il ouvrait le grand débat du sacerdoce et de l'empire, il savait bien qu'il n'en verrait pas le terme. Mais le triomphe dont il devait jouir, c'était d'avoir agité les intelligences, de les avoir arrachées aux intérêts vulgaires, en les occupant de la plus formidable controverse qui fût jamais. Quand il tenait le farouche Henri IV à genoux devant lui, sous le sac et la

(1) Tous ces monastères ont des archives, des chroniques, des légendes. Alfano, dans un poëme publié par Ughelli, blâme le jeune Trasmundus, qui allait chercher dispute aux moines savants de Casauria :

Hic Aristotelis philosophiæ
Versutas hæreses, atque Platonis
Fastus eloquii, mense per annum
Uno pene studens, arte refutat...
Deridet studium sæpe decenne !
At quando libet, hoc monte relicto
Lætus tendit eo tempore veris,
Causa tam citius multa sciendi.

cendre, au château de Canossa, c'était la barbarie qu'il humiliait en la personne de cet homme de sang. S'il mettait tout en œuvre pour assurer l'indépendance du clergé en l'arrachant aux liens de la simonie et du concubinage, il avait cherché à lui assurer une supériorité que le sceptre impérial ne déléguait pas, la supériorité des lumières : il avait voulu dédommager le prêtre des joies de la famille, en faisant asseoir les lettres à son foyer. Voilà pourquoi un canon du concile de Latran, en 1078, renouvela les décrets qui instituaient auprès de toutes les églises cathédrales des chaires pour l'enseignement des arts libéraux (1). Mais cette fois Grégoire VII avait mis au décret du concile le sceau d'une volonté accoutumée à se faire obéir : dès lors les chaires ne se taisent plus, rien n'interrompt la succession des maîtres. Il ne faut plus demander si l'Italie a des écoles, lorsqu'elle en fonde partout, lorsque Lanfranc, saint Anselme, Pierre Lombard vont inaugurer au delà des Alpes cet enseignement scolastique qui donnera au moyen âge ses grands docteurs, et au génie moderne ses habitudes de critique, de rigueur et de travail.

Trois grands noms divisent les siècles ténébreux que nous venons de traverser, et les éclairent : saint Grégoire le Grand, Charlemagne, et Grégoire VII. Ces fondateurs de l'enseignement ecclésiastique l'avaient marqué de deux caractères de foi et de charité qu'il ne perdit jamais : il eut des jours iné-

(1) *Collectio conciliorum regia*, XXVI. Concilium Romanum anni 1078 : « ut omnes episcopi artes litterarum in suis ecclesiis doceri facerent. »

gaux, il fut obscurci et troublé; mais il resta jusqu'à la fin religieux et gratuit.

Caractères de l'enseignement ecclésiastique.

L'antiquité païenne avait aimé la science, mais elle ne la prodigua jamais; elle craignit de l'exposer aux profanations des hommes. Les écoles des philosophes étaient fermées au vulgaire, les rhéteurs et les grammairiens vendaient leurs leçons. C'est l'honneur de l'enseignement chrétien, d'avoir aimé les hommes plus que la science, d'avoir ouvert à deux battants les portes de l'école pour y faire entrer, comme au festin de l'Évangile, les aveugles, les boiteux et les mendiants. L'Église avait fondé l'instruction primaire, elle l'avait voulue universelle et gratuite, en ordonnant que le prêtre de chaque paroisse apprît à lire aux petits enfants, sans distinction de naissance, sans autre récompense que les promesses de l'éternité. L'instruction supérieure fut assise sur les mêmes bases. Les chaires instituées auprès des siéges épiscopaux eurent leur dotation en fonds de terre, en bénéfices assignés par la libéralité des évêques et des grands. C'est ce que nous avons trouvé à Rome, à Modène, à Parme, et dans toute la Lombardie. La parole du maître ne coûtait rien aux disciples, et, selon l'édit de Lothaire, la pauvreté cessa d'excuser l'ignorance. Toutes les préférences de l'Église étaient pour ces pauvres qui luttaient contre la dureté de leur condition; elle encourageait à titre d'œuvre pie les legs des mourants en faveur des écoliers nécessiteux. Les docteurs consommés ne croyaient pas déroger en s'employant à resserrer l'Écriture sainte et toute la théologie en de courts

abrégés, et les scribes des monastères en multipliaient les copies à bas prix (*Biblia pauperum*). Les sages de ce temps ne s'effrayaient point de la foule qui assiégeait les chaires, qui mettait quelquefois en danger la paix, mais qui donnait des défenseurs à la liberté. En 1046, quand l'archevêque Gui, élevé par la simonie, soutenu par les armes des nobles, prenait possession de Milan, ce fut dans l'école ecclésiastique de Sainte-Marie, ce fut sous la conduite d'un maître de grammaire, le diacre Ariald, que se forma une ligue sainte, destinée à renverser la tyrannie du prélat, et à commencer, par l'affranchissement de la commune de Milan, l'ère des républiques italiennes (1).

D'un autre côté, cet enseignement soutenu des deniers du sanctuaire gardait l'empreinte sacerdotale que saint Grégoire le Grand lui communiqua. L'école épiscopale conservait le titre d'école des chantres à Rome, à Lucques, à Naples. Ses auditoires s'ouvraient sous les portiques, sur le parvis des cathédrales, comme à Saint-Jean de Latran, à Saint-Martin de Lucques, à Saint-Ambroise de Milan. Les études profanes y étaient employées, selon les termes du pape Eugène III, à mettre en lumière les dogmes révélés. Sans doute on ne bannissait point les poëtes du paganisme : comment fermer la porte au doux

(1) Il faut voir dans la chronique de Landulfe le Vieux (Muratori, *Script.* IV.) l'histoire de cette révolution, où le peuple de Milan eut contre ses archevêques simoniaques tout l'appui du saint-siége, représenté par Pierre Damien et Hildebrand. Sismondi, par une incroyable préoccupation, n'a vu qu'une querelle de gens d'Église, là où il fallait reconnaître la première émancipation des cités lombardes.

Virgile, quand il se présentait en compagnie des sibylles et des prophètes, avec sa quatrième églogue, où tout le moyen âge crut reconnaître l'annonce du Dieu sauveur? Les fictions de l'antiquité s'introduisaient à la faveur de l'allégorie, et Théodulfe ne craignait pas d'avouer son faible pour Ovide, dont chaque fable couvrait une leçon (1). Cependant la piété des jeunes clercs s'appliquait de préférence aux récits de la Bible ou de la légende : c'étaient ces sujets populaires qu'on aimait à plier aux règles de la prosodie latine, ou sous la loi du vers rimé. J'en trouve un exemple dans ce petit poëme du XII[e] siècle (2).

Carmen de Joseph patriarcha.

Joseph Deo amabilis,
Patri dulcis et habilis,
Puer formose indolis,
Et gratie multiplicis !...

Hinc ipsi nova somnia
Celi promebant sidera,
Ad futuri indicia,
Ipsi quasi supplicia...

Intentus est auspicio
Ac si Dei negocio :

(1) Théodulfe, *Carmin.*, lib. IV, 1.

Et modo Pompeium, modo te, Donate, legebam,
Et modo Virgilium, te modo, Naso loquax.
In quorum dictis, quanquam sint frivola multa,
Plurima sub falso tegmine vera latent.

(2) Vatican, n° 3325, parchemin, à la fin d'un manuscrit de Salluste qui semble remonter au XII[e] siècle.

Fraternus livor invido
Advertit sed hoc animo...

Joseph domi residens,
Rei private providens,
Jubetur mox invisere,
Cunctane gerant prospere...

Nec mora : ut conspiciunt
« En somniator aiiunt :
« Necem ferte, ut pareat,
« An juvarit quod somniat... »

. . . Culpam vitant sceleris,
Ne criminentur sanguinis :
Sumpto pondo numismatis,
Sic vendunt Agarenicis...

Segardus hoc dictamen fecit.

Rivalité des écoles ecclésiastiques et des écoles laïques.

Sous ce rhythme barbare, sous ce langage incorrect où perce déjà l'idiome vulgaire, il faut reconnaître un récit plus émouvant pour des chrétiens que l'aventure d'Icare et le désespoir d'Œdipe. Ainsi l'enseignement ecclésiastique rivalisait avec l'enseignement laïque; il opposait ses chaires gratuites aux maîtres salariés; la gravité de ses dogmes, la popularité de ses traditions, au culte discrédité des Muses profanes. Cette émulation éclatait en querelles : nous avons entendu les plaintes de Rathier de Vérone contre les trafiquants de science, les invectives dont Pierre Damien poursuit les moines fourvoyés à l'école des grammairiens. Gumpold, évêque de Mantoue, blâme sévèrement ceux qui, « poussés « par le démon des vers, appliquent à des jeux poé-

« tiques, à des chansons de nourrices, une intelli-
« gence née pour de plus hautes destinées. Car l'a-
« mour des fables les gagne à ce point, qu'ils ne
« craignent pas de laisser périr la mémoire des
« saints; et, s'attachant aux écrits des gentils, ils
« rejettent avec mépris tout ce qui est divin, sim-
« ple, et souverainement doux pour les âmes (1). »
A leur tour, les laïques n'épargnaient pas le sarcasme aux docteurs en froc. Pendant que le frère prêcheur Jean de Vicence suspendait à sa parole le peuple des cités lombardes, le grammairien Buoncompagno ne craignait pas de le chansonner dans des vers qui firent le scandale de Bologne (2). Mais si les contemporains se scandalisaient de ces rivalités, l'esprit humain y trouvait la vie qu'il cherche toujours dans les combats; et c'était de la dispute entre les universités et les moines mendiants qu'allaient sortir, pour la gloire de l'Italie et pour l'instruction du monde, ces deux incomparables génies saint Bonaventure et saint Thomas d'Aquin.

Vie inédite de saint Donatus, évêque de Fiesole.

Peut-être ce court aperçu des écoles ecclésiastiques aux temps barbares se trouverait-il utilement complété par une Vie inédite de saint Donatus, évêque de Fiesole, et l'un de ces aventureux Irlandais qui, poussés hors de leur patrie par l'esprit de Dieu,

(1) Gumpoldus, *in Vita Vincizlavi ducis*, apud Pertz *Monum.* IV, 213.

(2) Tiraboschi, *Istoria della litteratura ital.* VIII, 15. Voici les vers de Buoncompagno, qui témoignent sans doute d'un goût peu délicat :

Et Johannes johannizat,
Et saltando choreizat.
Modo salta, modo salta,
Qui celorum petis alta.

portés aux siéges épiscopaux par l'admiration des peuples, poursuivaient du même zèle la réforme des mœurs et la restauration des études.

Un manuscrit de la bibliothèque Laurentienne (Plut. xxvii, cod. 1), où Bandini reconnaît la main d'un copiste du xie siècle, contient, sous le titre de *Vitæ Patrum*, plusieurs légendes parmi lesquelles on trouve au feuillet 46 *verso* la vie de saint Donatus. Elle ne forme pas moins de vingt colonnes petit in-folio; et si je n'y trouve pas assez d'intérêt pour la transcrire entièrement, je ne puis me défendre d'en publier quelques passages qui ont le mérite de montrer en même temps les humbles commencements de l'école de Fiesole, et les fruits de l'enseignement qu'on y donnait. D'un côté, saint Donatus y paraît avec cette passion des lettres qui agitait les monastères d'Irlande; il s'efforce de rallumer un foyer de science sacrée et profane dans des lieux encore tout consternés de l'apparition des pirates normands. On le voit exerçant ses disciples à composer en prose et en vers, leur donnant à la fois des leçons et des exemples. D'un autre côté, sa légende, écrite longtemps après lui, rédigée sur des traditions orales (*juxta veridica majorum famina*), es elle-même une de ces compositions littéraires auxquelles on appliquait les jeunes clercs. Nous y trouvons à peu près ce que savait faire un écolier italien dans des siècles si mauvais. Le début a toute la solennité, toutes les formes oratoires d'un panégyrique composé pour être lu en présence du clergé et peut-être des fidèles.

« INCIPIT VITA SANCTI DONATI SCOTTI, FESULANI EPISCOPI.

« Clarus et solemnis, karissimi fratres, adest dies omni laude extollendus, omni devotione colendus, in quo beatissimi patris nostri transitum exultat ordo angelicus. Et (licet omnium sanctorum sanctissime solemnitatis, fratres dilectissimi, christianorum animus debeat fieri particeps, cum Scriptura dicat : « *Pretiosa est in conspectu Domini mors sanctorum ejus*, » et alibi : « *Cum dederit electis suis somnum, ecce hereditas Domini.* » Sancti enim cum pervenerint ad mortem, tunc invenient hereditatem. Ut enim ad eam pertingere valerent, studuerunt omnia mundi labentia despicere, universa caduca calcare, omnia mundi blandimenta fugere, toto nisu ad celestia tendere, ut cum propheta dicere valerent : « *Dominus pars hereditatis mee;* » et iterum : « *Letatus sum in his que dicta sunt mihi; in domum Domini letantes ibimus...*) » præcipue tamen in eorum jocundemur laudes (*sic*), quorum corpora possidemus ut heredes, quorum beneficiis fruimur fideles, quorum suffragio sustinentur infideles, quorum etiam intercessione quotidie, si lugemus, a sorde lavamur. De quorum namque collegio beatissimus Christi sacerdos et venerandus hodie Donatus occurrit, per quem divina pietas festivitatis hodierne luce enituit, et perpetue glorie coruscum lumen mundo effudit. »

J'interromps cet exorde qui ne remplit pas moins de quatre colonnes, et je passe au récit.

« Scotia vero et Hibernia proxime sunt Britannie. Hibernia vero insula inter Britanniam et Hispaniam sita, spatio terrarum angustior, sed situ fecundior. Hec longiore ab Africo spatio in Boream porrigitur... Scotie autem nulla anguis habetur, avis rara, apis nulla : in tantum adeo, ut advectos inde pulveres seu lapillos si quis alibi sparserit inter alvearia, examina favos deserant. Quante autem fortune vel dignitatis sit, seu etiam quam amica sit pacis, breviter idem iste beatus Donatus versificando collaudat ita describens :

Finibus occiduis describitur optima tellus,
Nomine et antiquis Scottia scripta libris;
Dives opum, argenti, gemmarum, vestis et auri,
Commoda corporibus, aere, putre solo.
Melle fluit pulcris et lacte Scottia campis,
Vestibus atque armis, frugibus, arte, viris.
Ursorum rabies nulla est ibi : sæva leonum
Semina nec unquam Scottica terra tulit.
Nulla venena nocent, nec serpens serpsit in herba;
Nec conquesta canit garrula rana lacu;
In qua Scottorum gentes habitare merentur,
Inclyta gens hominum milite, pace, fide (1).

« In hac enim Beatus Donatus, suorum civium prosapia nobilium parentum progenitus, et ab ipsis pene crepundiis totus fide catholicus, animus vero litteris deditus, et erga Christi cultores devotus, in tantum ut, infra breve coevum, suis natu majoribus excelsior doctrina foret effectus... Hauriebat denique sitibundo pectore fluenta doctrine, que postea eructaret congruenti tempore mellito gutture, juxta illud : *Eructavit cor meum verbum bonum*. Corroboratus ergo in timore Domini, cepit peregre proficiscendi amor innasci, ita ut patriam parentesque desereret et Domino soli adhæreret.

« Tempore igitur magnifici et illustrissimi summique pontificis Eugenii Romane presidentis cathedre, et chistiano rum principum Lotharii quoque magni, Ludovicique boni sceptra regentis, sub anno dominice incarnationis DCCCXVI, Indictione X, Beatissimus Donatus multas tunc temporis per Christi gratiam illustrabat ecclesias, sicque factum est ut usque ad limina Apostolorum perveniret. Eo igitur in tempore contigit ut Fesulanensis Ecclesia gravia pateretur incommoda, scilicet ob devastationem Normannorum quæ prius acciderat, seu etiam quia orbati patris benedictione carebant. Multa vero

(1) Ces vers sont cités par Moore (*History of Ireland*, I, 311, édition de Paris), qui rapporte le pèlerinage de Donatus, et son élévation au siége épiscopal. La Vie inédite que je publie s'accorde parfaitement avec le récit très-court d'Ammirato (*Vescovi di Fiesole*).

plebs passa mestitia (*sic*), implorabat sanctorum suffragia... »

Jusqu'ici la narration n'a pas d'autres ornements que le luxe des épithètes et le grand nombre des citations bibliques. On y sent l'effort de l'auteur pour maintenir sous la règle de la syntaxe latine sa pensée qui lui échappe plus d'une fois, et qui se laisse entraîner aux constructions de la langue vulgaire. Mais à mesure qu'il avance dans son récit, qu'il s'échauffe et s'émeut, son style prend des formes nouvelles. C'est encore une prose, mais une prose rimée. Les écrivains classiques n'avaient pas toujours dédaigné ce retour des mêmes sons (*homoio teleuta*); les rhéteurs de la décadence en abusèrent, et les auteurs ecclésiastiques ne se défirent pas d'un ornement recommandé par l'école, et que la foule aimait. L'historien de saint Donatus ne fait qu'imiter ces exemples, quand son récit se déroule dans une longue suite de versets qui se succèdent deux à deux avec des chutes pareilles. Donatus, après avoir prié au tombeau des saints apôtres, a repris le chemin du Nord; il entre dans Fiesole au moment où le peuple, pressé autour des autels, demandait à grands cris un évêque. Aussitôt les cloches s'ébranlent et les lampes s'allument d'elles-mêmes, la multitude se répand autour de l'étranger que désignent ces prodiges : la majesté de sa personne étonne tous les regards; on le presse, on veut savoir son nom : il se nomme enfin...

« Nomine (*sic*) cum audierunt,
Letabundo sic pectore dixerunt :

« Eia Donate,
« Pater a Deo date,
« Pontificale reside cathedra,
« Ut nos perducere valeas ad astra. »
Tunc sanctus pectore puro verba dixit in unum :
« Parcite,
« O fratres, quod ista profertis inane...
« Mea crimina lugere sciatis,
« Non in plebe docere credatis. »
Ad hæc sonantia verba
Cuncta cepit dicere caterva :
« Sicut visitavit nos oriens ex alto,
« Sic agamus in viro sancto :
« Christus eum adduxit ex occiduis.
« Eligamus nos in Fesulis.
« Et ecce Deo dignus
« A Christo demonstratur
« Domino Donatus ;
« Ad sedem nunc producatur,
« Ut nobis a Deo datus
« Sit pater Donatus.
« Si est voluntas resistendi,
« Fiat vis eligendi (1). »

« Sicque factum est : licet multum renitendo, plurimumque repugnando resisteret ; inthronizatus tamen est, et presul Sancte Fesulane ecclesie electus... Benedictione itaque pontificali consecratus, ita apparuit statim fore aptus ac devotus, ac si ad officium quod noviter ascenderat jugiter prefuisset.

(1) La rime revient avec la même régularité dans la prière du saint pour un enfant enlevé par des loups :

« O Pater et Nate — Spiritus et alme, — Nostri succurre meroris — et miserere nobis. — Tu qui per crucis vexillum exclusisti, — mortem vetiti ligni, — et hoc demonstrasti signum — in redemptione captivorum dignum, — ut crucifigentes corpora, — animas erigerent ad ethera : — ne patiaris tibi assignatos Christo — devorari ab hoste sevissimo, — ne quem confirmavi chrismate sanctissimo — permittas gluttiri a lupo rapacissimo. »

Erat enim largus in eleemosynis, sedulus in vigiliis, devotus in oratione, precipuus in doctrina, paratus in sermone, sanctissimus in conversatione.

« Ipse enim omnibus vite sue diebus nunquam animum otio dedit, quin non aut orationi insisteret, aut lectioni incumberet, aut utilitatibus Ecclesie describeret, seu etiam scemata metrorum discipulis dictaret, vel in rebus ecclesiasticis insudaret, necnon in sollicitudinibus viduarum et orphanorum instaret, et egenorum curam haberet. »

Ainsi refleurissaient dans l'école épiscopale de Fiesole les traditions laborieuses de l'Irlande. Il ne faudra donc pas s'étonner si l'historien de S. Donatus mêle à ses rimes populaires les termes savants, les hellénismes qu'on retrouve chez les écrivains irlandais et anglo-saxons des temps barbares. Il appelle le Verbe de Dieu *Theou Logon*, le Saint-Esprit *Pneuma;* et quand le peuple, touché d'un miracle, rend gloire au Père, la gravité du sujet veut encore un mot grec : « *Multa mox in doxa Patris cecinit populus.* » Sans doute ces exemples ne prouvent point qu'on sût le grec à Fiesole : ils font voir du moins qu'on ne le méprisait pas; que, dans un temps si mauvais, la langue du Nouveau Testament, de saint Basile et de saint Chrysostome, était considérée, non comme la langue des hérésies, mais comme un idiome saint, qui avait encore sa place dans la liturgie, auquel la théologie empruntait ses expressions sacramentelles, qu'il n'était pas permis d'ignorer tout à fait, et qu'il fallait faire intervenir de loin en loin dans le discours, pour lui prêter je ne sais quoi de solennel et de mystérieux. Mais ce qu'on savait assurément à Fiesole, ce que saint

Donatus ne dédaignait pas d'enseigner à ses disciples, c'était la métrique latine, l'imitation des poëtes chrétiens qui avaient chanté dans le rhythme de Virgile les mystères du Sauveur et les couronnes des saints. Aussi, quand l'hagiographe a épuisé toutes les ressources de la prose, et que, par un dernier effort de style, il veut égaler la grandeur de son sujet; quand il représente le vieil évêque malade visité en songe par la vierge irlandaise Brigitte, qui laisse tomber sur lui une goutte d'huile de sa lampe, et le guérit; le récit se fait en hexamètres. Enfin, Donatus, chargé d'œuvres et d'années, va rendre sa grande ame, une dernière fois, il élève sa voix au milieu du clergé en pleurs; c'est encore en vers qu'il prie :

« Christe Dei virtus, splendor, sapientia Patris,
In genitore manens, genitus sine tempore et ante
Secula; qui nostram natus de Virgine formam
Sumpsit nutritus, lactatus ab ubere matris;
Qui sancto nostras mundans baptismate culpas,
Jam nova progenies celo demittitur alto;
Noxia qui vetiti dissolvit prandia pomi,
Vulneraque ipse suo curavit sanguine nostra;
Qui moriendo dedit vitam, nos morte redemit,
Cumque sepultus erat, mutavit jura sepulchri,
Surgens a morte mortem damnavit acerbam;
Tartara qui quondam, nigri qui limina Ditis
Destruxit, scatebras superans Acheruntis avari;
Qui hostem nigrum... detorsit in imo
Carceris inferni, Letheum trusit in amnem,...
Tu quoque qui tantas pro nobis sumere penas
Dignatus, miseris celestia regna dedisti,
Da mihi per celsas paradisi scandere scalas,
Fac bene pulsanti portas mihi pandere vite...

Ut merear pavidus convivas visere claros!
Quo tecum gaudent videam convivia sancti,
Quo cum Patre manes, regnas per secula semper,
Spiritus et sanctus, pariter (1) Deus impare gaudet. »

« Expleta vero oratione, totum se ipsum armavit signo Christi, et benedicens filios fratresque spirituales, adpositus est ad sanctos patres senex et plenus dierum... Sepultus vero est a discipulis suis in arca saxea, die XI kalend. novemb... Scriptumque est illic epitaphium ejusmodi :

« Hic ego Donatus Scotorum sanguine cretus,
Solus in hoc tumulo pulvere, verme voror.
Regibus Italicis servivi pluribus annis,
Lothario magno Ludovicoque bono.
Octonis lustris, septenis insuper annis
Post Fesulana presul in urbe fui.
Grammata discipulis dictabam scripta libellis,
Scemata metrorum, dicta beata senum (2).
Posco, viator, ades quisquis pro munere Christi,
Te, homo, non pigeat cernere vota mea.
Atque precare Deum... qui culmina celi,
Ut mihi concedat regna beata sua...

« Dicamus ergo cuncti : Sancte Dei et pretiose confessor Donate, pater et pontifex, educator et alitor, rector et pastor, subveni precibus destitutis et lapsis. Miserere viduis et captivis, auxiliare orphanis et pusillis, succurre presentibus et futuris, opem fer viventibus atque defunctis. Nostras quoque preces peto ne recuses, qui, quamvis noxiis loris adstrictos (*sic*) iniquitatis, pro capacitate tamen ignavie et parvitate ingenioli nostri presumpsimus ad laudem tui sanctissimi hec scripta magistris relinquere, precantes summo conamine, quod inutile invenerint, emendent, nostreque presumptioni indul-

(1) Il faut lire sans doute : « Numero Deus impare gaudet. »

(2) Ce distique est aussi reproduit dans l'*Histoire d'Irlande* de Th. Moore (*loco citato*), mais d'après un texte moins correct.

geant et parcant, et quia nequimus ad paradisi pervenire pascua, tua saltem sancta suffragia inter supplicia sentiamus solatia : precante Domino nostro Jesu Christo, qui regnat in Trinitate, cui omnia donata sunt a Patre in Spiritus Sancti unitate in secula seculorum. Amen. »

Cette prière, où il y a beaucoup de naïveté, d'humilité et de foi, achève de caractériser le petit ouvrage que nous avons entre les mains. C'est bien l'œuvre d'un disciple soumis au jugement de ses maîtres : c'est une de ces histoires miraculeuses, exercices favoris des jeunes clercs, qui grossissaient peu à peu la bibliothèque des églises, et qui finissaient par former tant de volumineux recueils de légendes. On y reconnaît bien le goût du moyen âge pour les *pièces farcies*, mêlées de prose et de vers, de langue vulgaire et de langue savante. N'en méprisons pas trop l'apparente grossièreté; car, d'une part, ces hexamètres chancelants sur leurs pieds, mais soutenus de temps à autre par un hémistiche, par un vers entier de Virgile, attestent que l'antiquité n'est ni oubliée ni proscrite. Et, d'un autre côté, cette prose rimée dans laquelle saint Thomas d'Aquin ne dédaignera pas de composer ses hymnes, cette prose du *Dies iræ* et du *Stabat mater*, n'est-elle pas destinée à devenir le type de la versification dans toutes les langues modernes?

III. — DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE HORS DU CLERGÉ.

Ainsi, dans ces siècles périlleux où il semble que toute éducation littéraire va manquer au peuple ita-

lien, il la reçoit de deux côtés. Il y a des maîtres laïques, salariés, nourris des traditions profanes, derniers héritiers des grammairiens et des rhéteurs romains. Il y a des maîtres ecclésiastiques, dont l'enseignement gratuit, voué au service et à la défense de la foi, remonte de Grégoire VII à Grégoire le Grand, et cache son origine aux catacombes. Entre ces deux enseignements il y a rivalité, hostilité, tout ce qui divise les esprits, mais ce qui les agite et les féconde. Nous avons à considérer si tant d'efforts restèrent sans résultat, si l'instruction donnée du haut de tant de chaires forma des classes lettrées, et jusqu'à quel point elle pénétra dans les derniers rangs de la nation.

Les classes lettrées.

Écartons premièrement le clergé, dont on ne conteste pas les lumières. Au dixième siècle, c'est-à-dire au plus fort de la barbarie italienne, nous avons vu Rathier de Vérone, Atton de Verceil ranimer les études; Luitprand écrit, dans une prose savante, mêlée de vers et toute semée de termes grecs, l'histoire de son ambassade à Constantinople; et Gunzo, clerc de Novarre, dans une dispute grammaticale avec les moines de Saint-Gall, pousse l'érudition jusqu'à citer le texte grec de l'Iliade. Il reste à savoir si, au-dessous de l'Église, on trouve ces professions savantes qui partagent avec elle la charge d'éclairer les sociétés.

Les médecins.

C'est l'opinion commune, qu'aux premiers temps du moyen âge la médecine s'enferma dans les cloîtres, et redevint ce qu'elle avait été avant Hippocrate, une science sacrée, réservée aux prêtres, destinée à re-

lever par ses prodiges la majesté des autels. Cette opinion semble se confirmer, quand on voit l'archevêque Benedictus Crispus de Milan s'arracher au soin des âmes pour écrire en vers latins un recueil de formules médicales. Cependant nous avons déjà reconnu dans les diplômes de Lucques plusieurs médecins laïques. En parcourant les archives de Pistoia, on trouve à la date de 727 Guidoald, médecin des rois lombards, en 748 Fredus, en 777 Léon, en 1098 Bonsegnore, tous trois médecins, sans aucune qualification qui leur attribue un rang dans l'Église. Une charte de Bérenger, datée de 996, et conservée au Vatican, fait figurer parmi les témoins maître Landolphe de Serravalle, *physicien* (1) : c'est ainsi qu'on désigne souvent ceux qui professent l'art de guérir. Dès la fin du dixième siècle l'école de Salerne jetait tant d'éclat, qu'Adalbéron, évêque de Verdun, y allait chercher un remède à ses infirmités. Au siècle suivant, la science médicale y était professée par une femme qu'on ne nomme pas, mais qui effaçait tous les docteurs contemporains (2). Plus tard, quand l'école entière adresse au roi d'Angleterre ces préceptes fameux, destinés à devenir le code de la médecine au moyen âge, rien n'y trahit la main d'un prêtre ; et Jean de Milan, qui passe pour les avoir rédigés, prend le

(1) Brunetti, *Archivio diplomatico toscano*, n° 68 et suiv.

Archives du Vatican, copie authentique, dressée en 1282, d'un diplôme de Bérenger, daté des nones d'août 996 :

Presentibus... magistro Landolfo de Seravalle physico.

(2) Hugues de Flavigny, *Chronic. ad ann.* 984. Orderic Vital, *ad ann.* 1059. Tiraboschi, *Storia della lett. it.* VI, lib. 4, cap. 6.

titre de docteur, mais non celui de clerc. L'Église est si loin de confisquer à son profit l'art de guérir, qu'elle en redoute les tentations pour ses moines : un canon du second concile de Latran, en 1129, interdit aux religieux l'exercice de la médecine, où ils se portent par une coupable passion de s'enrichir, et menace de peines sévères les supérieurs assez faibles pour tolérer un tel abus (1).

D'un autre côté, si l'étude du droit ne périt jamais en Italie, c'est que ce pays garda le sens pratique des vieux Romains, le génie des affaires, la passion de plaider; et que, selon le témoignage de Wippo, quand on paraissait devant le juge, il fallait produire ses textes. C'est ainsi qu'une requête rédigée pour l'évêque d'Arezzo contre l'évêque de Sienne, dans un procès qui commença en 752, cite plusieurs dispositions du Digeste et du Code (2). De pareils arguments voulaient être débattus par des gens du métier, et je ne m'étonne plus de voir au tribunal les parties accompagnées d'un avocat. Dans un plaid de l'an 908 devant les évêques, les comtes et les juges du roi Bérenger, comparaît Guidulfe, abbé de Saint-Ambroise, assisté de son avocat (*advocatus*) Boniprand. En 1108, au plaid de Teramo, l'avocat (*causidicus*) d'une église dépouillée par violence intente pour elle cinq actions, aux termes du droit romain (3). Lanfranc, que nous avons vu nourri

(1) *Concil. Romanum*, anni 1139, canon 9. *Concilium Turonense*, anni 1163, canon 8.

(2) *Fragmentum libelli contra senensem episcopum*. Apud Muratori, *Antiquit. Italic.*, III, 889.

(3) *Placitum ticinense*. Apud Muratori, *Antiquit. Ital.*, II, 933.

dès ses premières années dans l'étude des lois, quitta les bancs de l'école pour faire l'étonnement du barreau par l'impétuosité de son éloquence, l'art infini de ses plaidoiries, et la sûreté de ses maximes (1). Ces triomphes oratoires conduisaient à la fortune et aux premiers honneurs des cités ; c'est le témoignage d'Alfano de Salerne, dans des vers inédits adressés au jurisconsulte Romuald :

Dulcis orator, vehemens gravisque,
Inter omnes causidicos perennem
Gloriam juris tibi, Romoalde,
Protulit usus...
Civium nulli, spatio sub hujus
Temporis, fortuna serenitate
Prævalet ridere beatiori
Quam tibi nuper (2).

Parmi les jurisconsultes loués dans les Lettres de Pierre Damien, il en est deux, Atton et Boniface, qu'il honore du titre de *causidici* (3). Six diplômes du XIe siècle, conservés aux archives diplomatiques

« Ibique eorum venerunt presentia Guidulfus, abba monasterii Sancti Christi, confessoris Ambrosii... et Boniprandus, judex regis... « Vere sicut « vos, Guidulfus abba et Boniprandus advocatus dixistis. »

Ughelli, t. I, p. 354. *Placitum Ticinense* : « Ad hæc adversariorum causidicus petiit edi actionem : ecclesiæ causidicus de rebus invasis proponit actiones. »

(1) Milonis Crispini *Vita Lanfranci*, cap. 5. « Ab annis puerilibus eruditus est in scholis liberalium artium et legum secularium, ad suæ morem patriæ. Adolescens orator veteranos adversantes in actionibus causarum frequenter revicit, torrente facundiæ accurate dicendo. In ipsa ætate sententias depromere sapuit, quas gratanter jurisperiti aut judices vel prætores civitatis acceptabant. »

(2) Extrait d'une ode que je publie avec les poésies inédites d'Alfano.

(3) Petri Damiani *Epist*, lib. VIII, 7 et 9.

de Florence, font voir que dans les grandes villes de Toscane des légistes se vouaient à la défense des intérêts privés (1). Mais les mêmes études qui préparaient l'avocat aux luttes du barreau formaient aussi le juge appelé à débrouiller le chaos des lois romaines et lombardes, et le notaire chargé de conserver, dans les formules sacramentelles de ses actes, l'image immobile du droit, au milieu de la violence des événements et des mœurs. Ces trois fonctions se confondent quelquefois; et celui qui paraît dans un procès, assistant une partie en qualité d'avocat, y garde le titre de juge ou de notaire. Parmi les juges il y a des rangs; il faut distinguer les juges de l'empereur ou du sacré palais, et ceux des communes (*civitatis*). Sous ces noms divers on les voit siéger en grand nombre dans les mêmes cours. Au tribunal du comte palatin Boderod, à Pavie, paraissent onze juges du palais et deux de la cité. En 982,

(1) Florence 1066, Hildibrandus, patronus causarum.
Ibid. 1066, Hildibrandus, causidicus.
Ibid. 1097, Placidus, advocatus.
Ibid. 1099, Fralmus, causidicus sacri palatii.
Pistoia 1093, Placidus, causidicus.
Pise 1067, Sigismundus, causidicus.
Chiusi 1072, Johannes, causidicus.

J'ai relevé ces témoignages aux archives diplomatiques de Florence; mais ils se retrouvent tous ou presque tous dans le recueil de Brunetti. Il est vrai que M. de Savigny veut que le titre de *causidicus* désigne, non pas celui qui plaide une cause, mais celui qui la juge, le *scabinus* de la législation carlovingienne. Mais les exemples de Romuald et de Lanfranc prouvent que la profession d'avocat avait, au XIe siècle, tout son lustre et toute sa popularité; et, dans le plaid de Teramo, les *causidici* des deux parties ne paraissent que pour plaider. Du reste, je ne nie point que ce noms divers de *juris doctor*, d'*advocatus*, de *causidicus*, de *judex*, ne s'emploient souvent l'un pour l'autre, et ne désignent une classe de jurisconsultes qui forme dans plusieurs villes le collége des échevins.

Hildebrand, envoyé de l'empereur Otton, vient tenir ses plaids à Florence, dans l'atrium de la cathédrale : l'arrêt qu'il rend en faveur des chanoines est signé de huit juges impériaux et de cinq notaires. En 1288, la ville de Milan ne compte pas moins de deux cents juges et de mille notaires, dont six cents commissionnés de l'empereur (1). Les jurisconsultes ne sont pas seulement nombreux, ils sont unis : sous la domination franque, ils forment le collége des échevins. Quand les cités s'affranchissent, ils ont leur place parmi ces corps de métiers qui font la force des républiques italiennes : un document de 1142 montre déjà les avocats de Florence réunis en corporation (2). Enfin, lorsqu'en 1266 Florence, délivrée des gibelins, se donne des lois nouvelles, et que chacun des sept arts majeurs forme une compagnie armée avec ses officiers, ses consuls et son gonfalon, l'art des juges et notaires y paraît, portant sur sa bannière une étoile d'or en champ d'azur ; et l'art des médecins et pharmaciens, portant l'image de Notre-Dame en champ vermeil (3).

Ces deux professions forment des corps de métiers.

(1) *Hist. Patr. Monument.* I, n° 47. Cf. Hegel, *Geschichte der Städteverfassung von Italien.*

Archives du chapitre de Florence, anni 782 : « Leo judex et missus domini imperatoris, Hildeprandus judex domini imperatoris interfuit, Teutpertus *item*, Petrus *item*, Sigefredus *item*, Petrus *item*, Donatus *item*. » Ego Johannes notarius interfui. Ego Florentius notarius ibi fui. Ego Petrus *item*. Ego Roselmus *item*. Ego Hugo notarius domini imperatoris ibi fui.

Galvaneus flamma *Manipulus Florum*, cap. 326 : « Judices sive jurisperti CC, notarii cccc, iidem imperiales DC, medici CC. »

(2) Lami, *Lezioni di antichità tosc. Prefaz.* : « Ego Henricus, unus ex Florentina advocatione causidicus. »

(3) Villani, lib. VII, cap. 13.

Les jurisconsultes lettrés.

Le statut de 1266 armait les sept métiers; il ne les constituait pas, il les supposait organisés; et l'on a droit de croire que depuis longtemps la compagnie des médecins et celle des jurisconsultes avaient leurs statuts, leurs conditions d'admission, d'apprentissage et d'études. A Rome, le candidat qui aspirait aux fonctions de juge comparaissait devant une commission de cardinaux pour y être examiné sur la science des lois; ensuite il prêtait entre les mains du pape serment de fidélité et de bonne justice; après quoi le souverain pontife, lui remettant le livre de la loi, l'instituait en ces termes : « Recevez la « puissance de juger selon les lois et les bonnes « mœurs. » Les notaires subissaient le même examen, et le pontife les instituait en mettant dans leurs mains la plume et l'écritoire (1). La science du droit ne se séparait pas des lettres, qui commençaient l'éducation des esprits, qui faisaient l'ornement et le seul repos de ces laborieuses vies, écoulées dans l'étude et la discussion des textes juridiques. Ainsi le légiste Burgondio, honoré par ses contemporains comme « le maître des maîtres et la perle des docteurs, » avait traduit du grec les homélies de saint Jean Chrysostome et plusieurs traités de médecine (2).

(1) Muratori, *Antiquit.*, t. I. *Dissert.* XII, 687, 688.

« Quum presentatur domno Papæ ille qui judex est examinandus, examinatur prius a cardinalibus, qualiter se in legum doctrina intelligat, et si legitime natus fuerit et laudabiliter conversatus. Qui si idoneus repertus fuerit, hominium et fidelitatem secundum consuetudinem Romanorum domno Papæ humiliter exhibet... etc., de scriniario eodem modo fit, etc. »

(2) Tiraboschi, *Storia della litter. Ital.*, t. VI, lib. 4, cap. 3.

Quand le démon des vers latins tourmentait les lettrés, et qu'un poëte s'écriait :

Desine : nunc etenim nullus tua carmina curat:
Hæc faciunt urbi, hæc quoque rure viri (1);

je ne suis pas surpris de trouver que l'hexamètre fait irruption dans les actes notariés, et que les gens d'esprit se piquent de signer en vers latins. Ainsi dans un diplôme de Sienne, en date de 1081,

Subscripsit factis his Wido rite peractis.

Et dans une charte de l'abbaye de Casauria, datée de 1177 :

Alferius, dignus judex testisque benignus (2).

Le latin langue du palais.

La langue de l'Église et de l'école était aussi celle du palais, comprise et parlée, non par les jurisconsultes seulement, mais par le peuple entier des gens d'affaires. L'historien Albertino Mussato, au commencement du XIVe siècle, écrit en vers le récit du siége de Padoue, et le dédie à la compagnie des notaires impériaux. « Souvent, dit-il, « la compagnie palatine des notaires m'a pressé « de célébrer dans un chant métrique les maux que « Can Grande fit à notre cité, et qui, par un retour « du destin, sont retombés sur leur auteur. Vous « demandez encore que le poëme n'ait rien de ce « ton sublime qui sied à la tragédie; mais que le

(1) *Panegyricus anonym. Berengarii.* Pertz *Script.* IV, 191.
(2) Pecci, *Storia de vescovi di Siena.* Chronicon casauriense, apud Muratori *Script.* II, pars 2, col. 1013.

« langage en soit tempéré et descende à la portée du « vulgaire, afin que si mes livres d'histoire, écrits « d'un style plus relevé, servent à l'instruction des « savants, ces humbles vers, ouvrage d'une muse « plus indulgente, soient lus du grand nombre, et « que les notaires, les derniers des clercs, y trou- « vent leur plaisir (1). » Là-dessus Mussato s'engage, non dans un chant rimé, chargé d'expressions barbares, mais dans un poëme en vers hexamètres, où ne manquent ni les réminiscences virgiliennes, ni les allusions mythologiques : c'étaient les délassements de la basoche de Padoue ; c'était le niveau de l'éducation publique pour tous ceux qui, sans se vouer aux professions savantes, s'arrachaient au travail des mains. On s'étonne du prodigieux savoir que Dante avait puisé aux leçons de Brunetto Latini, et dans les disputes philosophiques des religieux de Florence. Villani, destiné au commerce, et visitant Rome au jubilé de l'an 1300, y consumait ses veilles à lire Tite-Live, Salluste et Paul Orose, Virgile et Lucain. Il est dit du peintre Cimabue, qu'ayant donné de bonne heure des marques d'une belle intelligence, il fut appliqué aux lettres, et fréquenta l'école ouverte par les frères prêcheurs à Sainte-Marie Nouvelle (2). Ainsi la poésie et la peinture ne

(1) Albertin. Mussatus, libri III, *de obsidione Paduæ* : Ad notariorum patavinorum palatinam societatem... « Illud quodcumque sit metrum non altum non tragœdum, sed molle et vulgi intellectioni propinquum, sonet eloquium, quo altius edoctis nostra stylo altiori deserviret historia, essetque metricum hoc demissum sub camœna leniore notariis et quibusque clericulis blandimentum. »

(2) Dante, *Convito* II, 13. Villani, lib. VIII, 36. Vasari, *Vita di Cimabue*.

sortirent pas toutes radieuses de je ne sais quelles ténèbres où l'on veut qu'elles aient trouvé leurs premières inspirations : elles grandirent dans l'étude et sous la discipline, elles se nourrirent des souvenirs de l'antiquité sacrée et profane; et si la Divine Comédie et les fresques d'Assise ravirent l'admiration des contemporains, c'est qu'ils y trouvèrent autant de savoir que de génie.

Quelle était l'instruction du peuple.

Mais le peuple qui admirait ces beaux ouvrages, le peuple de Padoue, qui, par un vote public, décernait à Mussato la couronne de poëte; les gens des métiers de Florence, qui chargeaient Arnolfo di Lapo de leur élever une cathédrale « si belle qu'elle « surpassât tous les monuments de la main des hom-« mes; » en un mot, la multitude, dont les plus grands génies ne sont après tout que les serviteurs, était-elle capable de les juger? Pendant que les premiers feux de la renaissance rayonnent au sommet de la société italienne, quelles lueurs en éclairent les derniers rangs? quelle instruction, quelles traditions littéraires circulent dans la foule, et entretiennent, chez des hommes voués aux fatigues du corps, le goût des plaisirs de l'esprit?

Traditions classiques.

Et d'abord je remarque chez les Italiens cette puissance de la tradition qui surprenait déjà l'historien Otton de Freysingen, lorsqu'il décrivait l'entrée de l'empereur Fréderic I en Lombardie. Les Allemands s'attendaient à trouver des alliés naturels parmi les Lombards, dont ils avaient entendu raconter l'origine germanique : ils s'étonnèrent de trouver « une race amollie par la douceur du ciel

« et la graisse de la terre, héritière de la politesse et « de la sagacité romaine, conservant l'élégance de « la langue latine, l'urbanité des mœurs et la sa- « gesse même des Romains dans l'ordonnance et le « gouvernement des cités (1). » En pénétrant dans ces villes qui ont gardé leurs vieilles murailles, on y trouve encore toutes vivantes, au XIIe, au XIIIe siècle, les croyances poétiques des anciens. Padoue montre le tombeau d'Anténor; le peuple de Milan ne permet pas qu'on renverse la statue d'Hercule; les femmes de Florence bercent leurs enfants en devisant de Troie, de Fiesole et de Rome, comme les pêcheurs de Messine renouvellent chaque année la procession de Saturne et de Rhéa. La description de Rome que je publie, les premières chroniques de Florence, de Pise, de Venise, de Milan, montrent tous ces vieux souvenirs s'attachant, se cramponnant, pour ainsi dire, comme le lierre, à chaque pierre des ruines.

Chants populaires latins.

Avec les fables du passé, on en conservait la langue; et, pendant que l'idiome vulgaire fait irruption dans les chartes latines, on voit le latin se maintenir avec une incroyable persévérance dans les chants populaires. Je pourrais multiplier les exemples, citer les célèbres complaintes sur la destruction d'Aquilée, sur la mort de Charlemagne, sur la captivité

(1) Otton de Freysingen, *de Gestis Frederici* I, lib. II, cap. 13 : « Verumtamen barbaricæ deposito feritatis rancore... Terræ aerisve proprietate aliquid romanæ mansuetudinis et sagacitatis trahentes... latini sermonis elegantiam, morumque retinent urbanitatem. In civitatum quoque dispositione ac reipublicæ conservatione antiquorum adhuc Romanorum imitantur solertiam. »

de l'empereur Louis II ; deux psaumes en l'honneur des villes de Vérone et de Milan, des chansons satiriques contre Rome, et beaucoup d'autres compositions profanes. Mais j'écarte tout ce qui peut rappeler le monastère ou l'école, et je m'arrête à des chants qu'on surprend pour ainsi dire sur les lèvres mêmes du peuple. En 934, les gens de Modène veillaient sur leurs murailles, menacées par les incursions des Hongrois. Ces bourgeois et ces artisans, armés à la hâte pour la défense de leurs foyers, et qui voyaient de loin la flamme des incendies allumés par les barbares, s'animaient en répétant un hymne guerrier que nous avons encore, où nous trouvons une latinité correcte et toutes les réminiscences de la poésie classique :

O tu qui servas armis ista mœnia,
Noli dormire, quæso, sed vigila !
Dum Hector vigil extitit in Troia,
Non eam cepit fraudulenta Grecia (1).

Plus tard, Gaufrid Malaterra insère dans sa Chronique de Sicile des chants composés pour les jours d'allégresse ou de douleur publique, et s'excuse de ses détestables vers latins sur la volonté du prince, qui l'engage à écrire dans un langage familier, intelligible pour tous (2). Vers le même temps, un chant

(1) Muratori, *Antiquit.*, III, 709.

(2) Gaufrid Malaterra, *prœmium ad chronicon* : « Si autem de incultiori patria quæstio fuerit, ipsa principis jussio ad hoc hortata est, ut plano sermone et facili ad intelligendum, quo omnibus facilius quidquid diceretur patesceret, exararem. » Voici un chant de Gaufrid sur la naissance de Simon, second fils de Roger, quelque temps après la mort de son fils aîné Jordan :

Patre orbo,
Gravi morbo

de guerre célèbre la victoire remportée, en 1088, par les Pisans sur les Sarrasins. Ce chant rimé n'emprunte rien à la prosodie classique; on y sent frémir l'enthousiasme contemporain; on y trouve encore l'idiome et les souvenirs de l'antiquité. Si vous prenez l'auteur au mot, il vous fera croire qu'il s'agissait de vider la querelle de Rome et de Carthage :

Inclytorum Pisanorum scripturus historiam,
Antiquorum Romanorum renovo memoriam.

Il s'agit pourtant d'une croisade; il s'agit de venger l'Espagne, l'Italie, la Provence, insultées par les flottes mahométanes. Le Christ lui-même pousse les navires des chrétiens; l'archange saint Michel sonne la trompette devant eux; et saint Pierre, la croix à la main, marche à leur tête. Le combat s'engage; mais quand Hugues Visconti, le plus valeureux et le plus beau des Pisans, tombe dans la mêlée, le poëte, épuisant toutes les louanges pour honorer le jeune martyr, ne trouve rien de plus touchant que de le comparer à Codrus, mort pour son peuple. Il est vrai que la pensée chrétienne reprend l'avantage, et qu'elle éclate enfin dans une strophe pleine de mélancolie, de tendresse et d'espoir :

Sic infernus spoliatur et Sathan destruitur,
Cum Jesus redemptor mundi sponte sua moritur;

Sic sublato filio,
Unde doleret
Quod careret
Hæreditali gaudio;
Ditat prole
Quasi flore
Superna prævisio.

Pro cujus amore, care, et cujus servitio,
Martyr pulcher, rutilabis venturo judicio (1).

Nous retrouvons aux sources de la poésie populaire la même confusion du sacré et du profane qu'on a tant reprochée aux poëtes italiens; mais nous reconnaissons aussi ce besoin du beau, cet admirable sentiment de l'art qui faisait chanter ces peuples dans la langue des anciens, jusqu'à ce que le dialecte vulgaire, façonné lentement, fût devenu capable de satisfaire l'oreille et d'immortaliser la pensée.

Des populations si bien préparées trouvaient d'ailleurs une instruction plus complète qu'on ne pense dans les pratiques de la vie religieuse et de la vie civile. Sans parler des enseignements de l'Évangile, et de ces leçons que les sages du paganisme auraient enviées au dernier des enfants chrétiens; sans parler des inspirations d'un culte qui mettait tous les arts au service des ignorants, des pauvres et des petits, l'Église conservait aussi la langue latine; elle la faisait vivre par la prière et par la prédication. On priait en latin, et, bien que dès le x[e] siècle le pape Grégoire V soit loué d'avoir catéchisé les peuples en langue vulgaire (2), on continua de prêcher en latin jusqu'au temps où l'idiome du peuple, sanctifié sur les lèvres de saint François d'Assise et de saint Antoine de Padoue, resta maître de la chaire. On prêchait en latin.

D'un autre côté, la constitution des communes italiennes, en appelant les plus obscurs des citoyens L'instruction primaire dans les communes italiennes.

(1) Edelstand du Méril, *Poésies populaires latines*, t. II, p. 239.
(2) Doctus francigena vulgari et voce latina
Edocuit populos eloquia triplici.

à l'exercice de tous les droits, les invitait en même temps au partage de toutes les lumières. C'est encore la remarque d'Otton de Freysingen. « Les Lombards, dit-il, ne dédaignent pas de porter à toutes « les dignités les jeunes ouvriers de la dernière con- « dition, et jusqu'aux gens des plus vils métiers, tous « ceux qu'ailleurs on repousse comme des lépreux, « qu'on écarte des études honnêtes et des arts libé- « raux (1). » Assurément les textes manquent pour établir une statistique complète de l'instruction primaire et secondaire chez ces peuples souverains de Lombardie et de Toscane. Je me borne à quelques faits qui laissent voir jusqu'à quel point le réveil des libertés assurait l'affranchissement des intelligences.

Une description de Milan, rédigée en 1288 par le frère prêcheur Bonvesino, porte le nombre des habitants à 200,000, et compte 80 maîtres d'école, sans y comprendre les religieux, qui élevaient certainement une partie de la jeunesse (2). A Florence, l'historien Dino Compagni rapporte qu'en 1301, quand Charles de Valois entra, en qualité de pacificateur, sur le territoire toscan, « les prieurs convoquèrent le conseil des soixante-douze métiers, grands et petits, qui tous avaient leurs consuls, et qu'on leur demanda l'avis de leurs corporations. Tous répondirent par écrit qu'il fallait ouvrir les portes de

(1) Otto Frisigen., II, 13 : « Inferioris conditionis juvenes vel quoslibet contemptibilium etiam mechanicarum artium opifices, quos cæteræ gentes ab honestioribus et liberioribus studiis tanquam pestem propellunt, ad militiæ cingulum vel dignitatum gradus assumere non dedignantur. »

(2) Galvaneus Flamma, *Manipulus florum*, cap. 326.

la ville au prince, et l'honorer comme un seigneur de noble sang. Les boulangers seuls opinèrent « qu'on ne lui accordât ni l'entrée ni les honneurs, attendu qu'il venait pour la ruine de la cité. » Les gens des plus humbles métiers écrivaient donc, et du moins les notables d'entre eux étaient en mesure de rédiger des conclusions (1).

On haranguait le peuple en latin.

Mais ce qui étonne davantage et ce qu'on ne peut nier, c'est que les délibérations de ces orageuses républiques, les débats passionnés à l'issue desquels on chassait les gibelins ou l'on rasait les maisons des guelfes, c'est que les conseils en plein air, où la multitude frémissait sous la parole des orateurs, se tenaient en latin. On en trouve plusieurs preuves; mais je n'en connais pas de plus frappante qu'un traité composé au XIIIe siècle, et probablement à Bologne, sous le titre d'*Oculus pastoralis, pascens officia* (2). Ce titre pompeux n'annonce « qu'une instruction simple et lucide « en faveur des laïques illettrés, où l'on se pro- « pose d'éclairer leur conduite et de former leur « langage quand ils sont appelés au gouvernement « des affaires publiques. » Après avoir traité du principe de l'autorité, des devoirs qu'elle impose, des moyens qu'elle emploie, l'auteur touche enfin à ce pouvoir de la parole qui est le maître des assem-

(1) Dino Compagni, lib. II. « Richiesero adunque il consiglio generale della parte guelfa e delli 72 mestieri d'arti, i quali avean tutti consoli, e imposero loro che ciascuno consigliasse per iscrittura se alla sua arte piacea che messer Carlo de Valos fosse lasciato venire in Firenze come paciaro, etc. »

(2) Apud Muratori *Antiquitates*, IV, 93.

blées populaires. Il veut que l'orateur de son temps, comme celui de Cicéron ou de Quintilien, soit honnête dans les mœurs, ingénieux dans l'invention, sobre et orné dans le style, en sorte qu'il sache y garder la mesure et la grâce. Il ne lui permet pas de paraître au balcon du palais communal et de haranguer la foule, avant que son discours, savamment médité, n'ait trois fois senti la lime. Et, se défiant enfin de son disciple, il lui propose vingt modèles de discours, comme autant de lieux communs pour toutes les grandes solennités de la vie politique : oraison du podestat entrant en charge et sortant de charge, éloges d'un podestat mort dans l'exercice de ses fonctions, réponse à des ambassadeurs qui proposent une alliance, harangues pour la guerre et contre la guerre. Ces discours sont écrits en latin, non pour servir de texte à une amplification en langue vulgaire, mais pour être appris et récités en latin, sous peine de perdre les ornements où l'auteur a mis tout son art et toute sa complaisance; je veux dire ces périodes nombreuses dont le doigt et l'oreille ont marqué la cadence, ces chutes pareilles amenées de loin, ce choix d'expressions poétiques et ces hémistiches de Virgile enchâssés dans la prose du XIIIe siècle, comme des chapiteaux corinthiens dans la maçonnerie d'un beffroi. Voici la requête d'une troupe de naufragés, dépouillés par les habitants de la côte, et réclamant justice pour eux, sépulture pour leurs morts. Dans le récit de leur naufrage nous avons toute la tempête accoutumée des poëtes, des demi-vers, des vers entiers :

« Visum est in fretum — totum descendere cœlum. — Præ-
« bebant fulmina lucem. — Dant saltus fluctus in concava
« tecta carinæ. — Pars magna virorum — fato est functa suo,
« gurgite pressa profundo : Intumulata cadavera stantium
« in littore maris, esca relicta feris. »

Ces sortes de beautés ne se traduisent point, et il faut conclure que les discours de l'*Oculus pastoralis* durent être prononcés textuellement devant un auditoire capable de les comprendre, de goûter les bons endroits, de les applaudir. Le peuple de Florence se lassait si peu des harangues latines, qu'il fallut un réglement exprès pour limiter à quatre le nombre de ceux qui prendraient la parole sur chaque question. Ce sont les termes d'un statut inédit de 1284. Ce règlement, où les démocraties modernes pourraient trouver des leçons de sagesse et de vigueur, nous fait assister aux conseils de la république florentine dans ces courtes années d'apogée qui, pour elle comme pour toutes les grandeurs humaines, précèdent de si près le commencement de la décadence (1).

Statutum Florentinum anni MCCLXXXIV.

In nomine Domini Nostri Jesu Christi. Hec sunt ordinamenta domini potestatis et communis Florentie, compilata, edicta et facta ad honorem et reverentiam omnipotentis Dei et Beatissime Virginis Marie matris ejusdem, et B. Johannis

(1) *Archivio delle Riformagioni*, *provvisioni*, A, t. I, fol. 12 et 13. On chercherait inutilement ce statut dans les *Statuta populi et communis Florentiæ*, 3 vol. in-4°, publiés à Florence (sous la date de Fribourg), en 1787. On n'y trouve qu'une compilation, par ordre de matières, où la rédaction primitive des textes disparaît souvent.

Baptiste, ac reverende sancte Reparate, sub quorum vocabulo Florentia civitas gubernatur, et ad honorem et exaltationem sacrosancte Romane Ecclesie, ac etiam ad honorem et fortificationem regiminis magnifici militis domini Gilioli de Maccharesis, Potestatis civitatis et communis Florentie, et ad pacificum et quietum statum civitatis et districtus ejusdem, valitura toto tempore regiminis ipsius domini Potestatis.

... Item statutum et ordinatum est quod omnes et singuli de concilio generali et congregatione, et quilibet alii qui ad aliquid concilium de mandato Potestatis aut alicujus de sua familia fuerint convocati, venire et esse debeant ad ipsum consilium, antequam dictus dominus Potestas aut alius in loco ipsius surrexit ad proponendum inter eos de consilio, sub pena sold. II f. p. pro quolibet eorum; nec de ipso consilio discedere debeat aliquis eorum sine licentia domini Potestatis vel alterius proponentis ante reformationem lectam, sub pena et banno V sold. f. p. pro quolibet, nisi recessit propter necessitatem corporis, et qui propterea recessit incontinenti redire debeat, sub dicta pena et banno, salvo capitulo constituto quod est sub rubrica : « quod consiliarii communis vadant ad consilium, etc. »

Item, quod nullus presumat consulere et arrengare super aliquo quod non sit principaliter propositum per dominum Potestatem, aut aliquem alium loco sui. Et qui contra fecerit, in sold. LX puniatur et plus et minus, ad voluntatem domini Potestatis; et quidquid dictum et consultum fuit extra propositionem, non valeat nec teneat.

Item, quod nullus existens in aliquo consilio surgere debeat ad arengandum, donec prior arrengator finierit dictum suum et ire inceperit ad sedem suam, sub pena et banno sold. X f. p.

Item, quod nullus audeat stare in pedibus in loco ubi congregatur aliquod consilium communis Florentie et sedere debeat, postquam dominus Potestas aut aliquis loco ipsius fuerit in dicto loco consilii, nec surgere nisi causa consulendi vel alterius necessitatis; et contra faciens in soldos L f. p. puniatur, nisi surgeret causa faciendi honorem alicui.

Item, quod nullus audeat aut præsumat turbare, aut inquie-

tare, sive impedire aliquem arrengantem seu consulentem in aliquo consilio super aliqua propositione facta per dominum Potestatem, aut aliquem alium loco sui. Contra faciens vice qualibet puniatur in sold. LX f. p. et plus et minus, ad voluntatem domini Potestatis, inspecta qualitate impedimenti et turbatoris.

Item, quod nullus audeat aut presumat surgere in aliquo consilio, aut aliquid dicere aut consulere, nisi in loco tenentis consilium; et qui contra fecerit in sold. XX f. p. vice qualibet puniatur, et plus ad voluntatem Potestatis, quod locum habeat in arrengando.

Item, quod aliquis non arrenget aut consulat in consilio generali aut congregatione aut aliquo eorum, super aliqua propositione ultra quam IV consiliarii, absque parabola et licentia dicti domini Potestatis, sub pena XX sold. f. p. et plus arbitrio domini Potestatis.

Item, quod nulla persona debeat accedere ad stangam sive bancum domini Potestatis, ipso domino Potestate vel alio loco sui ibi existente causa consilium faciendi, ex quo ad consilium fuerit bis pulsatum, nisi causa alicujus negotii communis florentine accesserit, aut aliquid dicere voluerit pro utilitate communis; et qui contra fecerit puniatur in sold. V f. p.

Item, quod nullus in aliquo consilio vel congregatione, facto vel facta de mandato domini Potestatis vel alicujus de sua familia, debeat vel presumat dicere aliqua verba injuriosa contra aliquem in ipso consilio vel congregatione existentem. Nec aliquam rixam seu mesclantiam cum aliquo vel aliquibus ibi facere, nec aliquem vel aliquos ibi existentes percutere vel offendere modo aliquo vel ingenio; et qui contra fecerit puniatur pena dupli quam puniretur si alibi dixisset vel fecisset predicta, vel aliquid predictorum, et plus et minus ad voluntatem domini Potestatis, inspecta qualitate personarum et facti (1).

(1) Un autre statut de 1285 (*ibid.*, p. 17) mentionne la manière de voter : « Facto et celebrato scrutinio ad pissides et balloctas... LVI ex dictis consiliariis et capitudinibus ponentibus balloctas in pisside albo ubi scriptum est SIC; illi vero quibus predicta displicuerunt, ponentes balloctas in pisside rubeo in quo scriptum est NON, fuerunt solummodo V. »

A mon sens, le statut de Florence, avec l'austérité de son langage, nous apprend plus que l'*Oculus pastoralis* du rhéteur de Bologne. Aux dispositions sévères et judicieuses qu'on y trouve, on reconnaît bien un pays où l'éloquence gouverne, où il faut contenir les emportements oratoires, où le législateur sait déjà tout le pouvoir et tout le danger de la discussion. On sent qu'on n'a pas affaire à un peuple enfant, mais à des générations mûries par une longue éducation, et l'on ne regrette plus d'avoir péniblement cherché les vestiges des écoles italiennes, si le moment arrive où, avec de grands poëtes, on en voit sortir de grands citoyens.

On a dit que la lumière ne s'éteignit point aux plus mauvais temps du moyen âge, mais qu'elle se déplaça; et que, du VIIe au XIe siècle, l'astre des lettres, couché sur l'Italie, se levait sur l'Irlande, l'Angleterre et l'Allemagne. Je puis ajouter maintenant que l'Italie eut une de ces nuits lumineuses où les dernières clartés du soir se prolongent jusqu'aux premières blancheurs du matin. D'un côté, le souvenir des écoles impériales se perpétue dans l'enseignement laïque, qui subordonne la grammaire et la rhétorique à l'étude des lois, qui entretient chez les Italiens la passion du droit, et qui fonde, pour cette science toute laïque, la puissante université de Bologne. D'un autre côté, la tradition des premiers siècles chrétiens se conserve dans l'enseignement ecclésiastique : les lettres y trouvent asile à condition de servir la foi, de développer la vocation théologique des Italiens, et de leur

assurer la palme de la philosophie scolastique. Nous avons vu l'instruction descendre du clergé et des corporations savantes jusque dans la multitude. Ce peuple, encore tout pénétré de l'antiquité, n'en peut oublier ni la gloire, ni les fables, ni la langue. On le prêche, on le harangue en latin : les fils des marchands lisent Salluste et Virgile, et dans les conseils de Florence les gens de métiers votent par écrit. C'étaient ces populations qui méritaient, qui commandaient les miracles de l'art naissant. La mythologie avait fait jaillir d'un coup de pied de Pégase la fontaine poétique d'Hippocrène : elle exprimait ainsi l'aimable facilité du génie grec, qui avait pour ainsi dire ses sources à fleur de terre. Celles du génie moderne étaient à d'autres profondeurs; et, pour creuser jusqu'à elles, il n'avait pas fallu moins de dix siècles d'efforts : la Providence a traité les nations chrétiennes d'une manière plus sévère, et à mon sens plus honorable, en voulant que pour elles l'inspiration fût le prix du travail.

NOTICE

DES

MANUSCRITS

PUBLIÉS DANS CE RECUEIL.

6

NOTICE DES MANUSCRITS

PUBLIÉS DANS CE RECUEIL.

GRAPHIA AUREÆ URBIS ROMÆ.

Bibliothèque Laurentienne, Pluteus LXXXIX, *infer.*, cod. 41. Cf. Bandini, *Catalogus Libr. latin. Biblioth. Laurent.*, t. III, p. 402.

Le manuscrit d'où je tire ce petit ouvrage forme un volume petit in-folio de 219 feuillets; il est en parchemin, écrit sur deux colonnes, d'un caractère élégant, relevé d'enluminures, et qui annonce le treizième ou le quatorzième siècle. Le copiste a voulu rassembler plusieurs documents historiques et fabuleux : premièrement, une *Chronique anonyme*; en second lieu, l'*Histoire de Darès le Phrygien*; enfin, au feuillet 33, la *Description de Rome*, qui remplit dix-sept colonnes. Bandini, dans son excellent Catalogue, mentionne cet écrit : il y trouve des récits curieux; il en cite quelques lignes, mais la précipitation de son travail ne lui laisse pas voir qu'il a sous la main un livre dont l'autorité fut considérable au moyen âge. Description du manuscrit.

En effet, Galvaneus Flamma, auteur d'une chro-

nique de Milan, recueillant ces fables dont les cités italiennes entouraient volontiers leur berceau, raconte que Noé vint bâtir une ville au lieu où devait s'élever Rome; et, à l'appui de cette tradition: « il suffit, dit-il, qu'elle ne soit point contredite par l'Écriture sainte et qu'on la trouve confirmée par l'histoire qu'on appelle *Graphia aureæ urbis Romæ*, qui est un livre très-authentique(1). » Le chroniqueur milanais écrivait en 1297, et l'auteur de la *Description de Rome* indique le tombeau du pape Anastase IV, mort en 1154. Ainsi la date de cet ouvrage serait à peu près fixée, si nous ne savions combien il faut se défier de l'âge apparent d'un livre dans ces siècles mal connus, et combien de fois, au lieu d'un écrit composé d'un seul jet, nous ne possédons qu'une compilation de textes plus anciens. A l'époque où Villani, sans avertir ses lecteurs, insérait dans son histoire la moitié de la chronique de Ricordano Malispini, on ne connaissait ni l'orgueil de l'originalité, ni le scrupule du plagiat.

Il reste donc à examiner si la *Description de Rome* ne se décomposerait pas en plusieurs fragments, dont j'aurais à déterminer l'origine.

1re partie. Origines fabuleuses de Rome.

Le livre s'ouvre par le récit fabuleux dont Galvaneus Flamma invoque l'autorité, et dont il reproduit textuellement les termes. On y voit comment, après la confusion de Babel, Noé passa en Italie et jeta les

(1) Galvaneus Flamma, *Manipulus florum*, cap. IV, apud Muratori *Script.* XI, p. 540. « Sufficit quod sacra Scriptura non contradicat, et « quod chronica quæ dicitur *Graphia aureæ urbis Romæ*, quæ est liber « valde authenticus, continens historias Romanorum antiquas, dicat... »

premiers fondements de Rome : bientôt après, Janus, fils de Japhet, bâtit au delà du Tibre le palais du Janicule ; et Nemrod, le même que Saturne, fortifia le Capitole (1). Ainsi, les souvenirs de la Bible se renouent à ceux de la mythologie, et l'historien, hors d'embarras, n'a plus qu'à ramener de son mieux les demi-dieux et les héros de la tradition romaine, Italus, Évandre, Énée, Sylvius, jusqu'à ce qu'enfin Romulus environne d'un mur les bourgades fondées avant lui sur les sept collines, y rassemble treize peuples, et en fait une cité puissante, « où tous les nobles de la terre viennent habiter avec leurs femmes et leurs fils. » Je reconnais bien ici le travail des temps barbares. De même qu'à la langue latine se substituait peu à peu l'idiome vulgaire, et que sous la poussière de la poésie classique germaient les premières semences de la poésie moderne ; de même l'histoire de l'antiquité s'effaçait derrière une histoire populaire qui confondait les temps, rapprochait les noms, disposait des empires, pour satisfaire l'imagination des hommes et l'orgueil des nations. Subrès, petit-fils de Japhet, avait fondé Milan, où Saturne apporta plus tard les lois et les arts de la Grèce. Florence faisait remonter son origine à Jupiter, descendant

(1) Galvaneus Flamma, ibid : « Noe... navigio venit in Italiam, ubi, circa « partes ubi nunc est Roma, civitatem construxit, quam ex suo nomine « civitatem appellavit Noe. Ubi postquam regnavit CL annis, *finem vitæ* « *dedit et laboris*, ut clare habetur ex libro qui dicitur *Graphia aureæ* « *urbis Romæ*. »

Graphia : « Noe cum filiis suis ratem ingressus... venit Italiam, et non « longe ab eo ubi nunc Roma est, civitatem nominis sui construxit, in « qua et *laboris et vite terminum dedit*. »

Il est évident que Flamma cite de mémoire, mais qu'il cite notre texte.

de Cham, qui, étant venu en Europe avec sa femme Électre et son astrologue Apollon, avait construit la première ville du monde sur la colline de Fiesole. Un tableau, qu'on montre encore dans le palais communal de Viterbe, représente Noé descendant sur la côte d'Italie, et partageant le territoire à ses fils : il ne fallait pas moins que ce grand patriarche pour poser la première pierre de la ville éternelle (1). Tout n'est point méprisable dans ces récits. On aime à voir les cités libres d'Italie prendre pour fondement de leur grandeur le respect du passé, et ne se croire assurées qu'autant qu'elles se sentent assises, non sur la violence, mais sur la tradition.

IIe partie. Topographie de Rome au moyen âge.

Cette première partie du manuscrit peut être considérée comme l'introduction historique de la seconde, qui contient la topographie de Rome, la description des lieux saints et des ruines antiques. On y voit l'image de la ville impériale à une époque mal connue, instructive par le grand nombre des monuments encore debout, par l'opiniâtreté des souvenirs qui se réfugient, qui se retranchent dans les ruines. Mais ici le document que je publie reproduit souvent le *Liber de Mirabilibus urbis Romæ*, publié par Montfaucon, ou plutôt les deux textes n'offrent que deux rédactions diverses d'un même travail. Je m'attache à relever scrupuleusement ces variantes :

(1) Galvaneus Flamma, *Manipulus florum*, 4-11. Tubal, fils de Japhet, avait fondé Ravenne. Un géant du nom d'*Hercule* avait peuplé la Calabre, et son fils Sardinus la Sardaigne. Achille régna dans l'Abruzze, Agamemnon en Sicile, Évandre en Piémont.

Ricordano Malispini, *Storia*, cap. 2. — J'ai vu en 1846 le tableau de Viterbe.

elles corrigent en plusieurs points le texte de Montfaucon; d'autres fois elles y ajoutent. Le *Liber de Mirabilibus*, plus complet en ce qui touche le dénombrement des temples et des cimetières, ne décrit point les reliques conservées dans l'Arche d'alliance parmi les dépouilles de Jérusalem. Il ne rapporte ni le miracle de sainte Lucie, et le bourreau qui la frappe changé en pierre; ni l'histoire d'Auguste se bâtissant un temple, et voulant que chaque province de l'empire y envoie un gant plein de terre, afin que les hommes de toute nation foulent à Rome le sol de leur pays. On n'y trouve qu'à peine indiquée la belle légende d'*Ara cœli* : comment les sénateurs, voyant le jeune Octave si beau et si puissant, voulurent l'adorer ; mais lui leur demanda du temps, et voulut consulter la sibylle de Tibur. Celle-ci, après avoir jeûné trois jours, prophétisa la prochaine venue du Christ : en même temps le ciel s'ouvrit, et laissa voir la Vierge avec l'enfant debout sur un autel; Auguste reconnut son maître, et refusa les adorations du sénat (1). En comparant ainsi les deux écrits, je crois reconnaître dans la *Graphia aureæ urbis Romæ* des traits plus anciens, des souvenirs plus vivants, et de vieux noms qu'effaceront bientôt de nouvelles mœurs. Ainsi, les deux mausolées d'Auguste et d'Adrien y sont appelés du nom qui leur est propre, *memoriæ*, tandis que le *Liber de Mirabilibus* les change en châteaux, *castella*, comme il convenait au temps où les grandes familles de Rome crénelèrent

(1) Ici le texte de la *Graphia aureæ urbis Romæ* se retrouve dans un fragment publié par Muratori, *Antiquitat.*, III, 879.

ses monuments pour s'en faire des citadelles. Enfin, quand mon texte désigne la maison des fils de Pietro di Leone, qui vivait en 1116 (1), les tombeaux des papes Innocent II et Anastase IV, morts l'un en 1143, l'autre en 1154; des indices si multipliés ne laissent plus de doute, et fixent la dernière rédaction de ce fragment topographique à la seconde moitié du XIIe siècle.

Faut-il en conclure que nous ayons le tableau fidèle de Rome à cette époque, et que tant d'édifices eussent résisté à l'effort des temps, comme à la violence des barbares? ou bien doit-on considérer les indices chronologiques que je relève comme des gloses introduites par le copiste dans son texte? Peut-on croire que ces descriptions de la ville sainte, rédigées pour l'instruction des pèlerins, d'après un original plus ancien, continuaient d'énumérer des merveilles depuis long-temps effacées par le fer et le feu? Tout en inclinant à ce dernier parti, je n'entreprends pas de discuter une question si difficile, et je me contente de l'éclairer en rapprochant mon texte, non-seulement du *Liber de Mirabilibus*, mais d'un *Ordo Romanus* antérieur à l'an 1143, et d'une *Description des régions de Rome*, attribuée au VIIIe siècle (2). Je n'ignore pas le respect religieux qui attachait les Ro-

(1) Falco Benventanus, apud Muratori *Scriptores*, V, 90.

(2) *Ordo Romanus*, apud Mabillon, *Musæum italicum*, t. II, p. 143. *Descriptio regionum urbis Romæ*, apud Mabillon, *Analecta*, nova edit., p. 364 : Fea croit cet écrit du VIIIe ou du IXe siècle.

Je regrette de n'avoir pu comparer mon texte avec un vieux poëme anglais, *The stacyons of Rome*, conservé à la bibliothèque cottonienne (Cal. A, 2, fol. 81) et cité par Warton, *History of english poetry*, t. I, p. CLVI. Le titre même désigne un livre composé pour l'usage des pèlerins.

mains à tous les souvenirs, à toutes les pierres de leur cité, qui prétendait conserver au temps de Procope le vaisseau d'Énée ; qui punissait de peines sévères la dégradation des monuments, et qui fait encore intervenir le sénat, en 1162, pour défendre que personne n'ose toucher à la colonne Trajane, afin « qu'à la gloire du peuple romain, elle dure autant que le monde (1). » Je sais aussi que les torches d'Alaric et de Totila ne firent que des ravages réparables, et que, selon la prédiction de saint Benoît, la vieille Rome ne devait pas périr par les mains des barbares (2). Mais elle périt par les fureurs de ses nobles au xe siècle, par ces familles belliqueuses qui transformèrent ses ruines en châteaux forts ; enfin, par les discordes de la chrétienté, quand l'empereur Henri IV, en 1082, incendiait la cité Léonine, et que, bientôt après, Robert Guiscard, entrant par la porte Flaminia, brûlait la ville sur son chemin, jusqu'au Colysée et jusqu'au palais de Latran. Sous ce dernier coup, le plus terrible qu'eût essuyé la capitale du monde, elle sembla s'affaisser, et Hildebert de Tours, qui la visita peu après (1106 ou 1107) put célébrer à la fois la grandeur de sa chute et la grandeur de ses restes :

Tantum restat adhuc, tantum ruit, ut neque pars stans
Æquari possit, diruta nec refici (3).

(1) Procop., *de Bell. Goth.*, IV, 22. Code Théodosien, lib. XV, tit. *de Operibus publicis*. Jugement rendu par le sénat romain en 1162, dans Fea, *Dissertazione sulle Rovine di Roma*, à la suite de la traduction italienne de Winkelmann.

(2) S. Gregor. M. *Dialog.*, II, 15.

(3) Cardinalis de Aragonia *in Vita Gregorii VII*, Pandulfus pisanus,

Telle ne paraît point la condition de Rome, quand nous y pénétrons avec l'auteur de la *Graphia aureæ urbis Romæ*. C'est encore la ville d'or, couronnée de trois cent soixante-deux tours, avec ses arcs de triomphe, ses temples, ses palais, ses bains et ses théâtres. Tant de monuments dont les dénominations antiques se conservent, n'ont pas encore disparu sous les constructions modernes. Seulement, à côté des temples déserts, les basiliques des apôtres et des martyrs s'ouvrent aux flots de la multitude; souvent quelque fable populaire s'attache comme la mousse à un marbre antique; et, par exemple, les deux statues de la fontaine du Quirinal passent pour les images «de deux philosophes, Praxitèle et Phidias, qui se firent représenter avec une conque à leurs pieds, afin de signifier qu'on ne va à la science véritable que par le baptême.»

IIIe partie. Cérémonial impérial.

Si ces conjectures ne nous trompent point, la seconde partie du livre nous ferait connaître Rome avant l'incendie de Robert Guiscard, et se rattacherait plus étroitement à la troisième, dont on ne peut contester l'antiquité. En effet, la *Description de Rome* se complète par le tableau des institutions, des mœurs, des pompes qui animent ses vieux murs. Ici s'arrête le *Liber de Mirabilibus*, et nous nous retrouvons devant un texte nouveau. Sans doute plusieurs passages sur les jeux scéniques, sur les triom-

lib. II, cap. 53. Hildebert, *Opera*, col. 1324. Fea, *Dissertazione sulle Rovine di Roma*. La ruine de Rome s'acheva au XIIIe siècle par les dévastations de Brancaleone, au XIVe par la translation du saint-siége à Avignon, aux XVe et XVIe siècles par le vandalisme de la renaissance.

phes, sur les armes et les chevaux des soldats, sont presque littéralement transcrits des *Origines* d'Isidore de Séville (1). Mais je crois tout à fait neuves les longues pages où il est traité du cérémonial impérial, du costume de l'empereur, du cortége qui l'accompagne, des formules par lesquelles il fait les magistrats et les citoyens romains. Ces usages n'ont rien de commun avec ceux de l'empire germanique; on ne peut pas attribuer aux temps carlovingiens une étiquette qui entoure le prince d'eunuques, qui en distingue quatre classes, en indiquant avec une odieuse exactitude quels outrages l'humanité eut à subir, et quels priviléges en étaient le prix, dans ces détestables mœurs, encore toutes trempées de paganisme. De tels détails ne souffrent plus d'incertitude, et nous ramènent au Bas-Empire, au temps où Rome reconnaissait encore la souveraineté de Byzance, en conservant son titre de capitale, et en maintenant dans ses coutumes les honneurs réservés aux Césars, s'il leur plaisait de revoir le Capitole. Cette prévision ne se réalisa qu'une fois, lorsqu'en 663 l'empereur Constans vint en Italie, entra solennellement dans Rome, la pilla durant douze jours, et s'en alla emportant des statues, des marbres, et jusqu'aux tuiles dorées du Panthéon (2).

C'est donc entre le VIe et le VIIIe siècle, c'est à cette époque obscure, où les moindres documents ont leur prix, que je rapporte les derniers chapitres de mon texte; et je m'affermis dans cette pensée en *Cette IIIe partie remonte au delà du IXe siècle.*

(1) Isidor. *Origin.*, XII, t. XVIII, 2, 12; XIX, 24.
(2) Anastas. Bibliothec. *Vitalian.*

les comparant aux deux livres de Constantin Porphyrogénète sur les *Cérémonies de la cour byzantine*. J'y retrouve la même hiérarchie de dignitaires, d'officiers grands et petits, et jusqu'aux eunuques, dont on distingue huit catégories ; la même pompe dans les vêtements impériaux, dont la couleur doit changer selon la solennité du jour ; les mêmes formalités pour l'investiture des patrices (1). Mais Porphyrogénète écrit au x[e] siècle ; l'étiquette qui environne alors les demi-dieux de Constantinople s'est chargée de pratiques innombrables, et l'Église grecque y a mêlé ses rites. Le cérémonial romain a bien plus de simplicité. Le christianisme n'y paraît qu'une fois, au moment où l'empereur monte au Capitole, « entouré de musiciens qui font entendre des « acclamations en hébreu, en grec et en latin ; et là « tous les assistants prient Dieu pour le salut du « souverain qu'il a mis à la tête du monde romain. » L'antiquité païenne est plus voisine, et la mythologie brode ses fables jusque sur la tunique du prince : « on y doit représenter le Labyrinthe et le « Minotaure avec le doigt sur la bouche ; car, de « même que nul ne peut connaître les détours du « labyrinthe, nul ne doit révéler les conseils du mo- « narque. » Ce symbolisme étrange, nourri de souvenirs classiques, se montre surtout dans le chapitre « des dix couronnes que l'empereur doit « ceindre. » La première est de feuilles d'ache, en l'honneur d'Hercule qui s'en couronna ; la seconde,

(1) Constantini Porphyrogeneti imperatoris Constantinopolitani *libri II, de Cerimoniis aulæ byzantinæ.*

d'olivier, en signe de miséricorde; Hercule imagina la troisième, qu'il fit de peuplier, et dont les feuilles, blanches d'un côté, vertes de l'autre, signifient que l'empereur doit veiller nuit et jour. La quatrième couronne est de chêne, et Romulus la ceignit; la cinquième, de laurier toujours vert. La sixième est la mitre que Janus porta: elle avertit le souverain qu'il doit considérer avec sollicitude le passé et l'avenir. La septième est le bonnet phrygien, à l'exemple des rois de Troie. La huitième est de fer : par le fer, Pompée, César, Auguste et Trajan ont subjugué le monde. La neuvième se fait de plumes de paon : de même que l'oiseau monte vers le ciel, ainsi l'empereur domine la terre. La dixième est d'or, chargée de perles et de pierreries, parce que l'or brille entre les métaux comme le prince entre les hommes : Dioclétien le premier enleva le diadème d'or aux rois de Perse, pour le donner aux Césars romains; et tout autour du cercle sont écrits ces mots :

« Roma caput mundi regit orbis frena rotundi. »

Un intérêt plus sérieux s'attacherait peut-être aux trois formules pour l'investiture des patrices, pour l'institution des juges, et pour conférer le titre de citoyen romain. La première confirme et reproduit textuellement une formule que Du Cange a publiée. La troisième est interrompue par une lacune; et là finit brusquement, dans le manuscrit de la bibliothèque Laurentienne, cette *Description de la ville de Rome*, d'où une critique plus exercée que la mienne pourra faire jaillir des lumières inattendues.

PRÆFATIONES AD CHARTARIUM FARFENSE.

Cartulaire de l'abbaye de Farfa, à la bibliothèque du Vatican.

Le manuscrit. Le cartulaire de Farfa, volumineux in-folio d'une écriture du XI[e] siècle, offre le dépouillement des archives de cette puissante abbaye et la copie de ses chartes depuis le temps des rois lombards. La richesse d'un recueil qui, pour le VIII[e] siècle seulement, ne compte pas moins de cent cinquante-cinq diplômes, avait assurément de quoi tenter la curiosité des historiens. Déjà le savant Duchesne avait publié de nombreux extraits de ces chartes (*Script. hist. Franc.*, III). Muratori en donna le catalogue (*Antiquit. italic.*, V, col. 687); mais tous deux durent se contenter des copies partielles que les moines de Farfa ne laissaient prendre qu'avec d'extrêmes difficultés (1). Aujourd'hui, le cartulaire, déposé au Vatican, dans ce lieu si respectable et si hospitalier, n'attend plus qu'un éditeur qui ait le courage des longues entreprises. Je me contente de publier les préfaces, en grande partie inédites et tout à fait remarquables, soit par les lumières qu'elles répandent sur les commencements

(1) Mabillon recourut aux chartes de Farfa pour ses Annales de l'ordre de S. Benoît; et dans le premier volume de son *Musæum italicum*, pars 2, p. 63, il donne le prologue de Jean le grammairien, que nous trouvons en tête du cartulair

du monastère, soit par l'esprit de critique dont elles font preuve à une époque où l'on n'a voulu voir qu'ignorance et crédulité.

J'indiquerai en peu de mots ce qu'ajoutent ces documents aux témoignages historiques qui éclairaient déjà les origines de Farfa.

Origine de l'abbaye de Farfa.

Vers le temps de Théodoric, et pendant que saint Benoît peuplait la solitude du mont Cassin, un homme austère nommé Laurent, qu'on disait venu de Syrie, s'arrêta dans les montagnes de la Sabine, à quarante milles de Rome; et, ayant acheté un coin de terre, y bâtit un oratoire sous l'invocation de la Vierge, y vécut en moine avec quelques disciples, et y mourut en saint. Après lui, les Lombards détruisirent le monastère, dispersèrent les cénobites, et firent de ce lieu un désert, jusqu'à ce qu'en 680 le prêtre Thomas, originaire de Maurienne, revenant d'un pèlerinage en terre sainte, visita ces ruines, voulut les relever, et, aidé des libéralités de Feroald, duc de Spolète, devint le second fondateur de l'abbaye. Elle grandit par la munificence des princes et par la piété des peuples, si bien qu'à la fin du xe siècle, au milieu des incursions des Hongrois et des Sarrasins, elle paraît comme une des plus fortes citadelles de la civilisation. De hautes murailles flanquées de tours environnaient la cité monastique, ses cloîtres, ses édifices et ses six églises, dont la principale abritait d'incalculables richesses. On y admirait surtout un nombre considérable de livres avec des reliures rehaussées d'or, d'argent et de pierreries. Les tapis brodés dont on revêtait le grand autel aux

jours de fête représentaient les mystères avec tant de vérité, « qu'on ne pouvait voir la tapisserie du Jugement dernier sans rester frappé d'épouvante, et sans emporter pour plusieurs jours le souvenir de la mort. » Jusqu'ici, nous nous attachons à la Chronique de Farfa, recueillie dans la collection de Muratori (*Script.*, t. II, part. 2, col. 289), et au livre de l'abbé Hugues sur la destruction du monastère.

Au XI

Au XIe siècle le moine Grégoire dresse le cartulaire.

Ainsi, le goût de la science et de l'art ne s'était pas éteint à Farfa dans les jours les plus mauvais: il ne faut pas s'étonner si la vie intellectuelle s'y ranime, quand le pontificat de Grégoire VII décide le réveil de l'Italie. Alors un moine nommé Grégoire conçut la pensée de recueillir les chartes de l'abbaye, et de les sauver de l'oubli en les transcrivant dans leur ordre chronologique. Il soumit son dessein à l'abbé de Farfa, Bérard, deuxième du nom, et aux anciens de la communauté. Il avait mis, disait-il, sa confiance en Dieu, qui ne souffre pas de plantes stériles, et en la Vierge Marie, dont il prétendait affermir la maison en lui donnant le fondement du droit et de l'antiquité. Mais il voulait ce fondement solide; et c'est pourquoi, s'il traitait des origines de l'abbaye, il le faisait brièvement, « aimant mieux se taire que de « rien avancer d'inexact ni de frivole; car s'il n'est « pas permis à des religieux d'écouter des men- « songes, combien moins doivent-ils en produire? » Il se bornait donc à rapporter la tradition qui faisait venir de Syrie le bienheureux Laurent avec deux compagnons, Jean et Isaac; et trouvant, dans

les dialogues de saint Grégoire le Grand, que l'anachorète Isaac avait paru « aux premiers temps des « Goths, » il partait de ce point pour fixer l'époque de la fondation de Farfa, en marquant avec une scrupuleuse érudition les années des rois barbares, des empereurs et des souverains pontifes. C'est l'objet d'une première introduction, qui reproduit en partie la chronique publiée par Muratori.

Dans la seconde préface, Grégoire, arrivé au moment de remuer la poussière des diplômes, considère avec quelque inquiétude la grandeur et la difficulté de son travail. Il s'y engage seul, sans autres études que celles de l'école claustrale, sans compter même sur le recueillement de sa cellule, troublé par mille affaires, et souvent réduit à mendier le parchemin sur lequel il écrit (1). C'est dans cette défiance de lui-même, dans ce respect de son sujet, qu'il trouve sans effort les règles d'une saine critique. « J'ai transcrit, dit-il, les chartes telles « que je les trouvais, sans rien ajouter, sans rien omet« tre. Mais telles que j'ai su les lire et les comprendre, « telles je me suis efforcé de les copier, excepté quel« ques répétitions de mots superflus, m'attachant à « la vérité, à l'utilité des choses, et mettant mon in« dustrie, ma subtilité, ma sagacité à produire, « avec l'aide du Christ et de la Vierge, un ouvrage « parfaitement véridique, où la fraude n'eût point « de part. Au texte de chaque document, nous « avons pris soin d'ajouter le nom des témoins

(1) Ce détail résulte de la chronique donnée par Muratori, *Script.*, t. II, p. 2, pag. 289.

« comme nous les trouvions dans les originaux.
« Pour ceux qui étaient effacés par la vétusté ou
« rongés par les vers, nous y renoncions, décidé
« à ne rien introduire dans un travail si grave, que
« nous n'eussions clairement déchiffré de nos yeux.
« Enfin, nous avons dressé une table des noms de
« lieux, en y joignant l'indication des chartes qui les
« mentionnent. »

Saine critique qui préside à ce travail.

Ce langage exact, sensé, j'allais dire moderne, a de quoi surprendre chez un moine obscur, en 1092, avant la première croisade. Si la *Description de Rome*, que nous analysions tout à l'heure, avec le caprice de ses fables, nous a montré la barbarie troublant la mémoire des nations, les archives de Farfa nous font voir l'effort du travail pour sauver les souvenirs. Le temps des récits poétiques et des légendes suspectes est aussi celui qui se passionne pour les priviléges, les chartes, les titres authentiques. Si la tradition règne à la porte des cloîtres, la chronologie se réfugie dans les cartulaires : un jour viendra où elles se rapprocheront; la chronologie donnera au récit la certitude; la tradition lui donnera le mouvement, la couleur, la vie; et l'histoire renaîtra.

Les deux préfaces sont précédées d'un prologue de maître Jean, grammairien, c'est-à-dire lettré de profession, qui revit les copies exécutées, et en corrigea les fautes. Une pièce de vingt-deux vers vient ensuite, et fait connaître le moine Grégoire; comment son père le consacra à Dieu, dans l'église de Sainte-Marie de Farfa, avec un frère nommé

Donadeus, qui mourut en 1068; comment enfin, par ordre de l'abbé Bérard, deuxième du nom, le pieux copiste entreprit son œuvre gratuitement, et ne voulant d'autre salaire que celui de la vie éternelle. Enfin, une image où respire la foi naïve de ce temps représente la Vierge Marie; au-dessous d'elle et à genoux, le copiste, le grammairien, et l'abbé, qui présente à la sainte patronne de Farfa le cartulaire de sa maison.

OBITUARIUM ECCLESIÆ SENENSIS.

Bibliothèque de Sienne, F, 1, 2.

Description de l'Obituaire.

La cathédrale de Sienne conserva longtemps dans ses archives un grand volume in-folio en parchemin, d'une belle écriture du XIe siècle, orné d'initiales enluminées, et contenant les homélies de saint Augustin. Au commencement est un *Obituaire* qui ne remplit pas moins de vingt feuillets, et qui cache sous l'apparence d'un calendrier une longue et instructive chronique. Elle figurerait assurément parmi les *Scriptores Rerum Italicarum*, si Muratori n'avait dû s'en remettre, pour l'histoire de Sienne, à son correspondant Uberto Benvoglienti. Celui-ci se contenta de lui adresser trois chroniques italiennes copiées par ses soins, en rejetant dans les notes quelques extraits « d'un petit livre fort ancien, conservé à la cathédrale : » c'ést ainsi qu'il désignait l'Obituaire (1). Ces courts fragments faisaient désirer une publication plus complète, et un savant prélat, Mgr. de Angelis, y avait mis la main. Des circonstances imprévues vinrent

(1) *Scriptores Rerum Italicarum*, t. XV, p. 3. Uberto Benvoglienti désigne l'Obituaire en ces termes (p. 7) : « Un antichissimo libretto che è nell' archivio dell' opera del Duomo. » Muratori aurait assurément traité l'Obituaire de Sienne comme le Calendrier de Milan, qu'il a publié (*Script.*, t. I, pars 3, p. 234. *Excerpta historica ex vetustissimo Kalendario Ambros. Bibl.*).

l'arracher à ce dessein : mais l'excellente copie du manuscrit, qu'il a laissée et que j'ai pu collationner avec le texte, a singulièrement facilité mon travail.

La première Chronique de Sienne, publiée par Muratori, est celle d'André Dei. Elle commence à l'an 1186; mais l'auteur, qui vivait en 1328, passe avec une extrême rapidité sur les temps qu'il n'a pas vus. Son récit s'arrête en 1348, où il est continué par Angelo Tura; et en 1352 s'ouvrent les Annales de Neri Donati, qui finissent en 1381. Ainsi nous avons le XIVe siècle, pour ainsi dire, tout vivant dans une suite de monuments contemporains. Mais pour les deux siècles précédents, les plus orageux du moyen âge italien, quand les villes de Toscane se font une guerre implacable, nous sommes réduits à chercher l'histoire de Sienne dans les récits des Florentins, ses ennemis. Et cependant c'est alors que la grandeur naissante de Sienne balance les destinées de Florence et de Pise, que la victoire de Monte Aperto lui donne une de ces heures de gloire où les peuples se croient immortels, et que, dans la naïveté de sa foi et de son orgueil, elle scelle ses actes d'une image de la Vierge, avec cette devise : Chroniques de Sienne déjà publiées.

Salvet Virgo Senam veterem quam præstat amœnam !

Alors aussi Nicolas et Jean de Pise bâtissaient sa cathédrale (1), une des merveilles gothiques de l'Italie; et déjà le vieux peintre Guido, devançant Cimabue,

(1) Voyez les récits de la bataille de Monte Aperto, publiés par M. Porri dans son beau recueil *Miscellanea istorica sanese*, Sienne, 1844.

avait inauguré cette école siennoise, dont on ne connaît pas assez la fécondité, la pureté et l'inexprimable grâce.

Ce que l'Obituaire y ajoute.

Le manuscrit que je publie se rapporte précisément à cette époque mal connue. L'évêque Rainier, qui siégea de 1129 à 1170, est celui qui fit ajouter au recueil des homélies de saint Augustin vingt feuillets de parchemin pour servir de calendrier et d'Obituaire. Cet usage datait de loin dans l'Église, et déjà le vénérable Bède renvoyait ses lecteurs aux livres où l'on avait coutume d'inscrire les défunts (1). On avait donc marqué chaque jour de l'année avec le nom du saint qu'il fallait honorer, en laissant un intervalle considérable pour enregistrer les morts dont on célébrait l'anniversaire. Mais, en recueillant les noms des morts, on se trouvait conduit à rappeler les guerres, les calamités qui les avaient emportés; puis à mentionner les faits qui intéressaient la cité, l'Italie, la chrétienté tout entière. Le premier de ces faits est la translation du corps de saint Ampsanus, en 1107. Les récits se multiplient à mesure qu'on avance dans le douzième siècle; ils se pressent au treizième; à la fin du quatorzième ils s'arrêtent, bien qu'une main plus moderne ait ajouté deux notes à la date de 1479 et de 1521. Pendant deux cent cinquante ans les scribes de la cathédrale de Sienne se passent la plume, et écrivent, chacun selon son ca-

(1) Voyez l'Obituaire au mois de juillet. «9 kal. obiit Gualfredus episcopus, anno Domini 1127; et in secundo anno sequenti Rainerius episcopus, qui hunc quinternum fieri fecit, Senas venit.»

Bede Hist. IV, 14 : « Quærant in codicibus suis in quibus defunctorum est annotata depositio. »

ractère, sous l'émotion et pour ainsi dire sous la dictée des événements. Quelquefois le style conserve la brièveté sententieuse qui convient à un registre mortuaire. Par exemple :

« Anno Domini MCXIV, Florentini afflicti sunt apud Mon-
« tem Crucis a Senensibus et comitibus Guidonibus. »

Souvent la narration se développe; elle met en scène les hommes, les partis, les passions. Ainsi, après avoir raconté la défaite des Florentins devant les murs de Sienne en 1260, le rédacteur de l'Obituaire donne cours au patriotisme triomphant, et il ajoute :

« Et perdiderunt spolia infinita, multis occisis vulneratis-
« que plurimis : ita fiat semper! Amen! »

Il arrive enfin que le chroniqueur prend des libertés toutes littéraires, et qu'il tempère l'aridité de son travail en y introduisant des vers, tantôt gravés sur le tombeau d'un évêque, tantôt destinés à chanter des succès ou des malheurs qui frappaient l'imagination des hommes. S'il marque l'éclipse observée le 3 des nones de juin 1239, il a soin de recueillir une petite composition poétique où l'on croit reconnaître l'accent des complaintes populaires :

In mediis Phœbus fit pallidus undique rebus :
Res offuscantur, stellæ cœlo numerantur.
Flumina mansere, rivi cursum tenuere.

L'Obituaire de Sienne, comme le Cartulaire de Farfa, nous fait assister aux premières origines de ces

chroniques ecclésiastiques d'où sortit l'histoire moderne. On y trouve toutes les formes par lesquelles le récit devait passer avant d'arriver à l'aimable simplicité de Villani, à la gravité de Machiavel. En même temps la critique y recueille un témoignage de plus dans le grand procès des Guelfes et des Gibelins. L'Obituaire ne complète pas seulement en beaucoup de points la chronique d'André Dei, qu'il précède de soixante-dix-sept ans; il supplée plus d'une fois Villani, quand il s'agit de raconter les défaites de Florence ou de ses alliés (1). Il sert enfin de contrôle aux travaux d'Ughelli, et ajoute, au catalogue des évêques de Cività-Castellana, Matthieu, archiprêtre de Sienne, consacré par le pape Grégoire IX, le 12 des calendes de mars de l'an 1228.

(1) Voyez surtout au mois de septembre, 6 des kalendes, 1229, le récit d'une expédition victorieuse des Siennois, que Villani n'a garde de rapporter, se réservant de raconter longuement la vengeance des Florentins l'année suivante.

HYMNORUM ECCLESIASTICORUM

COLLECTIO ANTIQUA,

in-8°, parchemin ; bibliothèque du Vatican, n° 7172.

Ce manuscrit de cent quatre-vingt-trois feuillets, mutilé au commencement et à la fin, contient deux cent quarante-trois hymnes pour les heures canoniales et pour chaque fête de l'année. On y a joint un grand nombre de cantiques, de leçons et d'oraisons, qui complète l'office ecclésiastique. J'y reconnais un livre de chœur, copié pour quelque monastère de l'Italie méridionale; car, d'une part, on y traite avec une prédilection toute filiale les offices de saint Benoît, de sainte Scholastique et de saint Maur; et, d'un autre côté, pendant que les saints du Nord y sont à peu près oubliés, j'y trouve tous les grands noms de l'Église italienne, et jusqu'aux patrons obscurs de quelques villes de l'Ombrie, du Latium et de l'Abruzze (1). Le caractère de l'écriture fixe la date, et ne permet pas de la porter au-dessous du IXe siècle : il est impossible de remonter au-dessus,

(1) Parmi les saints de l'Église gallicane, l'hymnaire ne célèbre que saint Martin et saint Maurice. Pour l'Italie, on y trouve non-seulement des papes, comme saint Clément, saint Sylvestre, saint Grégoire ; de grands évêques, tels que saint Ambroise de Milan, saint Zénon de Vérone, saint Apollinaire de Ravenne; mais des noms moins connus, comme saint Juvénal de Narni, saint Just de Trieste, saint Flavien de l'Abruzze.

puisque deux hymnes pour la fête de saint Michel sont empruntées de Rabanus Maurus, qui mourut en 856; et que l'hymne de saint Marc mentionne la translation des reliques de ce saint évangéliste au monastère de Reichenau, sur les bords du lac de Constance, en 830 (1). Nous avons donc ici un monument liturgique des temps carlovingiens; et le savant M. Greith, en lui reconnaissant cette date, désire qu'un dépouillement complet de ce recueil en fasse connaître les richesses (2).

C'est ce que j'ai tenté en donnant une table complète des hymnes, qui permettra de confronter la collection du Vatican avec les textes imprimés ou manuscrits. Mes recherches, assurément insuffisantes, m'ont fait reconnaître cent sept pièces déjà publiées : elles appartiennent à ceux qu'on pourrait appeler les pères de la poésie chrétienne, saint Damase, saint Ambroise, Prudence, Fortunat, saint Grégoire. Il en reste cent trente-six, dont plusieurs peuvent se retrouver dans les anciens bréviaires italiens, mais dont beaucoup sont probablement inédites. De ce nombre j'en donnerai seulement treize, inégales de mérite, dans le fond comme dans la forme, mais d'un égal intérêt pour l'histoire de la langue et de la versification latine.

Les grands esprits qui mirent les arts de l'antiquité au service de la liturgie ne leur demandèrent point d'abjurer leurs règles : ils ne craignirent pas

(1) Lætare, felix Augia, etc.
(2) Greith, *Spicilegium vaticanum*, p. 132.

de profaner la prière en la pliant aux rhythmes classiques. Après eux leur pensée survécut dans leurs disciples; et parmi les hymnes attribuées à saint Grégoire et à saint Ambroise, plusieurs purent être l'ouvrage des écoles épiscopales de Rome et de Milan(1). Jusqu'ici la prosodie se maintient, et j'en cite pour exemple l'hymne de saint Severin, le plus ancien peut-être des textes inédits que je publie. J'y remarque en effet le souvenir tout vivant de cette destinée aventureuse et sainte qu'Eugippius, disciple de Severin, a racontée à la fin du ve siècle; les terreurs de l'invasion, les villes du Danube pressées par les Alemans et les Hérules, et rassurées par l'anachorète qui remplissait leurs greniers vides et rachetait leurs captifs (2) :

Dulce solamen miseris ministrans,
Horridam pestem famis amputavit;
Barbara plures feritate victor
Solvit ab hoste.

Cette hymne conserve encore le mouvement de l'ancienne poésie lyrique, et, malgré quelques erreurs de quantité, j'y trouve un tour que ne connaissent point les temps barbares.

Mais ces temps viennent, et vainement la tradition s'efforce de maintenir ses lois, qui ne furent jamais populaires, que le génie latin avait subies avec peine, et comme sous la férule des grammai-

(1) C'est l'opinion de W. Grimm, partagée par Daniel, *Thesaurus hymnologicus*, p. VIII.

(2) Sur la vie de saint Severin, voir *la Civilisation chrétienne chez les Francs*, p. 37.

riens. Le désordre pénètre dans la versification et dans la syntaxe : c'est ce que montrent déjà les hymnes de saint Sylvestre, de saint Apollinaire, et surtout de saint Juvénal, où toutes les règles sont violées. Mais rien n'égale en corruption le petit poëme en l'honneur de saint Flavien. Tel est l'épuisement de la pensée, qu'elle ne peut plus remplir le moule accoutumé, et que la strophe de quatre vers se réduit à trois. En même temps que les constructions grammaticales se démembrent, et que les déclinaisons s'effacent à peu près comme dans les langues modernes, la quantité disparaît aussi ; et ces prétendus vers saphiques ne se composent plus que du nombre fixe de onze syllabes, sans distinction de longues ni de brèves.

Aprutiense decoravi tellus :
Noluit Dominus proprio frustrare
Nobis patrono.

Je n'examinerai pas jusqu'à quel point l'accentuation remplaça la quantité; si une nouvelle prosodie, allongeant la syllabe que l'accent frappait, abrégeant les autres, construisit des vers qui eurent leur règle et leur charme. Cette question difficile me mènerait trop loin. Sans doute plus d'une fois la syllabe accentuée passe pour longue, et les autres deviennent brèves (1). Mais plusieurs hymnes sont

(1) Voici des exemples de l'accent allongeant la syllabe qu'il frappe, ou abrégeant celles qu'il n'atteint pas.

Vers iambique :

Surgéntes ád te, Dómine.

d'une telle barbarie, que je ne réussis pas mieux à les scander par l'accent que par la quantité; et il faut bien reconnaître que toute trace des anciennes règles s'y perd.

Ainsi, au vers métrique des anciens se substitue le vers syllabique ; mais si l'oreille endurcie ne saisit plus les nuances de la quantité, elle veut être flattée, caressée, et pour ainsi dire bercée par la rime. La rime, déjà populaire chez les anciens Latins, s'était introduite de bonne heure dans les chants religieux. Saint Augustin composa contre les donatistes un psaume dont les versets égaux se terminaient par les mêmes désinences; et nous avons de l'antiquité chrétienne plusieurs poëmes rimés. Ce retour des mêmes sons, dont les bons écrivains n'usaient qu'avec réserve, cette harmonie facile qu'on laissait au peuple, allait devenir le principe d'une versification nouvelle qui entrerait dans l'Église, et qui, en s'appliquant à rendre les pensées du christianisme, acquerrait assez de noblesse, de délicatesse et de pureté, pour devenir l'instrument des plus beaux

Saphique :

Chríste, rex régum, gubernátor mágne.

Adonique :

Cúmula sémper.

J'ajoute que le poëte peut se dispenser de l'élision, comme dans ce vers d'un hymne à S. Apollinaire :

Ravennam urbem adiit.

Et, revenant aux libertés d'Ennius et des premiers poëtes latins, on peut compter pour brève la syllabe qui deviendrait longue par la rencontre d'une consonne initiale, comme dans cet autre vers d'un hymne à S. Sylvestre :

Tribue clemens bonitatis dona.

génies. L'hymne de saint Clément, que je fais connaître, montrera la rime s'emparant tantôt de deux ou trois vers seulement, tantôt de la strophe entière :

Hic, prædicando Christi Evangelium,
Trajani jussu ductus ad exilium,
Trans Pontum mare in preruptam heremum,
Ibi peregit insigne miraculum.

L'hymnaire du Vatican peut répandre d'autres clartés sur l'histoire littéraire d'Italie. Quelques-uns de ses fragments, avec leur langage incorrect, leur prosodie grossière, n'en composent pas moins de petites épopées pleines d'inspiration. L'hymne de saint Juvénal de Narni compte vingt-quatre strophes, divisées en trois parties par une invocation et une doxologie répétées comme des refrains. Les hymnes de saint Marc, de saint Clément, de saint Nicolas, de saint Sylvestre, n'auront qu'à passer en prose pour fournir les plus merveilleuses pages de la légende dorée. Ce sont pourtant les productions d'un âge de fer, et c'est jusque-là, jusqu'au plus profond de la barbarie, qu'il faut creuser pour mettre la main sur les racines de tant de fleurs poétiques, qui s'épanouiront aux beaux jours du XIIIe siècle.

CARMINA ALPHANI ET GUAIFERII.

Bibliothèque du mont Cassin, numéros 47 et 280.

Écrits déjà connus de ces deux auteurs.

Les poésies d'Alfano remplissent plusieurs colonnes de l'*Italia sacra* d'Ughelli : Giesebrecht, dans le mémoire que nous avons cité, corrige quelques-unes des pièces connues, et en donne de nouvelles ; le père Tosti a publié un poëme de Guaifre, où il admire d'incontestables beautés (1). L'obligeance des religieux du mont Cassin, qui font avec tant de savoir et tant de grâce les honneurs de leur riche bibliothèque, m'a permis de recueillir les vers inédits de ces deux écrivains. Leurs œuvres, trop admirées des contemporains, trop oubliées depuis, se recommandent au moins par l'intérêt historique des mœurs qu'elles peignent et des études qu'elles supposent.

L'école du mont Cassin.

L'école du mont Cassin, dont nous avons vu la première splendeur et la ruine, se relève au commencement du XIe siècle, quand l'abbé Théobald fait copier pour l'instruction des moines vingt-deux ouvrages de théologie, de droit canonique et civil, d'histoire sacrée et profane. Elle grandit sous le gouvernement de Frédéric, Lorrain de nation, qui

(1) Ughelli avait donné les poésies d'Alfano au IIe volume de l'*Italia sacra*. Mais dans la seconde édition de ce grand ouvrage on les a renvoyées à la fin du tome X. — Giesebrecht, *de Litterarum studiis*, p. 41. — Tosti, *Storia della Badia di monte Casino*, 411.

apporta dans le cloître le zèle de la science et le zèle de la liberté ecclésiastique. Ces deux passions deviennent l'âme du mont Cassin; elles agitent le peuple monastique, elles triomphent lorsque le Lombard Didier, porté en 1058 au siége abbatial, donne cours à ses pensées de réforme et de restauration. Il fallait d'abord reconstruire les murs croulants du monastère : les colonnes de marbre, portées à bras d'homme au sommet de la montagne, s'élevèrent en portiques : au centre, une riche basilique couronna le tombeau de saint Benoît : des mosaïstes grecs, attirés à grand prix, couvrirent le sanctuaire d'images qui se détachaient sur un fond d'or; et les portes de bronze, fondues à Constantinople, portèrent en lettres d'argent les noms de toutes les terres, bourgs et manoirs relevant de l'abbaye. A côté de l'église, Didier fit bâtir la bibliothèque, et l'enrichit d'un nombre infini de livres, parmi lesquels je remarque plusieurs poëtes latins, les Institutes de Justinien et les Novelles, un choix excellent d'historiens classiques et de chroniqueurs barbares. Il fit plus, et lui-même, nourri dans le mépris des lettres, à quarante ans résolut de les connaître; il n'eut pas de repos qu'il ne se vît capable d'écrire en vers et en prose; il composa des traités de musique et de grammaire. Sous un patronage si favorable, l'école claustrale prospérait, et les hommes les plus austères admiraient que le culte des lettres n'y énervât point la rigueur de la sainteté. Le mont Cassin devenait la pépinière ou le refuge de tout ce que l'Italie méridionale avait de plus grands esprits :

Constantin l'Africain y était venu chercher le repos après trente-neuf ans de voyages en Orient, d'où il rapportait tout le savoir des Byzantins et des Arabes; Pandolphe de Capoue écrivait en vers sur l'astronomie et les mathématiques; Albéric réfutait les erreurs de Bérenger. On citait aussi Léon, qui rédigea une chronique de l'abbaye, et Amatus de Salerne, auteur d'une histoire des Normands, dont la traduction française compte parmi les premiers monuments de notre langue et de notre antiquité. Au milieu de cette colonie laborieuse, Pierre Damien, tout chargé d'ans, venait prêcher la pénitence, et introduire des mortifications oubliées depuis les Pères du désert. L'archidiacre de l'Église romaine, Hildebrand, venait aussi conférer avec Didier, et mûrir ses desseins sous l'inspiration de cette solitude, peuplée d'âmes ascétiques, capables de le comprendre et de le servir. L'abside de la basilique restaurée portait une inscription qui comparait le mont Cassin au Sinaï :

Hæc domus est similis Sinai sacra jura ferenti.

Et, en effet, c'était bien là que devait éclater, au milieu des foudres, cette querelle du sacerdoce et de l'empire, qui affranchit l'Église et réveilla l'esprit humain (1).

Voilà dans quelles circonstances et dans quelle

(1) Leo Ostiensis, *Chronicon* II, cap. 51 et suiv. — Aimé, *Histoire de li Normant*, liv. III, cap. 49. — Tosti, I, 285, 330 et suiv. — Petrus Diaconus, *de Viris illustr.*, c. 18, 26. *Chronic.* III, 35, 63. — Petrus Damiani, *Epist.* 17, lib. II. — Giesebrecht, p. 28.

compagnie il faut voir les moines Guaifre et Alfano, pour attacher un intérêt sérieux à quelques vers tombés de leur plume. Tous les chroniqueurs du mont Cassin les rangent entre les plus illustres contemporains de Didier. Alfano, arraché du cloître, et appelé en 1058 au siége archiépiscopal de Salerne, se trouve mêlé à toutes les grandes affaires de son époque et de son pays. Il visite Jérusalem, négocie à Constantinople, intervient comme médiateur entre les Lombards de Salerne et Robert Guiscard. Ses vers vont encourager Hildebrand à relever la majesté de Rome, à la porter plus haut par la parole, que les César et les Scipion par les armes. Et quand enfin ce grand homme, devenu pape, vainqueur de la barbarie, se voit à son tour proscrit, jeté en exil, c'est encore Alfano qui a l'honneur de lui donner à Salerne un asile et un tombeau. Parmi tant de devoirs et de périls, il trouve le temps de cultiver les études de grammaire, de musique, de médecine, qui ont fait la gloire de sa jeunesse. Le catalogue de ses poésies remplit une longue page de la Chronique de Pierre Diacre, et j'y trouve mentionnées trois des compositions que je publie. Tout y atteste un commerce étroit avec l'antiquité, mais dans lequel Alfano n'avait rien perdu de la sévérité chrétienne. Cet homme, d'un esprit si délicat, passait le carême sans manger plus de deux fois par semaine et sans reposer sur un lit. Les témoins de sa vie racontèrent sa mort comme celle des saints : on assura qu'il avait vu en songe une échelle qui, du bord de sa couche, allait jusqu'au ciel,

Alfano, archevêque de Salerne.

et que deux jeunes hommes vêtus de blanc l'invitaient à monter (1).

Gaifre, abbé de Salerne.

Guaifre, moins connu de la postérité, n'avait pas moins ravi l'admiration de son siècle par le même accord du savoir et de la sainteté. L'historien Amatus de Salerne ne trouve pas que ce soit trop de lui consacrer un chapitre. Il le montre sorti d'une famille lombarde et de lignée noble, mais mauvaise, « comme la rose sort de l'épine. » Puis, à la fleur de sa jeunesse, quittant ses parents « pour aller à l'école « d'autre maître, où il fut fait maître en science cé« leste, étant plus plein d'art libéral que par science « litérale se peut enseigner. » Cependant ce grand clerc vivait en moine, se délectant à jeûner et à lire les Psaumes. Il prit donc l'habit de saint Benoît, et, devenu abbé de Salerne, gouverna saintement, jusqu'à ce que les persécutions de Gisulfe le contraignissent d'aller finir ses jours au mont Cassin. « Quand il mourut, ajoute le chroniqueur, et que son âme fut portée au ciel, comme on le recommandait à l'oraison des frères, les frères sentirent que point n'était besoin de prier pour son repos, car saint Michel l'avait emporté en la joie du paradis. » Pierre Diacre honore aussi la mémoire de ce saint moine, et loue en lui «la grandeur de l'esprit, la richesse de l'éloquence, le charme de la parole. » Il ajoute le catalogue des écrits de Guaifre : on y

(1) Petr. Diacon., *de Vita et Obitu justorum Casin.*, ap. Mai, *Vet. script.* VI, 280. Aimé, liv. IV, 38. Giesebrecht, 37. Petr. Diacon., *de Viris illust.*, cap. 19 : « Cantus sanctæ Sabinæ; de situ constructione et renovatione ejusdem cœnobii; ad Romualdum causidicum. »

trouve la vie de deux saints, des homélies, et enfin les petits poëmes que j'ai recueillis (1).

Mérite de leurs poésies.

Sans doute il ne faut pas exagérer le mérite de ces compositions, où la barbarie a laissé sa trace : mais il est instructif de la voir s'effacer de jour en jour sous l'effort de l'étude. L'ode d'Alfano sur la restauration du mont Cassin nous fait assister à cette hardie entreprise qui marquait un siècle meilleur; on y respire l'enthousiasme des lettres renaissantes (2). Les vers à Romuald montrent ce que l'éloquence pouvait encore pour conduire les hommes à la fortune. Je n'ai pas même cru devoir négliger les distiques en l'honneur de sainte Sabine, tentative singulière pour réduire à la forme métrique les parties de la liturgie qu'on écrivait en prose, les antiennes et les répons. Parmi les ouvrages de Guaifre, celui où il célèbre les miracles de saint Secondin met en scène un de ces pèlerins français ou normands qui passaient les mers pour visiter le monastère de Saint-Michel au mont Gargano : ravis de la beauté du pays, ils finirent par en devenir les conquérants et les maîtres. Les vers sur la conversion d'une famille salernitaine sont échauffés du souffle qui peuplait les cloîtres. Je leur préfère, malgré quelques longueurs, le petit poëme à la louange du psautier. L'âme du saint religieux y a passé tout entière, comme dans un sujet favori, avec tout le feu de la

(1) Aimé, livre IV, chap. 43 et 44. Petrus Diaconus, *de Viris illustribus, Casin*. 72 : In laudem psalterii ; de miraculo illius qui seipsum occidit ; de conversione quorundam Salernitanorum ; de laude sancti Martini ; in laudem sancti Secundini ; hymnus de eodem.

(2) Ughelli n'a donné que le commencement de ce poëme.

charité, avec une aimable imagination, avec un style tout pénétré des larmes de David, mais embaumé des parfums de l'antiquité. Cette verve savante, cet emploi libre et sûr des mètres les plus variés, cette imitation soutenue, non de Virgile seulement, mais d'Horace, distinguent nos deux poëtes de leurs prédécesseurs, et caractérisent l'école où ils se formèrent (1).

Si l'on étudie de près l'histoire de la seconde barbarie qui succède à la renaissance carlovingienne, on verra que, pendant cette période désastreuse, la civilisation se réfugia dans trois grands monastères : Saint-Gall en Allemagne, Cluny en France, et en Italie le mont Cassin : c'est là que les lettres attendent et préparent cette seconde renaissance que Grégoire VII inaugure, et qui va s'ouvrir au bruit des croisades.

(1) M. Giesebrecht, p. 53, a constaté, dans les écrits d'Alfano, ses nombreuses imitations de Virgile, d'Horace, d'Ovide et de Juvénal. Le père Tosti, t. I, 416, relève avec beaucoup de goût les traits classiques dont le moine Guaifre a semé ses vers.

DE JERUSALEM COELESTI

et de pulchritudine ejus, et beatitudine et gaudio sanctorum;

DE BABYLONIÆ CIVITATE

et ejus turpitudine, et quantis pœnis peccatores puniantur incessanter;

POEMES EN DIALECTE VÉRONAIS.

Bibliothèque de Saint-Marc à Venise. Miscell., vol. G, cod. XIII, Th. CIII.

Description du manuscrit.

Ces deux poëmes sont tirés d'un volume petit in-quarto, écrit sur parchemin, d'un caractère qui annonce le XIIIe siècle. On y trouve les légendes de sainte Marguerite et de sainte Catherine, un récit de la Passion, et enfin, aux feuillets 50 et 57, deux *histoires*, comme dit le poëte, l'une du Paradis, l'autre de l'Enfer. Toutes deux sont composées en dialecte véronais : le Paradis compte deux cent quatre-vingts vers, et l'Enfer trois cent quarante. L'auteur, qui se nomme à la fin, était Jacomino de Vérone, frère mineur; mais on ne le trouve point parmi les écrivains de l'ordre de Saint-François (1); et tout souvenir de lui serait effacé, s'il n'avait signé ces petites compositions, où nous voyons jaillir une

(1) Le nom de Fra Jacomino ne se trouve point dans les *Scriptores Ord. Minorum* de Wadding, ni dans les suppléments de Sbaraglia.

des premières sources de la poésie italienne et de la Divine Comédie.

Les dialectes italiens.

Pendant que l'Église prêchait en latin, que les cités délibéraient en latin, que les joies et les douleurs publiques s'exprimaient encore par des poëmes latins, le principe qui corrompt les idiomes pour en tirer des langues nouvelles s'était fait jour, et toutes les provinces d'Italie avaient leurs dialectes. Dès le XIe siècle, ces dialectes se glissent, pour ainsi dire, dans les chartes et les actes de la vie civile; au XIIe, ils paraissent dans les inscriptions de Pise et de Mont-Réal; au XIIIe, ils éclatent dans les chants populaires qu'on recueille d'un bout à l'autre de l'Italie. Mais pour que la poésie populaire sortît des carrefours où elle réjouissait la foule, ou des humbles demeures où elle berçait les enfants, il fallait qu'elle trouvât un patronage: elle en eut deux, celui des princes et des grands qui l'introduisirent dans les cours, et celui des religieux qui lui ouvrirent le sanctuaire.

Quels services les franciscains rendirent à la langue italienne.

On ne sait pas assez quels services l'ordre des Frères mineurs rendit à la langue italienne. Saint François, ce grand serviteur des pauvres, ne prêche que dans l'idiome des pauvres; et c'est en italien qu'il improvise ses cantiques. Plus tard, Jacopone de Todi, un homme lettré, arraché par la pénitence à sa profession de légiste, ne voulant plus parler la langue des savants, compose ses poëmes sacrés dans le dialecte inculte des montagnes d'Ombrie. Je ne m'étonne plus qu'à la même époque un frère du même ordre ait eu cette hardiesse de prendre deux sujets

que la théologie chrétienne n'aborde qu'en tremblant, de les revêtir d'une langue poétique et plébéienne, pour les livrer à la multitude qui s'attroupait autour des chanteurs sur les places publiques. C'est la destination des deux poëmes de Frère Jacomino de Vérone, et je m'en aperçois à leur forme, qui est précisément celle de ces chansons de geste, composées pour faire le tour de l'Europe au moyen âge. Les vers de treize syllabes, rangés quatre à quatre en stances terminées par les mêmes rimes, rappellent les alexandrins et les tirades monorimes de nos vieux romans carlovingiens. On reconnaît même, au commencement et à la fin, l'imitation de ces passages où les romanciers s'efforcent de réveiller la curiosité de leur auditoire, par les grands récits qu'ils promettent, et par le mépris qu'ils professent pour leurs devanciers et leurs rivaux. Quand Frère Jacomino déclare à ses auditeurs « que ceci n'est ni fable, ni dire de bouffons, » il veut lutter d'intérêt avec les histoires fabuleuses d'Olivier et de Roland, que les jongleurs de son temps récitaient sur les théâtres de Milan et de Vérone (1).

Comment la poésie s'empare du monde invisible.

Mais si ces deux petites épopées, par la simplicité même de leur versification, nous ramènent aux commencements de la poésie, et suppléent, pour nous, les chansons de *geste*, aujourd'hui perdues, qui firent le passe-temps du peuple italien, elles nous

(1) Fauriel, *Histoire de la poésie provençale*, tome II, chap. 25. *Alberto Mussato*, præfatio ad libr. III, *de Obsidione Paduæ*. « Et solere etiam amplissima regum ducumque gesta, quo se vulgi intelligentiis conferant, pedum syllabarumque mensuris variis in vulgares traduci sermones, et in theatris et in pulpitis cantilenarum modulatione proferri. »

font aussi remonter aux sources légendaires où Dante devait puiser. Le monde invisible n'avait jamais cessé d'occuper les imaginations chrétiennes. Ce n'était pas assez qu'on prêchât au peuple les joies et les peines futures : il voulait qu'on les peignît, qu'on les sculptât dans ses églises, qu'on lui fît de longs récits en prose et en vers de cette autre vie, la seule où il espérât trouver la justice et le repos. De là un nombre infini de visions, de voyages en enfer, au purgatoire, au ciel, de traités populaires où l'on s'est efforcé de réunir les textes de l'Écriture, des Pères et des docteurs, pour en composer le tableau des deux éternités. Jacomino n'a pas d'autre ambition ; il s'honore de tout emprunter, comme il dit, aux textes sacrés, aux sermons, aux écrits des saints. Il se conforme à la pensée de saint Augustin en décrivant, en opposant l'une à l'autre les deux cités ennemies, bâties par les deux amours : la Jérusalem du ciel, et la Babylone de l'enfer. On me permettra de faire juger, par une rapide analyse, ces peintures dont il faut avoir pressenti le mérite, pour se résoudre à en chercher les détails sous le rustique dialecte qui les couvre.

Voici le début du Paradis :

« D'une sainte cité je vais deviser un peu ; je vais dire à qui veut l'entendre comment elle est faite au dedans ; et ce que j'en dirai, si quelqu'un le retient, grand profit lui fera, sans mentir. La Jérusalem céleste est son nom : ville du Dieu très-haut, illustre et belle, où le Christ est Seigneur, bien différente de celle qu'on nomme la ville des douleurs, Babylone

Le Paradis de Jacomino.

la grande, où réside Lucifer avec sa compagnie. De mes paroles les unes sont certaines et véritables; les autres, comme j'en avertis, seront figures : qui les méprisera et les entendra en mauvaise part, bien me semble qu'il n'est point ami de Dieu.»

Ici l'auteur décrit la ville céleste, «bâtie en forme carrée, et murée tout autour. Sur chaque côté s'ouvrent trois belles portes, élevées, spacieuses, plus brillantes qu'étoiles; leurs voûtes sont ornées d'or et de perles, surmontées de créneaux de cristal; et au-dessus se tient en sentinelle un chérubin, le front ceint d'une couronne d'hyacinthe, la main armée de l'épée de feu, qui ne laisse pénétrer ni dragon, ni serpent, ni rien qui puisse nuire. Au milieu court un beau fleuve, entouré d'arbres et de fleurs, qui exhalent un grand parfum. Les arbres plantés sur la rive portent des fruits plus doux que miel, tels qu'à les goûter seulement les malades guérissent; jamais ces arbres ne perdent leur feuillage, et chacun d'eux est si embaumé, qu'à mille lieues et plus s'en répand l'odeur. Chardonnerets, rossignols et autres beaux oiseaux y chantent nuit et jour, répétant des airs plus mélodieux que violes, rotes et chalumeaux.

«Là, dans des jardins toujours verts, se déportent les bienheureux chevaliers, qui jamais n'ont d'ennui, ni d'autre soin que de bénir le Créateur. Là sont les patriarches et les prophètes saints, tous vêtus de riches tissus; les apôtres, les martyrs et les vierges, troupe charmante portant la bannière de l'honneur et de la beauté, glorifiant Dieu avec des

chants et des psalmodies. Tel est l'accord des célestes musiciens, que l'un monte à l'octave pendant que l'autre chante à la quinte; et le troisième suit avec une si grande harmonie, que jamais on n'entendit si douce ballade. Et bien vous dis-je encore, sans mentir, qu'en comparaison de ces voix, celles de la terre vous sembleraient mugissements de bœufs, quand même vous entendriez luth, vielle, orgue et symphonie, sirène ou fée des eaux! Car c'est le Roi divin, assis sur le trône, qui exerça ses élus à solfier et à suivre ce chant.

« Mais la souveraine joie, celle qui dépasse tous les plaisirs, est de contempler la face de ce doux Seigneur! C'est cette vue qui rajeunit les bienheureux : leur cœur en reverdit, leurs yeux en rayonnent, leurs pieds en bondissent, et leurs mains s'agitent comme pour mener une danse. Plus ils contemplent, plus ils jouissent; et ils sont pénétrés d'un amour si délicat, que chacun d'eux tient l'autre pour son maître. L'œil et l'intelligence deviennent si subtils, que du ciel jusqu'à la terre ils découvrent toutes choses. Ceci est vérité, et l'Écriture le dit, qu'il n'y a d'autre paradis que de voir la face du Dieu tout-puissant, devant lequel se tiennent les chérubins, faisant grande procession soir et matin, et priant pour nous, chétifs et petits.

« Après ce que j'ai dit, mon cœur ne peut souffrir que je passe sous silence le siége royal de la Vierge Marie, et combien elle est près de Dieu, à sa droite, au-dessus de tous les anges dont la splendeur éclaire le ciel... Si haute et si belle est cette

Vierge Reine, que les anges et les saints en parlent et en discourent sans cesse : car elle est plus admirable que la fleur des prés et la rose nouvelle. Or, pour l'honneur de sa personne, cette noble Vierge, qui porte couronne au ciel, donne à ses chevaliers destriers et palefrois, tels que jamais on n'ouït dire que sur terre se trouvassent leurs pareils. Les destriers sont fauves, et blancs les palefrois ; ils courent plus que les cerfs, plus que les vents d'outre-mer. Les étriers, les selles, les arçons et les freins sont d'or et d'émeraudes, resplendissants, et d'un travail exquis. Et pour compléter l'équipage qui convient à de grands barons, elle leur remet aussi un blanc gonfalon, où elle est représentée victorieuse de Satan. Le Père, le Fils et l'Esprit-Saint ont donné ces chevaliers à la Dame du ciel pour la servir. »

Ici l'auteur achève son récit, renonçant à faire comprendre le bonheur de ceux qui habiteront là-haut. « Maintenant, dit-il, prions tous la Vierge Marie que pour nous elle se tienne sans cesse devant Jésus-Christ, et qu'au bout de la vie elle nous fasse préparer l'hôtellerie du ciel. »

A quelles sources le poëte a puisé.

Sans doute on peut trouver dans le Paradis de Frère Jacomino un luxe bien terrestre et des plaisirs bien monastiques. Rien ne semble moins attrayant pour les imaginations modernes que la perspective d'une psalmodie éternelle sous des voûtes d'or. Toutefois, le poëte n'a fait que reproduire la vision décrite aux chapitres XXI et XXII de l'Apocalypse. C'est là que paraît la Jérusalem nouvelle, avec ses murs de jaspe fondés sur douze pierres précieuses,

avec ses douze portes, et ses palais d'or et de cristal. Or, quand l'apôtre saint Jean employait ces images, il ne voulait assurément pas proposer un genre de bonheur si misérable à des chrétiens, à des hommes nourris dans le mépris des richesses, dans la mortification des sens, dans l'attente du martyre. Mais, selon le génie de l'Orient et la tradition des prophètes, il parlait une langue symbolique, comprise de ses lecteurs. Toute l'antiquité, et avec elle tout le moyen âge, attribuaient aux métaux et aux pierres des propriétés mystérieuses qui en faisaient les emblèmes d'autant de vertus : ainsi la pureté du saphir désignait la Foi; l'émeraude figurait l'Espérance, qui fait reverdir les cœurs. C'est pourquoi l'Église, qui admit si tard dans le lieu saint les représentations de l'enfer, n'hésita pas à y reproduire de bonne heure la vision céleste du vieillard de Patmos. De là ces admirables mosaïques qui ornent l'abside de tant de basiliques italiennes, du ve au xiiie siècle, où la Jérusalem céleste est représentée dans tout son éclat, sans omettre ni les portes resplendissantes, ni les anges commis à leur garde, ni l'arbre de vie figuré par le palmier, ni le fleuve qui forme ordinairement la bordure du tableau. Voilà ce que Frère Jacomino avait pu admirer à Saint-Jean de Latran, à Sainte-Praxède, à Sainte-Cécile, s'il avait visité Rome; à Saint-Apollinaire le Neuf, de Ravenne; enfin, sans sortir de sa province, à Saint-Marc de Venise, à Torcello, et dans bien d'autres églises maintenant détruites sur cette terre d'Italie où l'on a tant bâti, mais encore plus renversé. Tout ce qu'il y voyait

s'expliquait pour lui par des interprétations enseignées dans toutes les écoles, prêchées dans toutes les chaires. Il n'avait qu'à ouvrir le livre *de Diæta salutis*, attribué à saint Bonaventure, pour y apprendre le sens mystérieux de toutes les pierres de la cité céleste, et pour y trouver aussi l'assemblée des saints, représentée sous les traits de ces cours plénières dont le spectacle charmait les peuples du moyen âge. « Le « Christ y règne en souverain, la Vierge Marie y pa-« raît en reine, les anges sont les damoiseaux du « prince et ses pages. Les prophètes sont ses con-« seillers, les vieux seigneurs pleins de sagesse aux-« quels il révèle ses desseins. Les apôtres figurent « comme les sénéchaux du roi chargés de ses pleins « pouvoirs, et les martyrs comme de preux cheva-« liers qui ont vaincu les trois royaumes du monde, « de la chair et du diable. » Aux images du Paradis sacerdotal qui avait ravi la piété des premiers temps chrétiens, se mêlaient celles d'un paradis chevaleresque conforme aux inclinations guerrières du XIIIe siècle. Cependant de ces peintures impuissantes se dégage la pensée d'une félicité toute spirituelle. Le vieux poëte de Vérone ne pense pas autrement. Tout est figure et allégorie dans ses récits. Au fond il ne connaît d'autre Paradis que de voir Dieu face à face, de s'éclairer de sa lumière, de s'embraser de sa charité; et aucun trait ne le relève plus à mes yeux, dans un siècle si violent, que l'idée d'un ciel « où les élus s'aimeront d'une tendresse si délicate, que chacun tiendra l'autre pour son maître (1). »

(1) *Apocalypse*, cap. XXI et XXII. Au chapitre I, verset 20, l'apôtre in-

Déjà ces joies de l'âme, ces ravissements d'esprit, et jusqu'à cette musique divine dont Frère Jacomino raconte si naïvement les effets, sont comme les préludes des chants qui rempliront le Paradis de Dante. Mais les rapprochements deviennent plus nombreux et plus instructifs dans l'Enfer, où les deux poëtes sont guidés de plus près par la tradition populaire; où ils trouvent une scène fréquentée, des types familiers, des épisodes inévitables. Car la légende connaît mieux le séjour des damnés que le ciel; et tel est le tour de l'imagination humaine, que le tableau de la douleur lui coûte moins que celui de la félicité.

Le second poëme commence, comme le premier, par un appel à l'attention de l'auditoire. « A l'honneur du Christ, seigneur et roi de gloire, et pour le bien des hommes, une histoire je veux vous conter : qui maintes fois s'en souviendra, aura grande victoire du faux ennemi. L'histoire est que je veux vous dire des nouvelles de la cité d'Enfer, combien elle est perverse et félonne. Elle s'appelle de son nom Babylone la Grande : je répéterai ce qu'en rapportent les saints. Or, quand vous aurez entendu le fait et la raison, comment cette cité est construite en chacune de ses parties, peut-être, par un vrai

Analyse de l'Enfer.

terprète lui-même une partie de sa vision : « Septem stellæ angeli sunt septem Ecclesiarum; et candelabra septem septem Ecclesiæ sunt. » Voyez le commentaire d'André de Césarée, au tome V de la *Bibliotheca Patrum maxima*. Quant à celui de saint Victorin, on a lieu d'y soupçonner des interpolations qui dateraient du VIe siècle. — Sur les mosaïques de Rome et de Ravenne, Ciampini, *Vetera Monumenta*, tome I et II; Fabri, *Memorie sagre di Ravenna*. — *Diæta salutis*, au tome VI des œuvres de saint Bonaventure, tit. x, cap. 5.

repentir, obtiendrez-vous quelque pardon de vos péchés. »

Ici commence, pour ainsi dire, la topographie de la Babylone infernale, et cette peinture intéresse déjà par ses ressemblances inattendues avec les visions de la *Divine Comédie*. La cité du mal est bâtie dans les profondeurs de l'abîme, longue, large, haute et tout embrasée. Si l'on y jetait tout ce que la mer roule de flots, ils se consumeraient comme la cire fondue. Au milieu coulent des eaux troubles et empoisonnées, plus amères que le fiel, entre des bords couverts d'épines, d'orties et de broussailles plus tranchantes que des épées. Au-dessus s'arrondit un ciel de fer et de bronze, appuyé sur des montagnes et des rochers qui ne laissent pas d'issue. A la porte veillent de formidables gardiens : Typhon, Mahomet et Satan. Une tour la surmonte; là se tient une sentinelle que nul homme ne peut tromper, et c'est chose terrible et grande merveille qu'elle ne dorme jamais. Nuit et jour elle crie : « Tenez la porte close, « et gardez bien les passages et les chemins ; que nul « de vos gens ne s'échappe : mais si quelqu'un vient « à vous, que la porte soit ouverte et le pont baissé. »

Le roi de cette ville des douleurs se nomme Lucifer, et les démons qui le servent sont peints sous les traits que leur prêtait l'imagination populaire, sans doute pour se venger des terreurs qu'ils lui causaient. Jacomino, comme Dante, comme Orcagna, comme Michel-Ange, les représente « le front cornu, les mains velues, plus noirs que charbon, hurlant comme loups, aboyant comme chiens, ar-

més qui de lances, qui de fourches, qui de bâtons et de tisons brûlants. » A cette description, on ne s'étonne plus que le bon religieux s'effraye, et s'écrie : « Si horrible à voir est cette cruelle compagnie, qu'on « aurait plus de plaisir à être chassé à coups d'é-« pines, par monts et par vaux, de Rome jusqu'en « Espagne, qu'à rencontrer un seul de ceux-ci « dans les champs. »

« Le peuple de l'enfer n'a pas de plus grande joie que la venue d'un réprouvé. On s'empresse au-devant de lui, on le reçoit avec des chants de triomphe; mais à peine est-il entré qu'on lui lie les pieds et les poings, et qu'on le présente au Roi de la mort. Celui-ci le livre à quelqu'un de ses perfides ministres, pour le jeter dans le puits de l'abîme parmi les serpents, les vipères et les basilics; ou bien on le plonge dans des eaux glacées, et ensuite dans une flamme telle, qu'il regrette la glace. Ce feu sinistre et fétide ne jette aucune lumière. Il est à celui de la terre ce que serait celui-ci au feu peint sur la pierre ou dans un livre. Alors vient un cuisinier qui a nom Beelzébut, un des pires de l'endroit, qui met le coupable rôtir comme un porc à un grand pieu de fer. Il l'arrose de fiel et de vinaigre, il en fait un fin régal qu'il envoie au Roi des enfers; et celui-ci y mord, et, tout en colère, il crie au messager : « Va, dis à « ce méchant cuisinier que le morceau est mal cuit; « qu'on le remette au feu, et qu'il y reste. »

Ici je reconnais un passage destiné à réjouir la foule, à lui arracher ce rire qui fait la conquête d'un auditoire, et le livre sans défense aux leçons qu'on

lui réserve. En effet, le poëte a déclaré qu'un sens profond se cache sous les figures de son langage ; les supplices qu'il a décrits ne sont que l'image grossière de ces maux éternels qu'il désespère d'exprimer, « quand il aurait cinq cents bouches, quand il en aurait mille, qui ne se tairaient ni le jour ni la nuit. » Il profite de la terreur où il a jeté les esprits pour se relever par la peinture des peines morales des damnés, et par les enseignements qu'il en tire. « Mieux vaudrait au méchant être mort mille fois que vivant une seule heure; car il n'a ni parent ni proche ami qui le puisse aider. Le fils rencontre le père, et maintes fois ils se querellent. « Père, dit le « fils, que le Seigneur qui porte couronne au ciel « te maudisse dans ton corps et dans ton âme! Car « tant que je fus au monde tu ne me châtias point, « mais tu m'encourageas dans le mal; et je me rap« pelle encore comment tu me poursuivais, le bâton « au poing, si je manquais de tromper le voisin et « l'ami de la maison. » Le père lui répond : « Fils « maudit, c'est pour t'avoir voulu trop de bien que « je me vois en ce lieu. Pour toi, j'ai abandonné « Dieu, m'enrichissant de rapines, d'usures et de « maltôtes. Nuit et jour j'endurais de grandes peines « pour acquérir les châteaux, les tours et les palais, « les coteaux et les plaines, les bois et les vignes, « afin que tu fusses plus à l'aise. Mon beau doux « fils, que le ciel te maudisse! car je ne me souve« nais pas des pauvres de Dieu qui mouraient de « faim et de soif dans les rues. » En même temps les deux réprouvés se précipitent l'un sur l'autre,

comme s'ils avaient juré de se donner la mort; et, s'ils pouvaient en venir aux dents, ils se mangeraient le cœur dans la poitrine. »

Rien ne peut ajouter à l'horreur du dernier trait. Le poëte se fait tout pardonner par cet éclat foudroyant contre les tyrans de son siècle, par ce retour plein de tendresse sur les opprimés et les pauvres. Il n'a plus qu'à finir, et c'est ainsi qu'il congédie son auditoire : « Sachez que ceci n'est ni fable, ni dire de bouffons. Frère Jacomino de Vérone, de l'ordre des Mineurs, l'a composé de textes, de gloses et de sermons. Maintenant demandons tous qu'à l'auteur de l'histoire, et à vous qui l'avez entendue avec grande dévotion, le Christ et sa Mère donnent récompense. »

Une composition si étrange ne peut être jugée qu'en présence des souvenirs, des mœurs, des désordres qui l'inspirèrent. Le pieux écrivain doit moins qu'il ne dit aux textes sacrés. Les livres saints, comme les Pères des premiers siècles, enseignent toujours les peines éternelles; ils les décrivent peu. Quelques versets de l'Apocalypse laissent seulement apercevoir, comme dans le lointain, le puits de l'abîme et l'étang de feu; mais il semble que le disciple bien-aimé ait hâte de se détourner de ces menaçantes apparitions. Plus tard, quand la chute de l'empire romain et la ruine de tout l'ordre visible du monde eurent poussé plus vivement que jamais la pensée des hommes vers les choses invisibles, saint Augustin et saint Grégoire le Grand commencent à dérouler le tableau des justices divines. A

L'enfer poétique du moyen âge.

mesure que la barbarie s'avance, que les esprits deviennent plus grossiers, les cœurs plus durs, il faut bien que l'Église les gouverne par la terreur, qu'elle leur parle la langue qu'ils se sont faite : si elle les entretient de bûchers, d'instruments de supplices; c'est qu'elle en voit dresser de toutes parts. Quand les pirates normands, les Hongrois, les Sarrasins brûlaient la moitié de l'Europe, je ne m'étonne point de reconnaître le reflet de ces incendies dans l'Enfer des prédicateurs contemporains. Ne les accusez pas de noircir les imaginations : ils les trouvent effrayées, et ne se servent de ces frayeurs que pour régler, pour calmer les consciences. Voilà les modèles auxquels Frère Jacomino s'attache; et c'est peut-être d'une compilation théologique attribuée à saint Bonaventure, sous le titre de *Fascicularius*, que le Franciscain de Vérone a tiré la première ébauche de sa cité infernale, avec ses feux et ses glaces, les fureurs des démons, et les pécheurs qui s'entre-déchirent (1).

Mais tout n'est pas tragique dans l'enfer poé-

(1) *Apocalyps.*, cap. 20. — S. Augustin, *de Civitate Dei* lib. XX, c. 22, lib. XXI, cap. 20. — S. Grégoire, *Moralium* lib. XV, cap. 17; lib. IX, c. 39. — *Dialog.*, lib. IV, 45. — S. Bonaventure : *Fascicularius*, cap. 3 : « Dicitur ignis ille ad ignem nostrum tanti esse caloris, quanti noster ignis est ad depictum. » Comparez ce passage avec les vers de Jacomino :

E siccom'è niente a questo teren fogo
Quel k'è depento en carta, n'en mur, ne'n'altro logo,
Cosi seravo questo, so l'a quel fogo aprovo.
De lo qual Deo ne guardo, k'el no ne possa nosro!

On me permettra de renvoyer aussi à mes recherches sur les sources poétiques de la Divine Comédie, *Dante et la philosophie catholique au* XIII[e] *siècle*, 2[e] édition.

tique du moyen âge. La comédie finit toujours par y trouver place ; c'était en effet le conseil de tous les maîtres de la vie spirituelle, de combattre la tentation par le mépris ; et ce mépris s'exprime symboliquement, en prêtant au tentateur et à ses suppôts une forme odieuse et des poses grotesques. L'antique peinture qui décore l'abside de Sainte-Marie de Toscanella montre Satan assis au milieu des flammes, engloutissant dans sa bouche démesurée les âmes coupables qu'il rend dans la gueule d'un monstre placé sous ses pieds. C'est la fidèle réminiscence d'une description reproduite dans deux légendes célèbres, celle de Tundale et celle du jeune Albéric. Dante lui-même, l'austère exilé, le disciple d'Aristote et de Virgile, ne fait pas difficulté d'interrompre l'éternel ennui de son Enfer par les scènes bizarres des damnés se débattant sous l'onde fétide, et par la trompette ridicule au son de laquelle marchent les démons. Ces images n'ôtaient rien à la gravité de la foi. Les grands esprits du XIIIe siècle n'étaient pas plus barbares que nous. Qui a jamais autant aimé les hommes que saint François et saint Bonaventure ? Mais ils n'aimaient pas le mal, ils ne connaissaient point cette faiblesse de cœur qui hésite à condamner le péché, qui ne supporte pas le dogme de l'enfer. Dante traçait sans trembler l'inscription de la porte fatale, et ne craignait pas de lui faire dire que la Puissance de la Sagesse et l'Amour s'unirent pour préparer le lieu des châtiments : l'Amour lui-même, car il est juste qu'une douleur éternelle soit le par-

tage de ceux qui méprisèrent l'éternel amour (1).

On me pardonnera de m'être arrêté avec quelque complaisance à l'analyse d'un texte dont les difficultés auraient pu décourager la curiosité des lecteurs. Cependant les idiotismes les plus difficiles du dialecte véronais seront expliqués dans les notes. En même temps on y trouvera les passages de la Divine Comédie qui peuvent donner lieu à des rapprochements instructifs. Pourquoi tairais-je que j'ai dû beaucoup à l'illustre M. Tommaseo, lorsqu'en des jours plus doux mais moins glorieux pour lui, il voulait bien interrompre ses savants travaux pour m'adresser une copie annotée de ces deux poëmes?

(1) *Inferno* III, 2 : Fecemi la divina Potestate,
La somma Sapienza e'l primo Amore.
Paradiso, XV, 10 : Ben è che senza termine si doglia
Chi per amor di cosa che non duri
Eternalmente, quell' amor si spoglia.

RIME DI BONAGIUNTA E DI DINO COMPAGNI.

Bibliothèque du Vatican, n° 3793, petit in-4° parchemin, et n° 3214.

Après cette première floraison des dialectes italiens, qui donne à chaque province une poésie populaire, le moment vient où les dialectes se rapprochent, où les cours des princes, les fêtes publiques des cités attirent de toutes parts les improvisateurs, les chanteurs, tous ceux qui font métier des plaisirs de l'esprit; où de ce commerce journalier on voit naître enfin une langue commune et une poésie nationale. Il s'agit de savoir comment l'idiome des cours et des fêtes (*vulgare aulicum, curiale*), se naturalisa pour ainsi dire parmi les écrivains toscans, et y forma la grande école dont Alighieri fut le disciple avant d'en devenir le maître. Voilà pourquoi nous attachons quelque prix aux petites compositions inédites de deux poëtes du XIIIe siècle, Bonagiunta de Lucques, et Dino Compagni de Florence.

Bonagiunta Urbiciani figure au vingt-quatrième chant du Purgatoire, parmi ceux qui expient par un jeûne rigoureux le tort d'avoir trop aimé les anguilles et le clairet. Le commentateur Benvenuto d'Imola, glosant sur ce passage, nous avertit que « Bonagiunta fut de la famille des Urbiciani, honorable citoyen de Lucques, qui avait connu Dante,

« et lui avait adressé des écrits; beau parleur en sa « langue maternelle, habile en fait de rimes, mais « plus habile en fait de vins : *facilis inventor* « *rhythmorum, sed facilior vinorum.* » Dante lui reproche en effet de n'avoir jamais atteint la pureté parfaite de la langue des cours, ni châtié l'incorrection du dialecte municipal. Ce jugement paraîtra un peu sévère, si l'on joint les poésies inédites de Bonagiunta à celles que déjà nous avions de lui, et qui ne manquent ni de verve ni de grâce (1).

Dino Compagni est plus connu. Issu d'une noble famille florentine, mêlé dès 1282 aux affaires publiques, prieur, c'est-à-dire l'un des premiers magistrats de la cité en 1289, gonfalonier de justice en 1293, mort en 1323, ce contemporain de Dante écrivit, dans le style qui fait les historiens immortels, une chronique de son temps, de ces années orageuses où les fautes de Florence décidèrent peut-être de la destinée des républiques italiennes. Mais, comme tous les grands esprits de son époque et de son pays, comme Guido Cavalcanti, comme Brunetto Latini, il avait cédé de bonne heure à la faiblesse commune et composé des vers. Les deux sonnets tirés d'un manuscrit du Vatican, en s'ajoutant au peu qu'on a déjà de cet écrivain, ne représentent probablement que les jeux poétiques de sa jeunesse, le prélude d'une œuvre de plus longue

(1) Dante, *Purgatorio* XXIV. Benevenuto d'Imola, apud Muratori *Antiquit. Italic.* I. Dante, *de vulgari Eloq.* I, 13. *Poeti del primo secolo* (Firenze, 1816), t. I, 471, 531, 533. Trucchi. *Poesie italiane inedite*, t. I, p. 163.

haleine, oubliée depuis plusieurs siècles, et qu'une de ces fortunes où il y a plus de hasard que de mérite, a peut-être fait tomber dans mes mains (1).

C'est ce que la notice suivante doit éclaircir.

(1) *La Cronica Fiorentina, e alcune rime* di Dino Compagni (Prato, 1846). Poeti del primo secolo, t. II, p. 432. Trucchi, p. 264.

L'INTELLIGENZIA.

POEME.

Magliabecchiana, class. VII, cod. 1035; Laurentienne, cod. Gadd. 71.

Le manuscrit.

La bibliothèque fondée à Florence par le savant Magliabecchi, possède, parmi ses onze mille manuscrits, un cahier de vingt-un feuillets de parchemin, dont l'écriture élégante, rehaussée d'initiales peintes, peut remonter au XIIIe siècle. On y lit un poëme de trois cent neuf stances et de deux mille sept cent quatre-vingt-un vers. Cet ouvrage a dû jouir de quelque estime, puisque la copie en est exécutée avec luxe, et qu'on en trouve un second exemplaire à la bibliothèque Laurentienne, où le poëme, écrit sur parchemin, ne remplit pas moins de vingt-quatre feuillets, d'un caractère qui semble appartenir aux premières années du XIVe siècle : mais ici le texte, mutilé par le temps, ne commence qu'aux derniers vers de la quarante-sixième stance (1). Une compo-

(1) Le poëme de l'*Intelligenzia* avait été signalé par M. Trucchi, auteur d'un recueil estimé (*Poesie italiane inedite*, Prato, 1846, p. 3). Mais M. Trucchi, trompé par une lecture rapide, préoccupé d'autres études, avait cru reconnaître dans ce poëme l'ouvrage de quelque auteur sicilien du commencement du XIIe siècle, et s'était contenté de publier les seize premières stances, en négligeant de donner le numéro du manuscrit. C'est à l'obligeance de M. Colomb de Batines que je dois d'avoir connu le texte de la Magliabecchiana.

sition si étendue a de quoi nous étonner et peut-être de quoi nous instruire, venant avant la Divine Comédie, quand l'Italie n'a guère que des chants lyriques et didactiques, lorsque nous cherchons inutilement une version de ces romans chevaleresques qui faisaient depuis longtemps les délices de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne.

Il faut savoir si le manuscrit de Florence comble cette lacune.

Le livre s'ouvre par la peinture du printemps, thème favori dont les poëtes italiens ne se lassent pas plus que les Minnesinger et les troubadours. « Au temps qui fait verdir les prés et chanter les oiseaux, pendant que les jeunes filles tressent des guirlandes de fleurs, que les damoiseaux vont redisant chansonnettes d'amour, et que les musiciens mènent de joyeuses danses, le poëte, assis à l'ombre d'un pin, respire la fraîche brise, quand il sent le rayon amoureux éclairer tout à coup son cœur. Un regard a suffi pour le mettre aux pieds de la dame de ses pensées : et comment résister en effet à cette figure angélique, dont les beaux yeux ne peuvent se lever sans que le monde entier semble se réjouir et se mettre en fête? Son front est comme l'étoile de Diane, sa bouche comme la fleur de la grenade, sa parole douce et familière : toute la terre se dispute le soin de l'embellir. La soie du Cathai, travaillée à la manière de Syrie, et teinte en pourpre par un maître grec, forme son vêtement; l'Égypte lui tissa un manteau garni de blanche hermine, et sa couronne d'or est ornée de soixante

Analyse du poëme.

pierreries. L'auteur les décrit toutes, indiquant scrupuleusement le pays qui les produisit et les vertus dont elles furent douées, les unes pour calmer les douleurs, appeler les sommeils doux et les songes légers; les autres pour mettre les démons en fuite, pour relever les courages, apaiser les colères, livrer le secret de l'avenir. Il trouve ainsi l'occasion d'enchâsser dans une digression d'environ quatre cents vers tout un *Lapidaire*, c'est-à-dire un de ces traités que le moyen âge aimait, sur les origines et les propriétés des pierres. Ou plutôt il traduit et cite le traité que la crédulité du temps attribuait à Évax, roi d'Arabie, et dont la version en vers français dut passer les Alpes de bonne heure et charmer les lettrés italiens, si familiers avec un idiome qu'ils regardaient dès lors comme « le plus délectable et le plus commun à toutes gens (1). »

Château merveilleux. La noble dame qui épuise ainsi toutes les richesses de la terre pour couronner son front, a sa demeure en Orient. Jamais le ciseau de Polyclète n'acheva d'ouvrage comparable à ce château que le divin Amour construisit de ses mains. Au centre du monde, derrière des murs baignés par un large fleuve, s'élève le palais, d'architecture indienne : ce-

(1) Che v'ha LX pietre preziose,
Siccome il re Evax le compuose,
Quando li Dei del tempio l'insegnaro.

Montfaucon (*Catalog. Mss.*, p. 794) cite le *Lapidaire*, *de la vertu des pierres*. On attribuait à Marbode, évêque de Rennes, mort en 1223, le livre *de Speciebus lapidum*, dont la traduction en vers français a été publiée, avec les opuscules de Marbode, à la suite de l'édition de Hildebert, par Beaugendre, c. 1637.

pendant l'auteur y retrouve toutes les parties que donne Vitruve aux palais romains, le vestibule, le salutatorium, le triclinium, le gymnase et les thermes. Il y ajoute ce qui faisait le luxe de son siècle : les fenêtres garnies de vitraux, les vastes cheminées, les tables pliant sous le poids des vases d'or chargés de viandes rares, de paons, de faisans et de grues; la chapelle enfin, où, devant les saintes reliques, le baume brûle nuit et jour dans des lampes de cristal. Mais rien n'égale la beauté des mosaïques qui revêtent les murs de la grande salle. Au centre de la voûte paraît le dieu d'Amour, une flèche à la main : autour de lui se pressent les dames et les chevaliers qui portèrent ses chaînes : Hélène et Pâris, Ulysse et Pénélope, Énée et la reine Didon, le bon Diomède et la belle Bersende, Érec et Énide, Flor et Blanchefleur, David et Bethsabée. Plus loin on voit la Table Ronde, Arthur, « la joyeuse Geniè-vre pour qui Lancelot perdit la raison, » Tristan et la blonde Iseult. On assiste au passe-temps des paladins : aventures et batailles, joutes et tournois où se brisent les lances, chasses bruyantes que mène le son du cor, et que suit la foule des varlets et des écuyers. Ces couples amoureux rappellent les romans de chevalerie, déjà populaires en Italie, puisque déjà leurs personnages peuplent ce monde enchanté où vivent les imaginations, et reparaissent à toute heure, comme autant de figures familières, dans les chants des poëtes. Sans doute ces histoires héroïques vinrent premièrement de France avec les jongleurs qui les récitaient. Dès le commen-

cement du XII[e] siècle, le vieux Donizo citait déjà nos chansons de geste. Cent ans après, dans les délibérations des républiques, les orateurs qui voulaient la guerre excitaient les courages en rappelant « les récits que la langue française avait répandus par toute la terre (1). » Tel était le charme qui retenait la foule autour des chanteurs français, qu'en 1288 il fallut un statut de la république de Bologne pour les empêcher de chanter sur les places. Et cependant on aurait lieu de s'étonner si, pendant deux siècles, les romans de nos trouvères et de nos troubadours avaient circulé de l'Apennin au phare de Messine, sans rencontrer un poëte qui essayât de les fixer dans sa langue. Nous pouvons déjà soupçonner que ce poëte se rencontra.

Trois petites épopées chevaleresques.

Au milieu des tableaux dont notre romancier décore la salle de son palais magnifique, il en décrit trois avec plus de complaisance : la guerre des Grecs et des Troyens, les conquêtes d'Alexandre, et l'histoire de César. Ce sont les sujets favoris de

(1) Donizo, *de Vita Mathildis* :

Francorum prosa sunt edita bella sonora.

Oculus pastoralis pascens officia (Muratori *Antiquit. Italic.*, IV, 120) : « Sicut poetarum manifestant historiæ, et Francigenarum commendatorum vulgaris idioma describit in diversa volumina diutius diffusa per orbem. »

Statut de Bologne : « Ut cantatores Francigenarum in plateis ad cantandum morari non possint. »

Les *Cento Novelle* (nov. 4, 45, 65, 81) attestent la popularité des romans d'Alexandre, de Lancelot, de Tristan, de la Guerre de Troie. Il suffit de parcourir le recueil des poëtes du premier siècle italien, pour y trouver d'innombrables allusions à ces récits héroïques. Elles reviennent jusque dans le sonnet inédit de Dino Compagni, que je publie.

la poésie chevaleresque; et je reconnais en effet sous ces peintures trois petites épopées. La première, celle de la guerre de Troie, est empruntée à ces fabuleux récits de Darès et de Dictys, qui remplacèrent Homère pour les lettrés du moyen âge, qui inspirèrent le poëme français de Benoît de Sainte-More, et la prose italienne de Guido delle Colonne. On retrouve ici le cycle entier dont l'Iliade n'était qu'un épisode, à commencer par la conquête de la Toison d'or, première querelle de l'Europe et de l'Asie, pour finir par la ruine d'Ilion, la fuite d'Énée et la fondation de Rome. La fable antique se revêt chemin faisant de couleurs modernes : notre poëte, racontant les funérailles d'Hector, n'a garde d'oublier comment « les prêtres saints l'embaumè- « rent, le couvrirent d'un drap impérial, suspen- « dirent trois lampes devant son tombeau, et au « temps voulu lui firent le service du bout de l'an. »

La seconde histoire, celle d'Alexandre, reproduit l'aventure de la forêt enchantée, le voyage au fond de la mer dans une cloche de cristal, l'entrevue avec la reine Candace, toutes les merveilles dont la fantaisie des Grecs et des Arabes enrichit la légende du héros, jusqu'à ce qu'elle vînt se déployer tout entière dans les volumineux romans de Lambert li Cort et d'Alexandre de Paris. Aristote ne pouvait être oublié à la suite de son belliqueux élève, et le poëte le représente à genoux, marchant sur ses mains, et prêtant honteusement le dos à la belle esclave qui l'a dompté.

Enfin, dans l'épopée de César, la plus consi-

Épopée de César.

dérable des trois, l'auteur proteste qu'il s'attache à Lucain; et l'on trouve chez lui, non-seulement les grands épisodes de la Pharsale, mais les discours qui lui prêtent un intérêt tragique, et les descriptions qui la chargent de faux brillants (1). Il n'omet ni les signes précurseurs de la guerre civile, ni la forêt de Marseille, ni les entretiens de Brutus et de Caton, pas même l'expédition de Caton en Libye, avec l'énumération de tous les serpents du désert. Toutefois, je commence à soupçonner qu'il a peu fréquenté le poëte latin, quand, par un impardonnable anachronisme, il le fait spectateur des batailles de César et de Pompée, « comme le pâtre qui assiste au « combat de ses taureaux. » La tristesse philosophique d'un poëme écrit sous Néron ne suffit plus aux jeunes imaginations du XIIIe siècle. Elles veulent de grands coups d'épée, et que César, aidé de ses barons, pourfende onze rois païens. Il faut que l'amour vienne tempérer l'horreur des batailles, et qu'au siége de Girone Sextus ne sorte jamais sans que la belle Rancellina l'ait baisé au front.

Ce dernier trait achève de trahir la poésie populaire. Lucain avait séduit, de bonne heure, par ses défauts peut-être autant que par ses qualités, les lettrés des temps barbares. Le moine Othlon de Ratisbonne se reprochait déjà de l'avoir trop aimé.

Lectio Lucani quam maxime tunc adamavi (2).

(1) Evvi Lucano ch'este guerre vedeo
E cio che disse, e come le scriveo,
Come pastor vegghiante sopr'al gregge...
E tutto v'e come parlò Lucano.

(2) Othlo, *Liber metricus de doctrina spirituali*, apud Bern. Pez, *Thesaurus*, III.

Geoffroy de Monmouth et Jean de Salisbury le nomment avec honneur, et Dante ne craint pas de le mettre à côté de Virgile dans le séjour réservé aux grands génies du paganisme. Mais à une époque où il y avait moins de barrières qu'on ne croit entre les lettrés et le peuple, où les plaisirs de l'esprit descendaient des cloîtres et des châteaux jusque sur les places publiques, Lucain devait partager le sort d'Homère, et subir les épisodes accoutumés, pour aller faire la joie de la foule attroupée autour des jongleurs. De là, le roman de César cité dans les *Gesta Romanorum*, rimé en français par le trouvère Jacques de Forest, et dont je crois reconnaître un épisode en prose italienne dans un manuscrit de Florence. J'y trouve en effet qu'au temps où César assiégeait Girone, « la belle Rancellina était debout sur le mur « de la ville, et considérait les grandes prouesses « d'Igneus Sextus. Elle-même, au sortir de la porte, « lui avait lacé son casque et baisé plus de trente fois « ses doux yeux. Mais Igneus ne songeait qu'à piquer « des deux vers le pavillon de César, croyant l'y « surprendre et le poignarder dans son lit. Cependant, les chevaliers de César coupèrent les cordes « du pavillon, qui tomba sur Igneus, si bien qu'il « fut pris comme un étourneau et mis à mort. A cette « vue, Rancellina se précipita de la muraille, et expira de douleur (1). »

(1) Gotfrid. Monum., *Hist. Brit.*, IV, 9. Johan. Sarisber., *Polycrat.*, p. 215, édit. 1515. *Gesta Romanorum*, cap. 19, 39, etc. Laurentian. Plut., XLIV, cod. 28, f° 88 : « Rancellina istava sopra il muro della città, e sguardava le sue grandi prodezze; la quale Rancellina gli aveva allacciato l'elmo all' uscire della porta, e bacciò gli sue dolci occhi più di

Le poëme que je publie reproduit le même récit avec moins de détails ; mais sa brièveté même devient son mérite, et laisse jour à une conjecture nouvelle. Au milieu des interminables romans que nos trouvères nous ont laissés, on avait remarqué de fréquents appels à l'auditoire, qui attestent l'usage des récitations publiques ; et cependant, quel rapsode et quels auditeurs auraient pu suffire à des récits de vingt mille, de cinquante mille vers ? On a donc conclu que ces romans gardaient la trace d'autres chansons de geste, beaucoup plus courtes, plus anciennes, plus populaires, mais dont on regrette la perte, et dont on n'a pas de textes certains. Ne serait-il pas permis de croire que nous en avons la traduction dans ces trois petites épopées de deux cents, de quatre cents, de seize cents vers, que le romancier italien enchaîne dans une même fable ? Elles se détachent sans peine, et leurs proportions répondent parfaitement aux exigences d'une poésie qui se chante, qui ne veut lasser ni la mémoire du jongleur, ni l'attention de l'assemblée ; qui, perdue peut-être ailleurs, se perpétue encore en Ita-

trenta fiate. Igneus non attendea se non sopra Cesare, ispronando verso il padiglione, è credendolo trovare dentro dal padiglione, è mettendo la spada per lo letto di Cesare, i cavalieri di Cesare togliaro le chorde de padiglione, sì che Igneus fu preso come si prende una istarna ; ed allora fu morta Rancellina, vedendolo si gittò in terra del muro, e morio di dolore. » Bandini (*catalog. Leopold. Laurent.*, p. 239), cite *Lucano in Rima*, parmi d'anciens romans chevaleresques conservés au xve siècle et perdus depuis. — M. Paulin Paris a bien voulu me faire connaître le roman français de *Julius César*, dont la Bibliothèque nationale conserve le manuscrit (n° 7540). Ce poëme d'environ dix mille vers, et qui semble du xiiie siècle, s'annonce comme une traduction de Lucain ; mais le traducteur prend avec son texte toutes les libertés accoutumées.

lie, où les histoires d'Orphée, des trois Horaces, rimées en petits poëmes de six cents, de huit cents vers, réjouissent encore, aux jours de fête, les paysans de la campagne romaine (1). Sens allégorique du poëme.

Mais il est temps de revenir à notre poëte, et de pénétrer avec lui jusqu'à la belle inconnue pour laquelle il a élevé ces voûtes peintes et ces murailles vivantes. Sept nobles reines composaient sa cour; des chambrières, couronnées de fleurs et de blanc vêtues, prévenaient ses ordres, tandis qu'une demoiselle assise à l'orgue conduisait un concert d'instruments et de voix. C'est là qu'on entendait la harpe qui ravissait Tristan, la viole, la gigue, le luth et le rebec, soutenus de la trompette et des cymbales allemandes. Au milieu de cette joyeuse pompe siégeait la noble dame, et le poëte leva les yeux; et, tout pâle de crainte, « Madame, dit-il, « je me croirais au-dessus de toute richesse, si j'é« tais le serviteur de l'un de vos serviteurs. » Alors, avec une douceur infinie, elle répondit : « Si tu as « un cœur bien fait et capable d'amour, je te per« mets d'aimer; et si tu sais aimer, tu règneras, car « je te ferai maître de toutes choses : la moindre de « mes servantes et le dernier de mes serviteurs effa« cent les étoiles. » Or, si vous voulez connaître

(1) Fauriel, *Histoire de la poésie provençale*, t. II, p. 266 et suiv. — *Orfeo delle dolce lira*, *Storia degli Orazi*, etc., poëmes en *ottava rima*, imprimés à Todi, à Bologne, à Rome, souvent sans date, mais qu'il est facile de trouver, comme j'en ai recueilli plusieurs, dans les foires, sur les petits étalages du pont Saint-Ange et de la place Saint-Pierre, et chez quelques marchands fréquentés du peuple, dans les plus humbles rues du *Trastevere*.

mieux la grande reine qui voit au-dessous d'elle les étoiles et qui pénètre jusqu'au séjour de Dieu, sachez, dit le poëte, qu'elle se nomme l'INTELLIGENCE. Les soixante pierres de sa couronne sont autant de vertus; le palais que l'architecte divin lui bâtit, c'est l'homme; et la grande salle ornée de peintures est le cœur tout enrichi de souvenirs. Ses compagnes représentent les perfections de l'âme; et ses chambrières, les beautés sensibles qui la font resplendir au dehors. Ici l'auteur déchire tous les voiles, et, déclarant son dessein : «L'Amour, qui « est mon maître, dit-il, m'a poussé à me jouer ainsi « dans ces discours. Il traite d'abord ses sujets comme « des enfants qu'il faut élever. A celui qu'il préfère, « il donne premièrement de doux fruits; ensuite il « le bat et lui arrache des pleurs. Quand le fils a pris « de la raison, le père lui confie la clef de sa cham- « bre secrète et de son trésor. Ainsi fait l'Amour, « pour qui veut obéir. — L'INTELLIGENCE, debout « devant Dieu, attentive à son bon plaisir, met en « mouvement les anges : les anges meuvent les « cieux, que l'homme compte au nombre de neuf; « les cieux meuvent les puissances des éléments et « de la nature, qui suscitent les forces altératives, « actives, passives, pour engendrer tout ce que nous « voyons de choses nouvelles. »

Ce génie symbolique est celui des poëtes toscans.

Ce symbolisme, qui fait l'unité de l'œuvre, en fait aussi la nouveauté : il en trahit l'origine. En effet, je ne découvre ici plus rien de commun avec les trouvères français, si fidèlement imités quand il s'agissait de conter des faits d'armes. J'y vois plus

que le gai-savoir des Provençaux, ou que les voluptés qui bouillonnent comme la lave de l'Etna chez les poëtes siciliens. J'y reconnais cet amour dégagé des sens, sérieux, platonique, dont s'inspirèrent les premiers poëtes toscans, dont Guido Cavalcanti fit le sujet d'un chant si philosophique et si grave, que les théologiens de son temps ne dédaignèrent pas de le commenter. L'Amour qui visite notre poëte, un matin de printemps, est bien celui qui touchera Dante aux jours de sa *Vie nouvelle* : « Pur « comme le rayon de lumière, bienfaisant comme la « rosée dans une fleur, il commence par anoblir le « cœur avant d'y habiter. »

Prima fà i cuori gentili, ch'ivi dimori.

La belle inconnue, dont un seul regard suffit pour inonder l'âme d'une joie sans mesure, a plus d'un trait commun avec Béatrix, lorsque, passant devant le jeune Alighieri, elle le saluait si vertueusement, « qu'il croyait voir le terme de toute béatitude. » Sous les traits d'une femme, elle représente aussi une idée divine; elle est l'Intelligence, comme Béatrix est la Théologie. Les Florentins aimaient cet ingénieux artifice qui entrelace le sens littéral et le sens figuré. Brunetto Latini en donne le premier exemple dans son *Tesoretto*; la *Divine Comédie* fut tissue d'un double fil historique et symbolique; et quand Francesco da Barberino veut traiter « du bon gouvernement des femmes, » il faut qu'une fiction allégorique soutienne tout son dessein; et il se

Le poëme remonte au XIIIe siècle.

représente conduit aux pieds de la Sagesse, dans la cour des Vertus, par une mystérieuse dame qui ne lève point son voile, et qui vient du ciel (1).

Ainsi, le poëme que nous avons sous les yeux semble écrit à Florence, au temps où le génie platonique commençait à régner sur les esprits ; et s'il faut fixer plus précisément la date, je la trouve indiquée par l'âge même de la langue et de la versification. Écartons d'abord toute tentation de remonter au delà du XIIIe siècle ; car l'auteur rappelle comme un vieux souvenir « les richesses que posséda Saladin (2), » mort en 1293. D'ailleurs la forme savante de la stance, composée de neuf vers sur trois rimes, n'est point d'une poésie naissante et qui essayerait ses premiers bégayements. D'un autre côté, bien des mots rappellent le style des plus anciens poëtes : *aulire*, *piagenza*, *dolzore*, me semblent du nombre de ces termes surannés qu'on ne rencontre plus après que Dante a, non pas créé, mais fixé par une critique sévère la langue de son pays. J'inclinerais donc à placer la composition de cet ouvrage vers la fin du XIIIe siècle ; et le beau caractère gothique des deux textes inédits confirmerait mes inductions.

Il est de Dino Compagni.

Mais elles trouvent un nouvel appui dans une note à la fin du manuscrit de la *Magliabechiana*, où je lis ces mots à demi effacés : « Questo si chiama *la*

(1) Francesco dà Barberino, *del Reggimento e costumi delle donne.*

(2) E l'ornamento più tesoro vale
Chè ciò chè tenne in vita il Saladino.

Intelligienzia, lo quale fecie Dino Chompag... (1).» La note est peut-être d'une écriture moins ancienne que le texte; elle atteste cependant qu'une tradition respectable attribuait le poëme à Dino Compagni. D'un autre côté, le savant Biscioni, au siècle dernier, avait vu un volume entier des poésies de Dino chez le chevalier Compagni, descendant de cet écrivain. Tout donne lieu de croire que nous possédons le morceau capital du volume et l'œuvre préférée du poëte, dont six petites compositions lyriques ne seraient que les préludes. Je n'aurai pas la témérité d'entrer dans une discussion trop délicate pour l'inexpérience d'un étranger, ni d'examiner jusqu'à quel point la langue de l'*Intelligenzia* reproduit celle des sonnets, des canzoni et de la Chronique, qu'on ne conteste pas à Dino Compagni. On remarque bien des expressions vieillies dans la petite pièce adressée à Guido Guinicelli et ailleurs. Mais ce que je reconnais partout, à toutes les pages du poëme comme de la Chronique, c'est un esprit élevé, prompt à se jeter dans les difficultés comme dans les périls, capable de penser avec grandeur, de parler avec art, d'écrire pour un autre siècle que le sien; digne enfin de cette génération d'illustres Florentins qui ne surent toucher ni le parchemin, ni le bois, ni la pierre, sans y laisser un cachet immortel.

(1) Je dois la connaissance de cette note à l'obligeance de M. Colomb de Batines, et à la sagacité du savant bibliothécaire de la Magliabechiana, M. l'abbé Gelli, qui, à l'aide de réactifs chimiques, a fait reparaître les mots effacés.

D'autres relèveront ce que le livre de l'*Intelligenzia* peut nous apprendre des conditions de l'art au XIIIe siècle ; ce qu'il ajoute, par exemple, à l'histoire de la mosaïque et de la peinture. Pour moi, l'Italie me pardonnera d'avoir voulu lui faire reconnaître un poëte dans un de ses grands historiens. Si mes recherches ne m'ont pas toujours égaré, je le dois surtout aux lumières de l'érudition italienne. Et ma découverte, si elle mérite ce nom, ne serait tout au plus qu'une de celles que le hasard des bibliothèques permet aux voyageurs, pour les aider, dans un pays si savant et si poli, à payer la dette de l'hospitalité.

TEXTES LATINS.

GRAPHIA AUREÆ URBIS ROMÆ.

INCIPIT GRAPHIA AUREÆ URBIS ROMÆ (1).

Postquam filii Noe edificaverunt confusionis turrem, Noe cum filiis suis ratem ingressus, ut Hescodius (*a*) scribit, venit Ytaliam. Et non longe ab eo ubi nunc Roma est, civitatem nominis sui construxit, in qua et laboris et vite terminum dedit. Janus vero filius, una cum Jano filio Japheth nepote suo, et Camese indigena, in monte Palatino civitatem Janiculum construens, regnum accepit. Camese vero carnis universe viam ingresso, ad Janum solum regnum relatum est. Hic cum jam dicto Camese, apud transtiberim palatium construxit quod Janiculum appellavit, in eo scilicet loco ubi nunc ecclesia Sancti Johannis ad Janiculum sita est. Ipse vero in palatio a se in Palatino monte constructo regni sedem habebat. In quo omnes postea imperatores et cesares felicitér habi-

(*a*) Hesiodus. — Orthographiam manuscripti codicis servavi, quamvis non semper sibi constantem.

(1) Auream urbem Romam veteres dixere, ut Prudentius, *contra Symmach. in fine :*

Quod genus ut sceleris jam nesciat aurea Roma.

Hac appellatione medii ævi homines usos fuisse patet tum ex Helmoldi Nigelli versu ;

Francia, plaude libens : plaudit simul aurea Roma ;

tum ex sigillis Ottonum et aliorum Cæsarum ubi aurea Roma inscribitur.

taverunt. Eo etiam tempore Nemroth qui et Saturnus, a Jove filio eunuchizatus, ad jam dictum Jani regnum devenit, eiusque juvamine fultus, construxit civitatem in Capitolio, quam ex suo nomine Saturnam appellavit. Illisque diebus Italus rex, cum Siracusanis ad Janum et Saturnum veniens, construxit civitatem juxta Albulam flumen, eamque ex suo nomine vocavit; et Albulam flumen ad imaginem fosse siracusane que Tibris appellabatur, Tibrim nominaverunt. Hemiles quoque filius post hec cum Argivis, ut Varro describit, ad regnum Jani veniens, fecit civitatem Valentiam sub Capitolio. Post hunc Tibris rex Aboriginum, cum gente sua veniens, edificavit civitatem juxta Tiberim, juxta quam occisus est ab Italo rege, in pugna quam cum eo habuit. Demum vero Evander rex Archadiae cum suis fecit civitatem in monte Palatino. Similiter et rex Coribam, cum Sacranorum exercitu veniens, construxit civitatem juxta in valle. Glaucus etiam, filius minor filii Jovis, cum suis illuc adveniens, civitatem et moenia struxit. Postquam veniens Romam filia Enee, cum multitudine Trojanorum, civitatem in palatio urbis construxit. Aventinus quoque Silvius, rex Albanorum, in Aventino monte palatium et mausoleum sibi extruxit. Anno autem cccc.xxx.iij, destructionis trojanae urbis expleto, Romulus, Priami Troianorum regis sanguine natus, xxii. anno etatis sue, xv. kal. maias omnes civitates jam dictas muro cinxit, et ex suo nomine Romam vocavit. Et in ea Etrurienses, Sabinenses, Albanenses, Tusculani, Politanenses, Telenenses, Ficanes, Janiculenses, Camerinenses, Capenati, Falisci, Lucani, Ytali, et omnes fere nobiles de toto orbe terrarum cum uxoribus et filiis habitaturi conveniunt (1).

Habet autem turres ccc.lxij, castella xl.viij, arcus princi-

(1) Omnia quæ hic traduntur de origine aureæ urbis Romæ desunt apud *Librum de Mirabilibus*. Sed partim repeoriuntur apud Galvaneum Flammam *Manipulus florum*, cap. IV. Muratori *Script. Rer. Ital.* t. XI, p. 540. De Camese et Janiculi palatio, Macrobius Hyginum secutus mentionem facit, *Saturnal.*, lib. 1.

pales vij, propugnacula vimdcccc, portas xxxvj, posterulas v, in circuitu miliaria xlij (1). Principales portae sunt istae: porta Capena, que appellatur Sancti Pauli, iuxta sepulchrum Remi, porta Appia extra quam, ut dicitur, Ihesus apparuit beato Petro; porta Latina, juxta quam sanctus Johannes apostolus in ferventis olei dolium missus est; porta Metronii, porta Asinaria lateranensis; porta Lavicana, que maior dicitur; porta Caurina, vel tiburtina, que dicitur Sancti Laurentii; porta Montana, porta Salaria, porta Pinciana, porta Flaminea, porta Collina ad templum Adriani. Transtiberine porte sunt tres: septem Naydes juncte Iano (2), porta Aurelia, vel aurea, porta Portuensis. Isti sunt arcus triumphales: arcus aureus Alexandri ad Sanctum Celsum; arcus Theodosii, Valentiniani, et Graciani imperatorum ad Sanctum Ursum; arcus triumphalis foris porta Appia, et ad templum Martis; arcus Vespasiani et Titi in circo; arcus Constantini juxta amphiteatro; arcus Septem lucernarum, Vespasiani et Titi, ad Sanctam Mariam Novam, inter Pallantem et templum Romuli; arcus Julii Cesaris et senatorum inter edem Concordiae et templum Sitale (*a*); arcus triumphalis Octaviani iuxta Sanctum Laurentium in bicina (*b*); deinde prope est arcus qui nunc vocatur Antoninus; [arcus qui vocatur ad manus carnea ad Sanctum Marcum (3). Tempore quo Dioclitianus imperator sanctam

(*a*) Fatale. (Cf. *Ordo romanus*, XI, ap. Mabillon, *Musæum italicum*, t. II, p. 143.) — (*b*) Lucina.]

(1) *Lib. de Mirab.:* Turres 361, castella, id est merulos 6900, portas 12, in circuitu miliaria 22. *Descriptio regionum urbis Romæ*, apud Mabillon, *Analecta:* turres 383, propugnacula 7020, posternæ 6, necessariæ 106, fenestræ majores forinsecus 2066.

(2) *Lib. de Mirab.* Septimiana ubi septem laudes fuerunt factæ Octaviano.

(3) *Lib. de Mirabilibus* habet eosdem arcus, paucis mutatis. *Ordo romanus* XI, apud Mabillon, habet arcum Flamineum, arcum aureæ, arcum Theodosii, Valentiniani et Gratiani, arcum manus carneæ, arcum Nerviæ (*sic*), arcum triumphalem Titi et Vespasiani, arcum triumphalem Constantini, arcum triumphalem inter templum fatale et templum Concordiæ. *Descriptio*

Luciam matronam pro fide Christi in urbe Roma cruciabat, jussit eam extendi ad verbera, ut fustibus mactaretur. Et ecce qui eam cedebat factus est lapideus, manus autem eius carnea remansit usque nunc. Propter hoc vocatur nomen loci illius « ad manum carneam » usque in vii. (a) diem (1). Arcus aureus in Capitello (b). Therme Antoniane, Tyberiane, Nepotiane, Domitiane, Maximiane, Liciniane, Dioclitiane, Olipiadis (c), Agrippiane, Alexandrine.

De palatiis. Palatium magnum monarchie (d) orbis, in quo sedes et caput totius mundi est, et palatium Cesarianum in Pallanteo. Palatium Romuli juxta tugurium Faustuli. Palatium Lateranense fuit Neronis, dictum a latere septemtrionalis plage, in quo situm est, vel a laterrana, quam Nero peperit : in quo palatio nunc est magna ecclesia sita. Palatium Susurrianum (e) est modo ecclesia Sancte Crucis. In palatio Romuli sunt due hedes (f) pietatis et concordiae, ubi Romulus posuit statuam suam auream, dicens : « Non cadet, donec virgo pariat. » Statim, ut Virgo Maria peperit, illa corruit (2). Palatium Trajani et Adriani ubi est colupna. Palatium Antonini, ubi est alia colupna. Palatium Neronis, in quo requiescunt corpora apostolorum Petri et Pauli, Symonis et Jude. Palatium Camilli. Palatium Julii Cesaris, ubi ipse requiescit. Palatium Cromatii (3). Palatium Eufimiani. Pala-

(a) Hunc. — (b) Capitolio. (Cf. *Lib. de Mirab.*) — (c) Olympiadis. — (d) Monarchiæ. — (e) Sessorianum. — (f) Ædes.

regionum : Arcus Severi, arcus Titi et Vespasiani, arcus Recordationis, arcus Constantiui, arcus Sancte Agathe.

(1) Miraculum sanctæ Luciæ deest apud *Lib. de Mirab.*

(2) Cf. Gotfrid. Viterb. *Pantheon historicum,* XV. *Lib. de Mirabilibus.*

(3) *Ordo romanus*, XI : palatium Cromatii. Palatium Trajani, id est forum Trajani. Palatium Neronis, id est circus Neronis. Palatium Titi et Vespasiani foris Romam ad catacumbas, id est circus Caracallæ. — *Lib. de Mirab.:* theatrum Titi et Vespasiani. — *Descriptio regionum :* Therme Trajani, Alexandrine, Constantini, Sallustiane, Commodiane, Antoniniane, Diocletiane. Palatium Trajani, Neronis, Pilati, palatium juxta Jerusalem.

tium Titi et Vespasiani foris Romam ad catacumbas. Palatium Domitiani in transtiberin, ad micam auream.

Item de Theatris. Theatrum Pompeii ad Sanctum Laurentium. Theatrum Antonini juxta pontem Judeorum (1). Theatrum Alexandri juxta Sanctam Mariam rotundam. Theatrum Neronis juxta monumentum Adriani imperatoris (2).

Foris portam Appiam ad templum Martis decollatus est sanctus Systus. Intus portam arcus stelle, regio fasciole, ad Sanctum Neronum (*a*). Vicus carnarius ad Sanctum Georgium, ubi est domus Lucilli, et est ibi velum aureum. Aqua Salvia ad Sanctum Anastasium, ubi decollatus est sanctus Paulus. Ortus (*b*) Lucine ubi est ecclesia Sancti Pauli, in qua ipse requiescit. Interludere (*c*), id est, inter duos ludos, id est, clivus Scauri, qui est inter amphiteatrum et stadium. Ante Septa solis (*d*) est cloaca ubi jactatus fuit sanctus Sebastianus, in qua inventum est corpus eius pendens in gaipho (*e*), id est in uncino. Gradus Eliogabali in introitu palatii in insula Calemitana (*f*), post Sanctam Trinitatem. Arcus stillans post Septa solis (*g*). Arcus Aventinus inter Aventinum et Albiston, qui locus ideo nominatur Albisto, quia albestole ibi fiebant pro imperatore (3). In Tellure, id est in cannapara, fuit domus Telluris. Privata Mamertini est ante simulacrum Martis. Via Cornelia per pontem Milvium et exit in strata. Via Aurelia juxta Girolum. Vicus Latericii ad

(*a*) Regio Fastiolæ ad Sanctum Nereum. Cf. *Lib. de Mirab.* — (*b*) Hortus. — (*c*) Interludo. Cf. *Lib. de Mirab.*, et Anastas., *Vitæ pontific.*, in S. Cornelio. — (*d*) Septemsolia. (Cf. *Lib. de Mirab.*) — (*e*) Gumphо, græce, γόφμφ. — (*f*) *Lib. de Mirab.* Cathemata. — (*g*) Septemsolia.

(1) *Lib. de Mirab.* Theatrum Antonini, id est Marcelli. *Ordo romanus* habet theatrum Pompeii et theatrum Antonini. — *Descriptio regionum :* Theatrum Pompeii.

(2) Hic pauca deesse videntur. Sequitur de variis locis tum profanis, tum sacris.

(3) Deest apud *Lib. de Mirab.*

S. Praxedem. Vicus Patricii ad Sanctam Prudentianam (*a*). Basilica Jovis ad Sanctum Quiricum. Therme Olimpiadis, ubi assatus est sanctus Laurentius impanis perna (*b*). Circus Flamineus ad pontem Judeorum. In transtiberim templum Ravinnatium (*c*), ubi sancta Maria effundens oleum. In templo Pacis iuxta Lateranum, a Vespasiano imperatore et Tito filio eius recondita est archa testamenti. In qua sunt hec: ani. (*d*) aurea, mures aurei, tabule testamenti, virga anû (*e*), urna aurea habens manna, vestes et ornamenta Aaron, candelabrum aureum cum vij. lucernis tabernaculi, septem candelabra, septem cath. (*f*) argentee, mensa proposita (*g*), s. turibulum aureum, virga Moysi cum qua percussit mare, mensa aurea, panes hordacei, vestis inconsutilis, circumcisio, sandalia, vestimentum sancti Io. Baptistae, forcipes unde fuit tonsus sanctus Io. Evangelista (1).

De pontibus. Pons Milvius, Adrianus, Neronianus ad Sassiam, Antonini in arenula, Fabricii in ponte Judeorum; Felicis Graciani pons inter insulam et transtiberim; pons senatorum Sancte Marie, pons Theodosii in riparmea (*h*), pons Valentiniani. Tria sunt privata publica: unum sub Capitolio, alterum privata Mamertini, tertium foris portam Appiam juxta templum Martis.

De cimiteriis. Cymiterium Calopodii (*i*) ad Sanctum Pancratium. Cimiterium Sancte Agathe ad egrolum (*k*). Cimiterium Ursi ad portesam. Cimiterium Sancti Felicis Calisti iuxta catacumbas. Cimiterium Pretextati, intus portam Appiam ad Sanctum Apollinarem. Cimiterium inter duas lauros, ato (*l*)

(*a*) Pudentianam. — (*b*) In Panis-perna. — (*c*) Ravennatium. — (*d*) *Sic*. — (*e*) *Sic*. — (*f*) *Sic*. — (*g*) Propositionis. — (*h*) In ripa marmorea. Cf. *Lib. de Mirabilibus*. — (*i*) Calepodii. — (*k*) Girolum. Cf. *Lib. de Mirab*. — (*l*) Ad. Desunt duo aut tria verba.

(1) Quæ in arca continentur desunt apud *Lib. de Mirab.* — Circi Flaminei mentio fit *in Descriptione regionum*.

Sanctam Helenam. Ad Ursum pileatum ad Sanctam Bibianam. In agrum (*a*)... ad Sanctum Laurentium. Cimiterium sancte Agnetis, fontis sancti Petri. Cimiterium Priscille ad pontem Sallarium (1).

De colupnis. Colupna Antonini coclidis habet in altum pedes clxxv, gradus cciij, fenestras xlv. Colupna Trajani coclidis habet in altum pedes cxxx, gradus clxx, fenestras xlv. Colossus amphiteatri habet in altum pedes sumissales cviij (2). Infra palatium Neronianum est templum Apollinis, quod dicitur sancta Petronilla, ante quod est basilica quae Vaticanum vocatur, mirifico musivo laqueata auro et vitro. Ideo dicitur Vaticanum, quia vates, id est sacerdotes, canebant ibi sua offitia ante templum Apollinis. Idcirco tota illa pars dicitur Vaticanum. Est ibi aliud templum quod fuit vestiarium Neronis, quod nunc vocatur Sanctus Andreas, juxta quod est memoria Julii Cesaris, idest agulia, ubi splendide cinis eius in suo sarcofago requiescit; ut sicut eo vivente totus mundus ei subiectus fuit, ita eo mortuo usque in finem seculi subicietur. Cujus memoria inferius ornata fuit tabulis ereis, et deauratis litteris decenter depicta : superius vero, ad malum ubi requiescit, auro et pretiosis lapidibus decoratur, ubi scriptum est :

« Cesar tantus erat (*b*) quantus et orbis ;
Sed nunc in modico clauderis antro. »

In paradiso Sancti Petri est cantarum, quod fecit Simechias (*c*), et colupnis porphireticis ornatu (*d*), queque tabulis marmoreis cum gafonibus (*e*) ereis et cenexe precioso colore cooperte (*f*), cum floribus, et delfinis ereis et deauratis aquam fundentibus. In medio cantari est pinea erea, que fuit cooper-

(*a*) In agro Verano, Cf. *Lib. de Mirab.* —(*b*) Eras. — (*c*) Symmachus papa. — (*d*) Ornatum. — (*e*) Gryphonibus. — (*f*) Connexæ, pretioso cœlo copertæ. Cf. *Lib. de Mirab.*

(1) *Lib. de Mirabilibus* habet novem alia cimeteriorum nomina.
(2) *Lib. de Mirab.*: Coliseus habet in altum pedes submissales CVII.

torium cum sim ne eres (a) et deauratis (b) super statuam Cybeles matris Deorum in foramine Pantheon (1). In qua pinea subterranea fistula plumbea subministrabat aquam ex for^a. sablatina (c), que toto tempore plena prebebat aquas per foramina nucum omnibus indigentibus (2), et per subterraneam fistulam quedam pars fluebat ad balneum imperatoris juxta mausoleum Cesaris. In naumachia est sepulcrum Romuli, quod vocatur metel (d), que fuit miro lapide tabulata, ex quibus factum est pavimentum paradisi, et graduum sancti Petri. Habuit circa se plateam Tiburtinum (e) xx pedum cum cloaca et flarali (f) suo : circa se habuit terebinta (g) Neronis, tante altitudinis quantum monumentum Adriani, muro (h) lapide tabulata, ex quibus opus graduum et paradisi peractum fuit; quod edificium rotundum fuit duobus gironibus sicut et monumentum; quorum labia erant cooperta tabulis lapides (i) pro stillicidiis; juxta quod fuit crucifixus beatus Petrus apostolus. Est ibi et memoria Adriani (3) imperatoris, mire magnitudinis et pulcritudinis templum constructum, quod totum lapidibus coopertum et diversis historiis perornatum est. In circuitu vero cancellis ereis est circumseptum cum pavonibus aureis et tauro, ex quibus fuere duo, qui sunt in cantario (k) paradisi. In iiij^or partes templi fuere iiij^or equi erei deaurati (4). In unaquaque fronte portae eree; in medio giro sepulcrum Adriani porphireticum, quod nunc est Lateranis, in quo sepultus est Innocentius papa ij^us (5); cuius coopertorium in paradiso beati Petri super sepulcrum pre-

(a) Cum simo æreo. Cf. *Lib. de Mirab.* — (b) Deaurato. — (c) Ex forma Sabbatina. — (d) *Lib. de Mirab.* : Medą. — (e) Tiburtinam. — (f) Florali. — (g) *Lib. de Mirabilibus* habet Tiburtinum. — (h) Miro. — (i) Lapideis. — (k) Cantaro.

(1) De cantharo S. Petri. Cf. Anastas. *Vitæ pontific.*

(2) Aquæ Sabbatinæ meminit Frontinus *de Aquæductibus.*

(3) *Lib. de Mirab.* castellum quod fuit templum Adriani. — *Ordo romanus :* Pontem Adriani ante templum ejus.

(4) *Lib. de Mirab.* Quatuor caballi deaurati.

(5) Sedit Innocentius *II* anno 1130.

facti (*a*). Inferius autem porte eree, sicut nunc apparent. In monumento vero porfiretico beate Helene sepultus est Anastasius iiij papa (1). Hec monumenta que diximus, omnia pro templis dedicata erant. Ad que confluebant romane virgines cum votis, sicut scribit Ovidius in libris Fastorum. Ad portam Flamineam fecit Octavianus imperator quoddam templum, quod vetavit (*b*) Augustorum, ubi sepelirentur Romani imperatores quod tabularium (*c*) fuit diversis lapididibus. Intus in girum est concavum per occultas vias. In inferiori giro sunt sepulture imperatorum. In unaquaque sepultura sunt littere ita dicentes: « Hec sunt et cinis enim imperatoris et victoriam quam fecit (*d*). » Ante quos stabat statua Dei sui, sicut in aliis sepulcris (2). In medio sepultorum est absida, ubi sedebat Octavianus. Ibique erant sacerdotes, suas ceremonias facientes. De omnibus namque provinciis orbi (*e*) terrarum, iussit venire unam cyrothecam plenam de terra, quam posuit super templum, ut esset in memoriam omnibus gentibus Romam venturis.

De templo Pantheon. Tempore quo Marcus Agrippa, prefectus romano imperio, Succinos (*f*), Sassones et alios occidentales populos subiugavit, cum iiij[or] legionibus, in reversione eius tintinabulum statue regni Persarum (3), que erat in Ca-

(*a*) Prefati. — (*b*) Vocavit. — (c) Tabulatum. — (*d*) *Lib. de Mirabilibus* habet: Hæc sunt ossa et cinis Nervæ imperatoris, et victoria quam fecit. — (*e*) Orbis. — (*f*) Suevos. Cf. *Lib. de Mirab.*

(1) Sedit Anastasius IV anno 1153.

(2) Hucusque concordat *Lib. de Mirabilibus* cum *Graphia* nostra, paucis mutatis. In iis quæ sequuntur multa differunt.

(3) Inde corrigendus *Lib. de Mirab.*, qui habet: Statuæ perfidæ. — Fabulam de Capitolii portentosis statuis habet anonymus Salernitanus ad ann. 886 apud Pertz *Script.*, III, 538. «Nam septuaginta statuæ, quæ (*sic*) olim Romani in Capitolio consecrarunt in honorem omnium gentium, quæ scripta nomina in pectore gentium, cujus imaginem tenebant, gestabant, et tintinnabulum uniuscujusque statuæ erat... et quæ gens in rebellionem

pitolio sonuit in templo Jovis et Monete. Nam uniuscujusque gentis statua erat in Capitolio cum tintinnabulo ad collum. Et si forte aliqua gens rebellionem meditasset, confestim tintinnabulum statue gentis illius commovebatur et sonabat, cognoscebantque illam gentem esse rebellem. Cujus tintinnabulum audiens sacerdos qui erat in speculo (*a*), in ebdomada vicis sue, nuntiavit senatoribus. Senatores autem hanc legationem Marco Agrippe prefecto imposuerunt. Quod renuens non se posse pati tantum negotium, tandem convictus, petit consilium trium dierum. In quorum termino, quadam nocte ex nimio cogitatu obdormivit, et apparuit ei quedam femina, que ait ei: « Agrippa quid agis, in magno cogitatu es? » Respondit: « Etiam domina. » Et illa respondit: « Confortare, et promitte mihi templum te esse facturum, quale tibi ostendo; et dico tibi si eris victurus. » Qui ait: « Faciam domina. » Que in illa visione ostendit ei templum in hunc modum. Et dixit ei: « Domina, que es tu? » Que ait: « Ego sum Cybeles mater deorum Fer libamina Neptuno, qui est deus marinus (1) ut te adiuvet: Hoc templum fac dedicari ad honorem Neptuni et meum, quia tecum eri mus, et vinces. » Agrippa letus exsurgens recitavit hoc in senatu, et cum magno apparatu navium et v legionibus ivit et vicit omnes Persas et sub tributo Romanorum redegit. Regrediensque Romam, fecit hoc templum, et dedicari eum fecit ad honorem Cybeles matris deorum, et Neptuni, et omnium demoniorum, et imposuit templo nomen Pantheon. Ad honorem cujus Cybelis fecit statuam deauratam, quam posuit in fastigio templi, super foramen, et cooperuit eam mirifico tegumento ereo deaurato. In huius autem templi fastigio stabant duo tauri erei deaurati (2).

(*a*) Specula.

consurgere conabatur contra romanum imperium, statua illius gentis commovebatur, et tiutinnabulum in collo illius resonabat. »

(1) Corrigendus *Lib. de Mirab.*, qui habet: Deus magnus.

(2) *Lib. de Mirab.* addit consecrationem templi a Bonifacio PP. IV° celebratam.

Ante palatium Alexandri, ubi nunc est conca, fuit templum Bellone, ubi fuit scriptum :

« Roma vetusta fui, sed nunc nova Roma vocabor.
Eruta ruderibus, culmen ad astra fero. »

Ad concam Parrionis (*a*) fuit templum Gnei Pompei, mire magnitudinis et pulcritudinis. Monumentum quoque illius, quod dicitur Maurentum (*b*), decenter ornatum, fuit oraculum Apollinis. Ecclesia sancti Ursi fuit secretarium Neronis. Ante sanctam Mariam in Aquire (*c*) fuit templum Helii (*d*) Adriani. In campo Martio templum Martis, ubi eligebantur consules, die kal. Julii, et morabantur usque in kal. Januarii. Si purus erat a crimine ille qui electus erat consul, firmabatur in consulatu. In hoc templo romani victores ponebant rostra navium, sed (*e*) quibus efficiebantur opera ad spectaculum omnium gentium. Juxta Pantheon est templum Minervae chalcidie. In Camiliano, ubi nunc est sanctus Cypiacus (*f*) fuit templum Veste; post sanctum Maurum, templum Apollinis; in calcerari templum Veneris; in monasterio domine Rose castellum aureum, quod fuit oraculum Junonis. In Capitolio fuerunt imagines fusiles omnium regum trojanorum et imperatorum (1). Capitolium erat caput mundi ubi consules et senatores morabantur ad gubernandum orbem. Cuius facies cooperta erat muris altis et firmis super fastigium montis, vitro et auro undique coopertis, et miris operibus laqueatis, ut esset speculum omnibus gentibus. In summitate arcis, super porticum crinorum (*g*), fuit templum Jovis et Monetae, in quo erat aurea statua Jovis, sedens in aureo trono. In Tarpeio templum asilum, ubi interfectus est Julius Cesar a senatu. Senatores, videntes Octavianum tante pulcritudinis, quod nemo oculos ejus intueri poterat, et tante prosperitatis et pacis, quod totum mundum sibi tributarium

(*a*) Parionis. — (*b*) *Lib. de Mirab.* habet : quod dicitur majus. — (*c*) Aquiro. — (*d*) Ælii. — (*e*) Ex. — (*f*) Cyriacus. — (*g*) Sic habet *Lib. de Mirab.*

(1) Deest apud *Lib. de Mirab.*

fecerat, dixerunt ei: «Te adorare volumus, quia deitas est in te.» Qui renuens, inducias postulavit. Et ad se sibillam tiburtinam evocans, ea que senatores dixerant recitavit. Que spatium trium dierum petiit. In quibus jejuniis et vigiliis vacans, tertio die dixit imperatori: « Hoc pro certo erit, domine imperator, quod tibi vaticinor.

Juditii signum tellus sudore madescet.

E celo rex adveniet per secla futurus; »

et cetera que secuntur. Itaque dum Octavianus sibillam attentius audiret, ilico apertum est celum, et splendor intolerabilis corruit super eum. Et vidit in celo virginem inestimabilis pulcritudinis, stantem super altare, tenentem puerum in brachiis, et miratus est nimis, vocemque de celo audivit dicentem: « Hec virgo conceptura est salvatorem mundi. » Rursumque aliam vocem de celo audivit: « Hec ara filii Dei est. » Et statim procidens in terram, adoravit. Quam visionem dum senatoribus retulisset, mirati sunt nimis (1). Alia vero die, dum populus dominum illum vocare decrevisset, statim manu et vultu repressit. Nec etiam a filiis suis dominum se appellari permisit, dicens:

« Cum sis (*a*) mortalis dominum me dicere nolo. »

Ante privatam Mamertini, templum Martis, ubi nunc iacet simulacrum eius. Ubi est sancta Martina, templum Fatale. Ad sanctum Adrianum, templum Refugii. Ad Sanctum Sergium, templum Concordiae. In Canapara templum Cereris et Telluris. Palatium Catiline, ubi est ecclesia sancti Antonini; juxta quam est locus qui dicitur Infernus, eo quod antiquo tempore ibi eructabat, magnam pernitiem Rome inferebat; ubi Marcus Circius (*b*) ut liberaretur civitas, responso suorum (*c*), armatus proiecit se, et clausa est terra. Sic civitas liberata

(*a*) Sim. — (*b*) Curtius. — (*c*) Deorum.

(1) De sibyllæ vaticinio nihil apud *Lib. de Mirab.*, præter hæc paucissima: « Duo templa simul juncta cum palatio, Phœbi et Carmentis, ubi Octavianus imperator vidit visionem in cœlo. » Hujus visionis mentionem facit Gottfrid. Viterb. *Pantheon historicum*, XV. Sed eadem reperitur fusius et iisdem verbis quibus utitur *Graphia urbis Romæ* in fragmento quod Muratorius edidit, *Antiquit. Ital.*, III, 879.

est. Ibi est templum Veste, ubi dicitur inferius draco cubare (1). In ecclesia sancti Comatis (a) est templum asilum. Retro fuit templum Pacis et Latone, superius templum Romuli; post sanctam Mariam novam, templum Concordie et Pietatis. Cartularium ideo dicitur, quia ibi fuit bibliotheca publica, ex ex quibus xxviij (2) fuerunt in urbe. Ante colossum templum Solis, ubi fiebant ceremonie, simulacro, quod stabat in fastigio Colossei, habens in capite coronam auream gemmis ornatam, cuius caput et manus nunc sunt ante Lateranum (3). Septisolium fuit templum Solis et Lune. Sancta Balbina in Albiston fuit mutatorium Cesaris. Ibi fuit candelabrum factum de lapide albeston (b), qui semel accensus et sub divo positus, nunquam aliqua ratione extinguebatur. Ibi etiam ymago domini post altare divinitus depicta, iuxta eam figuram qua dominus fuit in carne. Qui locus ideo dicitur albesta, quia ibi fiebant albe stole imperatorum (4). Circus prisci Tarquinii fuit mire pulcritudinis, qui ita erat grabatus (c), quod nemo Romanorum offendebat alterum in visione ludi. In summitate erant duo arcus per circuitum vitro et salvo (d) auro laqueati. Quando fiebat ludus, in medio erant duo agulie : minor habebat pedes lxxxvij, maior cxxij. In summitate triumphalis arcus, qui est in capite, stabat eques ereus et deauratus, qui videbatur facere impetu (e), ac si miles vellet currere equum. In alio arcu qui est in fine stabat alius eques ereus et deauratus similiter. Hi portati sunt a Constantino imperatore cum omni ornatu facto ex ere in Constantinopolim, Damasco et Alexandria (f). In palatio Neronis, quod ex latere et rana dicis Lateranum, sunt quedam miranda, sed non scribenda.

(a) Cosmatis. — (b) Asbeston. — (c) Gradatus. — (d) Fulvo. — (e) Impetum. — (f) Sic.

(1) Cf. *Acta S. Sylvestri* apud Jacob. de Voragine. Hinc etiam nunc vicina huic loco ecclesia nuncupatur *Sancta Maria libera nos a pœnis inferni.*

(2) *Lib. de Mirab.* habet XXVI.

(3) Hæc desunt apud *Lib. de Mirab.*

(4) Hæc desunt apud *Lib. de Mirab.*, ubi tamen multa alia fusius et prolixius habentur de quibusdam templis quæ Noster omittit.

In campo lateranensi est quidam caballus ereus, qui dicitur Constantini, sed non est ita. Qui autem voluerit veritatem cognoscere, hoc relegat. Tempore quo consules et senatores rempublicam administrabant, quidam rex potentissimus contra auream urbem veniens, ex parte Lateranis illam obsedit, multa strage et bellis Romanos affligens. Tunc quidam armiger magne forme et virtutis, audax et prudens, surrexit et dixit senatoribus et consulibus : « Si esset qui de hac tribulatione nos liberaret, quid a senatu promereretur ? » Qui respondentes dixerunt ei : « Quicquid ipse poposcerit, mox obtinebit. » Qui ait : « Date mihi xxx sexternos (*a*), et memoriam mei facitis (*b*) post peractum bellum, et equum ereum deauratum. » Qui promiserunt se facturos sicut ipse petierat. Qui ait : « Media nocte surgite, et armatos (*c*) super muros urbis state in specula, et quecumque dixerim facietis. » Quod cum fecissent, equum sine sella conscendens, tulit falcem. Nam per plurimas noctes viderat regem ad requisita naturae, ad pedem cuiusdam arboris venientem, in cuius adventum cocobaia (*d*), que erat in arbore statim cantabat. Armiger autem urbem egressus fecit herbam, quam in fasce religatam ritu scutiferi ante se portabat ; et statim ut avem cantantem audivit, accessit propius : cognoverat enim regem ad secessum venisse. Ivit contra eum, qui iam peregerat necessarium. Hii autem qui cum rege erant, putantes illum esse de suis, ceperunt clamare ut de via recederet. Armiger autem, illorum verba producens (*e*), irruit super regem, eumque apprehendens per capillos, portavit usque ad muros civitatis. Romani vero, fortune eventum videntes, urbem egressi, alios occiderunt, alios in fugam miserunt, et spolia eorum ceperunt. Sicque ad urbem regressi, quod armigero promiserant persolverunt, scilicet xxx sexternos, et equum ereum deauratum pro memoria, sine sella, ipso desuper residente, extenta manu dextera, qua ceperat regem. Ipsum quoque regem, qui parve persone fuerat, retro

(*a*) Sextertios. — (*b*) Faciatis. — (*c*) Armati. — (*d*) *Lib. de Mirab.* habet : coconaia. — (*e*) Pro parvo ducens.

ligatis manibus, sicuti eum ceperat, sub ungula equi memorialiter destinaverunt, et in capite equi memoria cocabaie, ad cuius cantum ceperat regem (1).

In Exquilino monte fuit templum...(*a*)... qui nunc vocatur Cimbrum, eo quod Cimbros deiecit. Ubi nunc est sancta Maria ad presepe, fuit templum Cybeles. Templum Veneris ad sanctum Petrum ad vincula. Ad sanctam Mariam in fontana templum Favan (*b*), quod simulacrum locutum est Juliano et decepit eum. In ulio montis (*c*) templum Iovis et Diane, quod nunc vocatur mensa imperatoris. Super palatii Constantii (*d*), ubi in palatio fuit templum Saturni et Bachi, ubi nunc iacent simulacra eorum. Ibi juxta sunt caballi marmorei. Ad quid autem homines et caballi facti sunt nudi, audi; et quid sint audi, quod ante caballos quedam femina serpentibus circumdata sedet, habitis (*e*) concam ante se. Temporibus Tyberii imperatoris, venerunt Romam duo philosophi juvenes Proxitelus et Fibia (*f*). Quos imperavit (*g*) ad se evocans, de eis (*h*) : « Cur nudi inceditis? » Qui responderunt : « Quia omnia nobis nuda et aperta sunt, et pro nihilo mundum tenemus. Idcirco nudi incedimus, et nihil possidemus. Quia quicquid tu in secreto dixeris nobis aperta (*i*) est, usque ad unum verbum. » Quibus imperator ait : « Si quod dixistis impleveritis, quodcumque pecieritis tribuam. » Tum illi : « Nullam pecuniam, sed nostram memoriam postulamus. » Altera autem die adveniente, per ordinem retulerunt imperatori quicquid in illa preterita nocte consiliatus est. Ob quam rem fecit eis promissa, prelibatam memoriam eorum sicut postulaverant; equos videlicet nudos qui calcant terram, id est potentes huius seculi principes, qui dominantur in hominibus huius mundi. Veniet rex potentissimus qui ascendet super equos, id est su-

(*a*) Marii. — (*b*) Fauni. — (*c*) Ilio monte. Cf. *Lib. de Mirab.*: « Ilius mons idem ac Quirinalis. » — (*d*) Palatium Constantini. — (*e*) Habens. — (*f*) Praxiteles et Phidias. (*g*) Imperator. — (*h*) Dixit eis. — (*i*) Apertum.

(1) Eadem fabula narratur apud *Lib. de Mirab.*, sed multis mutatis, tum verbis, tum rebus. *Descriptio regionum* memorat equum Constantini.

per potentiam principum huius seculi. In hoc seminudi, quod stant juxta equos, et altis brachiis, et replicatis digitis, numerant ea que futura sunt. Et sicut ipsi nudi sunt, ita omnis mundialis scientia nuda et aperta est mentibus eorum. Femina circumdata serpentibus sedet, habens concam ante se, signat predicatores qui predicabunt eam, ut quicumque ad eam ire voluerit, nequaquam possit, nisi prius lavetur in conca illa (1).

Juxta scolam Grecam palatium Lentis (*a*). Ad gendellas (*b*) templum Solis. Ubi est Sanctus Stephanus rotundus, fuit templum Fauni. In elephanto templum Sibille, et templum Ciceronis, ubi nunc est domus filiorum Petri Leonis (2). Ibi est carcer Tullianus, ubi est ecclesia sancti Nicholai : ibi juxta templum Jovis, ubi fuit pergula aurea. Ad Sanctum Angelum templum Severianum. Ad Vellus aureum, templum Minervae. In ponte Judeorum, templum Fauni. Ad Sanctum Stephanum in piscina, palatium Cromatii prefecti, et templum quod dicebatur olovitreum, totum factum de cristallo et auro per artem mechanicam, ubi erat astronomia cum omnibus signis celi, quod destruxit sanctus Sebastianus cum Tiburtio filio Cromatii. Transtiberim (*c*) nunc est Sancta Maria, fuit templum Ravennatium, ubi terra manavit oleum tempore Octaviani imperatoris : quod fuit domus meritoria, ubi merebantur milites, qui gratis serviebant in senatu. Sub Janiculo templum Gorgonis. In insula templum Jovis et Hesculapii, et corpus sancti Bartholomei apostoli (3).

(*a*) Lentuli. — (*b*) Gradellas. Cf. *Lib. de Mirab.* — (c) Ubi.

(1) Eamdem fabulam habet *Lib. de Mirab.*, paucis mutatis : Femina circumdata serpentibus, sedens et habens concham ante se, significat Ecclesiam multis scripturarum voluminibus circumdatam, quam quicumque audire voluerit non poterit, nisi prius lavetur in concha illa. » — *Descriptio regionum* mentionem facit caballorum marmoreorum.

(2) Domum filiorum Petri Leonis non memorat *Lib. de Mirab.* — *Ordo romanus* habet templum Ciceronis.

(3) Quæ sequuntur usque ad verba : primicerius, id est prima manus, desunt apud *Lib. de Mirab.* — *Ordo romanus* habet : Palatium Cromatii, ubi fuit holovitreum.

Hec et alia multa templum (*a*) et palatia imperatorum, consulum, senatorum, prefectorum, que tempore dictatorum in hac aurea urbe fuerunt; sicut in priscis annalibus legimus, et oculis nostris vidimus, et ab antiquis audivimus, quanto (*b*) essent pulcritudinis, auri, argenti, eris, heboris, ac preciosorum lapideum (*c*) scriptis ad posterum memoriam..... melius..... reducere curavimus.

His itaque prelibatis, nomina et dignitates illorum qui in excubiis imperialibus perseverant describamus. Comes Cesariani palatii, qui est supra comites qui sunt in mundo, et cui palatii cura commissa est, habet sub se duos comites, comitem prime et comitem secunde cohors (*d*). Prima cohors habet milites DLV, qui debent vigilare et custodire imperatorem usque ad mediam noctem. Secunda cohors similiter habet milites DLV, qui similiter vigilant et custodiant imperatorem usque ad diem. Comes autem Cesariani palatii dictator Tusculanensis est. Primicerius palatii habet curam de clavibus totius palatii, et esse (*e*) honorabilis apud imperatorem, et die noctuque debet existere in palatio. Primicerius, id est prima manus, chera enim grece, latine prima, manus dicitur, quod apud Grecos papia vocatur (*f*). Secundicerius, id est, secunda manus : apud Grecos vocatur deptereû (*g*). In palatio honorabilis est, et ibi debet esse die nocteque. Corone et omnium vestimentorum, que per festivitates miluuntur (*h*) debet habere curam. Nunculator (*i*), id est questor, debet habere curam de viduis et orphanis, et omnibus xenodochiis; et apud eum debet disputari de testamentis. Primus defensor debet habere homines sub se, qui defendant sedere (*j*) imperii. Archarius, qui ab archano dicitur, debet scire secreta consilia imperatoris, et colligere ocasum (*k*) de provinciis. Sacellarius debet habere curam monasteriorum et ancillarum

(*a*) Templa. — (*b*) Quantæ. — (*c*) Lapidum. — (*d*) Cohortis. — (*e*) Est. — (*f*) Locus corruptus sic restituendus : « Chera enim grece manus dicitur, latine prima quod apud Græcos prota vocatur. » — (*g*) Deuteros. — (*h*) Induuntur. — (*i*) Nomenclator. — (*j*) Sedem. — (*k*) Censum.

Dei, et in festivitatibus introducit honores aut imperatorem. Protoscrinarius, id est primus scriniariorum. Bibliothecarius apud Grecos dicitur logotheta. Referendarius debet renuntiare inscriptum est (*a*) ad imperatorem (1). Kymiliarchus dicitur custos et conservator omnium vasorum imperialium. Consules in unaquaque provincia ab imperatoribus constituti sunt, ut subditos suos consilio regant, et non amplius nisi per annum consulatum teneant. Proconsul vicem consulis agant (*b*); et procuratam (*c*) vicem curatoris exequatur. Dictator per quinque annos imperium tenet, maior quam consul, et secundus post imperatorem. Dicti autem dictatores, quasi principes, et preceptores, et magistri populi. Patricii ita provideant reipublicae, sicut patres filiis. Pater autem et custos imperii, patricius et dictator est (2).

De scena et orcistra (*d*). In scena que fit intra theatrum in modum damus (*e*), cum pulpito, quod arcitra (*f*) vocatur, cantant... histriones et mimi. In orcistra vero saltator saltat, et due (*g*) inter se disputant. In ea poete, comedi et trigedi (*h*) ad certamen conscendunt. Hisque canentibus, alii gestus edunt virorum et feminarum.

De offitiis scene (3). Offitia scenica: tragedi, comedi, themedici (*i*), histriones et saltatores. Traiedi antiqua et facinora sceleratorum regum populo expectanti (*j*) luctuoso carmine cantant. Comedi vanorum (*k*) acta dictis aut gestu cantant, et virginum mores et meretricum in suis fabulis exprimunt.

(*a*) Renuntiare quod scriptum est ad imperatorem. — (*b*) Agat. — — (*c*) Procurator. — (*d*) Orchestra. (*e*) Domus. (*f*) Orchestra. — (*g*) Duo. (*h*) Tragedi. — (*i*) Thymelici. (*j*) Spectanti. — (*k*) Privatorum.

(1) Hucusque conferendus *Liber de Mirabilibus* cum *Graphia aureæ urbis Romæ*: quæ sequuntur apud *Librum de Mirabilibus* omnino desunt.

(2) Confusio rerum et temporum ætatem scriptoris arguit jam seram et barbaram.

(3) Verba de scena et officiis scenæ pene ad litteram ex Isidori *Origin.* lib. XVIII, cap. 44 et seq. excerpta sunt.

Thomelici (*a*) in organis et lires (*b*) exprimunt ad citharas. Thomelici stantes vero in orcistra, cantant super pulpitans (*c*), quod temela (*d*) vocatur. Histriones, muliebri indumento amicti, gestus impudicarum et pudicarum feminarum exprimebant, et saltando res gestas et historias demonstrabant. Mimi res humanas imitantur, et habuit (*e*) suum auctorem. Saltatores in scena ludunt, et gestu et corporis fluxu dissoluti, vocibus, modis, organis et liris transibunt (*f*). In amphiteatrum (*g*) pugnant gladiatores : ibi romanum usum diverso modo contradiscunt (*h*). Ibi vero intra se aut gladiis aut pugnis otiantes (*i*), nunc contra bestias incedentes, ubi non odio, sed premio illicti subeant ferale certamen.

De coronis imperatorum (1). Sicut Cesar a cesarie dicitur, et Augustus ab augendo, et consules a consulendo, et dictatores a dictando, sic et imperator dicitur ab imperando, et ycumenicon (*j*) ab universalitate, et monocrator appellatur a singularitate. Monos namque grece, latine dicitur unus et singularis. Cratos, grece, latine princeps. De coronis autem imperatorum, que et quales, quanteque antiquitus fuerint, vel a quibus invente, et quid significent videamus. Prima corona est de herba appii (*k*), de qua Hercules coronatus est. Sicut enim appium resistit venenis, ita imperator de orbe venena malicie et nequicie debet expellere et eradicare. Secunda de oleastro. Oleon grece, latine misericordia interpretatur. Ostendit quia semper imperator debet superexaltare misericordiam juditio. Et si quando in aliquam (*l*) mortis sententiam intorserit, sicut Theodosius imperator constituit, usque ad quinquagesimum debet differri sententia, et prestolari eius clementia. Quod si in aliquem damnatum imperator

(*a*) Thymelici. — (*b*) Lyris. — (*c*) Pulpitum. — (*d*) Thymele. — (*e*) Habent. — (*f*) Transigunt. — (*g*) Amphitheatro. — (*h*) Armorum usum condiscant. Cf. Isidor. *Orig.*, XVIII, 51. — (*i*) Certantes. — (*j*) Icumenicos. — (*k*) Apii. — (*l*) Aliquem.

(1) Quæ hic traduntur de coronis imperatorum nobis prorsus nova et inedita visa sunt.

aciem oculorum suorum verterit, ab imminenti statim periculo liberabitur. Tertia populea : quia sicut folia ejus ab una parte sunt alba, ab altera viridia, ita imperator nocte dieque pro romani orbis statu invigilare (*a*) : hanc similiter Hercules adinvenit. Quarta est quercea, de qua Romulus coronabatur : quia sicut quercus glandes gignit, unde homines primum vixerunt, ita imperator omnium hominum curam ac si filiorum suorum agere debet, et ob id pater patriae appellatur. Quinta corona est laurea, de qua senatores cum laudibus victorum imperatorum capita coronant ; que numquam deponit viriditatem ; de qua semper imperatores coronabantur. Sexta est mitra, qua Janus et reges Trojanorum usi sunt, per quam innuitur quod monocreator (*b*) que ante et que retro sunt sollicita mente advertere (*c*). Septima est frigium (*d*) ad imitationem regni trojani, de quo romanum imperium processit : nam frigium reges trojani ferre soliti erant. Octava ferrea, quia (*e*)..... Pompeius, Julius, Octavianus atque Trajanus, cum Romanis, per ferrum subjugaverant totum orbem terrarum. Nona de pennis pavonum, quam qui fert, primus omnium est. Sicut enim avis ad alta sustolitur, ita romanus imperator superiorem qui sub celo est obtinet principatum. Hanc pontifex ycumenicon ferre solitus est auctoritate imperiali. Decima corona est aurea, gemmis et margaritis ornata ; quia sicut aurum reliquis metallis splendidius est, et quo plus aere repercutitur plus fulget, ita imperator omnibus hominibus qui sub celo sunt, clarissimus, illustrissimus, splendidissimus. Hanc Dioclitianus imperator, ursa (*f*) aurea corona regis Persarum, primus romanis imperatoribus tradidit ; et primus aurum et gemmas, in vestimentis et calciamentis inseruit. Habet autem corona in circuitu suo scriptum :

« Roma caput mundi regit orbis frena rotundi. »

Ad indumenta imperialia veniamus, et primo de clamide.

De vestibus imperatorum. Clamis est vestis, que ex una

(*a*) Debet invigilare. — (*b*) Monocrator. — (*c*) Debet advertere. — (*d*) Phrygium. — (*e*) Pauca desunt. — (*f*) Visa.

parte induitur, neque consuitur, sed aureis fibulis infrenatur. Toga forma est rotundum (*a*), et effusione, et quasi inundate (*b*) sinu, et sub dextro veniens, super humerum sinistrum ponitur. Cujus similitudinem in operimentis simulacrorum vel picturarum aspicimus, easque statuas togatas vocamus. Toga autem imperator et Romani in pace utuntur; belli autem tempore paludamentis. Mensura autem toge juste sex (*c*)..... habet. Trabea imperatoris est toge species ex purpura et cocco, qua operti imperatores procedere debent. Hanc primum Romulus adinvenit ad discretionem regum habitus. Trabea autem dicta, quod in majorem gloriam imperatorem transferat, et ex tunc et in posterum amplioris honoris dignitate beatum faciat, et monocratorem omnium designat (*d*). Paludamentum imperatoris est insigne pallium, cocco, purpura et auro distinctum. Est autem pallium bellicum, quod eo indutus imperator manifestat bellum futurum; paludamentum vero ciclada (*e*) circumtextum est et rotundum (1). Imperator ferat camisum, ex subtilissimo et candidissimo bisso contextum, cum aurea bulla, ornatum a pedibus ad mensuram brachii in circuitu de auro frigio. Habeat et tunicam coccineam auro, gemmis et margaritis pretiosis ornatam, a scapulis, collo, pedibus et manibus habens ad pedes lxxij tintinabula, totidemque mala punica aurea. Balteum, idest strophium imperatoris sit factum ex auro et lapidibus preciosis, habens lxxij tintinabula ad similitudinem floris mali punici facta, et semicinthia (*f*) aurea eodem modo facta, et in utroque capite baltei rotam auream, lapidibus preciosis et margaritis ornatam, habens in circuitu rote scriptum:

« Roma caput mundi regit orbis frena rotundi. »

In medio vero rote sit sculpta triphara (*g*) thema orbis :

(*a*) Rotunda. — (*b*) Inundante. — (*c*) Ulnas. Cf. Isidor., *Origin.*, XIX, 24. — (*d*) Designet. — (*e*) Locus corruptus. Isidor., *loc. cit.* : « Circumtextum est quod græce cyclas... circumtextum autem dictum quia rotundum est pallium. — (*f*) Semicinctia. — (*g*) Sculptum triforio.

(1) De toga, trabea, et paludamento, Cf. Isidor. *Origin.*, XIX, 24.

Asia, Africa, Europa. Dalmatica imperatoris est diarodina (*a*) ex auro frigio cum aquilis aureis, et margaritis compactis ante et retro, habens in se ccclxv tintinabula aurea. Hepyloricum (*b*) imperatoris oxydeauxitum (*c*) sit factum cum aquilis et margaritis fabrefactis, ante et retro. Mantum aureum imperatoris habeat zodiacum aureum, ex margaritis et lapidibus preciosis compactum : in cujus fimbria sunt ccclv tintinabula aurea, ad similitudinem floris mali punici facta, totidemque mala punica. Habeat et zancas aureas, cum aquilis iiij[or] ex margaritis compactis, quarum cinctoria sunt de auro et preciosis lapidibus et margaritis, habentes xxiiij[or] tintinabula aurea ad similitudinem floris mali punici facta. Calcei imperatoris sint de auro frigio (*d*), et margaritis ac lapidibus preciosis, de quibus inibi sint facte aquile et leones et dracones (1).

De loro et frigio imperatoris. Habet autem imperator lorum in collo et frigium in capite, nec non torquem auream, armillas, brachialia et dextralia.

De anabulo imperatoris. Habet autem supra omnia vestimenta sub mantu, anabulum (*e*) aureum, gemmis et margaritis pretiosis ornatum, quod summum est omnium indu-

(*a*) Diarrhodina. — (*b*) Epiloricum. — (*c*) Oxydeauratum. — (*d*) Fulvo (?) — (*e*) Anaboladium.

(1) Quidquid hic legitur de vestitu et ornatu imperatorum mihi novum et prorsus ineditum videtur. *Semicinctia*, prætenta ventri castula (gallice *tablier*) ; aut orarium, quod auro et gemmis distinctum, ad dextrum femur a cingulo dependens conspicitur in græcanicis figuris. *Triforium*, limbus vel ornamentum ad imaginem triforii seu porticus. *Diarrhodina*, seu rosei coloris intensioris. *Epiloricum*, vestis quæ loricæ superinduitur. *Oxydeauratum*, ὀξυχρύσεος, auro resplendente inauratum. Cf. Petri Diaconi Regest., 146 : « Misit unum epiloricum de dorso suo oxydeauratum. » *Zancæ* seu *tzangæ*, calcei seu cothurni. Ducange, *ad hæc verba*. Cf. Constantini Porphyrogenet. lib. de cærimoniis *aulæ Byzant.*, lib. I, cap. 37. Πῶς ἀλλάσσουσιν οἱ δεσπόται ἐν ταῖς ἑορταῖς.

Nemo non animadvertet tintinnabula ad imitationem solemnis ornatus hebræorum pontificum esse usurpata.

mentorum, sine quo nunquam aliquando debet proferre sententiam, alioquin irrita erit (1).

De tropheo et triumpho, et quid distat inter tropheum et triumphum (2). Si hostem imperator fugaverit, habebit tropheum : si occiderit, habebit triumphum. Plene enim victorie debetur triumphus; semiplene tropheum, quia nundum (*a*) plenam victoriam est consequutus. Non enim obtinuit, sed fugavit exercitum.

De tranquillo triumpho imperatoris. Tranquillum autem triumphum appellatur, quando imperator triumphans auream urbem ingreditur (*b*)..... juditio honoratur.

De triumphali processione imperatoris. Triumphans imperator, coronatus lauro et amictus purpura, ante senatum populumque (*c*)... Ex eo quod soliti erant reges Trojanorum, unde Romani originem ducunt.

De aurea palma. Si autem imperator conflictu vicerit, aurea palma coronari debet : quia palma stimulos habet. Ideo enim palmam portat in manibus ob insigne victorie. Et quia obpansis est nimis (*d*), in modum palme hominis, procero et decoro virgultu (*e*), diuturnisque vetusta (*f*) frondibus, et folia sua sine ulla successione conservans.

De purpura et palma et toga et scipione et aquila imperatoris. Si sine conflictu fugientem postraverit, lauro coronatur, eo quod arbor sine spinis est. Nam et purpuream et palmatam togam triumphans Augustus utitur, ferens sceptra

(*a*) Nondum. — (*b*) Tripartito. Cf. Isidor., XVIII, 2. — (*c*) Pauca desunt. — (*d*) Ramis. — (*e*) Virgulto. — (*f*) Venusta.

(1) *Anaboladium* numeratur inter vestes pontificales et habetur pro amictu vel fanone.

(2) Cf. Isidor. *Orig.*, XVIII, 2.

in manum ad imitationem victorie Scipionis. Super scipionem aquilam auream cum gemmis (a) oculis ferre debet ob inditium; quia sicut aquilam omnibus avibus volat (b), ita imperator per victoriam omnium ore ad superna extollitur (1).

De diarodino (2) *imperatoris et laberintho* (c) *aureo facto in eo.* Unde diarodino utitur ad imitandum divini ignis effigiem, qui semper ad alta extollitur, et quia per sanguinem Romani subjugaverunt orbem terrarum. Habeat et in diarodino laberinthum fabrefactum ex auro et margaritis, in quo sit Minotaurus, digitum ad os tenens ex smaragdo factus, quia sicut non valet quis laberinthum scrutare, ita non debet consilium dominatoris propalare. Habet autem imperator cum aquila et pallam (d) auream in manibus suis, sicut constituit Octavianus imperator, propter nationes sibi in cuncto orbe subjectas, ut malum figuram orbis designet.

De buccinis et diversis generibus musicorum imperatorem comitatum (e). Sint autem in expeditione eius buccine, tube, classica, cornua, tympana, et omnia genera musicorum, et omnia genera armorum.

De ordinatione militum. Milites calcaria accipiunt a tribuno, loricam a dictatore, lanceam et scutum a capidoctore (f), caligas ferreas a magistro militie, galeam cristatam a cesare, cingulum militare cum signis, gladium, anulum, armillas, torques et dextralia ab imperatore.

Differentia (g)..... Clipei sunt maiores scuti; scuta sunt

(a) Gemmeis. — (b) Aquila omnibus avibus antevolat. — (c) Labyrintho. — (d) Pilam. — (e) Comitantium. — (f) Capiductore. — (g) Clypeorum, scutorum, etc.

(1) Cf. Isidor. *Orig.*, XVIII, 2 : quem Noster excerpit quibusdam mutatis, paucis additis.

(2) *Diarrhodinum*, id est pallium diarrhodini coloris.

quae in medio habent umbonem, id est, umbilicum. Equites ferunt scuta : pedites autem clipeos; ancilia sunt brevia et rotunda scuta. Pelta (*a*) sunt brevia scuta in modum lune medie facta (1).

De equis. Equorum tria sunt genera : unum generosum, preliis et omnibus aptum, alterum gregarium, ad vehendum, non ad equitandum aptum, tertium ex permixtione diversi generis ortum, ut mulus, qui iugo pistorum subactus, molendo tardus ducit in giro molas. Colores autem eorum diversi sunt : vadius, aureus, roseus, mirteus, ceruleus, gelbus (*b*), glaucus, scutulatus, canus, candidus, albus, gutratus (*c*), niger (2).

De eunuchis (3). Eunuchorum multa sunt genera. Alii dicuntur falcati, quibus falce aurea vel argentea virilia abscinduntur, alii ynguanarii (*d*), alii sudones (*e*), alii thomii (*f*). Eunuchus dicitur cubicularius, latine camerarius : a greco, quod est eune, et latine sonat lectus, sive cubiculum, ab eune et echo, id est habeo : ut sit eunuchus qui lectum habet, vel cubile, id est prepositus lecti (*g*) vel cubili; sicut cliducos qui claves habent. Cum itaque integri viri tale administrarent offitium, postmodum principes metuentes uxorum corruptiones, excogitaverunt evirationis diversa genera, eunuchi nomine remanente. Et quidam dicuntur spadones, quibus testes abrupti sunt vel avulsi, a greco verbo quod est span, quod est abrumpere vel avellere. Alii dicuntur thomii quibus testiculi cum cardudo (*h*) abscissi sunt, a verbo temno, quod

(*a*) Peltæ. — (*b*) Gilvus. (*c*) Guttatus. — (*d*) Inguinarii. — (*e*) Spadones. (*f*) Tomii. — (*g*) Lecto. — (*h*) Cadurco.

(1) Cf. Isidor. *Origin.*, XVIII, 12.
(2) Cf. Isidor. *Origin.*, XII, 1.
(3) Quæ de eunuchis memorantur nec apud Isidorum, nec in libro *De Mirabilibus* reperias. Mihi prorsus nova sunt. Cf. Constantin. Porphyr. lib. II, cap. 52, Περὶ τῆς τῶν εὐνούχων τάξεως.

est cedo, unde thomo (*a*), id est themesis (*b*), id est divisio. Hec vero omnes species cesionis cirurgia dicuntur, quod est proprie manus operatio : cheyr, id est manus; ergon, grece, latine opus. Thomii autem sunt principes eunuchorum. Si quis civem romanum, vel aliquem liberum eunuchizare presumpserit, capite puniatur. Eunuchos licet facere de Senonibus Gallis, de servis, et de his qui mares sue libidinis (*c*) aptant. Super omnes vero eunuchos eunuchi falcati principatum tenent. Ipsi enim filias monocratoris custodiunt, decori forma et sine ulla macula. Eos oportet esse eruditos omni scientia et doctrina. Isti presunt omnibus eunuchis; vescantur ergo cibo imperiali, et de vino augustali potentur : et ad obsequium suum alios eunuchos, non tamen falcatos, habeant. Qui vero deliquerint nudi verberentur. Nullam aliam curam eunuchi debent habere, nisi illarum (*d*) tantum que ad palatium monocratoris attinent, et ad obsequium basilisse et imperatricis et filiarum eius. Et hanc curam falcati tantum habere debent. Sunt enim eunuchi falcati, qui urices, id est testiculi (*e*), et colum precisum habent. Sunt et eunuchi inguinati quibus urices ab inguine absciduntur. Hii in obsequio et servicio matronarum sunt. Si quis autem aliquem ingenuum eunuchizare presumpserit, juxta Octaviani decretum, capite puniatur. Hii autem qui eunuchizandi sunt, extra urbem a ganeis, id est meretricibus, deponantur in balneum calidum, et duabus et tribus ganeis cheon et cadurdum (*f*) fomententur, usque quo nervi uricum bene extendantur, et sic opiato vino soporati cum falce aurea vel argentea ignita et acutissima (*g*). . . . .

. . . .

primus scriniarius (*h*), archarii, sacellarii, protoscriniarii,

(*a*) Tomos. — (*b*) Tmesis. — (*c*) Libidini. (*d*) Illorum. — (*e*) Testiculos. (*f*) Cadurcum. — (*g*) Hic nonnulla desiderantur in codice, ex quibus, ut videtur, ea verba in paginam sequentem errore amanuensis translata sunt : « Eunuchi a die devirationis suæ, ita auro, monilibus, gemmis et indumentis ornentur sicut virgines, et semper locus abscissionis balsamo perungatur. » — (*h*) Videtur hic tractatum fuisse de publico incessu imperatoris per urbem festis diebus.

cymiliarche, principes, comites templorum, et omnes majores et minores.......... et liliis adornati ad cesarianum palatium monarchie incedant; ibique fausta, id est laudem, omnium dominatori acclamantes, prestolentur monocratorem. Ad quos idem augustus diversis musicorum generibus se comitantibus egrediens, salutat omnes, et usque ad terram resalutatur ab eis. Sicque.......... auream (*a*) conscendens, roseam coronam in capite accipiat, sicque per urbem trabeatus incedens, advesperascente ad cesarianum palatium redeat.

In kal. autem junii similiter faciant (*b*)..... in militiam ascripti ad exercitum mittantur (*c*); et monocrator precelsus ex corona liliorum coronabatur; et pulvis mortuorum cum ossibus ante eum ponebatur, et stupam ad figuram juditii ante eum incedebatur (*d*).| Omnes munitiones, omnes artes, omnes portus aquarum, pontes, fortitudine (*e*), luppanaria, burgi, clibana; aque molendine, vene metallorum omnium sunt (*f*).......... monocratoris. Nulla dignitas, nulla potestas, nullus vivens in orbe romano, nec ipse etiam precelsus monocrator Capitolium Saturni, qui caput urbis est, conscendere valeat, nisi alba veste indutus (1). Quando autem omnium dominator Capitolium Saturni et Jovis (*g*)..... conscendere voluerit, imitatorii (*h*) Julii Cesaris purpuram albam accipiat, et omnibus generibus musicorum vallatus, hebraice, grece, et latine fausta acclamantibus, Capitolium aureum conscendat. Ibique ab omnibus usque ad terram tribus vicibus salutatus, pro salute monocratoris Deum..... qui illum orbi romano prefecit; descendens vero de Capi-

(*a*) Capitolium aureum. — (*b*) *Sic.* — (*c*) Mittebantur. — (*d*) Stupa incendebatur. — (*e*) Fortitudines. — (*f*) *Sic.* (*g*) *Sic.* — (*h*) In mutatorio. Cf. supra.

(1) Constantin. Porphyr., lib. I, appendix : Ingressus Justiniani in urbem Constantinopolim : ὑπήντησαν δομέστικοι, πρωτίκτορες, αἱ ἑπτὰ σχολαὶ, καὶ μετ' αὐτοὺς τριβοῦνοι, καὶ κόμητες, πάντες μετὰ λευκῶν χλανιδίων.

tolio, (a)..... cesariano pulpam (b) albam deponat, et prioribus vestimentis cursum (c) amictus, ad cesarianum palatium redeat. Nullus in aureo Capitolio absque ramo olive conscendere audeat, quod est pacis insigne, et semper intra urbem togis utantur. Cyrothece monocratoris sint ex auro frigio candidissimo facte, habentes ex auro et gemmis et lapidibus pretiosis, in una cyrotheca Romulum cum Scipione, in alia Julium cum Octaviano. Solus imperator est, qui post Dominum omnium, obtinet potestatem, et omnium iura legesque dispensat, et omnium moderatur habenas, et qui ab omnibus usque ad terram est salutandus.

Eunuchi a die devirationis sue, ita auro, monilibus, gemmis et indumentis ornetur (d) sicut virgines. Et semper locus abscissionis balsamo perungatur.

Qualiter patricius sit faciendus. Patricii ergo dignitas taliter disponenda est : quatinus illa dignitas non vili persone nec alicui concedatur ignoto. Sit enim valde notus imperatori, sit fidelis et prudens, non elatus. Protospatharius veniens ante imperatorem, osculetur suum humerum, et dicat : « Maxime « imperator, adest quem vocasti. » Tunc stet ad sinistram imperatoris illius yparchus, quem nos dicimus prefectum, et dicat ei imperator : « Cum protospathario futurum patricium abducito. » Dum autem venerit patricius, in primis osculetur pedes imperatoris, deinde genu, ad extremum osculetur ipsum. Tunc osculetur omnes Romanos circumstantes et dicant omnes : « Beneveniatis (e). » « Nobis nimis laboriosum esse videtur, concessum nobis a Deo ministerium nos solos procurare Quocirca te nobis adiutorem facimus, et hunc honorem concedimus, ut ecclesiis Dei et pauperibus legem facias, et ut inde apud altissimum Judicem rationem reddas. » Tunc induat ei mantum, et ponat ei in dextra indice anulum, et det ei bambacinum propria manu scriptum, ubi taliter contineatur

(a) In mutatorio. — (b) Purpuram. — (c) Rursum. — (d) Ornentur. — Hunc locum ex præcedenti capitulo perperam huc translatum esse patet. — (e) Desunt verba quibus significetur imperatorem loqui.

inscriptum : « Esto patricius, misericors et iustus. » Tunc ponat ei in capite aureum circulum, et dimittat eum (1).

Qualiter judex constituendus sit. Quando judex constitui debet, veniat ante ad imperatorem et ducat eum primicherius. Tunc dicat imperator : « Primicheri, vide ut non sit servus alicuius, neque ita pauper, ut meam perdat animam in acquirenda sibi pecunia. » Tunc dicat imperator judici : « Cave ne aliqua ocasione Justiniani sanctissimi antecessoris nostri legem subvertas. » Et ille contra : « Perpetuis maledictionibus percuciar, si hoc faciam ! » Tunc imperator faciat eum jurare quod nulla occasione subvertat legem. Tunc induat eum imperator mantum, et convertat fibulam ad dextram partem, et clausuram manti ad sinistram, significans quod lex ei debeat esse aperta et falsum testimonium clausum. Et det ei in manum librum codicum et dicat : « Secundum hunc librum judica Romam et Leonianam (2) orbemque universum ; » et det ei osculum et dimittat eum.

Qualiter romanus fieri debeat. Si quis romanus fieri desiderat, humiliter ad imperatorem fideles suos mittat, postulans ut liceat eum legi romane succedere, romanumque civem ascribi. Et si hoc libitum imperatori fuerit, taliter faciendum est. Sedeat cum optimatibus suis judicibus atque magistris ; et duo ex judicibus eant inclinatis capitibus ante imperatorem dicentes : « Cesar noster, quid precepit summum imperium tuum ? » Imperator e contra : « Ut amplificetur numerus Romanorum, illum quem vos hodie mihi renunciastis, romanae legis iubemus..................................

(Reliqua desiderantur.)

(1) Hæc formula patricii constituendi ad verbum reperitur apud Ducange, ex codice quodam manuscripto Pauli Diaconi de Gestis Langobardorum in bibliotheca Vaticana conservato. Cf. Constant. Porphyr. lib. I, 47, Ἐπὶ πρωαγώγῃ πατρικίου.

(2) *Civitatem leonianam,* id est Vaticanum muris munitum a papa Leone, qui sedit 847-855, annis ergo L postquam Græcorum in Occidente penitus exstinctum fuisset imperium. Unde hæc verba interpolata esse conjiciam.

PRÆFATIONES AD CHARTARIUM FARFENSE.

In Christi Dei omnipotentis nomine incipit prologus domini Johannis grammatici super hujus opera libri.

In nomine sancte et individue Trinitatis, ad honorem et laudem sancte Dei genitricis semperque virginis Marie, gloriosissime domine nostre.

Imperante domno Henrico IIII, Romanorum patricio et imperatore;

Ab incarnatione Domini Nostri Jesu Christi anno MXCII, indictione quinta decima, XIII kalendas maias;

Divina inspirante gratia, placuit domno Berardo, revendissimo abbati hujus ecclesie Farfensis, nobilissima gente progenito Florentie urbis, quatinus (*sic*) istius sacri cœnobii universa privilegia et precepta, nec non et tomos et legales chartas, nimia vetustate jam pene consumpta in unum volumen colligere, eaque ad memoriam posteritatis studiosissime declarata, veracissime transcripta relinquere. Et hoc prudentissimo actum est consilio, ne forte, quod sepissime jam evenisse novimus, aut custodum negligentia, aut vetustate consumente nimia, predicta oblivioni traderentur precepta, tomi, charte, et privilegia. Que veraciter elucubrando, nihil omnino eis addidimus vel minuimus, nec mutavimus. Sed corruptis partibus rhetorice emendatis, eo respectu quo scripta erant, ea legaliter transtulimus per manus confratris nostri magne sagacitatis Gregorii, Sabinensi comitatu oriun-

di, in castro Catinensi nobilissimis parentibus progeniti, et nostre ecclesie fere ab ipsa infantia lacte enutriti (1).

Gregorius sancte servus famulusque Marie,
Regni perpetui vitam cupiens adipisci,
Ejusdem semper renovavit scripta Beate,
Gliscens post obitum famosum linquere votum.
Obtulit hunc genitor Donadeum quoque dono,
Restituens libras centenas ac nonagenas,
In templi fratres Θεοτοχος (2) ede benigne
Ut caperent norme Farfensis premia sacre.
Sic primus pastor Berardus monachat ambos.
Celum paulo post migravit in ordine major,
Annos sex denos post Christi mille vel octo.
Tandem qui minimus frater Gregorius auctus,
Indeque terdenos transcendens plus minus annos,
Nam postquam vestem percepit in ordine norme,
Expletis denis annis bis necne quaternis,
Nostro migrato primo pastore benigno,
Scedas has compte cartarum Virginis alme
Jussit Berardus tantum quod abba secundus,
Scripsit enim gratis, vite quia premia querit.
Gregorium nosces de versibus his Catinensem,
Grammata si relegis que sunt exordia dicti
Scriptorem Christe (3) donet quem scandere cœlum.

Presbyteri Petri sunt hec primordia libri :
Soldos namque decem pro cartis obtulit ipse.

....................(4)....................

In nomine Dei summi incipit prologus Gregorii scriptoris hujus libri.

Prudentium sane virorum ad hoc per maxime viguit industria, ut sanctorum precedentium patrum priscorum describerent actus per vera vicissitudinum tempora, qua-

(1) Prologus Johannis grammatici habetur apud Mabillon, *Musæum italicum*, t. I, pars 2, p. 68.

(2) *Lege* Θεοτόκου.

(3) Christus.

(4) In hoc intervallo exhibet codex imaginem beatæ Mariæ Virginis, et abbatis offerentis librum, scriptore et collectore simul adstantibus.

tenus sequentibus eos illorum victorie fierent impressa vestigia, et eorum in perpetuum dignius recoleretur, cariusque haberetur beata memoria. Apostolus vero loquitur quoniam quæcumque scripta sunt, ad nostram doctrinam scripta sunt, ut per patientiam et consolationem Scripturarum spem habeamus. Ob hoc itaque tempora presertim descripta sunt justorum, ut nostra, dum vivimus, cautiori consimilique felicitate et absque offensione transeamus. Scriptum est enim quia exempla justorum precedentium nos cautiores efficiunt, quorum tramitem (1) sequimur, in via non offendimus. Sapiens denique mores mutat in tempore sine crimine. Deus vero qui non localis, nec temporalis, sed ubique præsens est et sempiternus permanet, quædam tamen suo mancipata cultui ad suorum salutem fidelium oportuna loca eligit, que sanctorum inibi commorantium augentur meritis et crescunt, ipso perficiente, bonis plurimis. Omnis namque locus, aut habitantium beatis meritis augetur, aut culpis delinquentium exterminatur. Revera quia sepissime per hominem locus, raro autem homo per locum edificatur. Mirabilis quoque Deus in sanctis suis, prædicabilis etiam et metuendus in omnibus omnino locis, quia dum sanctorum in terris exaltat habitationes, haud dubium quin eis eternas in celis preparet ac lucidas mansiones. Quotiens enim sanctorum loca divinis in cultibus augentur, totiens eorum qui edificarunt merces et corona in patrie celestis regionibus accrescunt. Ve quoque illis per omnia erit, quorum industria divini defectio loci vel occasio fuerit desolationis. Nos autem, fratres, omnimodis caveamus, ne nostris temporibus negligentes in divinis augmentandis rebus inveniamur. Magis vero satagamus ut sanctorum augmentantes loca, illorum patrociniis adjuvemur, eorumque meritis coequemur qui omnia in bonum operare studuerunt et in vera fide jugiter permanserunt. Misericors autem et miserator Dominus recte in suis mirabilis prædicatur sanctis et fidelibus, in quibus per singula loca sive tempora

(1) *Lege* tramitem si sequimur.

operatus est mirabilia innumera. Ipso denique cooperante, admiranda et stupenda gesserunt, et recta nobis gradiendi itinera reliquerunt, in quibus semper sunt imitabiles et in omnibus decentissime predicabiles. In hoc vero presertim digni illi efferendi sunt laude, qui, ad exemplum beatissimi patriarchæ Abrahæ, a propriis domiciliis discedentes, et sua quæque relinquentes, ad exteras properaverunt nationes, quatenus fructum ceu transplantati expeditius operarentur vitæ, et dignam posteris relinquerent vite vere imitationem. Sic presens pater noster gessit vir sanctissimus Laurentius, qui ad Italiam de Sirie veniens partibus, Deo nimis acceptus extitit et hominibus. Namque dum maximis in hac sabinensi regione floreret virtutibus, dignisque ab omni populo magnificaretur honoribus, relictis seculi universis favoribus, et solius Dei conditoris desiderans insistere laudibus, remotioris vite quietisque elegit habitum, capiens indumentum monachicum, sanctumque hoc Farfense, non de publico, construxit monasterium.

Quo (1) autem id egerit tempore non plenius sciri potest, præ temporum magna longinquitate et barbarorum postea imminente ejusdem loci desolatione. Hoc tamen sine ambiguitate novimus, quia sicut in privilegio domni Johannis, ni fallor, pape VI, habetur, quod venerabile monasterium sancte Dei genitricis semperque virginis Marie, quod Laurentius quondam episcopus venerande memorie, de peregrinis veniens, in fundo qui dicitur Acutianus territorii sabinensis constituit, et propter religiosam ejus conversationem et divini servitii sedulitatem ibidem secum conversantium, loca quedam tam emptu quamque ex oblatione fidelium acquisivit. Sufficit ergo sciri ab hoc sanctissimo viro, non autem de publico, hoc sanctum cenobium fuisse constructum. Quia vero tempus illius conditionis ignoramus, idcirco silere de hoc magis elegimus quam aliquid proferre mendosum vel frivolum. Nobis quippe audire mendacium non licet, quanto magis nullo

(1) Quæ sequuntur iisdem pene verbis reperiuntur in Chronico Farfensi apud Muratorii *Scriptores*, t. II, p. 2, col. 235-328.

modo convenit proferre ! Legimus tamen in authentice constructionis illius proemio : quia temporibus Romanorum, priusquam Hitalia gentili gladio ferienda traderetur, de Syria III viri advenerunt, scilicet Ysaac et Julianus atque Laurentius, cum suâ germana sorore Susanna, de quorum primo duorum beatus papa Gregorius qui a beato Petro extitit LXVI^us, et post annum dominice incarnationis DCIII (1), mensesque X atque dies XX, indictione II^a, III nonas octobris in pontificatum est assumptus, imperante Tiberio Augusto, sic in *Dialogorum* lib. III, capit. XIV mentionem faciens, ait : « Prioribus quoque Gothorum temporibus, fuit juxta Spole- « tanam urbem vir vitæ venerabilis, Ysaac nomine, qui usque « ad extrema Gothorum tempora pervenit, quem nostrorum « multi noverunt, et maxime sacra virgo Gregoria, quæ nunc « in hac Romana urbe, juxta ecclesiam B. Marie semper Vir- « ginis habitat. » Et post pauca : « Multa autem de eodem « viro, narrante venerabili patre Eleutherio, agnovi, qui et « hunc familiariter noverat, et ejus verbis vita fidem prebe- « bat. » Hic itaque venerabilis Ysaac ortus ex Hitalia non fuit, sed primum de Syrie partibus ad Spoletanam urbem venit.

Prudens lector, animadverte quæ fuerint Gothorum priora tempora, vel quæ Romanorum, priusquam Hitalia gentili gladio ferienda traderetur. Constat igitur quam ante prefati gloriosissimi pontificis non modicum tempus, conditum est monasterium istud, pro eo quod venerabilis memorie Beatum Ysaac, collegam sanctissimi hujus monasterii Laurentii non se vidisse, nec suis temporibus extitisse descripsit, sed prioribus illum Gothorum temporibus fuisse veridica relatione professus est. Nam priora Gothorum tempora, ut verius credi potest, illa fuerunt, ut in scriptis chronice historie Orosii præsbyteri reperitur, quando regnante Archadio imperatore, quo tempore Ambrosius Mediolanum, Martinus vero (cujus gloriosus extitit transitus a Domini passione anno CCCCXII, ætatis autem sue LXXXI, episcopatus vero XXVI) in Galliis apud

(1) Gregorius in pontificatum assumptus est anno Domini DXC. Non uno in loco temporum rationem turbatam facile deprehendas.

Turonos, apud Bethleem Hieronymus, qui expletis XCI vite annis, ad Christum migravit, velut sidera radiabant. Radagisius rex Gothorum, qui virtute et natura barbarus erat et Scytha, habens secum CCXC M. homines, primo Hitaliam devastavit. Itemque post, regnante fratre ejus Honorio, Halaricus rex Gothorum Romam invasit, partemque ejus igne cremavit VIII° kalend. septemb. anno conditionis ejus MCLXIV; ac die sexta postquam fuerat in eam ingressus, depredata urbe egressus est, cum incarnationis domnice ageretur annus CCCCXIII.

Tum etiam apud Ypponiregium fulgentissimus totiusque florebat magister Ecclesie Augustinus, qui tertio ipsius civitatis obsidionis mense, VI et LXX vitæ anno, in Christo quievit. Deinde agente presulatum romane ecclesie Leone, a Genserico Roma capta est, postquam primo eam Halaricus invaserat secunda jam vice, expletis ab eo tempore annis XLIV, a conditione sua MCC atque VIII, et ab incarnatione Christi CCCCLVII. Post hec vero, temporibus Agapiti pape, anno dominice incarnationis DXXIX, Gothi urbem possident, universa per circuitum direptionibus et incendiis absumunt, quibus Guittigis regnabat. Quo tempore in Oriente Justinianus imperabat. Denique, capto Guittige, Gothi Hildebrandum constituunt regem, qui etiam eodem anno perimitur; et regnum accepit Erarius, qui necdum anno expleto jugulatur (1). Tunc sibi in regem preficiunt Baduilam, qui dicebatur Totila, qui undique exercitu collecto rursum universam Italiam invadunt, urbemque obsessam post $\overline{\text{CI}}_{\text{XIII}}$ dies introierunt, temporibus Vigilii pape et Justiniani imperatoris, scilicet post incarna-

(1) Hildebrandus apud Jornandem (*De regnorum successione*, inter Muratorii, *Script.*, I, pars 1, col. 242) vocatur Hildebaldus, apud Procopium (*ibid.*, 303) Ildibadus. Genuinam nominis formam melius conservatam fuisse a Gregorio nostro conjiciam, quippe quæ revocet in memoriam Hildebrandum illum in epicis Germanorum cantibus famosum, et Theodorici comitem. Nihil in heroicis populorum fabulis solemnius quam ejusdem stirpis sed diversæ ætatis heroas in eadem tempora transferre, et ex successoribus commilitones facere.

Erarius, Jornandi Errarius, Procopio Eraricus.

tionis dominice annos DXL indict. XIII. Ab Archadio itaque rege usque ad Justinum minorem, sub quo Narses Romanorum patricius cum Totila, novissimo Gothorum rege, dimicans superansque effugavit, anni sunt fere CLXXXVIII. Hec ideo prolixius narravimus, ut priora Gothorum tempora, que ob narrationem beati Laurentii, hujus monasterii abbatis, college sancti Ysaac, cujus sanctissimus papa Gregorius mentionem fecit quam interposuimus, tempus prout potuimus edisseramus. Sed ne lectorem fastidiamus, a prolixa narratione sileamus. Quo autem tempore prius destructum hoc fuerit monasterium, sicut et constructum, manifestius clariusque minime scimus, nisi tantum quod legitur in ejusdem libro constructionis : quia post obitum beati viri Sanctissimi Laurentii, a Longobardis circumquaque interjectis effugatisque habitatoribus, locus ipse desolatus et in solitudinem est redactus ; atque per multa annorum curricula absque habitatore permansit, scilicet donec a Gallia Maurigena provincia vir vite venerabilis veniens, Thomas presbyter ad sepulchrum Domini demoraretur, ubi admonitus a Maria semper virgine Deique genitrice, ad Italiam reversus est, et hoc sanctum jam desolatum repperiit monasterium. Cujus scilicet beatissimi Thomæ prefati abbatis felix et gloriosum tempus nos, per annos pontificum et tempora regum successionesque abbatum, necnon et cartularum subscriptarum indictiones enucleatius et perspicacius colligentes, invenimus fuisse circa incarnationis dominice annos plus minus DCLXXX, indictione VIII, atque domini Adeodati pontificis summi anno IV, et Constantini et Justiniani ac Tyberii Augusti, qui Tiberius imperatorem Leonem, qui Justinianum Augustum projecerat, cepit, et eum deinceps in custodia tenuit, ejusque regnum invasit. Sed eos postmodum Justinianus Augustus jugulari fecit et principatum recepit (1).

Incipit præfacio.

(1) Hucusque concordat Chronicon Farfense. Quæ sequuntur omnino inedita sunt.

In lege veteri jubetur ut nemo sterilis et in Israel semen non relinquens inveniatur, ne pena maledictionis multetur. In nova quoque gratia idipsum spiritualiter docetur, ne arbor infructuosa reperiatur, et ne a Domino talentum servo traditum presentibus ab eo abscondatur, sed ut in futurum in augmentis Deo placitis utili proficiat doctrina, relinquatur. Beatus ergo qui dies suos non segniter aut vane, sed sollicite pertransierit, et in sancta Ecclesia doctrinam digne utilitatis et fructum bone operationis semenque vere hereditatis posteris reliquerit, in quibus assidue creator omnium collaudetur Deus, et bonum operantis merces in celo augeatur! Hujus Dei gratia divina inspirante atque administrante clementia, ego infimus monachorum et peccator Gregorius, ut hoc perficerem opus nimis utilimum (*sic*) suggessi domno Berardo abbati posteriori et præcipuis senioribus; et (quum optima quæque spiritualis patris debemus perficere jussione, atque uti tenemus firmissime, et intellectu quem in nos Deus omnipotens divinitus inspiravit credimus verissime, melius est obedire quam sacrificare, et qui patri non obedit spirituali, Samuhele propheta docente, didicimus quia thura immolat diis vanis, quod est etiam apostatare a Deo et peccatum ariolandi; — ideo denique hoc impium et detestabile facinus omnimodis cavere cupiens, sancteque aliquo modo vel cooperatione desiderans et vere meritum obedientie), postmodum prefato patre et reliquis senioribus, suscepi libentissime hujus operis onus jubentibus. Quod licet mihi impossibile videatur, tamen quia cuncta posse credimus Deum, qui mutum animal olim humana fari præcepit verba; sue ipse causa Matris integerrime, valet mihi misericorditer tribuere, ut ad ejus domus recuperationem perficiam utillime. Nihil quippe mearum sentio virium, sed ex Dei caritate ejusque adjutorio confidens, per domine nostre gloriosissime intercessionem, ut valde devotum nimisque proficuum fidelius et verius perficere studuimus opus attentius. Non quod sim sufficiens in emendandis partibus corruptis rhetorices, sed juxta mee scientiole parvitatem, que ultra modum confusa videbantur studui cor-

rigere, non tantum plenius, ne forte videretur simplicibus, quod chartarum confunderetur prime qua edita sunt editionis respectus. Et maxime quia non a turbis remotus clanculo sedi solus, ut attentius insisterem quiete vacationi, sed in propatulo constitutus, vix aliquantulum esse valui quietus, ut gratia solitudinis decet hoc opus. Neque enim ad hoc me idoneum satis fore perspicio, quia non in scolis eruditus sum poetarum, neque profunditate doctus sum grammaticorum, sed ab ipsis pene cunabulis in hujus scola sancti cenobii divinis solertiis nutritus, Deique lactis Genitricis sapientia sum alitus fideli. Itaque sicuti mihi a predicto abbate et reliquis jussum est religiosis senioribus, nihil ex respectu chartarum ex his quæ vidi minui, nihilque in rerum translatione adauxi; sed uti tunc cum scriberem oculis perspexi, et respectu capere veraci potui, rescribere studui, preter verborum prolixas inutilesque reciprocationes et transactas quorumdam obligationes; videlicet ne plurimis partium corruptionibus diu fatigatus, et in scribendo longius immoratus, volumen efficerem tardius, et fastidiosum, ineptumque ad perscrutandum, et immensum. Veritate ergo rerum causarumque utilium solummodo contentus, solerti subtilique sagacitate veracissimum absque aliqua fraude, Christo propitio, ejusque Genitricis perpetuæ virginis, cujus et causa suffragiis adjutus, hoc perficere studui opus. Singulis etiam scedis cartularum nomina testium inserere curavimus, sicut in authenticis scripta reperivimus. Quæ vero antiquissima vetustate consumpta et a vermibus perspeximus corrosa, atque ad capiendum difficillima, equo judicio omisimus intacta, nolentes nisi que oculis clarius decernebamus, vel intellectu capere veraci poteramus, huic tam meritissimo inserere opusculo.

Quatinus, sicut verissimam rerum fidelemque translationem nactus sum transducere, sic meorum certissimam a Deo omnipotente, per domine nostre intercessionem, merear remissionem delictorum recipere, meisque parentibus perpetuam mercedem acquirere. Porro huic libro gemniagraphum nomen imposuimus, id est memoriam descriptionis terrarum, quia in eo hujus cenobii terras a quocumque,

vel ubicumque acquisitas inseruimus, et eas ad semper memorandum in uno volumine comprehendimus. Placuit etiam nobis et cleronomialem id est hereditalem pharphensis (*sic*) ecclesie appellari, quoniam proprias ipsius immobiles ab initio libere demonstrat possessiones. Prescripsimus autem nomina locorum omnium, quibus singulis propria numerorum capitula addidimus, et in qualibus scriptis ea invenias sagacissime notavimus. Prius tamen omnia precepta ac privilegia seriatim ordinavimus hoc modo :

I. Venerabilis igitur vir dominus hujus cenobii, sanctissimus abbas sagacissime in sui augmentatione monasterii, humanarum rerum divineque norme studebat. Nam cum eum Faroaldus, dux spoletanus, admonente beata Dei genitrice Maria, notum haberet, ad se Spoletum venire rogavit, atque ejus orationibus se commendare studuit, aliquantamque donationem per suum preceptum huic contulit monasterio. Itaque cum plurima ab illo edita huic monasterio antiquiori consumpta sint vetustate precepta, et per monasterii accidentem destructionem oblivioni sunt tradita, hactenus tamen invenitur unum quoddam parve exemplar epistole, Domno Johanni VI videlicet pontifici directum, quo sua pontificali auctoritate istius cuncta monasterii confirmaret præcepta, olim a se huic monasterio et Thome venerabili patri edita. Cujus ita exordium procul dubio fore creditur.

Incipit Epistola domini Faroaldi ducis (1).

(1) Habetur apud Duchesne *Script. Hist. Francor.*, III.

OBITUARIUM ECCLESIÆ SENENSIS.

JANUARIUS.

a. *Kal. Jan.* Circumcisio Domini J. C. Cōōdi mr. (1).
b. IV *non.* Obiit Albertus presbyter et canonicus Lucensis. Telesphori pp. mr.
c. III *non.* Antherii pp. mr.
d. II *non.* ....
e. *Non.* ....
f. VIII *id.* Epiphania Domini.
g. VII *id.* Juliani m.
VI *id.* Severini m. et Joh. pp.
V *id.* Pauli primi eremite.
IV *id.* Agathonis pp.
Obiit Gerardus pisanus canonici (*sic*).
Obiit presbyter Benzo senensis canonicus, pro cujus anniversario debet habere canonica Senensis 11 solidos.
III *id.* Ygini pp. m.
II *id.* Obiit Periciolus devotus, pro quo abuimus (2) domum juxta portam positam.
Idus......................
XIX *kal. Februarii,* Ugo Archipresbyter Pisanus.
XVIII *kal.* Mauri abbatis.

(1) *Sic.* Suspicor designari sanctum Concordium, presbyterum et martyrem spoletinum, de quo Beda, Usuardus, Ado et Martyrologium romanum mentionem faciunt ad diem 1 januarii.

(2) *Abuimus* pro *habuimus*. Multa similia occurrent, quæ singula notare neglegimus, quippe quæ nec sensum turbarent, nec legentibus moram facere possent.

XVII *kal.* Marcelli pp. m.

XVI *kal.* Anno Domini MCCXVI, XVI kal. feb. obiit Hermannus, qui fuit Senis, et primus Grossetanus episcopus (1). Antonius abbas.

XV *kal.* Prisce virgin.

XIV *kal.* Maur. Martha.

XIII *kal.* Fabiani m. et soc.

XII *kal.* Agnes virg.

XI *kal.* Vincentii mr.

X *kal.* Emerentiane v.

IX *kal.* Anno Domini MCCXXXV, indictione IX, die IX kal. febr. obiit Dominus Oderigus canonicus senensis, qui composuit ordinem officiorum senensis ecclesie.

VIII *kal.* Conversio Pauli.

Obiit Rabitus, pro quo habuimus vineam de Caiolo.

MCCCXII venit gens Henrigi imperatoris apud fontem Becci prope Senam (2).

VII *kal.* S. Paule.

VI *kal.* Vitaliani pp. Johannis Chrisostomi.

V *kal.* Anno Domini MCCCXXVII, introivit dominus Philippus de Sangineto, vicarius venerabilis domini Karoli dux Calavrie, in civitate Pistoriensium cum gente magna Florentinorum (3).

S. Agnetis.

IV *kal.* ....

III *kal.* ....

II *kal.* MCCXLVII Frederigus filius Frederici imp. intravit Florentiam, maxima parte eorum fugata, et ipsorum turribus et palatiis funditus eversis (4).

(1) Cf. Ughelli, *Italia sacra* (edit. 1717), t. III col. 666.
(2) Confirmatur Chronicon Andreæ Dei ad ann. 1312.
(3) Cf. Chron. Andreæ Dei ad ann. 1327.
(4) Cf. Chron. Andreæ Dei ad ann. 1247.

FEBRUARIUS.

Kal. Anno Domini MCCXXXI, indictione V; dominus Hildebrandus, canonicus senensis et prior de Monterio, qui electus fuit in episcopum Massanum, ivit ad accipiendam tenutam ejusdem episcopatus, cum domino Hugone preposito, et domino Ugerio, canonico senensi, qui cum eo iverunt pro capitulo Senensi, et cum dominis Tempo et Simone canonicis massanis, qui venerunt pro ipso, et cum pluribus aliis militibus et scutiferis; et eodem anno, sequenti mense Martis, ordinatus est in diaconum ab episcopo senensi; et in sequenti mense Aprilis in sabbato sancto, promotus est in sacerdotem dictus electus ab eodem episcopo (1).

III *non.* Anno Domini MCCXLVII, fugatus est Fredericus et exercitus ejus a Parmensibus quos tenebat obsessos (2).

VIII *idus.* Anno Domini MCVII, translatum fuit corpus beati Ampsani ab Ecclesia ejus, sita juxta Arbiam, ad majorem ecclesiam civitatis Senensis (3).

XII *kal.* Anno Domini MCCXXVIII, Matthæus prior de Suvicille et archipresbyter Senensis a domino pp. Gregorio IX, Castellane civitatis est episcopus consecratus apud Perusium, præsentibus Hugone preposito M. archidiacono, magistro Bandino primicerio, Ugerio Ildibrandino, canonicis senensibus (4).

(1) Deest ap. Andream Dei, ann. 1231. Sed habetur ap. Ughelli, *Italia sacra*, t. III, col. 718.

(2) Andrea Dei. ad ann. 1247.

(3) Deest ap. Andream.

(4) Deest ap. Andream. Inde etiam corrigendus Ughelli, *Italia sacra*, t. I, p. 598, ubi inter civitatis Castellanæ episcopos omittitur Matthæus.

vi *kal.* Obiit Antonius vicedominus, et Johannes archipresbyter Senensis, et Crassus pauper.

MARTIUS.

Non. Obiit Sibilla, mater Domini episcopi.

iv *idus.* Incarnationis dominice anno MCCLXV, domino Inghiramo de Serzano capitaneo Senensem populum gubernante, capta fuit civitas Grossetti, quam invaserant de Pitigliano et de Sancta Flora comites, associatis sibi urbevetana militia, vicecomitibus de Campilio, Senensibus exititiis, Pannochiansibus et nonnullis aliis militibus et nobilibus hinc inde collectis, quibus non pauci milites urbevetani, et ex exititiis; et ex Pannochiansibus predictis Senis fuerunt inclusi carceribus, Pepone vicecomite in prefata civitate perempto, comitibus vero predictis cum paucis eorum sequacibus fuge presidio liberatis (1).

xvii *kal.* Anno dominice Incarnationis MCLXXIX, presidente sancte Romane ecclesie sanctissimo Alexandro pp., pontificatus ejus anno XX, indict. XII in mense Martii, et VII et IX die mensis, sedit sancta et generalis synodus in ecclesia Lateranensi que appellatur Constantiniana, CCCLXXXIV episcopis ad hoc ex diversis mundi partibus convocatis, in qua synodo SS. PP. Alexander promulgavit XXVIII canones.

xvi *kal.* Anno Domini MCCXXXIV, postquam Pepus filius Tancredi vicecomitis de Campillia, qui tunc temporis arcem ipsam tenebat, juravit in manus domini Trasmundi Anibaldi, potestatis senensis, cum omnibus hominibus de Campillia facere pacem et guerram ad mandatum dicte potestatis, et com-

(1) Deest ap. Andream.

munitatis Senensis; dictus Pepus, spreta religione jurisjurandi, cum illis de Castillione et cum comitibus de Tintinnano, juravit in manus Florentinorum et Urbevetanorum facere guerram Senensibus ad mandatum eorum, et juvare Montalcinum tota virtute sua. Idem quod audiens dictus Trasmundus potestas Senensis, cum duabus partibus civitatis ad arcem ipsam accessit, et pars burgi capta et combusta fuit, et sequenti die capta fuit reliqua pars burgi, cum sala et arce superiori (1).

XIV *kal.* Obiit Honorius pp. III; et dominus episcopus hostiensis (*sic*) est substitutus et vocatus Gregorius papa IX.

XII *kal.* Anno Domini MCCXCIX, indict. XII, fuit don Jacobo... electo in canonico sen. (2).

IX *kal.* MCCXLV, equitaverunt Perusin. comitat. supra Fulgineum, et fugati sunt usque ad Sisium, et occisi ex eis plurimi, et plus quam IV M. capti (3).

APRILIS.

Non. MCCL, populus christianus adeo afflictus est intra Egipti (*sic*), ultra Damiatam, apud castrum quod dicitur Sarra a Soldano et suis, quod rex Franciæ, qui erat dux christianorum, tum suis principibus captus fuit, et omnes christiani in terra et in mari plus quam L M. fuerunt Saracenorum gladio interempti (4).

VIII *id.* Anno Domini MCCLXXXVI, destructum est cas-

(1) Andrea Dei, ad ann. 1234, ubi multo brevius.

(2) Ablativus pro nominativo. Habes exemplum linguæ vulgaris irrepentis et verborum casus confundentis.

(3) Deest ap. Andream.

(4) Andrea Dei ad ann. 1250, ubi multo brevius.

trum de Podio sancte Cecilie, ad quod destruendum iverunt Senenses, quinto die exeunte Octubre (1).

VI *id.* Obiit Martinus, archidiaconus senensis et domini papæ vicecancellarius, anno Domini MCCXXXII, die Resurrectionis dominicæ.

II *id.* Anno Domini MCCXXXIX, indictione XV, capta est arx de Pietra a Senensibus sub potestatura (*sic*), sub Petro Parenzi Senensium potestate (2).

XVI *kal.* Anno Domini MDCCXVI, rediit dominus Bonfilius, enensis consecratus episcopus, quando primam missam cantavit in episcopali ecclesia, in loco qui vocatur Colle, qui consecratus fuit IV idus Aprilis a domino Innocentio papa III in ecclesia Sancte Marie Majoris, die Resurrectionis (3).

XIV *kal.* Obiit Brunettus medicus.

XIII Anno Domini MCCCLIX, in die sancto Pasche Resurrectionis Domini Nostri Jesu Christi, de mane prope tertiam, tonitruum maximum factum est, quod percussit super campanile ipsius ecclesie majoris senensis. Unde percussit super altare vetus sancti Ansani martyris, ad quod altare tunc temporis celebrabatur missa a quodam sacerdote theotonico peregrino, qui redierat de Roma, qui rogavit sacristam ipsius majoris ecclesie senensis quod volebat celebrare missam. Qui sacrista predictus duxit eum ad altare predictum, et ille sacerdos obtulerat hostiam et calicem cum vino super altare predictum, sed tamen non consecraverat hostiam neque calicem. Et dum predictum tonitruum percussit super altare predictum, dictus sacerdos cecidit in terram, et hostia non con-

(1) Andrea Dei ad ann. 1286, multo fusius.

(2) Deest ap. Andream.

(3) Deest ap. Andream; sed habetur ap. Ughelli, III, 553.

secrata pro parte combusta est, et vinum de calice submersum est. Et omnes, tam mares quam mulieres, percussi sunt ab igne tonitrui : sed et multi erant in terra prostrati, et ignis erat super eos, comburens tam vestes quam carnes; et ara sive lapis maxima, que erat super predictum altare, scissum est medium, et quidam qui fuit percussus a lapidibus qui cadebant de campanili mortuus est, et multi vulnerati a lapidibus, et multi homines et mulieres combustis vestibus, barba et calceamentis, fugerunt extra ecclesiam, et omnis populus voce magna clamabat *Misericordia! misericordia!* Et omnes cives conterriti et stupefacti venerunt ad videndum predicta, et pro eorum consanguineis languentibus pro predictis (1).

X Obiit Alexander papa II.

Obiit Aurelianensis episcopus Henricus, frater et consobrinus Philippi regis Francie; et episcoporum sepulchro tumulatus anno Domini MCXCVIII, pro cujus anima dominus episcopus et canonici Sancti Georgii martyris habuerunt magna donaria, unde annualiter diem anniversarium ad sepulture obsequia facere promiserunt.

Epitaphium Henrici episcopi.

Clauditur hac tumba præsul, vel immo columba,
Aurelianensis, vir moribus irreprehensibilis,
Prudens Henricus requiescit, serioque pudicus.
Hic meritis magnus, et nomine pastor et agnus
Extitit in Domino, quem nati Virginis anno
Milleno nonageno novies duodeno
Nono credas Madii migrasse kalendas.
Vivat cum Christo, cum mundo vixit in isto (2)!

(1) Deest apud Chronicon Neri Donati.
(2) Habet *Gallia christiana*, t. VIII, col. 1456.

Epitaphium episcoporum senensium.

Pontifices sacri senenses hic tumulantur:
Suscepti celo cum sanctis sanctificantur.
Quod fuerant non sunt; sed tandem carne futuri,
Jam regno pacis cum sanctis sunt fruituri.
Cetibus angelicis feliciter associantur,
Atque beatorum sibi celica regna parantur (1).

Epitaphium canonicorum.

Ultimus hic novit canon decanonicare
Canonicos, dum quem legi succumbit amare.
Hec, homo, scripta legas, animoque notes tremebundo.
Sic primo degas, ut non moriare secundo.
Sic, homo, producas in fratris funere luctum,
Ne sibi subducas quem confert gratia fructum.
Hec, homo, sunt hominis metuenda novissima: finis
Vite, censura, medium, mors non moritura,
Que sic attendas ut ad ultima gaudia tendas.

VII Anno Domini MCCXLIX, captum est castrum de Capraria a Frederico Frederici quondam imperatoris, multis ex nobilibus et aliis guelfis captis (2).

V Anno Domini MCCXII, Ubertinus et Gualfredus Ubertini Bizarro vendiderunt castrum inferius de Sciano, cum omnibus pertinentiis suis, communi Senensi, existente potestate Guidone Ranuccii Urbetani (3).

IV Anno Domini MCCCLVIII, propter Montem Politianum qui fuerat Senensium, equitaverunt cum magno exercitu Perusini usque ad furcas de Pecorile; et hoc fecerunt quia Senenses, cum suo magno exercitu depredando atque ardendo de

(1) Habet Ughelli, *Italia sacra*, t. III, col. 552, sed minus emendate.
(2) Deest ap. Andream.
(3) Deest ap. Andream.

anno preterito et die XV Martii ierant, in comitatu Perusino, et dictos Perusinos, qui erant in obsidione circa civitatem de Cortonio, expulerunt. Deinde milites senenses, cum magno exercitu equitum ac peditum, obsidium posuerant apud castrum de Monte Sancto Savino, quod erat Perusinorum, eumque in totum extra destruxerunt. Ac deinde dicti milites senenses, cum militibus senensibus qui erant pro comuni Senarum in civitate de Cortonio, equitaverunt depredando civitatem de Perusio usque ad furcas Sancti Manni. Et in fine istius guerre, quando pax fuit firmata inter Senenses et Perusinos, Senenses obtinuerunt castrum de Monte Pulitiano, quod Perusini abstulerant Senensibus (1). Et anno Domini MCCCLVIII, in festo sancte Marie de mense Augusti, homines de dicto castro Montis Politiani obtulerunt cereum magnum, quem offerre consueverant in ecclesia majori senensi; et civitas et homines de Cortonio obtulerunt in eodem anno in dicta ecclesia in festo sancte Marie de mense Augusti, equum magnum indutum de scarlacto. Et anno Domini MCCCLVIII, Bartholomeus, dominus civitatis de Curtonio, cum duobus filiis suis, factus est miles in ecclesia majori senensi pro comuni Senarum, et obtulit dictam suam civitatem de Curtonio comuni Senarum. Amen.

MAIUS.

VI *non.* Obiit Guido magister domus hospitalis, anno Domini MCCXXIII.

V Anno Domini MCCXLI, Gregorio papa residente,

(1) Cf. Chronic. Neri Donati, ubi sic pactum fœdus refertur, ut castrum de Monte Politiano Perusinis custodiendum annis quinque, deinde liberum et suo arbitrio regendum esset.

et Frederico imperatore, existente discordia inter eos, inter Montem Christi et Montem Argentarium, in mari prope Grossetum, commissum est navale bellum inter Januenses ex parte una, et Pisanos et alios ex parte imperatoris ex altera; in quo Januenses, cum episcopo Prænestino et Ottone diacono, cardinalibus legatis apostolice sedis, cum multis archiepiscopis, episcopis, abbatibus et aliis ecclesiarum prelatis, euntibus ad concilium, capti fuere.

III Anno Domini MCCCXXV, indictione VIII, die V Maii, Castruccius de Castracanis, capitaneus civitatis Lucane, intravit cum gente sua civitatem Pistoriensem, et ipsam habuit a domino Phylippo proditore ipsius et partis guelfe. Et eodem die dominus de Cardona ingressus est cum magno honore civitatem Senarum (1).

II Anno Domini MCCCLXI, die Mercurii, hora sexta, incepit sol paulatim obscurari et in eclissim pervenire, eo quod luna ipsi soli se opposuit, et per mediam horam obtenebratus stetit, aere existente serenum (2).

nonas. Anno Domini MCCCLXXV, de mense Maii, valuit in civitate Senarum starum grani tres florenos auri, qui valor duravit usque ad medium mensem Junii (3).

VI *idus*. Anno Domini MCLIII, combusta est ecclesia sancti Vigilii senensis et suburbana igne succensa sunt.

XIV *kal*. Anno Domini MCCLX, afflicti sunt Florentini et Lucani et Pistorienses et Urbetani, existentes in monte Vici, castrametati in obsidione civitatis

(1) Cf. Chronic. Andreæ Dei ad ann. 1325, ubi multo fusius.

(2) Deest ap. Neri Donati ad ann. 1361.

(3) Deest ap. Neri Donati.

senensis cum toto eorum exfortio, paucis Teutonicis aggredientibus illos, cum venissent ad bellum cum Senensibus apud Sanctam Petronillam; et perdiderunt spolia infinita, multis occisis vulneratisque plurimis. Ita fiat semper! Amen (1).

XII *kal.* Anno Domini MCCXV, sub potestate Janni Cochi de Viterbio, ceperunt Senenses castrum de Chientino cum episcopo Volterrano (2).

VIII Anno Domini MCCLXI, obiit Alexander papa IV.

VI Obiit Rainerius, episcopus senensis, anno Domini MCLXX.

V Anno Domini MCCCLX reverendissime (*sic*) pater Dominus Donudei ep. Sen. fuerunt cum confratres cum et sorores furati duos parios boum in tot: et de domino Lodovicho plebano de Bozone et canonico Senensi (3).

IV MCCLXIV, ceperunt Senenses arcem de Campilia, et funditus destruxerunt (4).

III Anno Domini MCLXXXVI, obsedit rex Henricus, qui postea fuit imperator, civitatem Senarum; et in proximo anno antecedenti, Friderigus pater ejus eamdem intraverat civitatem (5).

II Anno Domini MCCXV, sub potestate Jani Cochi Viterbiensis, ceperunt castrum de Turri maritima, muris per violentiam dirutis (6).

(1) Andrea Dei ad ann. 1260.

(2) Andrea Dei ad ann. 1215, ubi brevius.

(3) Error in anni mentione. Donus Dei de Malevoltis, senensis episcopus, sedit ab anno 1317 ad annum 1351. Successorem habuit Azzolinum Malavoltam quem Ughellius probat testem adfuisse, cum Bernardus abbas cisterciensis anno 1355 fidelitatem juravit Ernesto Pragensi archiepiscopo imperiali vicario per Tusciam.

(4) Andrea Dei ad ann. 1264.

(5) Confirmatur Chronicon Andreæ Dei ad ann. 1186; corrigitur Villani ad ann. 1184.

(6) Andrea Dei ad ann. 1215.

JUNIUS.

III *non.* Anno Domini MCXLI, venit Marchese ad portam Scamollii cum Florentinis.

Anno Domini MCCXXXIX, die Veneris, hora sexta, incepit sol paulatim obscurari et cooperiri, aere existente serenum, et in hora nona totus obscuratus est, et sic obtenebratus, quod nullum lumen reddebat, et facta est quasi nox obscura, ita quod videbatur celum stellatum, sicut de nocte in sereno. Et homines accendebant luminaria in domibus et apotecis. Et post aliquantam moram paulatim incepit discooperiri et se reddere terris, ita quod ante horam vespertinam totum se restituit in sprendore (1).

Anni terdeni bis centum mille noveni
Christi currebant, qui tempora lassa gerebant,
Quando pallescit sol aureus atque nigrescit.
In medio Phœbus fit pallidus undique rebus.
In umbra totus stat sol a luce remotus:
Res obfuscantur, stelle celo numerantur.
Flumina mansere, rivi cursum tenuere,
Ut numero multi firmarent robore fulti,
Fit genus humanum re mira si bene sanum.
Junius intrabat, qui tertia luce micabat:
Sexta die data sunt hæc tam mira parata.
Rome miratus stat Gregorius cathedratus.
Ensem vibrabat, Lombardis bella parabat
Pallade rotatus Federicus, sorte beatus,
Dogmate lustratus princeps, probitate probatus.

VII *idus.* Anno MCCCXVI, die VII mensis junii, frater Rogerius episcopus senensis de ordine predicatorum, vicarius in urbe, obiit Rome, et sepultus est apud Sanctam Mariam super Minervam (2).

(1) Andrea Dei ad ann. 1239, multo brevius.
(2) Deest ap. Andr. Dei, 1316.

Anno dominice Incarnationis MCCCLXVI, die sabbati mensis Junii, que erat dies sexta ejusdem mensis, fundatum fuit altare majus nostre Senensis ecclesie.

III Anno Domini MCCLXXXIX, indictione secunda, die duodecima mensis Junii, et sancti Barnabe apostoli, afflicti et debellati sunt Aretini et pars Gibellinorum totius Tuscie a Florentinis et a Senensibus apud castrum Sancte Bibiena, in quo conflictu inter mortuos et captos fuerunt novem millia christianorum, *ad onta di sere Palmiero e di tutti i Ghibellini* (1).

II MCCLVI, afflicti et fugati Pisani a Florentinis et Lucanis apud pontem Serchii, et capti sunt ex eis usque ad duo millia hominum, et suffocati in flumine ex utraque parte totidem (2).

XVI *kal.* Anno Domini MCCLII, indictione decima, Montepulcianenses fuerunt afflicti a dominis Alberto Paganello judice, et Pepone Jacobbi, et Bernardino Johannis, capit. populi Senensis in comitatu Senensi, in curia Montis Follonii, in loco dicto Salanio (3).

Anno Domini MCCXXV, septimo idus Junii, in die sanctorum Viti et Modesti, afflicti sunt Senenses a Florentinis, Aretinis, Urbeveteranis, Castellanis, Lucensibus, Pistoriensibus, et ab aliis castris Tuscie, apud portam de Camollia (4).

XV MCCLXIX, afflicti et fugati sunt Senenses apud castrum de Colle Vallis Else, a militibus domini Caroli regis Sicilie, nec non a Florentinis et ab exititiis Senensibus, in quo conflictu perierunt

(1) Andrea Dei ad ann. 1289.
(2) Andrea Dei ad ann. 1256.
(3) Deest ap. Andream Dei, 1252.
(4) Deest ap. Andream Dei ad ann. 1225.

aut sunt capti ex parte Senensium ultra mille homines (1).

XI Anno Domini MCCVII, Montaltum Berardingum captum est a comite Guidone, Lombardis et Romaniolis, Florentinis et Aretinis; et Senenses cum comite Ildebrandi et Urbevetanis, qui usque Valcortese et Orgiam sunt fugati; et multi fuerunt ex utraque parte capti (2).

X Anno Domini MCCLXXXIX, indictione secunda, die nona mensis Junii exeuntis, Senenses habuerunt castrum de Lucignano comitatus olim Aretini (3).

IX Anno Domini MCCLII, indictione decima, Lucenses fuerunt afflicti a Pisanis et a Senensibus in villa S. Viti (4).

Anno Domini MCXIV, Florentini sunt afflicti apud Montem Crucis a Senensibus et comitibus Guidonibus.

VIII Anno Domini MCCXCI, indictione quarta, afflictus et debellatus dominus Malatesta de Arimino, cum comitibus Guelfis de Romena ab illustri comite Galasso de Montefeltro, potestate Aretine civitatis, apud castrum de Chiagiuolo, ubi interfecti remanserunt ultra quingentos.

VII Anno Domini MCCLXVIII, indictione undecima, die septima kalend. Julii, dominus Johannes miles, marescalchus Caroli, cum quibusdam aliis militibus francigenis, fuit captus ad pontem de Valle Arni a militibus senensibus et a nobili viro domino duce Austriæ, qui habuit secum quamdam partem honorabilis militie illustris viri domi-

(1) Andrea Dei ad ann. 1269.
(2) Andrea Dei ad ann. 1207, ubi brevius.
(3) Deest ap. Andr. Dei, 1289.
(4) Andrea Dei ad ann. 1252.

ni Corradi secundi, Dei gratia Jerusalem et Sicilie regis ac ducis Suevie, reliquis vero qui cum eo erant, fere omnibus gladio ibidem interemptis (1).

Anno Domini MCLXXXVII, captum est sepulchrum Domini a Sarracenis, sub Saladino rege eorum et Henrigo rege christianorum.

VI Anno Domini MCCLXXXVII, indictione prima, die XXVI mensis Junii, afflicti et debellati fuerunt Senenses cum militibus Talie (*sic*) apud plebem de Toppo in comitatu Aretino (2).

Anno tricesimo quinto post mille ducentos,
Vir Pilistrinus Jacobus, præsul venerandus,
Pontificis summi legatus maximus, atque
Consensu parili cum consilio sapientum,
Guerram confregit, statuit quoque vincula pacis,
Pro quibus adnexa maneat Florentia Senæ
In Junii mensis posteriore die (3).

JULIUS.

IV *non*. Castrum Montispolitiani captum est a Senensibus, quod tenuerunt prius sex septimanis obsessum.

Nonas. Anno Domini MCLXXIV, afflicti sunt Senenses apud Scianum.

VIII *idus*. Anno Domini MCCCVII, indictione quinta, venerabilis pater dominus Renaldus, Senensium episcopus de Malavoltis obiit, et ejus corpus fuit traditum sepulture in ecclesia majori senensi super altare B. Bartholomei (4).

VI Anno Domini MCCCXVII, indictione XIII, elec-

(1) Sequuntur duo verba quæ legi non possunt. — Andrea Dei ad ann. 1252.

(2) Deest ap. Andream Dei, 1287.

(3) Andrea Dei ad ann. 1235, multo brevius.

(4) Andrea Dei ad ann. 1307, brevius. — Ughelli, III, 561.

tus dominus Deo de Malavoltis, episcopus Senensis (1).

III Anno MCXLV, afflicti sunt Senenses in Monte Maio.

XVII *kal.* Anno Domini MCCXVI, Innocentius papa III obiit apud Perusium, qui quatuor imperatores... sub quo Vionenses edificatione Christi sunt conversi, sub quo etiam ecclesia constantinopolitana ad obedientiam et unitatem romane Ecclesie rediit.

XII Anno Domini MCCXXII, convenerunt Lucenses cum Florentinis juxta pontem Arni, super Sanctam Mariam de Monte contra Pisanos, quibus in auxilium venerant Pistorienses et Senenses, et variisque hinc inde dimicantibus, fugati sunt Pisani, et multi ex eis capti, solis Senensibus usque ad finem prelii in campo perdurantibus (2).

IX Obiit Gualfredus episcopus, anno Domini MCXXVII, et in secundo anno sequenti Rainerius episcopus, qui hunc quinternum fieri fecit, Senas venit, et eodem anno a Senensibus captus est archiepiscopus Pisanus (3).

VIII Donus Dei episcopus, anno Domini MCCCXLIII: dominus Franciscus de Montone, generalis capitaneus guerre civitatis senensis, habuit civitatem florentinam in suo dominio et potestate sui officii, et sibi subjecta ratione officii civitatis senensis, et hoc quando dux de Athenis fuit degradatus a dominio civitatis Florentie (4).

VII Ugo magister schole, pro cujus anima debemus

(1) Deest ap. Andream Dei, 1317. Deo idem ac Donus Dei de Malevoltis, de quo supra.

(2) Andrea Dei ad ann. 1222, multo brevius.

(3) Ughelli, III, 543.

(4) Andrea Dei ad ann. 1343, multo fusius.

habere sex solidos annuatim pro anniversario, anno Domini MCCII.

AUGUSTUS.

Kalend. Anno Domini MCLVII, imperator Fredericus et cancellarius, capientes porticum sancti Petri Rome, ossederunt ecclesiam ejus, et tunc fuit tam valida ventorum tempestas, quod multe domus et arbores sunt submerse.

Anno Domini MCCCLXXVIII, *a dì primo d'Agosto, ebbero e' Sanesi pace colla chiesa di Roma, e riebbero el castello di Talamone* (1).

IV *idus.* Obiit Gratianus, Clusinus episcopus.

II MCCCXIII, ipsa die Euplicii venit imperator Henricus apud Pancole comitatus senensis (2).

XIX *kal.* MCCCXIII, venit imperator Henricus apud Magianum prope Senas, in vigilia Assumptionis.

XVII Anno Domini MCLXXV, comes Ildibrandinus a Senensibus captus est.

MCCLXXII, dominus Orlandus judex de populo Sancti Andree obiit.

VII Obiit Crescentius Vulterranus episcopus.

XV MCCCXIII, die sancti Agapiti, secessit Henricus imperator a Pancole, et venit apud Orgiam.

XIII Anno Domini MCCCIV, indictione secunda, Ecclesia romana pastore vacante, afflicti et debellati fuerunt et verberati capitulum et canonici ecclesie Senensis, cum capellanis et eorum familia, a fratribus heremitarum ordinis sancti Augustini conventus Senarum in contrata de Pustierla (3).

(1) Neri Donati ad ann. 1378.

(2) Andrea Dei, ad ann. 1313, habet itinerarium imperatoris Henrici, sed quibusdam mutatis.

(3) Deest ap. Andream Dei, 1304.

Anno Domini MCCCLXXXIV, tempore Urbani Sexti Ecclesie Romane pastoris, famosus canonicus senensis, dominus Andreas Gratiani, prior Sancte Marie de Pilli et rector Sancti Marci de Senis, afflixit, debellavit et verberavit omnes et singulos fratres et capitulum heremitarum Sancti Augustini de Senis, ubi quamplures gladio cesi, nonnulli theutonice (*sic*) verberati, et reliqui pugnis contusi fuerunt, et velut Gallici, incisis zonis et cingulis eorumdem, magna prudentia dicti domini Andree, brachati facti sunt, cum eorum capis, ita quod resistere minime potuerunt, et hoc occasione funeris Ser Bencivennis apostate dictorum fratrum, quod funus avaritia cupiebant, demum tamen dicto domino Andree remansit (1).

XI Anno Domini MCCXXI, obiit bone memorie Gregorius papa XI, inter Ecclesiam et imperium discordia existente, et vacavit sedes apostolica usque ad octavum kalendas Novembris.

X Anno Domini MCCCXIII, indictione X, die XXIV Augusti, mortuus est imperator Henricus VII apud burgum de Bono Convento in comitatu Senensi (2).

V MCCLXI, fuit electus dominus Urbanus papa.

IV MCCCXV, die Decollationis sancti Johannis Baptiste, afflicti et debellati sunt dominus Philippus princeps Tarantinus', et dominus Pierius frater ejus, filii regis Karuli secundi, et dominus Karolus filius dicti principis, cum tota parte Guelfe Tuscie, Perusii et Bononie apud montem Catinum in comitatu Lucano, in quo conflictu predicti dominus Pierus et dominus Karulus mortui sunt (2).

(1) Angelo Tura ad ann. 1384.

(2) Andrea Dei ad ann. 1313.

(3) Andrea Dei ad diem 29 Augusti 1315, multo fusius.

III Anno Domini MCCCV, indictione tertia, obiit dominus Hugo Ciani, canonicus senensis et plebanus de Sciata.

SEPTEMBER.

Kalend. Anno Domini MCCLXXI, fuit electus Gregorius papa X, et vacaverat Ecclesia tribus annis, duobus mensibus minus.

II *non.* MCCLX afflicti sunt Florentini, Pistorienses, Lucenses, Pratenses, Aretini, Volterrani cum toto ipsorum exfortio, ac alii quamplures cum militibus urbevetanis, a Senensibus inter turrim de Monte Salvole et castrum de Monte Aperto, ubi de parte Florentinorum ultra decem millia ceciderunt, et fuerunt plus quam quindecim millia capti, fugatique ultra quatuor milliaria, reliquis tentoriis, vexillis, armis omnibus, et omni bellico apparatu, et campana, quam pro charocio ferebant, relictis. Eodem anno castrum Podii Bonizi cepit reedificari, quod Florentini proditores dolo destruxerant prius, et castrum de Monte Alcino fecerunt Senenses funditus destrui (1).

VII *idus.* Anno Domini MCCCIII, indictione prima, dominus Bonifacius papa VIII de Anagnia captus fuit in civitate Anagne a Columpnensibus de urbe et campaninis, et domino Guglielmo Longareto (*sic*), milite regis Francie.

VI Anno Domini MCCCXLII, indictione decima, die signata, dominus dux Atteniensis (*sic*) habuit et obtinuit dominium Florentine civitatis ad vitam, et ipse dominus dux sedit in sede eorumdem pacifice et quiete.

Anno Domini MCCXXIII, VI id. Septembris, capta

(1) Andrea Dei ad ann. 1260.

est civitas Grosseti a Senensibus, muris per violentiam dirutis et pro majori parte combusta, et populus Senas ductus est captivus (1).

III Anno Domini MCLXI, Alexandro papa apostolico presidente, et Ottaviano heretico Ecclesiam perturbante, Fredericus imperator Mediolanum obsedit.

Idus. Anno Domini MCLVI, capta est primo Orgia et destructa.

Anno Domini MCCCV, indictione quarta, obiit dominus Nicolaus Symbaldi canonicus senensis.

XI *kal.* Anno Domini MCCCVIII, indictione octava, obiit dominus Johannes Aldigherii, canonicus senensis, pro quo habuit capitulum senense podere de Guistrigona.

VI Anno Domini MCCIX, obiit magister Guido canonicus.

Anno Domini MCCXXIX, convenerunt Florentini cum comite Guidone, cum tota fortia sua, cum Pratensibus et tota fortia sua, cum Pistoriensibus et tota fortia sua, et cum militibus, peditibus, balistis et arcariis civitatis Lucensis et aliis pluribus apud plebem de Sciata, et tunc convenerunt cum eis in campum Senenses, et voluerunt committere prelium cum ipsis. Et inceperunt bellum cum balistis et arcariis. At ipsi Florentini etiam a militibus senensibus vnlnerati et, quidam mortui, preliari recusaverunt omnino... Immo de tendis et de bestiis et quibusdam rebus aliis fugerunt de monte in montem, et tunc capti sunt ex eis LX, et mortui fere C; et expugnaverunt Florentini castrum Selvole et Cervetum, ubi plurimi mortui sunt, et confusi recesserunt. Jam eodem anno et eadem septimana,

(1) Deest ap. Audream Dei ad ann. 1223.

Florentinis existentibus apud Sciatam, venerunt Urbetani contra Senenses perjuri cum tota fortia sua, et cum Montepulcianensibus apud montem de Fullonica, ubi quasdam vineas et arbores vastaverunt. Postea cum viderent sibi non proficere, venientes ad castrum de Ciliano, ipsum, scalis ad murum positis, fortiter expugnaverunt, ubi quidam eorum mortui sunt. Senenses autem, fugatis Florentinis, ut supra dictum est, properaverunt contra Urbetanos, qui, audito quod Senenses venirent, statim dimissis scalis et quibusdam rebus aliis, arripuerunt fugam, quos Senenses insecuti sunt usque ad castrum de Sarteano, in quo castro recepit se potestas urbetana, qui florentinus erat, cum tota curia sua, et cum majori parte nobilium urbetanorum, et cum multis peditibus civitatis ejusdem. Senenses tamen supervenientes ceperunt ipsum castrum : sed Urbetani intraverunt cassarum munitissimum in superiori parte castri positum... inexpugnabilis erat, parati... potius mori quam voluntati Senensium... viderant eos paratos ad bellum cum balistis et arcariis... ipsum cassarum sunt aggressi quod fortiter... ubi capti sunt fere omnes nobiles milites inter corredatos et alios... positi... superat numerum... in una septimana tres civitates... hoc est urbes (1)...

IV Obiit imperator Henricus, anno Domini MCXCVII. Hic regnum Apulie sibi subjugavit et Senam obsedit.

Montis Lucini castrum virtute potenti
Urbs Sena devincens, destruxit corde valenti :

(1) Locus corruptus. De hoc bello paucissima apud Andream Dei ad ann. 1229. Villani omnino tacet de prosperis Senensium rebus, fuse autem narrat ultionem quam anno sequenti Florentini exegere.

Turres et portas, muros et mœnia stravit,
Comburensque domos, ad votum cuncta patravit.
Per sedecim menses obsessum, tempore lapso,
Est victum castrum, populo certamine lapso.
Non minus afflictos contrivit panis egestas.
Cunctis attritis est omnis adempta potestas.
Anni sunt Domini, si quæris, mille ducenti,
Unus et addetur, numerus completus habetur.
Philippo Malevolte tunc dominante Senensi
Prudenti populo, rectoris jura tenenti.
Octobris quinto victor fuit ipse kalendas,
Qui populi castri turmas jubet esse tenendas.
Vive, valeto, Sena, præclaraque, dulcis, amena :
Multum laudaris, que caris cara probaris
Hostibus immanis sis, hostis amarus amaris!
Inde triumphasti, pacem quia semper amasti!
Credo quod est factum Christo faciente peractum,
Quod fecit fortem, te vincere fecit et hostem.
Laudes reddantur sibi per quem prospera dantur (1)!

OCTOBER.

Kalend. Urbanus papa obiit MCCLXIV.

VI *non.* Anno Domini MCCCXLI, die secunda mensis Octobris, afflicti et debellati sunt Florentini cum Senensibus, Aretinis, Perusinis et aliis de civitatibus partis guelfe a Pisanis, apud civitatem Lucanam prope civitatem, loco dicto et prato, in ponte sancti Quirici (2).

IV Anno Domini MCCIX, rex Otto coronatus est Rome ab Innocentio papa III apud Sanctum Petrum, et in reditu suo XII kalend. novembris primo post acceptam coronam civitatem Senam intravit, et apud episcopalem ecclesiam a canonicis et clero indutis pluvialibus, aqua benedicta at-

(1) Apud Andream Dei Montis Lucini obsidio refertur ad annum 1198.

(2) Andrea Dei ad ann. 1341, sed brevius.

que incenso est honorifice receptus, omnibus campanis in classicum pulsantibus (1).

II *idus*. Anno Domini MCCCLXI, indict. XV, die Jovis, XIV hujus mensis Octobris, notum sit omnibus in perpetuum quod comune Senarum hostiliter intravit terram Montalcini Grete, in quo introitu fuerunt magnificus miles dominus Lodovicus de Piis de Modena, honorabilis conservator civitatis Senarum, et certi milites nobiles civitatis Senarum cum exercitu gentis senensis, tempore Johannis Sozzini, Luce Castelli, Jacobi Lenzi, Castellani Mini, Thome, Jacobi Lomi, Johannis Sermini, Francisci Bulletani, magistri Gherardi dela Pietra, Thome Jannellini, Nicolai Guerruzzi, et Thomassi Antonii Simbole, de dominis duodecim, et Gherardini Cennis capitanei populi (2).

XI *kal*. Anno Domini MCCCLXIII, indictione II, die sabbathi, VII Octobris, societas del cappello, sub ductu comitis Nicolai de Urbino, fuit posita in conflictu a Senensibus apud Guardavallem in comitatu senensi. Que mala gens dicte societatis prius combusserat et depredaverat comitatum senensem, et abstulerant castrum Campagnatici; et in illo conflictu fuerunt mortui fere centum, et capti afflitti, inter quos captus fuit comes Nicolaus predictus, et dominus Johannes de Sarteano, et imperator de Bolgaria, et episcopus de Bolgaria qui erant cum eis, et comes Niccolaus Ungarus qui fuit nostris Ungaris datus; et alii Theuthonici fuerant nostris Theuthonicis relaxati, regnante Karolo imperatore Romanorum, et sanctissimo Urbano papa V, anno primo sui pontificatus (3).

(1) De solemni ingressu Ottonis imperatoris tacet Andrea Dei.

(2) Neri Donati ad ann. 1361, sed brevius.

(3) Neri Donati ad ann. 1363.

IX Anno Domini MCCXXXII, captum est bello et combustum castrum de Montepulciano a Senensibus solis, cum eorum comitatu, obsidione manifesta durante per tres dies, a media tertia usque ad sextam, sub potestate domini Gerardi Rangonis Mutinensis.

Montispulcani castrum Deus ordine miro
Tradidit immensus magno certamine Senæ,
Anno terdeno reddens sibi jura secundo,
Post ortum Domini finitis mille ducentis,
Preveniente die festum Simonis quoque Jude (1).

VII Anno Domini MCCCXLVI, indictione II, die festivitatis S. Marie Candelarum secundo, ut deliberatum fuit apportari in ecclesia majori apud cappellam cerdonum, pro universitate cerdonum, et cum camerario eorum ecclesie senens i unum cereum unius libre in tabula ipsorum cerdonum (2).

NOVEMBER.

IV *non.* Anno Domini MCCXXVII, Bonfilius Senarum episcopus ivit Romam, cum M. archidiacono suo, et magistro Bandino primicerio, et aliis pluribus, vocatus a papa Gregorio cum aliis episcopis de Tuscia; et tunc remansit ibi dictus M. archidiaconus pro vicecancellario, et dominus Bandinus pro correctione litterarum domini pape (3).

III Anno Domini MCCCIII, dominus Bindus, canonicus senensis, factus fuit notarius domini pape.

(1) Andrea Dei, 1232, sed brevius. — Cf. Villani, lib. VI, cap. 9.

(2) Deest ap. Andream Dei ad ann. 1346.

(3) Deest ap. Andream Dei ad ann. 1227.

Non. Anno Domini MCCCIII, obiit dominus Bonifacius papa octavus.

VIII *id.* Anno Domini MCCCVII, indictione VI, obiit dominus Monachus de Clanciano, canonicus senensis, pro quo capitulum senense habet domum positam in contrata Francie.

V Anno Domini MCCXCI, obiit Celestinus papa IV, et vacavit sedes apostolica anno uno, mensibus septem, et diebus tredecim.

III Anno Domini MCCXV, tertio idus Novembris, celebrata est sancta synodus Rome in ecclesia Sancti Salvatoris, qui (*sic*) Constantiniana vocatur, præsidente domino Innocentio papa III, XVIII anno pontificatus, in qua fuerunt episcopi quadringenti et duodecim.

XVIII *kal.* Anno Domini MCCLII, afflicti et fugati sunt Senenses a Florentinis et militibus lucanis et urbevetanis, apud Montalcinum in comitatu senensi (1).

XVII

Senensis presul Bonfilius obiit anno
Dñi quinquaginta post mille duosque ducentos (2).

XIII Anno Domini MCCCIII, afflicti et debellati sunt stipendiarii partis nigre florentine civitatis in valle Ambre a Farinata de Ubertinis, et ab Aretinis, et a parte bianca florentine civitatis.

X Anno Domini MCCXX, Fredericus Henrigi imperatoris Rome imperii diadema ab Honorio papa III recepit.

IV MCCLXVIII, obiit dominus Clemens papa IV.

(1) Andrea Dei ad ann. 1252, sed fusius.

(2) Habet Ughelli, III, 553, sed emendatius :
Quinquaginta duos post mille fereque ducentos.

DECEMBER.

IV *non.* Obiit Innocentius papa IV apud Neapolim; et tunc fuit in summum pontificem dominus Alexander IV electus.

III Anno Domini MCXXIX: venit hac die Rainerius episcopus senensis electus, et tunc invenit archiepiscopum pisanum a Senensibus captum (1).

II

Anni sunt Domini, trahe bis sex, mille ducenti,
Quod tumulo corpus conclusum mense decembri
Est Gonteramni senensis presulis almi (2).

Id. Anno Domini MCCL, imperator Fredericus obiit in Apulia. Obiit Johannes presbiter et canonicus Sancte Marie, qui dedit XI libros.

Anno Domini MCLXXXVIII, obiit Gonterannus senensis episcopus (3).

XII *kal.* In anno MCCCXXXI, ibunt (*sic*) Senenses contra Contes (*sic*) Sancte Floris, et destructi sunt, et multa chastella (*sic*) reversa sunt ad potestatem Senensium (4).

IX Anno Domini MCCXXXI, magister Johannes, canonicus ecclesie sancti Christophori, receptus est in canonicum majoris ecclesie Sancte Marie senensis.

(1) Ughelli, III, 543.

(2) Ughelli, *Italia sacra,* III, 549.

(3) Deest ap. Andream Dei ad ann. 1188. Errore amanuensis videtur accidisse ut epitaphium Genteramni episcopi referretur priusquam ejus mortis mentio fieret.

(4) *Sic.* Multo fusius ap. Andream Dei ad ann. 1331.

HYMNORUM ECCLESIASTICORUM

COLLECTIO ANTIQUA.

FOLIO PRIMO (1).

Canticaque excubantes psallimus (2).

Nam lectulo consurgimus,
Noctis quieto tempore,
Ut flagitemus vulnerum
A te medelam omnium.

IN LAUDIBUS.

Eterna celi gloria (3). *

AD VESPERAM.

Plasmator hominum Deus. *

SABBATO AD NONAS.

Summe Deus clementie. *

FOLIO II. IN LAUDIBUS.

Aurora jam spargit polum. *

(1) Plura folia desunt in principio et in fine codicis. Folio primo incipiente, leguntur quinque ultimi versus hymni ad nocturnas horas pertinentis.

(2) Locus corruptus quem sic legendum esse conjicio :

Atque excubantes psallimus.

(3) Hymni asterisco notati, omnes jam publici juris facti sunt et apud Daniel (*Thesaurus hymnologicus*) reperiuntur. Qui nota carent nobis inediti visi sunt.

AD VESPERAM.

1 O lux beata, Trinitas (1). *
2 Verbum supernum prodiens. *

IN LAUDIBUS.

Vox clara ecce intonat. *

F° III. AD VESPERAM.

Conditor alme siderum (2). *

AD NOCTEM.

Verbum salutis omnium.

IN LAUDIBUS.

1 Sol, astra, terra, æquora. *
2 Christi caterva clamitat.

V. HYMNI S. NICOLAI.

1 Debitas laudes Domino canentes.
2 Solemne tempus vertitur.

VII. S^e LUCIE.

1 Christe, lux mundi, salus et redemptor.
2 Lux mundi vera...

IX. S. THOME.

1 Festa, jocunda concio fidelium.
2 Sancti Thome apostoli.

X. S. GREGORII.

Martyris en Gregorii.

XI. DE NATALI.

1 Veni Redemptor gentium (3). *
2 Surgentes ad te, Domine.
3 Audi, Redemptor gentium.
4 A solis ortus cardine (4). *
5 Christe, redemptor omnium (5). *

(1) Hymnus sancto Ambrosio adscriptus.
(2) Sancto Ambrosio adscriptus.
(3) Hymnus sancti Ambrosii.
(4) Hymnus Sedulii.
(5) Hymnus Fortunati.

6 Agnoscat omne seculum. *

F° XII. S. STEPHANI.

1 Christus est vita veniens in orbem.
2 Stephano primo martyri. *
3 Consors levita martyrum.

XVI. S. JOHANNIS.

1 Iste electus Johannes.
2 Agite omnes diem sacratissimum.
3 Ecce Johannis Domini dilecti.
4 Solemnis dies advenit. *
5 Jubilemus carmen dulce.
6 Amore Christi nobilis. *

XX. SS. INNOCENTIUM.

1 Infantum diem martyrum.
2 Fur Herodes impie.
3 Salvete flores martyrum (1). *
4 Verbum patris principium. *

XXII. S. SYLVESTRI.

1 Sylvestri almi præsulis.
2 Voce jocunda resonemus omnes.
3 Christe, rex regum, gubernator alme.

XXIV. IN OCTABIS DOMINI.

Auctor perennis glorie (2). *

XXVI. DE EPIPHANIA.

1 A patre unigenitus. *
2 Hostis Herodes impie. *
3 Illuxit orbi jam dies.
4 Illuminans altissimus (3). *

XXIX. SS. JULIANI ET BASILISSE.

1 Artifex poli siderumque factor.
2 Fratres vibranti carmine.

(1) Notissimus hymnus Prudentii.
(2) Huic hymno additæ sunt in codice manuscripto musicæ notæ.
(3) Hymnus sancti Ambrosii.

F° XXXI. S. MAURI.

1 Adest celebritas nobis, carissimi.
2 Christe... decus angelorum.
3 Confessor Domini, Maure, paterni.
4 Sacra refulgent mystica.

XXXIII. S. SEVERINI.

1 Canticum laudis Domino canentes.
2 Gloriam Christo Domino canentes.

XXXV. S. SEBASTIANI.

1 Martyr Dei egregie.
2 Sebastiani inclyti.

XXXVI. S^e AGNETIS.

1 Agnetis festum martyris.
2 Agnis beate Virginis. *
3 Que mens recensere audeat.

XXXVIII. S. VINCENTII.

1 Adest miranda passio.
2 Beatus vir Vincentius.

XXXIX. DE CONVERSIONE S. PAULI.

1 Pangamus nunc astrifero.
2 Nunc laudibus symphonicis.

XL. DE PURIFICATIONE.

1 Gaude visceribus mater in intimis. *
2 Quod chorus vatum venerandus olim. *
3 O beatus artus ille.
4 O quam glorifica luce coruscans. *
5 Refulsit alme dies lucis candidus.
6 Ave maris stella. *

XLIV. S^e AGATHE.

1 Triumphum sacre virginis.
2 Martyris ecce dies Agathe (1). *

XLV. S^e SCHOLASTICE.

1 Hodie sacratissima. *
2 Hunc soror sanctum nimium sequendo.

(1) Hymnus Damasi papæ.

F° XLVI. DE CATHEDRA S. PETRI.

Beatus Christi famulus.

XLVI. S. GREGORII PAPE.

1 Claret sacrata jam dies.
2 Magnus miles mirabilis.

XLVII. S. BENEDICTI.

1 Christe, sanctorum decus atque virtus. *
2 Fratres alacri pectore. *
3 Laturus esum pluribus.
4 Immota fit moles levis.
5 Tanti potestas luminis.
6 Magno canentes annua.
7 Omnes venite monachi.

L. DE ANNUNCIATIONE.

1 Christe qui mundum crimine jacentem.
2 Quem terra, pontus, ethera.

LII. DE SEPTUAGESIMA.

1 Alleluia, piis edite laudibus.
2 Alleluia, dulce carmen. *

LIII. DE QUADRAGESIMA.

1 Medie noctis tempus est (1). *
2 Aures ad nostras Deitatis preces. *
3 Insigne sanctum tempus acceptabile.
4 Ex more docti mystico. *
5 Deus candorum (*sic*) luminis.
6 Dei fide qua vivimus. *
7 Meridie orandus est.
8 Sic ter quaternis trahitur.
9 Deus qui claro lumine. *
10 Jesu quadragenarie (2). *
11 En tempus acceptabile.
12 Cum jejunasset Dominus.

(1) Sancto Ambrosio adscriptus.
(2) Sancto Hilario adscriptus.

LIX. DE PASSIONE DOMINI.

1 Pange lingua gloriosi (1). *
2 Crux fidelis inter omnes. *
3 Certum tenentes ordinem. *
4 Vexilla regis prodeunt (2). *
5 Ternis ter horis numerus. *
6 Qua Christus hora sitiit. *
7 Rex Christe, factor omnium (3). *
8 Jam Christe, sol justitie. *

LXII. PRO ADORANDA CRUCE.

Crux benedicta, nites, Dominus qua carne pependit (4). *

LXIII. IN PALMIS.

1 Magno salutis gaudio (5). *
2 Celse salutis gaudia.
3 Pio feramus pectore.

LXVI. IN CENA DOMINI.

1 Hymnum dicamus Domino. *
2 Tellus ac ether jubilent. *

LXVIII. IN RESURRECTIONE DOMINI.

1 Rex sempiterne Domine.
2 Aurora lucis rutilat. *
3 Jesu, nostra redemptio.
4 Telluris auctor personent.
5 Rex Christe, factor omnium. *
6 Ad cenam agni providi. *
7 Sol, luna, celum, sidera. *
8 Refulsit omnes luce mundo aurea (6).
9 Letare, celum, desuper.

(1) Hymnus Fortunati.

(2) Ejusdem.

(3) Hymnus sancto Gregorio adscriptus.

(4) Hymnus Fortunati, cui tamen in codice nostro triginta duo versus additi sunt, ejusdem metri, non ejusdem acuminis.

(5) Hymnus sancto Gregorio adscriptus.

(6) Refulsit omnis luce mundus aurea.

10 Vita sanctorum, decus angelorum. *
11 Orat salutem servulo,

LXXV. S. GEORGII.

Gesta sanctorum martyrum. *

LXXV. S. MARCI.

1 Festum beati martyris.
2 Jam nunc per omne lux refulget seculum.

LXXVII. S. JUVENALIS EPISCOPI NARNIENSIS.

1 Clarescat terris Juvenalis gloria.
2 Verba cum vite civibus diffunderet.
3 Christi athlete ut ederet certamina.

LXXIX. DE INVENTIONE SANCTE CRUCIS.

1 Signum crucis mirabile. *
2 Rex angelorum prepotens. *
3 Arbor salve sanctissima,

LXXX. S. MICHAELIS.

1 Tibi, Christe, splendor patris. *
2 Christe, sanctorum decus angelorum. *
3 Illuminavit hunc diem,
4 Mysteriorum signifer, *
5 Celestium te signifer,
6 Alme rex archangelorum.
7 Sancte Michael archangele.
8 Unitas in Trinitate.
9 Centies mille legionum angeli.

LXXXV. S. FLAVIANI APRUTINI PRESULIS.

Alme confessor, summi regis presul.

LXXXV. DE ASCENSIONE.

1 Eterne rex altissime. *
2 Optatus votis omnium (1). *
3 Festum nunc celebre magnaque gaudia. *
4 Funeris victor, triduo resurgens.
5 Jam Christus ascendit polum (2). *

(1) Sancto Ambrosio adscriptus.
(2) Hymnus Ennodii.

LXXXVIII. DE PENTECOSTE.

1 Veni creator Spiritus. *
2 Beata nobis gaudia (1). *
3 Jam Christus astra ascenderat. *
4 Et hoc supernum munus est (2). *

XC. S. ERASMI MARTYRIS.

1 Apologetici martyrem faminis.
2 Hostem humani generis.
3 Rex, metuende omnium creator.

XCI. S. VITI.

1 Ad Viti beatissimi.
2 Alma beati martyris.

XCIII. SS. GERVASI ET PROTASI.

Grates tibi Jesu novas (3). *

XCIII. S. JOHANNIS BAPTISTE.

1 Preco preclarus, sacer et propheta. *
2 Ut queant laxis resonare fibris. *
3 Almi prophete progenies pia. *

XCV. SS. JOHANNIS ET PAULI.

1 Decus sanctorum martyrumque norma.
2 Sanctorum laudes celebret.

XCVI. SS. PETRI ET PAULI.

1 Aurea luce et decore roseo (4). *
2 Doctor egregie Paule, mores instrue (5). *
3 Prelata mundi culmina.
4 Apostolorum passio. *
5 Felix per omnes festa mundi cardines (6). *
6 Utraque pars psallentium.

CI. S. PAULI.

Exultet orbis ambitus.

(1) Sancto Hilario adscriptus.
(2) Ennodii.
(3) Hymnus ambrosianus.
(4) (5) (6) Elpidis, uxoris Boethii.

CI. S. PETRI.

Christe, rex clemens, pietatis auctor.

CII. S. QUIRICI.

Almi triumphum Quirici.

CII. S. ALEXII.

Cantemus omnes arbitri.

CIII. S. MAURICII.

1 Adest dies prefulgida.
2 Alma Christi quondam fides.

CIV. S. APOLLINARIS.

1 Festa sacrata presulis.
2 Apollinaris beate.
3 Sacri, Christe, pontificis.

CVI. SS. NAZARII ET CELSI.

Angusta vite tempora (1). *

CVI. DE TRANSFIGURATIONE.

1 O nata lux de lumine. *
2 O sator rerum, reparator evi.

CVII. S. XYSTI.

Magni palmam certaminis. *

CVII. S. LAURENTII.

1 Devota mente socii.
2 Martyris Christi colimus triumphum. *
3 Apostolorum supparem. *
4 En martyris Laurentii. *

CX. DE ASSUMPTIONE S. MARIE.

1 Ad laudem sancte Marie.
2 Quis possit amplo famine prepotens.
3 Fit porta Christi pervia (2). *
4 Nunc tibi, virgo virginum. *
5 Maria, mater Domini. *
6 Lux mundi beatissima.

(1) Hymnus Ennodii.
(2) Hymnus sancti Ambrosii.

CXII. S. CYRIACI.

1 Hymnum canamus, socii.
2 Agonitheta nobilis.

CXIII. S. BARTHOLOMEI.

1 Ad laudem Christi procerum.
2 Gaudium mundi, Christe, lux sanctorum.

CXIV. IN DECOLLATIONE S. JOHANNIS.

Summum percurrit oraculum (*sic*).

CXV. DE NATIVITATE S. MARIE.

Nunc tibi, virgo virginum (*ut supra*). *

CXV. DE EXALTATIONE S. CRUCIS.

Vexilla regis prodeunt (*ut supra*). *

CXV. S. EUPHEMIE.

Euphemie celebris recolamus virginis alme.

CXVI. SS. COSME ET DAMIANI.

1 Conditor cosmi, omniumque salus.
2 Solemne tempus vertitur.

CXVIII. S. MICHAELIS.

Tibi, Christe, splendor patris (*ut supra*). *

CXVIII. SS. PLACIDI ET SIGIBERTI.

1 Pangendo celi roboremus (1) odas.
2 Eterne Jesu, dominator alme.

CXIX. S. JUSTI MARTYRIS.

Adest sacra festivitas.

CXIX. OMNIUM SANCTORUM.

1 Christe, qui virtus sator et vocaris.
2 Alma cunctorum celebremus omnes.
3 Jesu salvator seculi. *

CXXII. S. MARTINI.

1 Martine confessor Dei. *
2 Christe, rex noster, via, lux, salusque.
3 In laude Martini Deus.

(1) Reboemus.

4 Rex Christe, Martini decus.
5 Bellator armis inclytus. *

CXXV. DE S. TRINITATE.

1 O pater sancte, mitis atque pius.
2 O veneranda Trinitas.

CXXV. S. CECILIE.

Ad Christi laudem Virginis.

CXXVI. S. CLEMENTIS.

Clementis festum celebratur hodie.

CXXVII. S. FELICITATIS.

Pio feramus pectore.

CXXVII. S. ANDREÆ.



1 Decus sacrati nominis (1). *
2 Post Petrum primum principem. *
3 Nobis ecce dies ordine congruo.

CXXVIII. S. ZENONIS.

Sancti Zenonis presulis.

CXXVIII. DE DEDICATIONE.

1 Sacratum hoc templum Dei. *
2 Christe, cunctorum dominator alme. *
3 Urbs beata Jerusalem. *
4 Refulgent clara hujus templi culmina.

CXXXI. S. AMBROSII.

Sancti Ambrosii presulis.

CXXXI. IN NATALI APOSTOLORUM.

1 Exultet celum laudibus. *
2 Apostolorum mystica.

CXXXIII. COMMUNE MARTYRUM.

1 Regis immensi milites triumphis.
2 Eterna Christi munera. *
3 Rex gloriose martyrum. *

(1) Hymnus sancti Damasi.
(2) Hymnus sancti Ambrosii.

4 Deus tuorum militum. *
5 O martyr eterni patris.

CXXXV. COMMUNE CONFESSORUM.

1 Summe confessor, sacer et sacerdos.
2 Iste confessor Domini sacratus. *
3 Jesu, redemptor omnium. *
4 Jesu, corona celsior. *
5 Sacra piorum martyrum.

CXXXVII. COMMUNE VIRGINUM.

1 Jesu, corona virginum. *
2 Virginis proles opifexque matris. *
3 Digne te, sancte Domine.
4 Felix vera virginitas.

CXXXIX.

Varia cantica ex utroque Testamento.
Lectiones ex Evangeliis, Epistolis et Apocalypsi.
Orationes varie.

Explicit folio CLXXXIII his verbis : « Gratia vobis et pax a Deo Patre nostro et Domino nostro Jesu Christo. » Al. : « Pacem et veritatem diligite dicit... » Cetera desiderantur.

HYMNUS I SANCTI NICOLAI.

Folio V recto (1).

Debitas laudes Domino canentes,
Mente devota celebremus omnes
Hunc diem sacrum, Nicolaus in quo
Ethera scandit;

(1) *Legenda aurea*, cap. III, de sancto Nicolao.
Vita apud Surium, t. VI, p. 888, ex auctoribus græcis idoneis, præcipue Simeone Metaphraste; ubi eadem miracula fusius narrantur. Cum autem Metaphrastes seculo decimo floruerit, hymnus noster uno seculo eum antecedere videtur.

Qui Dei legem meditando digne,
Pervigil, celi capiendo regna,
Hoste devicto, nitidus refulsit
Sanctus in orbe.

Namque, cum pastor bonitate dignus
Myrensis clare peteretur urbis,
Celitus tandem meruit vocari
Rector opimus.

Presul effectus, populis benignus,
Extitit dulcis, placidusque clemens :
Omnibus prestat pietatis usu
Commoda digna.

Gratia Christi salubri repletus,
Demonum cultum penitus repellit :
Per viam lucis, tenebris repulsis,
Currere monstrat.

Predicat cunctis famulare Christo,
Allevat tristes famis ex pavore,
Commoda prestans, triticum ministrans,
Nil minuendo.

Fluctibus mersis precibus vocatus,
Affuit presens, mitigansque fluctus,
Providus, monstrans olei liquore
Temnere flammas.

Terret Augustum pater almus, inquam,
Solvat ut frustra miseros revinctos :
Mortis atrocis monitis beatis
Vincula tergit (*sic*).

Sicque devotis pietatis acta
Sepius gestans, famulando Christo,

Etheris regnum meruitque sacrum
Scandere clarus.

Plaudet insignis tua plebs, Beate:
Grecia gaudet redimita festis,
Quod tuis sanctis meritis maligni
Crimina quassat.

Protege plebem tibi precinentem,
Hostis aversi quatiendo fraudes,
Quatenus mundi mereamur atri
Temnere fluctus.

Quesumus, Sancte nimium beate,
Posce pro nobis Dominum rogando,
Quo suam veram mereamur omnes
Cernere lucem.

Gloria Patri resonemus omnes,
Et tibi, Christe, genite superne
Cum quibus sanctus simul et creator
Spiritus regnat.

HYMNUS II EJUSDEM SANCTI NICOLAI.

Folio vi recto.

Solemne tempus vertitur,
Quo pontifex Nicolaus,
Carnis deponens sarcinam,
Liber transcendit ethera.

Claro satus hic germine,
Ornavit stemma moribus.

Sanctis mandatis obsequens,
Presul sacratur celitus.

Auro patris infamiam
Stuprum redemit virginum :
Verbis, doctrina profluens,
Ritum destruxit demonum.

Sumpti mensuram tritici
Ministris supplet regiis :
Plebi frumentum dividens,
Dempsit famis penuriam.

Oppressi naute fluctibus
Ejus virtutem postulant :
Procelle mox sevissime
Turbo sedatur imminens.

Presens objurgat consulem,
Augustum terret somnio,
Statim resolvi precipit
Ligatos frustra vinculis.

Omnis devota Grecia
Magnis plaudet tripudiis,
Alumni quod et presulis
Decore splendet nobili.

Almaque nitens laurea
Donis pollet charismatum,
Suis prestans supplicibus
Pura quod mente flagitant.

Oramus ergo cernui
Omnes, pater sanctissime,
Quo semper patrociniis
Tuis fruamur affatim.

Nostris curva sub gressibus
Tyranni colla perfidi,
Ne mundi nos inlecebris
Cogat servire subdolis.

Occursus nullus ultima
Perturbet nostra, quesumus;
Nec pars adversa spiritum
Eternis tradat ignibus.

Sed Christo laudis gloriam,
Patri, sanctoque Flamini
Jugem canamus liberi
Per infinita secula.

HYMNUS I SANCTI SYLVESTRI PAPÆ.

Folio XXII verso (1).

Sylvestri almi presulis
Urbis Rome egregie
Triumphum ore consono
Decantet Christi populus.

Quem immanis indolibus,
Truculentus pro Domino
Prefectus tunc Tarquinius
Lacessivit carceribus.

(1) *Legenda aurea*, cap. XII, de sancto Sylvestro.
Vita apud Surium, t. VI, p. 1173, ad diem decembris 31, ex Simeone Metaphraste. Itaque codex noster numerandus est inter prima monumenta historiæ pulcherrimæ et medii ævi hominibus acceptissimæ, miraculorum sancti Sylvestri. Hæc causa nos movit ut tres hymnos quanquam corruptissimos, integros daremus.

Sed persistens immobilis,
Vicit athleta nobilis,
Per cujus nequam exitum
Hic pontifex eligitur.

Hujus castis affatibus
Constantinus tunc Augustus,
Hortatus Christo credere,
Renatus est baptismate.

Quem ut linivit chrismate,
A morbo elephantie
Est emundatus illico,
Virtute sancti Spiritus.

Dehinc contra incommodos
Judeorum philosophos
De celesti mysterio
Bellans vicit intrepidus.

Nam draconis pestiferi
Sevitiam compescuit,
Et populos innumeros
Advexit celi Domino.

Nosque a culpis nexibus
Eruit suis precibus,
Qui pro Tonantis gloria
Ejus canamus annua.

Deo patri. . . .

HYMNUS II EJUSDEM SANCTI SYLVESTRI.

Folio XXIII recto.

Voce jocunda resonemus omnes,
Laudibus sanctis studium ferentes,
Urbis romane modulando patrem
Laude Sylvestrum.

Hic pius pastor gregis atque tutor,
Lux fuit cecis, baculusque claudis,
Ac signa fecit paradisiaca
Plurima terris.

Qui viam cunctis rectissimam (*sic*) monstravit,
Percusso regi reddit sanitatem,
Unde cernentes meruere cordis
Cernere lumen.

Summa virtutum viguit per ipsum
Claritas, cunctum radiando mundum :
Ac sicca corda rigavit fidele (*sic*)
Christi lavacro.

Animas multas conjunxit angelorum
Ecclesie, cetumque Dominique templum
Ac decemcordo reboare nablo,
Noctem (*sic*) diemque (1).

Gloria Patri resonemus omnes,
Et tibi, sancte Genite superne,
Cum quibus sanctus simul et creator
Spiritus regnet.

(1) Locus insignis, ex quo sequitur originem scholæ cantorum usque ad tempora sancti Sylvestri relatam fuisse.

HYMNUS III EJUSDEM SANCTI SYLVESTRI.

Christe, rex regum, gubernator magne
Patris immensi soboles perennis,
Supplicum vota pariterque odas
Suscipe clemens.

Tu probra mundi noxiaque tergens,
Insuper miro radians splendore,
Tribue clemens bonitatis dona
Preclara celi.

E quibus summis veneramur almum,
Urbs magna nobis decus hoc concessit,
Gens Romanorum patris mundi tota
Cuncta per orbem.

Qui postquam sanctis est profusus undis,
Sanctis imbutus litterisque doctus,
Spiritu fervens Domino jubante (*sic*)
Cumula semper (1).

Te recte parchus pater sanctus, inquàm,
« Stulte hac nocte animam efflabis :

(1) In tanta barbarie genuinam verborum formam et ipsum narrationis ordinem non facile dignoscas. Sic habes *jubante* pro *juvante*, et inferius *loquoris* pro loquelis. Quatuor qui sequuntur versus, sensu omnino deficiente, errorem amanuensis arguunt. Videtur narrata fuisse Silvestri coram judice confessio, cui supplicia minitanti sanctus respondisse dicitur : « Stulte, hac nocte morieris et sempiterna tormenta recipies. » (Cf. *Legend. aur.*) Cæterum hymnographus tangit res vulgatissimas : Sylvestri, persecutione sæviente fugam; Constantinum lepra percussum; jussum a pontificibus idolorum ut imperator puerorum sanguine calido lavaretur; Constantino tam immane scelus exhorrente, pueros cum matribus dimissos largisque donatos muneribus; principis tandem clementiam præmio suo non caruisse, cum sequenti nocte Petrus et Paulus ei in somnis apparuerint, et salutem corporis animæque in baptismo quærendam denuntiaverint.

Quare non cessas pœna cruciare
Christi cultores? »

Statimque pastor sanctitate dignus,
Romani tandem populi electus,
Tyranni seva latitans secessit
Suo cum clero.

Exhorrens Augustus tam immane scelus,
Letas remisit cum matresque natis,
Omnibus donis sua pietate
Commoda vite.

Gratia Christi vere inspiratus,
Petrus cum Paulo monuit piscina
Aquarum unda medendique sibi
Salus requirat.

Presul vocatur populi benignus,
Placidus, clemens extititque regis,
Illico sanctis monstravit loquoris (*sic*)
Virtute Christi.

Predicat Christo famulare plebem,
Allevans merens dudum exortando,
Commoda prestans jugiter fideles,
Semper orando.

Sicque devotus veritatis facta
Crebrius donans, famulando poli
Vite et regnum meruit beatum
Scandere clarus.

Gaudet insignis sua plebs sacrata
Romana plaudet renovata undis,
Quos tuis sanctis meritis antiquis
Fraudem devastat.

Faveto omnes tibi servientes,
Hostis maligni quatiendo fraudes,
Quatenus cuncti mereamur veram
Cernere lucem.

Poscimus, alme nimium beate,
Pro nobis ora Dominum rogando
Ut mundi mala valeamus omnes
Pellere procul.

Sit tibi laus, Trinitas immensa,
In quo exultat nunc celi caterva,
Nobis ut dones gratiamque veram
Semper in evum.

HYMNUS SANCTI SEVERINI ABBATIS.

Folio XXXIII (1).

Canticum laudis Domino canentes,
Hunc diem festum celebremus omnes,
Quo Severinus penetravit almus
Celsa polorum.

Quis stylo dives modulansque plectro,
Cuncta signorum replicare possit,
Que potens Christus studiis opimis
Contulit ejus?

Inclitus vates nimiumque felix,
Sepius cui Deus intimabat

(1) *Vita* ab Eugippio, auctore coætaneo, scripta, apud Bolland. ad diem VIII januarii: hymnum non ita multo post scriptum esse conjecerim.

Tunc ad oppressi populi salutem
Multa futura.

Voce presaga laqueos latronum
Atque predonum machinas retexens,
Valde tutabat monitis supernis
Oppida fessa.

Dulce solamen miseris ministrans,
Horridam pestem famis amputavit;
Barbara plures feritate victor
Solvit ab hoste.

Magne confessor, humilis magister,
Tu quidem normam monachis dedisti,
Calle demonstrans sobrio sequaces
Scandere celum.

In tuis sanctis manibus refulsit
Celitus lumen, refluensque crevit
Ad tuos haustus olei liquamen,
Fontis ad instar.

Condolens cunctos inopes fovebat,
Languidos sanans, relevabat egros :
Omnis accedens salubrem medelam
Sumpsit ab illo.

Tuque Sylvinum loculo jacentem,
Fratribus coram precibus peractis,
Morte devicta, redire fecisti ad
Gaudia vite.

Cereos flamma fidei cremante
Arguit sanctus pater infideles :
Nosque (*sic*) flammescunt Deitatis igne
Algida corda.

Cujus ad funus veniens sacratum,
Mutus accepit modulos loquele,
Cecus exultat procul ambulantes
Cernere notos.

Neapolis, gaude redimita festis,
Plaude celestem retinens patronum,
Quem tibi summum decus et juvamen
Prestitit auctor.

Hujus o clemens meriti Creator,
Gloriam nobis veniamque confer,
Quo tui cultus super astra semper
Luce fruamur.

HYMNUS SANCTI MARCI MARTYRIS.

Folio LXXV verso (1).

Festum beati martyris
Odis colamus consonis,
Quem misit orbi provida
Regis superna gratia.

Hunc in quaternis vultibus
Propheta quondam prescius
Vidit leonis inclita
Mysteriarchis (*sic*) formula.

Missus superno munere
Terra in Alexandrie,

(1) De sancti Marci apostolatu Aquileiensi ejusdemque martyrio habentur duo antiqua fragmenta apud Bolland. ad diem aprilis XXV.

Doctis refulsit incolis
Evangelista nobilis.

Spargendo plebi lucida
Verbo salutis spermata,
Pro Regis alti nomine
Fit laureatus sanguine:

Cujus sacratis artubus
Salutis auctor omnium,
Christus moderno tempore
Compsit solum Germanie.

Letare felix Augia,
Honore tanto predita;
Tuum fovens carum solo
Habes patronumque polo (1).

Te, Marce, voto supplici
Culpis rogamus perditi,
Tuis benigne servulis
Laxa malum peccaminis.

Sit Trinitati gloria,
Et laus honoris maxima,
Que dat coronam martyri
Nunc et per omne seculum.
Amen.

(1) Locus notandus, et ad ætatem codicis nostri signandam utilis, cum pars reliquiarum sancti Marci jam Venetias anno DCCCXX advectarum, in Augiense monasterium post decem annos translata fuisse videatur. Habet enim antiquum Divitis-Augiæ (*Reichenau*) Martyrologium (apud Bolland., *loc. cit.*, p. 346) ad diem IX aprilis: « Translatio corporum sancti « Marci evangelistæ et sancti Senesii martyris in Augiam anno DCCCXXX. »

HYMNUS II EJUSDEM SANCTI MARCI.

Folio LXXVI.

Jam nunc per omne lux refulget seculum,
Lux illa, Patris lucet que de solio,
Que fons, origo, splendor lucis auree,
Habensque semper lumen indeficiens,
Celum serenat, arcens mundi tenebras.

Hujus sacrato lucis de vibramine
Suscepit almum radium sub pectore
Marcus, beatus doctor evangelicus,
Factus lucerna, amore tanti luminis,
Ardens fugavit seculi caliginem.

Septem columnis una de candidulis,
Aureis septem unum de candelabris,
Cingitque totum mundum claro sidere;
Ecclesiarum nititur sub culmine,
Sustentat alte fundamenta fabrice.

Quantum quod olim viderat Ezechiel,
Propheta sanctus, animal lectissimum,
Vidit Johannes, ceu Christi recubitor,
Leonis hoc et typici sub specie,
Clamore multo per deserta frendere.

Sic, a beato Petro missus, adiit
Aquileiensem dudum famosissimam
Urbem; sacrati verbi pullulantia
Disseminavit sata; quo centuplicis
Fructus ad alta vexit felix horrea.

Christi dicavit mox ibi ecclesiam,
Nam fundamentum fidei fortissimum

Fixerat unum petram super lympidam,
Qua flumen undans nec ventorum fulmina
Quassare possunt, torrentes nec pluvie.

Deinde rursus cum corona remeans
Athleta Christi, compta pulchris liliis,
Mixtumque palmis, lauro atque rosulis
Portabat gaudens diadema vertice,
Ingressus urbem Romam Christo comite.

His ita gestis, pergit Alexandriam :
Sancto repletus spiritu letissimo,
Fines per omnes jugiter memphiticos
Patris tremendi predicabat unicum
Venisse mundi pro salute Filium.

Turba crudelis Christi circa militem
Tumens parabat tormentorum spicula.
Vinxit catenis, transfixit aculeis,
Dilaniando flagris sancta viscera,
Carceris umbras misit ad phantasticas.

Primus superni nominis notitiam
Dedit in urbem Marcus Alexandriam :
Christi dicavit mox ibi Basilicam,
Quam expiavit pretioso sanguine,
Vallavit alme fidei munimine.

Gloria Patri, decus et imperium!
Sit, Nate, semper tibi super sidera
Honor, potestas, Sanctoque Spiritui!
Sit Trinitatis virtus individue
Per infinita seculorum secula!

HYMNUS SANCTI FLAVIANI CONFESSORIS (1).

Folio LXXXV.

Alme confessor, summi Regis presul,
Audique vocis famuli tuorum,
Te flagitantes.

Fides preclarus, candidus in vita,
Predicator verus quam spirans illi dedit
Spiritus sacer.

O bone pastor, Flaviane sacer,
Protege plebe tibique commissa,
Athletas Dei.

Hostesque tuos undique confligunt :
Nos sine viri vernuloque tuos
Adjuva, Pater.

Ereticorum tu sprevisti dogmas
Et confutasti uticeque probat (2),
O Pater sancte.

Gaudium intrat Dominique tuis
Commissa tibi oves representa,
Fidelis serve.

Pro Christo passus filium fuisti :

(1) Hymnus omni barbarie barbarior, unde videas quo delabi potuerint et lingua et poesis.

Ipse autem Flavianus hoc hymno celebratus quis sit, non liquet. In martyrologio romano Baronii S. R. E. cardinalis sex Flavianos reperias, nullum autem qui Aprutiensis præsul fuerit et martyr.

(2) Tria verba corruptissima et quæ vix legi possunt.

Ibi in carne vitamque finisti,
Celos receptos.

Aprutiense decoravi tellus :
Noluit Dominus propria frustrare
Nobis patrono.

Qui quondam erat, manet urbis presul :
Nobis coruscat miracula sepulchris,
Deo juvante.

Sit laus illi, decus atque virtus,
Qui supra celi residensque throno
Trinus et unus. Amen.

HYMNUS SANCTI JUVENALIS, NARNIENSIS EPISCOPI (1).

Folio LXXVII verso.

I.

Clarescat terris Juvenalis gloria;
Celorum sanctis qui exultat cetibus,
Sacratis cujus meritis Narni civitas
Tuta refulget.

Protulit istum Africa divinitus,
Virum prudentem moribus mitissimum,
Scripture sacre cultorem egregium,
Mente decorum.

(1) *Vita S. Juvenalis*, apud Bolland. ad diem maii IV, ubi sequentiam invenies de eodem sancto.

Juvenalem episcopum et confessorem nuncupant Ado et Usuardus. Sed martyr dicitur apud sanctum Gregorium, *Dialog.* IV, 12; et *Homil.* XXXVII *in evangel.*

Divina tamen noluit Providentia
Fertilem esse illum sine fructibus :
Romam coegit properare celitus
Remige Christo.

Ecce matrona pulchra Philadelphia
Tunc Juvenalis (*sic*) suscepit hospitio,
Anxia semper fratrum, Christi gloria,
Nomen adimplens.

Hec ut cognovit hospitis clementiam,
Summissa prece romano Pontifici
Eum sacrari postulat episcopum
Narni ferendum.

Ibidem nephandorum idola
Colebant cives Jovis ac Mercurii,
Martis, Saturni, et Minerve, Veneri,
Lumine capti.

Ingressus cumque Christi patet famulus,
Urbis errore jam decepte devio,
Clarum ostendit veritatis pervium
Iter Olympi.

Stravit culturam idolorum sordidam :
Fractis lapillis, Christi jussu solido,
Abrahe multos excitavit filios,
Ore venusto.

Te, Juvenalis, te summissis precibus
Omnes oramus, ut pro nobis Dominum
Christum exores, quo nos omnes liberet
Morte secunda.

Gloria Patri resonemus omnes, etc.

II.

Verba cum vite civibus diffunderet,
Sacerdos quondam demonum sacrilegus
Victime gustu (*sic*) hortatus ut sumeret
Ore vel ipse:

Quod Juvenalis, presul Christi maximus,
Constanti vultu et mente purissima
Renuit nephas, ut Christi discipulus
Valde beatus.

Iratus inde judex ipse concite
Cultrum, quod carnes dabat sacrificiis,
Dentibus sanctis audet intus serere
Arte nephanda.

Divino plenus Juvenalis spiritu,
Impiam nollens degustare victimam,
Corpori Christi pura servans labia,
Sorde malorum.

Furore judex accensus multiplici,
Presulis ore evulsit cum gladium,
Impetu ipso sibi necat gutture (*sic*)
Vulnere mortis.

Civium magno (*sic*) pars viso miraculo,
Unda poposcit Christi tunc baptismatis
Lavari, sancti ac sequi episcopi
Jussa beati.

Istis receptis ovilis (*sic*) dominicis,
Martyris aram Valentini adiens,
Sacras ut ibi immolaret hostias
Omnipotentis,

Calicem ejus christallinum, sanguinem (*sic*)
Plenum, dum cunctis porrigebat populis,
Sacra creverunt decenter libamina
Çelitus aucta.

Te Juvenalis, etc.
Gloria Patri, etc.

III.

Christi athlete ut ederet certamina,
Obsidione tenebatur civitas;
Tempore multo nec valebat eripi
Peste recepta.

Precibus Christo tunc magnis cum lacrymis
Presulis miris Juvenalis maximi,
Glutivit terra inimicos civium
Ore patenti.

Victor ut auxit (1) superborum hostium,
Civium turba a parvo ac maximo,
Christi secuta presulem mirabilem
Signa ferentem.

Sic unus hostis interemptus gladio
Proprio ruit, ut multi baptismate
Surgere possent : sic consumptis omnibus
Omnia surgunt.

Nec suis tantum subvenire studuit
Ovili (*sic*) pastor, sed nautis in pelago
Naufragis, vento et procellis maximis
Morte propinquis.

(1) Verbum corruptum. Suspicor legendum esse : « Victor ut exit. »

Signis excelsis Juvenalis claruit,
Cunctipotentis fuisse discipulus.
Gladio suo qui Saulem superat
Dedit amorem.

Sanguinem (*sic*) Christi exaucto in calicem,
Ipsum auctorem famulatur omnium,
Turbas qui pavit plurimas in heremo
Pane pusillo.

Faucibus amplis terra hostes sorbuit,
Dathan ut olim Abiron ut legimus
Domino semper fuisse obnoxios
More superbos.

Turbine venti, procellosis nubibus
Nauta, quod prece Juvenalis liberat (*sic*),
Magistrum sequens, qui clientes eruit
Peste marina.

Te Juvenalis, etc.
Gloria Patri, etc.

HYMNUS SANCTI APOLLINARIS.

Folio CIV verso (1).

Festa sacrata presulis
Apollinaris martyris,

(1) *Legenda aurea*, cap. XCXII *de sancto Apollinari*.

Passio beati Apollinaris ex manuscripto Fuldensi, apud Bolland. ad diem julii XXIII, ubi duos hymnos et sequentiam unam de sancto Apollinari invenias; quibus hymnum nostrum multo vetustiorem judicabis. Antiquum tamen esse patet sancti Apollinaris cultum, ex sermone sancti Petri Chrysologi CXXVIII; tum etiam ex illo Fortunati versu (*Vit. S. Martini*, lib. IV sub fine):

Rursus Apollinaris pretiosi limina lambe.

Anni recursa orbita,
Celebrare jocundum est.

A Petro missus principe,
Ravennam urbem adiit :
Virtus quidem prenuntia
Ante ingressum patuit.

Jam Hirenei filio,
Dudum orbato lumine,
Nubem squamosam detegens,
Clara refulsit visio.

Tecla, matrona nobilis,
Conjux tribuni militis,
Per annos curva plurimos,
Gressus resumpsit pristinos.

Nec Tecle diu gratia
Signorum fama latuit.
Fertur ad aures tyranni
Saturnini tunc judicis;

Seva cujus rapacitas
Grassata circa martyrem,
Telis profusum gravibus
Seminecem expositum (*sic*).

Extemplo Boniphatius,
Civis Classis obmutuit.
Indita verba labiis
Loquendi usum meruit.

Inter eadem famina
Perrexit ad Emiliam;
Signis ditatus optimis,
Salutem egris reddidit.

Rufi domum (*sic*) patricii
Filia morbo languida,
Morte preventa subita
Pestem excludit luridam.

Deo Patri sit gloria.

HYMNUS SANCTI JUSTI MARTYRIS.

Folio CXIX verso (1).

Adest sacra festivitas,
In qua tulit discrimina
Justus namque celicola,
Propter superna premia.

Fervebat ultrix sanctio
Nequissimorum principum,
Mutis sacellis sordidas
Cogens cremare victimas.

Pregestinis (2) in finibus
Martyr refulsit inclytus
A flore pueritie
Justus nomine et opere.

Magnatius tunc impius
Famam salutis audiens,

(1) *Martyrologium romanum* Baronii ad diem novembris II : « Tergeste, passio beati Justi, qui in eadem persecutione (Diocletiani) sub Marnatio præside martyrium consummavit. » — De quo cum paucissima haberentur antiqua testimonia, pretium operæ fore duximus si carmen, quamvis debile et plus quam uno pede claudum, ederemus.

(2) Tergestinis : Tergeste civitas Istriæ, hodie *Trieste*.

Tetro retrusit carcere
Nervis attritum martyrem.

Sistens athleta fortiter,
Minas tyranni respuens,
Almis canebat vocibus
Grates perenni judici.

Mutans dedit sententiam
Demens dehinc Magnatius,
Ridens jussit sub pondere
Colla sacrata premere.

Nam lineo subtemine
Massa revinctum plumbea
Restrinxit almos humeros,
Mersit profundo fluminis.

Cujus sacrum corpusculum
Equor reddidit littori :
Sebastianus presbyter
Istud sepulchro tradidit.

Gloria Patri, etc.

HYMNUS SANCTI CLEMENTIS (1).

Folio CXXVI.

Clementis festum celebratur hodie,
Venite plebes et mirate principem,

(1) Hymnus, verborum barbarie, grammaticæ rationis corruptione, homoioteleutôn affectatione, insignis ; in quo nescio quid rude, sed vivum spirat. Nec aspernanda narratio de sancti Clementis tumulo medio ævo celebratissima, quæ tamen e Græcis fontibus antiquissimis emanavit.

Adseclam Petri domini apostoli
Romane sedis totius antistitem,
Quem sibi Christus consecravit martyrem.

Hic habitando in urbe Romulea
Annuntiando Jesum Christum Dominum,
Illuminavit Theodora et Sisinnium,
Dum visum Petrum in sopore prospicit,
Sicque Clemente baptizatus credidit.

Hic predicando Christi evangelium,
Trajani jussu ductus ad exilium
Trans Pontum mare in preruptam heremum,
Ibi peregit insigne miraculum.

Aquarum venas ex abysso eduxit,
Et satiavit sitientes incolas,
Qui per metalla excidebant marmora,
Pro Christi nomine portantes supplicia.

Ob hoc crescente emula invidia,
Profundo maris mergitur cum anchora,
Ibi limatur sepulcrali camera :
Hunc ad receptum astat nunc ecclesia
Ibi fideles congruunt per secula.

Hanc enim Metaphrastes habet, testimonium Ephraim Chersonensis archiepiscopi secutus : rursus edidit Cotelier ad calcem operum sancti Clementis. *Patres apostolici* (Antverp. 1701), t. I, p. 812 :

Τῶν μαθητῶν αὐτοῦ σὺν τῶν ἐκεῖσε πιστῶν ὀδυρομένων δεῖξαί τε τούτοις τὸ πανίερον λείψανον τοῦ πανενδόξου Κλήμεντος, ὅ τι καὶ γέγονε, πρὸς θεὸν ἱκετευόντων, παρευθὺ τὸ ἄπειρον ἐκεῖνο πέλαγος ὑπολοφήσαν καὶ εἰς τουπίσω ἀναποδίσαν, εἰσητίτον καὶ αὐτὸν τὸν βυθὸν τοῖς εὐσεβέσι πεποίηκεν, ἄχρι μιλίων τριῶν. Καὶ δὴ εἰσέλθοντες, εὗρον ἐν σχήματι ναοῦ μαρμαρίνου οἴκημα, καὶ αὐτόθι ἐν σορῷ λιθίνῃ τὸ πανάγιον καὶ ἔνδοξον ἀποτεθειμένον τοῦ μάρτυρος λείψανον.

Legenda aurea, cap. CLXX de sancto Clemente.

Qui cursus (*sic*) anni tectus aqua valida,
Alto in mari mergi nudos flagitat,
Cujus recurrens annua festivitas,
Recedens mare ad tria millia,
Per VII dies vias prebet fulgidas.

Tuis sequaces approbatis, seculum
Discamus omnes moribus contemnere,
Iram domare, fluxa carnis spernere,
Nulla tenacis blandimenta corporis,
Usu polorum perfruamur gaudiis.

Ipsum rogemus Verbum Patris unicum,
Et obsecremus almum Sanctum Spiritum,
Ut mundi procul auferat jactantiam,
Virtutum nobis donet habundantiam,
Propter quod eterne evadamus tartara.

Gloria Domino per immensa secula
Sit tibi, Nate, decus et imperium,
Amor, potestas Sanctoque Spiritui,
Sit Trinitati salus individua
Per infinita secula.

CARMINA

ALPHANI ET GAIFERII.

CARMINA ALPHANI.

AD ROMUALDUM CAUSIDICUM.

Mont Cassin, n° 280, folio LIII.

Dulcis orator, vehemens gravisque,
Inter omnes causidicos perennem
Gloriam juris tibi, Romoalde,
Prestitit usus.

Te tui census ope vel paterni
Eris insignem, studiisque mores
Aureos sudantibus et propinquis
Protulit orbis;

Ulla quem nunquam potuit notare
Criminis labes, graviter tenentem
Nunc viri prudentis ubique callem,
Nunc sapientis.

Civium nulli, spatio sub hujus
Temporis, fortuna serenitate
Prevalet ridere beatiori
Quam tibi nuper.

Quam nimis dives stipis et domorum,
Ruris, et quantum probitate clarus
Conjuge et natis fueris, Salernus
Optima novit.

Cumque sic felix, ut in orbe sidus,
Fulseris, mundum roseo jacentem
Flore sprevisti, simul et suarum
Commoda rerum:

Quod licet visum populis amarum
Sit, tamen, me judice comprobante,
Rite fecisti, potiore vita
Perfruiturus.

Vivitur quod hic libet estimari
Verius mortem, misere dolores
Corporis grandes animeque cure
Nos ubi perdunt.

Non ab incepto volo penitentis
More vel cordis moveare motu,
Cui satis constat fore profuturum
Spernere mundum.

EPITAPHIUM JOHANNIS SALERNITANI NOBILISSIMI VIRI.

Ibid., folio LXXVI.

Quam fuerit vetiti crimen miserabile ligni,
Sat patet ex solo quod perit omnis homo.
Simplicitas puerum, juvenem vis nulla tuetur,
Nec valet ingenii dogma favere seni.
His fuerat functus juvenis hic forte sepultus
Sed ibi nil valuit, mors fera cum rapuit.

Est dolor immensus, quibus est modo nota Salernus.
Flent procul examinem : flos fuerat patrie.
Tertia cum terris se lux daret arcitenentis,
Ad patriam pacis crimine liber abit.
Omnibus his sanctis animam commendo Johannis
Hunc habeant secum, deprecor, ante Deum.

VERSUS DE SITU, CONSTRUCTIONE, ET RENOVATIONE CŒNOBII CASINENSIS.

n° 47, folio XXII verso (1).

Quanta tibi, bone Christe, tua
Dignus imagine debet homo,
Vis animi penetrare nequit,
Lingua retexere nec poterit
Ullius arte magisterii.

Rhetoris interit officium,
Finis et ars studiosa perit;
Nec sua dogmata philosophos
Plus satis ingeniosa juvant,
Se quibus omnia scire putant.

Creditor hec numerare vales,
Quem data premia nulla latent :
Tu lucra solus et exigere,

(1) Carminis prima pars usque ad versum 107 edita reperitur apud Ughelli, *Italia sacra*, t. X ad calcem. Hanc tamen rursus edendam judicavimus, ut opusculum non inelegans, nec inutile, integrum legeretur. Agitur enim de renovatione Casinensis monasterii a Desiderio abbate cœpta et feliciter peracta. Alphani versus cum Leonis Ostiensis chronico si conferas, quæ fuerit artium renascentium in Italia conditio securius judicabis.

Cedere qui facis imperio suo
Quidquid habetur in orbe suo.

Hisque tua pietate sibi
Contuleras potiora nimis:
Nam faceres ut in arce poli
Hunc tibi participem fieri,
Passus es in cruce sponte mori.

Illius insuper ad decus est
Forma tibi quia carnis inest,
Qua rutilas patris in solio,
Edite Virgine jure novo,
Et Deus omnipotens et homo.

Civibus hactenus hec superis
Vilis erat species hominis.
Nunc quod habent homines dominum,
Hunc venerantur, et obsequium
Commoditate pia tribuunt.

Gnaviter hos simul ut maneant
Perpetua quoque pace ligas,
Unde polique solique tua
Una videtur et est patria,
Res ubi publica tanta micat.

Lege sed hec posita fruitur
Infima pars, ut in alterius
Gaudia transeat, immo suum
Sumere jam valeat bravium,
Perdiderat quod Ade vitium.

Preterito vitiata malo
Nulla manet sine labe caro:
Crimine labitur assiduo,

Rursus et ipse refugit homo:
Sic habet ex fidei merito.

Pena modo datur ex scelere,
Gratia redditur ex opere
Nempe bono; neque militie
Splendida quisque potest aliter
Te duce signa movere tue.

Dantibus his operam studiis
Vivere das ope multiplici;
Cumque nec omnibus una satis
Regula sit, tamen officii
Hujus erunt habiles meritis.

Virginibus viduisque viris,
Conjugibus simul, atque sacris
Ordinibus patet aula poli:
Plus operantibus et monachis
Notior hec solet esse magis.

Ecce Casinus abundat eis,
Mons venerabilis, aula Dei,
Mons Sion, altera dux fidei,
Mons ubi jura Deus populo
Scripta suo tribuit digito.

Tu, Sapientia summa Patris,
Qui dubio sine cuncta sapis,
Da facies ut amena loci
Hujus ut est referatur, eo
Quod tibi complaceat studio.

Scire volentibus hoc animus
Fert modo dicere. Nam reliquum
In bonitate tua remanet,
Qui famulantibus hic merito
Multiplici pietate paras.

Italie jacet in gremio
Montibus obsita planities :
Pampinus hanc viridis decorat
Est nemorosa parum, sed aquis
Fructibus et variis celebris.

Rebus in omnibus hec locuples
Indigenis, sed et hospitibus
Est locupletior : hinc etenim
Est iter urbis apostolice,
Totius urbis adhuc domine.

Collibus ejus oliva decens,
Cedrus, et alta cupressus ines
Cetera partibus a Boree
In sua Liris amena fluctus
Et rigat, atque rigando fovet.

Mons ibi, Caria nomen habens,
Omnibus eminet. Ipse quidem
Pectore menia prisca nimis
Pertulit, in quibus ara fuit
Qua perhibetur Apollo coli.

Hic pater ante monasterium
Constituit Benedictus, habens
Pignora luminis etherei,
Plebs quibus inscia demonicis
Eriperetur ab opprobriis.

Sed Patris omnipotentis idem
Judicio ruit, eximie
Postque refulsit, et hinc cecidit:
Inde domus renovata diu
Mansit in his quoque temporibus.

Quod bene condita non fuerat
Casibus agnita signa dabat :
Materies lubricabat et ars (1) ;
Cella nec una monasterii
Officiis erat apta suis.

At patris omnia consilio,
Hoc dare carmine quem nequeo,
Diruta rite fuere solo,
Sunt modo cujus et arbitrio
Lumine predita continuo.

Nomen ob hoc operantis opus
Nec reticere valet penitus,
Nominis usus et ut proprii
Postulat, anterior poterit
Sillaba longa brevis fieri.

Ergo licebit et expedit hic
Nomen inesse Desiderii,
Qui dedit, o Benedicte, tibi
Tam pretiosa domicilii
Premia, ductus amore tui.

Marmoreo foris est lapide
Intus et ecclesie paries
Splendidus. Hic tamen haud facile
Ducta labore vel arte rudi
Omnis ab urbe columna fuit.

Undique cetera lata loci
Pondere pre nimio pretii
Empta fuere, nec Hesperie
Sufficiunt satis artifices :
Thracia merce locatur ad hec.

(1) Hic desinit carmen ab Ughellio datum.

His labor in vitrea potius
Materiâ datur eximius;
Nam variata coloribus hec
Sic hominis decorat speciem,
Non sit ut alter in effigie.

Lustra decem novies redeunt,
Quo patet esse laboris opus
Istius urbibus Italie
Illicitum : peregrina diu
Res modo nostra sed efficitur.

Hic alabastra nitere lapis
Porphyreus viridisque facit;
His proconissa pavita (sic) simul
Sic sibi marmora conveniunt,
Ut labor hic mare sit vitreum.

Tanta decoris in hoc rutilat,
Gloria, Roma quod ipsa sua
Pluris ut estimo non faciat:
Sic quoque vota Desiderii
Convaluere benigna patris.

Aurea vasa vel alterius
Ponderis ingenui potius,
Gemma quibus pretiosa nimis
Enitet, aut micat, aut rutilat,
Hinc ope contulit innumera.

In casulis trabeisque stolis
Maximus est numerus pretii.
Ara grisea labore suo
Plus pretiosa refulget, et es
Carius exuperant bifores.

Omnia penè quibus locus hic
Condecoratur, et est celebris
Sponte pia pater ipse dedit.
Sunt nova, sunt bona, sunt solida;
Ad sua digna sat officia.

Patricios comitesque duces
Sustulit huc bonitatis ope;
Et satis undique clara domus
Fulget in orbe, velut speculum
Solis in ethere perspicuum.

Quis meliora, Casine, tuis
Menia porticibus statuit?
Aurea non domus ipsa Cyri,
Non Salomonis opus valuit
Sedibus his rutilare magis.

Atria Justiniana (1) situm
Hunc sibi diligerent satius.
Est tibi grande nimis meritum,
Fertur ubique sub ethere tuum (*sic*)
Sanctius esse domicilium.

Tu speciosa fenestra Dei,
Proxima luminibus superis,
Unde videntur ad hec anime
Tendere, mundus et hic hominis
Visus ab unius est oculis (2).

Ut paradisus amenus Eden,
Omne soli superos specimen

(1) Ædes sanctæ Sophiæ.

(2) Alphanus tangit notissimum sancti Benedicti miraculum, qui, quadam nocte quum ad fenestram monasterii oraret, vidit lucem magnam, et mundum universum quasi solis radio contineri, et sancti Germani animam in cœlos ascendere.

Ejus aromatibus redoles;
Delicie tibi non alie
Sunt nisi forte sue pariles.

Cantica conficis angelicis
Consona vocibus atque modis:
Corde videris et ore Deum
Poscere continuis precibus
Crimine pro populi potius.

Jam poteris, pater, angelicis
Pollicitis, Benedicte, frui:
Ditior est domus ista satis
Quam fuit hactenus: at meritis
Fac sit ut ante beata tuis.

Tu bone, tu pie, tu Domine
Sancte Deus, Pater omnipotens,
Cui nihil est dare difficile,
Hic habitantibus etheree
Da liqueat, peto, lucis iter.

Sic placeat modo nostra tibi
Concio, prisca velut placuit,
Integra que penitus meruit
Partibus hujus ab hospitii
Lucida regna subire poli.

VERSUS DE SANCTA SABINA MARTYRE.

Antiphone et responsa.

Invitat, Ethereo regi populi jubilate redempti:
Martyris eximie subeunt pia festa Sabine.

Ad noctem In labiis diffusa tuis est gratia Christi :
Propterea benedixit te semper Deus idem.
a Sanctificavit eam Dominus, qui condidit illam,
Letificat verus quam fluminis impetus ejus.
a Rex elegit te, summi Patris unica proles,
Ex Jacob specie cujus Deus extitit heres.
a Mons Sion exulta, congaude filia Juda ;
Judicio Christi super ethera martyr abisti.
a In te letetur tua plebs, Rex maxime regum,
Ad te conversis qui pacis munera reddis.
a Porta Sion, dilecta Deo super atria Jacob,
Voce Creatoris tibi laus confertur amoris.
a Permanet ante Deum confessio martyris ejus,
Atque decor clarus nulla qui labe notatur.
a Lux hodie justis et rectis corde refulsit,
In qua pro summis letare Sabina triumphis.
a Vocibus et psalmis sapienter psallite sancti,
Quos Dominus vite comites facit esse Sabine.
a Induerat te rex cinctus virtute decorem :
Justitie pennis nos indue, maxima martyr.
a Rite Deo jubilat leto jam corde Sabina,
Ejus in aspectu que sic intrare meretur.
a Ante Deum vigilat felix de luce Sabina,
In quo quam nimium mens sancta sitiverat ejus !
a Quanta tribus pueris ignes tribuere camini,
Tanta tibi miseri tormenta dedere tyranni.
a Gloria, vita, decus sanctis est omnibus ejus,
Cum quibus es semper vitam sortita perennem.
℟ *br.* Ecce tuum roseis superaddita lilia sertis
Exornant illustre caput : timor est tibi nullus.
Hostili direpta manu, nos cerne precamur
Semper et a nostris tutos fore fac inimicis.

℟ Ante Dei faciem mors est pretiosa Sabine,
Que moriens mundo, vivit super ethera Christo.
℣ Martyris est hodie festum : gaudete fideles.
℟ Mente satis stabili tulerat tormenta tyranni,

Ut patriam vite posset celestis adire.
℣ Rebus opima nimis cum mundo cuncta reliquit.
℟ Letitie summam per sanguinis excipis undam :
Martyribus semper fuit hec obnoxia merces.
℣ Gaudia digna Deo tanto cumulata tropheo.
℟ Quam pia, quam felix, quam sancta Sabina videris!
Est tibi concessum scelerum dissolvere nexum.
℣ Omnibus ecce modis te poscimus, annue nobis.
℟ Pulchra tibi species : ut regis purpura crines;
Lumina prefulgent ut fontis Hesebonis unde.
℣ Emicat ex ulnis collum velut invia turris.
℟ Dulcis amica Dei, luci collata diei,
Dote pii regis thalamum conscende quietis.
℣ Nocte sibi media cum venerit obvia turba,
℟ Vincla tuis precibus nostri dissolve reatus,
Ne nos pro culpa perdat lex judicis ulla.
℣ Si poteris veniam, poteris bene poscere curam.
℟ Judicium verum trepidanti corde timemus,
Quando Deus sontes et justos judicat omnes.
℣ Nostri fac petimus, memores in fine dierum.
℟ Pectoribus nostris spem dona, Conditor orbis,
Semper et adde fidem meritis precibusque Sabine.
℣ Adsit amor verus veteri qui lege jubetur.

Ad vesp. *a* Qui splendoribus in sanctorum, Christe, refulges
Sabine precibus nostri miserere rogamus.
a Omnia fecisti mandata fidelis Christi :
Fac et agone tuo jam nos fore pectore puro.
a Gloria, divitie tibi sunt, Sabina, perennes.
His quoque nobiscum, si qua valet, utere, virtus.
a Quem pueri laudant humilem te duxit ad astra;
Nos inopes morum relevet virtute bonarum.
a Cum populis gentes Dominum laudate decenter,
Que cupitis munus conquirere martyris hujus.
a Magnificat Dominum Sabine spiritus almus,

Gaudet et exultat, nec contristabitur ultra.
Hanc humilem Christus foris ut respexit et intus,
Auxit et ornavit, celi super astra locavit.

CARMINA GUAIFERII.

INCIPIUNT VERSUS DOMINI GUAIFERII IN LAUDEM PSALTERII.

Ms. 280, folio xxx *recto.*

Verba tene vite, que Verbum Vita notavit,
Regia lingua tulit, de cujus semine Regis
Rex regum mundo voluit sine semine nasci.
His ergo libeat, quibus utens vixeris, uti :
Ipse per hec vitam qui protulit ipse recepit,
Factus et exemplum, scelerum qui morte labarent
Ad vitam docuit virtutum posse reverti,
Ac velut emeritos ad premia digna citari.
Sed fletu, gemitu, lacrimis imiteris oportet
Cui par esse velis venia, virtute, triumpho :
Qualiter admissum deflebat qui comedebat
Ut panem cinerem, miscebat pocula fletu!
Quamque gemebat et herebat, cui sumere panem
Exciderat gemitu, gemitu quoque qui rugiebat
Pre nimio cordis (1), lacrimarum quanta profudit
Flumina, non alio qui stratum fonte rigabat
In noctes, scelerum lacrimas equabat acervo!
Quo desiderio, quo flendi flebat amore
Cui lacrime panes, habitatio, delicieque

(1) Ps. 101 : Percussus sum ut fenum, et aruit cor meum, quia oblitus sum comedere panem meum.

A voce gemitus mei, adhesit os meum carnis mee.

Quia cinerem tanquam panem manducabam, et potum meum cum fletu miscebam.

Cui lacrime potus noctesque diesque fuere (1)!
Diluvium hic lacrimas, lacrimas appellat abissum,
Quod nec diluvium plus diluit his, nec abissus
Altior est, tetram penetrant que mentis abissum.
Hoc in diluvio Domino vicinius heres:
Hoc habitat Deus, invocat hec et abissus abissum.
Scilicet amplexat pietatis cuncta profundum.
His vates lacrimis, lacrimas evasit Averni:
His veniam meruit, virtutibus et reparari,
His nive candidior fieri, mundisque creatis
Visceribus rectus his spiritus est renovatus.
His Deus inspicitur, his spiritus almus habetur
Hisque salutaris redduntur gaudia Patris
His quoque qui Pater est confirmat Spiritus (1): hec sunt
Letitie summe que gignunt semina fruges:
Hec sunt vitales que mittunt germina fructus,
Fertque salutiferos talis plantatio botros.
Ecce magisterium debenti flere reatum:
Ecce rudimentum sperandi, norma cavendi.
Peccasti reus es, defle cum rege reatum:
Saucius es graviter, spera cum vate salutem.
Justus es, inde cave: quis enim vel justior isto
Justitieque fuit dilectior omnipotenti,
De cujus fructu ventris, cui sidera sedes
Sede super proprià juravit se positurum (2),
Et posuit; quem precipuo testatur amore
Servum sepe suum proprioque oleo se unguente perunctum?
Sed magna tantus vir corruit iste ruina:
Mox tamen unde ruit merore levante resedit.
Tu tamen audita venia peccare recusa,

(1) Ps. 41: Fuerunt mihi lacrymæ meæ panes die ac nocte.
Abyssus abyssum invocat, in voce cataractarum tuarum.

(2) Ps. 50: Cor mundum crea in me, Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis.
Redde mihi lætitiam salutaris tui, et spiritu principali confirma me.

(3) Juravit Dominus David veritatem, et non frustrabitur eam; « De fructu ventris tui ponam super sedem tuam. »

Vel quia non tantos valeas tolerare labores,
Vel quia pugnet ad hoc fragilis breviatio vite,
Et quia non tante virtutis es ante reatum,
Ut vitiis careas, virtutibus ut renitescas,
Utque beatorum felici sorte fruaris.
Hic docet in proprio loca per diversa libello:
Pestis avaritie fons et caput est vitiorum,
Que partim rerum, partim cupiens et honorum,
Hinc et perfidiam, sordes, insomnia, curas,
Commenta, fraudes, homicidia, furta, rapinas,
Ceteraque innumeram generat generantia prolem;
Illinc invidiam, contemptum, bella, furores,
Id genus et reliqua creat amplo germine feta.
Hinc alios spoliat spoliis quibus ipsa gravetur,
Inde suos alios ut ditet, vendita quorum
Lingua graves vitiis clamet virtute refertos.
Illinc occultis jaculis, hinc sevit apertis,
Membra lupina gerens, speciem hinc affectat ovinam.
Nil habet hec pensi turpis vel feda videri,
Vertice verticibus tot vipera crescit utroque!
Sic et pestiferum diffundet utrimque venenum,
Sint ut ab ingemino mala cuncta fluentia fonte.
Perde biceps monstrum, proles monstrosa peribit;
Et duplici duplex, et summo maxima virtus
Succedit vitio dilectio larga rapaci.
Virtutum caput est hec, et caput hoc vitiorum:
Sicut in hoc vitio vitium concluditur omne,
Sic et in hac omnis virtus virtute tenetur.
Certe si linguis hominum, angelicisque loquaris
Hanc et non habeas, es ut era sonantia factus.
Si vates fueris, mysteria cunctaque noris
Sciri queque valent, habeas omnemque fidem sic
Ut transferre queas montes, tamen hac sine nil es.
Si tua pauperibus res omnis distribuatur,
Sive tuum corpus tradatur ut ardeat igni,
Hanc et non habeas virtutem, nil tibi prodest.
Non est impatiens, non ambitiosa, benigna est:

Non hec perperam agit, non hec que sunt sua querit,
Non irritatur, non inflatur : meditatur
Tantum que bona sunt, vero congaudet, inique
Haudquaquam gaudet, non invidet, omnia credit,
Omnia suffert, omnia sustinet, omnia sperat.
Excidet hec nunquam : non evacuabitur unquam
Sive prophetia cesset, sive scientia, sive
Lingue cessabunt : manet hec dum spesque fidesque est ;
Cumque transierint, major sine fine manebit (1).
Hanc imiteris, ames ; hunc amplectaris amorem
Hunc tota virtute colas, habeas, teneasque,
Cujus flamma modum numerum si vincat et omnem,
Congeriem scelerum, stipulam velut ignis, adurit ;
Cujus dulcedo quodam dulcore superni
Nectaris obdulcat mentes, omnisque future
Quemdam letitie sapit hic et in orbe saporem,
In terris positos videas ut in ethere locatos (2).
Hic in martyribus habet insuperabile robur,
Hic in virginibus tenet inviolabile votum :
Ungula, torture, gladius, rota, verbera, flamme,
Omneque penarum genus hoc superatur amore,
Hic amor, hic pugnat, hic vincit et ipse triumphat
Laurea martyribus hinc, virginibusque corona est :
Omnibus hinc justis merces datur ampla laboris.
Hujus et, o quisquis legis hec, repletus amoris,
Redde preces merito, cujus tibi ceu sibi scriptum
Hoc opus est opera ; nam si memoreris alius ;
Et Deus ipse tui memorabitur : hujus amoris
Jus dat, ut hoc alios quo juveris, ipse juveris.

(1) I *Corinth.*, XIII : Si linguis hominum loquar et angelorum, caritatem autem non habeam, factus sum velut æs sonans, aut cymbalum tinniens...
Caritas patiens est, benigna est : caritas non æmulatur, non agit perperam, non inflatur, non est ambitiosa, non quærit quæ sua sunt...
Nunc autem manent fides, spes, caritas, tria hæc : major autem horum est caritas.

(2) Locus corruptus : legendum esse conjicio : « in æthera raptos. »

DE MIRACULO ILLIUS QUI SEIPSUM OCCIDIT.

Ibid., folio xxxi *verso*.

Mortis in immanem te mersit culpa ruinam,
Christi mors erexit, homo. Mors sola redemit,
Sola dedit vitam, sola spem, sola salutem.
Sed tu tante spem vite, bona tanta salutis
Oblitus, repetis que te traxere trahuntque
Sub captivantis crudelia jura tyranni.
At jam non moritur Christus de morte resurgens,
Et sacrosanctum, cujus tibi pena salutis
Causa fuit, clavi, flagra, crux et lancea corpus
Jam non afficient: cruor ille salutifer ultro
Non fluet; aut tumulo Christus, tua vita, secundo
Claudetur; baratra nec descendetur in ima (1)
A tenebris animus revocatus lucis ad edem.
Quis novus ergo modus fuerit quo tam miserando
Eripiare jugo? Repetiti fortius arctant
Nexus, et carcer serat (2) arctius ac religatus;
Vis minor et major (*sic*), graviorque secunda ruina.
Tanta nec ulterius patientia conteret hostem,
Nec mors morte semel periens jam morte peribit.
Hinc tamen, hinc spera. Cujus nam vita triumphat
Vita triumphabit, nec non in ethere vincet
Qui vicit tumulo. Nam sic semel illa beati
Sanguinis unda ferum restrinxit fusa draconem,
Ut qui sorbuerat diris jam faucibus orbem,
Ipse sub orbe gemat; nec jus quoque possit haberi

(1) Locus corruptus, sic legendus:
...... Baratrum nec jam descendet in imum.

(2) *Serare*, verbum Arnobio et Prisciano usitatum, cujus ad exemplum recentiores Itali dixerunt *serrare*, claudere.

In quemquam velut ante suum. Surgenti ruine
Quo surgunt (1) : hominum solum dominatur in illos
Quos non peniteat scelerum, vel credere nolint.
Ergo salutaris stola quem pretiosa lavacri,
Et nive candidior Pheboque micantior ipso,
Texit, spe certus, cum te tua crimina fuscent,
Intercedentes ad Christum dirige mixtas
Cum gemitu lacrimas. Sat enim nunc tergere sordes
Immensas scelerum lacrime gemitusque valebunt.
Nec modo confesso veniam lamenta parabunt;
Premia restituent commissa perdita culpa.
Nec per multa fides longeque vetusta petatur :
Est satis exemplo quod nostro contigit evo
Multiplex mirumque modo, numero tamen unum,
Spem lapsis magnam, cautelam stantibus addens.
Gallorum (2) cetus partes qua fulget hiberas,
Corpus apostolicum gentis de more petebat (3),
Ut devotus amor, sacra dum loca viseret, ipsa
Asperitate vie scelerum se mole levaret.
Quorum, nature persimplicis et puerilis
Unus erat, facilis quo velles flectere flecti.
Hos ut ad hospitium jam tardior hora coegit,
In partem simplex divertit ab agmine solus,
Dimotusque via modicum, fraudisque dolique
Invenit Auctorem (4) juvenilis corporis instar.
Inchoat astutus dirum cum simplice bellum,
Non flagra, non gladios, sed pacis habentia signum
Primum verba movens : « Quo, frater, duceris, inquit? »
Sed quid ad hec simplex? facies humana, serenus
Vultus, et eloquium cum nomine fratris amicum,
Que bene cordatos homines multumque probatos

(1) Locus corruptus ubi sensus deficit.

(2) Quæ sequuntur edita invenies apud Tosti, *Storia della badia di Monte Cassino*, t. I, p. 414.

(3) Sanctum Jacobum de Compostella.

(4) Scilicet diabolum.

Exciperent, ad colloquium miserabile, mentem
Alliciunt stolidam : quo tendat, pandit. At ille
Subsequitur : « Quare tantum vis ferre laborem ? »
Hic via consiliumque vie : — « discrimine nullo
« Atque mora nulla, conquiri posse quod optas. »
Utque magis capiat miserum, magis ora serenat,
Voceque demulcens, ait : « Agnoscisne loquentem ? »
Cernere se juvenem, quis sit nescire fatetur
Simpliciter simplex. Tunc inquit : « Apostolus ille
« Sum quem queris ego. » Credit miser atque repente
Stratus humi deposcit opem, scelerumque levamen.
Mox Auctor mortis mortis prorumpit ad atrum
Consilium, sed facturum quid consulat illum
Accipit ante fidem. Tum sic ait : « Haud, nisi solvas
« Ipse tuos artus anime compage, salutem
« Quam cupis, eternam speres. Vis vivere vitam
« Semper mansuram ? vitam tibi tolle caducam. »
Horrescit facinus bruto sub pectore tantum,
Audet, et hoc fidei ..... esse repugnans
Dicere : sed monitis persuasus cedit iniquis.
Flagitat ergo modum, tantum quo crimen agatur.
Hospitium repeti, cena, sermonibus, ore
Sollicitum pectus claudi, cunctisque sopore
Immersis, fauces gladio penetrarier imas,
Et ventris medium, tantum post vulnus, eodem
Consulitur gladio transfigi. Suadet iniquus
Quod cupit. It, cenat, simul atque gravatis
Somno consociis, immergit gutture telum,
Amputat et venas, secat et cum gutture nervos.
Nec mora, configit precordia : sed dolor ipse
Criminis ac mortis miserum clamare coegit.
« Me miserum ! perii ; scelus hoc mea dextra peregit. »
Et ruit exanimis : miseram mox turba ferorum
Spirituum capiunt animam, rapiuntque trahuntque,
Per summas valles agitantes atque per imas.
Apparet subito facinus qui suaserat hostis,
Juris et esse sui, sceleris qui causa sit inquit.

Ceditur, insequitur, magis omnibus urget et unus.
Ad loca Romanis sic itur proxima muris (1).
Vox sonat hic : « Sinite ; » stolidi cessere parumper.
Sed repetunt animam, dum vox silet, atque coarctant.
Intonat hec eadem propior mage, terribilisque :
Diffugiunt omnes subitis terroribus hostes,
Nec quatiunt animam jam sancta voce solutam.
En specie vera juvenis pulcherrimus adstat :
Novit apostolici formam quasi prescius oris
Spiritus ; hunc sequitur, super ardua tecta venitur
Principis Ecclesie regnantis ; in ethere Mater
Virgineis stipata choris adstare videtur.
Accedit Jacobus, pro tanta labe precator.
Audit ab ore pio : repetat nisi carnea claustra,
Et cum carne luat factum cum carne reatum,
Non animam tanto damnatam crimine solvi.
Ergo repentino rediens jam libera cursu,
Intrat apostolico dimissa cubilia ductu.
Oscitat, erigitur, loquitur, graditurque cadaver :
Dat res ipsa fidem sociis, nam vivere cernunt
Quem videre mori ; sed testis sola cicatrix
Esse potest aliis, que vulnere sic in utroque
Cernitur, ut talem vite jam nemo redisse
Ad postliminium dubitet. Huic Cluniacensis
Cenobii vicina loco loca sacra feruntur,
Cui Pater haud parvi meriti vir presidet Ugo.
Hec petit, hunc orat habitum dare, cuncta professo
Que sibi contigerant (2). Pater at discretus, et actus
Et mores hominis perquirens artis et usus,
Contentum reperit quibus ars sutoria sese

(1) Locus notandus, quippe qui Dantis versus subobscuros illustret (*Purgator.*, cant. II, v. 100-105). Ibi Casella refert se cum cæteris mortuis juxta Tiberis ostia, prope Romam, angeli ductoris cymbam conscendisse :

Dove l'acqua da Tevere s' insala,
Benignamente fù da lui ricolto.

(2) Hucusque apud Tosti.

Foverat et matrem, quam ne sinat imperat. Ergo
Ad matrem redit : ipse sibi jam causa cavendi,
Exemplumque spei quocumque crimine lapsis.

DE CONVERSIONE QUORUMDAM SALERNITANORUM.

Res nova magna satis perhibetur facta Salerni,
Plena piis lacrymis laudibus et celebris.
Una domus locuples, sublimis, docta potensque
Tota simul sacre induit arma toge.
Hec vir et uxor erat, dilectaque pignora septem,
Quinque mares, sexus cetera feminei.
Quis, bone vir, Domini melius te jussa peregit?
Vel quis adimplevit his ita temporibus?
Uxorem, sobolem, matremque patremque relinqui,
Et quod habet pro se precipit omnipotens.
Tu simul ista sinens, tecum fers omnia Christo.
Plus Evangelium quam jubet ergo facis.
Que tam dulce Deo nunc offert femina munus,
Uxor magnanimi, jam soror ipsa viri?
Qui sua det rarus, qui se prope nullus habetur :
Tu tua, tuque tuos, teque dicas Domino.
Quid fecit imperio sic te deferre parentum
Egregia proles, spes et honor patrie?
Etas illa tibi, que mundi fessa labore
Cogeret id non est, spes et honor patrie.
Lex ea qua soboles ad patris velle dicatur
Nota tibi non est, spes et honor patrie.
Huic autem imperio si contradicere velles,
Te sibi, te patria legibus eriperet.
At patris et matris minor esset gloria, certe
Nec tibi preter eos gaudia plena forent.
Lex dat et usus habet, patris ut sit filius heres :
Vobis est heres, germina clara, pater.

Propositum celeremque viam sumpsere parentes;
    Immo magis multo quam dederint capiunt.
Que datur accipitur certissima portio rerum :
    Nam nisi sumpta, minus nunc aliena foret.
En rerum dominos, dulcissima pignora septem,
    Cum rebus quam res, donat uterque parens.
Non igitur quondam plus detulit ille parenti,
    Qui mactandus abit quia vocat ipse parens.
Vos quoque patris amor Christi mactavit ad aram,
    Dum perimens mundo, vos dedit ipse Deo.
O sacra turba, pater, materque, beataque proles,
    Hec pia sunt, bona sunt, facta decentia sunt.
Sed gaudere licet, quia premia retribuentur,
    Que nullus sensus, mens quoque nulla capit.
Predia, fundus, ager, simul est omissa supellex,
    Dulcis et affectus spretus amicitie.
Sed dabitur celum, dabitur paradisus et ipse
    Christus; et ethereus cetus amicus erit.
Quam tunc felices eritis letique parentes,
    Vobiscum soboles cum super astra cluet!
Et quam tunc felix poterit pia turba videri,
    Cum vos inter oves pascet uterque parens!
Quanta ducum vestris inviderit ala triumphis,
    Vestro non nisam se doliturа modo;
Cum post delicias mundique sequantur amorem,
    Perpes et ampla fames et stygiale chaos!
Et vos ad celum tegeticula nigra, dieta,
    Libratusque cibus per pia vota ferunt.
His quoque perpetui vermes pascentur et ignes :
    Vobis angelicus panis edendus erit,
Qui semper satiat nec fert fastidia, plenus
    Cujus vivificat tactus, odor recreat.
Hoc ut et ipse cibo potiar, pia concio, tecum,
    Ad Dominum juges, obsecro, funde preces.
Et precor ut fratris placeat meminisse Johannis
    Ut quod amatis amet, quod facitis faciat :

Nam sine stirpe sua, prope toto quemlibet orbe
Solum velle frui dedecus, haud decus, est.

IN LAUDE SANCTI SECUNDINI TROJANI EPISCOPI.

Assis tota tuis festis festiva diebus,
Troja, quibus cessit altera Troja tibi.
Plures illa viros terraque marique potentes,
Quos tamen haud potuit semper habere, tulit.
Horum sensit opes vivorum, sensit honores :
Defunctis periit quidquid honoris erat.
Tu, nova Troja, duces celique solique potentes,
Qui tibi plus aderunt cum moriuntur, habes.
Ex his unus adest, proprio qui more secundans
Cuncta, Secundinus rite vocamen habet.
Hujus ad egregium presens accingere festum,
Letaque significent mens, habitus, facies.
Sume lyram : medias placeat contendere netas (1),
Carmen letitie lingua manusque sonent.
Ut colat, hunc ut amet nimis urbs nimis urbis amantem
Condecet. Indicio id quod amere sat est :
Ignotus jacuit, cum tu destructa jaceres ;
Menibus ut surgis, surgit et ipse tibi.
Plurimus et pulcher lapis a fossore repertus.
Pulchra quod extiteris et spatiosa refert.
Sed sacer inventi thesaurus corporis, omni
Splendidior lapide sis mage pulchra facit.
Pange quod exhibitas dum presul presulis odas (*sic*)
Ridet, in extremum it prope supplicium.
Supplicat, ecce rogat modo qui destruxit et orat,

(1) *Nete*, apud Diomedem, ultima chorda lyræ et quæ acutissimum sonum reddit.

Cumque doloris abest causa, dolore caret.
Sic sacer irrisus punit, juvat atque rogatus,
Sic renitet virtus, sic pietatis opus.
Credulus ergo fidem cui restitit exprimit idem
Presul, relliquias dum probat igne sacras.
Relliquias ambit nec habet vim flamma cremandi:
Sic illesa foras ossa cremata volant.
Summa refrigerii residet loca, cujus os ignis
Urere nec potuit, nec retinere diu.
Collocet ergo sacra sacra membra presul in ara
Detque Secundino non aliena suo.
Laudat, honorat, amat, veneratur, supplicat, orat:
Hec sua sunt equidem: urbs, facias eadem.
Plures, Troja, vales hujus numerare triumphos,
Sed satis hoc laudis suppetet ad cumulum.
Non sat erat Latium virtutum premia totum
Et preclara tui facta videre ducis:
Gallia tantorum spectatrix ipsa bonorum,
Ipsaque materies, testis et ipsa venit.
Gallorum celebrem sancti Michaelis ad edem
Venerat oratum more suo populus (1).
E quibus unius totos circumplicat artus
Languor inauditus et gravis et subitus.
Omne quidem corpus sic sic contraxit, ut instar
Spere, non hominis, redderet ille globus.
Crura, pedes stabili compagine natibus herent:
Vix habet officium lingua manusque suum.
Cetera membra premunt, nec omittunt ista dolores:
Vivere jam patitur qui toties moritur.
Fama Secundini jam pluribus agnita terris,
Evolat ad Gallos tum sibi contiguos.
Mox insperate spes sumitur ampla medele,
Languor et ut pelli possit, adesse salus.

(1) Notissimus Gallorum, præcipue Normannorum, concursus ad S. Michaelem in monte Gargano, quà iter fuit Palæstinam petentibus ut Barii aut Brundusii naves conscenderent.

Ergo Secundini venerandam fertur ad edem,
    Cujus eum nusquam ferre pedes poterant.
Psallitur, oratur, lacrymatur, vota moventur,
    Munera spondentur : fit cito quod petitur.
Qui simul ulnarum, manuum, crurumque pedumque
    Perdidit officium, suscipit omne simul.
Jam graditur, loquitur, vegetatur corpore toto,
    Corpore qui toto pene solutus erat.
Quem voti presens morbi facit esse recessus,
    Dum novus est, memorem; cum vetus, immemorem.
Ad patriam lapsis aliquot parat ire diebus,
    Qui novit nusquam si foret incolumis.
Non impune tamen; nam mox intratur in urbem,
    Pena priore nimis asperior rediit.
Si patriam peteret, gressum valitudo negabat;
    Si Trojam vellet, pes sibi liber erat.
Ergo libet Trojam remeare salute recepta,
    Seque Secundino dedere servitio.
Obsequium reducem solidat stabilitque salutem,
    Et repetita salus roborat obsequium.
Sit satis ad laudem tanti patris ista tulisse,
    In quibus aspicias que fuerint merita.
Certe non pietas, probitas, non illa voluntas
    Cuique suum tribuens, non amor ille duplex,
Certe non gravitas, non denique cetera virtus
    Hujus ab hospitio mentis abisse potest,
Quem sic virtutum Rex largitorque bonorum
    Audit et exaudit, glorificat, decorat.
Respice jam cives, pater optime, respice alumnos,
    Respice precones, preco superne, tuos.
Si tua suscipiat suffragia non tua tellus,
    Jus dat ut hec tellus plus tua suscipiat.
Cum noviter notos morbo faciente procures,
    Cura devotos sponte diuque tuos.
Fit cum sanatur sananti debitor eger:
    Preco quem cecinit creditor esse potest.
Ergo modo quodam meriti subeamus alumni

Quod nihil immeriti nunc subiere rudes.
Corporis et cordis mala destrue, siste salutem,
Pars vacet ut nunquam utraque laude tua.

HYMNUS DE SANCTO SECUNDINO.

Christe, rex regum, pretium piorum,
Nostra qui digne tibi militantis
Res Secundini canimus secundas,
Vota secunda.

Hujus insignem celebremque vitam,
Nobiles mores, veteres triumphos
Mira virtutum noviter suarum
Prodita pandunt.

Falsa promentem jaculo doloris
Percutit vero, videt hic reatum,
Penitet dicti : sua penitentem
Pena relinquit.

Cujus oblectant animam tepores
Veris eterni, fovet et quietis
Aura celestis, nequit hujus artus
Flamma nocere.

Omnibus membris pene destituto,
Quem suum tantum poterat tueri
Jus, preces fundens celerem refundit
Lingua salutem.

Presuli tanto vacuare facta
Vota tentantem valetudo nectit:
Sospites gressus eadem paranti
Solvere solvit.

Fimbriis palle decorantis aram
Cereus mistus penitus crematur;
Fimbrie vero nihil ustionis
Perpetiuntur.

Splendor eternus, decus et triumphus
Cum coëterno tibi sit Parente,
Atque cum sacro pariter, superna,
Flamine Proles.

℟ Ecce Secundinus, celesti sede potitus,
Transit ab hac vita, vere bonus Israhelita.
Nunc chorus exultet psalmisque sequatur euntem.
Transit, etc.
℟ Euge Dei regis cultor bone, serve fidelis,
Multa supra felix, quia supra pauca fidelis.
℣ Dupla representa tibi tradita quinque talenta.
.... quia, etc.

IN LAUDEM SANCTI MARTINI EPISCOPI (1).

Gemma sacerdotum, votis assiste tuorum,
Ut resonent meritis cantica digna tuis.
Facta triumphorum celebrantur ubique tuorum
Cum rutilas primo sub fidei titulo.
Quem tegis in terris tuus est super ethera testis:
Pars clamidis Dominum fenerat ethereum.

(1) Carmen, si sola verba consideres, subobscurum et decolor, sed cui facilem lucem addideris, si adverteris auctorem in mente habuisse ut singula queque miracula sancti Martini, a Sulpicio Severo narrata, et tunc temporis notissima, singulis distichis complecteretur. Nec id nota indignum censuerim, quod sancti Ecclesiæ gallicanæ proprii tanto cultu in Italia fruerentur, ea ipsa ætate qua Gallorum bellica laus et heroica poesis ultra Alpes clarescerent.

Fit latro prelatus virtutum preco tuarum,
  Celestem profitens ad tua verba fidem.
Prevalidus fortem sermo procul effugat hostem,
  Ellebori clades vi precis omnis abest.
Quod fuerit latro teterrima pandit imago,
  Cui datur obsequium martyris atque decus.
Maxima ter baratrum virtus evicerat atrum,
  Criminibus pressos suscitat atque reos.
Dum crucis arma moves, stat plebs ut saxea moles,
  Nec nisi quando voles quolibet ire potest.
Te subeunte, suam pinus vertendo ruinam,
  In qua parte fuit non ruitura, ruit.
Ignea vis refugit, dum flammis obvius exis;
  Ardet et his solis, est ubi jussa, locis:
Plebe reluctanti, celestibus obsitus armis
  Demonice totum diruis edis opus.
Te quoque dum gladio petit unus et alter iniquo,
  Ille ruit, gladium perdit hic è manibus.
Quot prece das salvos morbis et demone captos!
  Leprosum curant oscula sola tua.
Innumeros pellit languores fimbria vestis:
  Febres carta fugat sunt ubi scripta tua.
In nimium diris confractus membra ruinis,
  Illitus unguento sospes es angelico.
Uteris angelicis, hominum parcendo, loquelis,
  Vultibus ethereis ac tibi conspicuis.
Quod facit invitus hostis tibi prodit iniquus:
  Non te facta latent, sepe futura patent.
Cum trahitur tunice tibi forma videnda fugose, *(sic)*
  Mox evanescit: ars simulata perit.
Purpureo Christum mentitur ut hostis amictu,
  Notus, ut umbra, tuis labitur ex oculis.
Magna sacramenti dum tractas dona superni,
  Divino proprium emicat igne caput.
Dum sacer expansas sustollis ad ethera palmas,
  Cernuntur gemmis brachia nuda tegi.
Hunc tibi virtutum cumulum fert copia morum,

Quos liquet humanum transiluisse modum.
Unde potes moriens prope dicere solus in hostem :
« In me funestum nil reperire vales. »
Te canit in celis, de corpore quando recedis,
Sanctorum numerus angelicusque chorus.
Obvia tota venit celestis curia regis,
Et datur ipse Deus, palma decora, decus.
Nobilis in terris accedit gloria membris,
Que solis superant irradiando jubar.
Sic sacer ornatus, sic omni parte beatus,
Hic et in excelsis premia digna metis.
Quesumus inde, Pater, quibus es spes, esto juvamen ;
Et quibus ipse times hos refovendo vide.
Non piget etatis, non tedet in orbe laboris,
Vivere si liceat, te duce dum vigeant.
Velle sit in celis tibi nos, Martine, tueri,
Mox ubi queque voles absque labore potes.

TEXTES ITALIENS.

DE JERUSALEM CŒLESTI,

ET DE PULCHRITUDINE EJUS ET BEATITUDINE, ET GAUDIA (*sic*) SANCTORUM (1).

D' una cità santa ki ne vol oldire,
Come l' è fata dentro, un poco ge vò dire;
E zò ke gen dirò, se ben vol retenire,
Gran prò ge farà, senza nesun mentire.

Jerusalem celeste questa terra s'appella,
Cità dell' alto Deo, nova, preclara, e bella,
Dond' è Cristo Segnor, quel' alta flor novella,
K' è nato de Maria Vergen, regal polcella:

Contraria de quella che per nomo se clama,
Cità de gran pressura, Babilonia la magna,
E 'n la quale Lucifer si sta con soa compagna,
Per cruciar quelor ke 'l bon Jesù non ama.

Or digemo de le bone santissime aventure
De la cità del Celo, per 'sempli e per figure;
C' a dire oe de cuitarve (2) le soe propie nature
Vengan a una (3) li Santi cum tute le scripture.

(1) Nello stampare i testi italiani come i latini, si è fedelmente osservata l'ortografia dei codici manoscritti; se non che si sono separate le parole, ed aggiunti gli accenti.

(2) *Cuitare* in senso di *contare*.

(3) Vengano insieme: ch' io non basto.

Mo' certe e veritevole sì ne sarà alquante,
L' altre, sì com' dissi, serà significanze;
Donde vui che lezì en le scripture sante,
No le voiai avisar per vostre semianze (1)

K' eo spero en quel ch' è nato del casto, e vergen parto,
Ke l' om k' esemplament (2) la entendo en bono porto
C' ancor l'anema soa si n' a far un' tal salto,
K' el n'ascendrà l'odor al Creator da alto.

Quelor che l'avisar n'entendro' en mala guisa (3)
Ben me par, quanto è in questo, che Deo cusì no amiga,
Mo' taza e stea en pax, et soa colpa diga,
E lago oldir quelor che abevra d'acqua viva.

Or comenzemo a dir zò che li Santi diso
De questa cità santa, e del Re de Paraiso:
Mo' de le sue bellezze, en parto zò m' è viso,
San Zuano de parla entro l' Apocalipso.

Perzò ven digeo en parto ch' eo so ben en fermo,
Ch' el non fo mai poeta nè om de sì gran seno,
Ké le poese dir, nè parte comprehendro
Tante le soe belleze sus' en lo soram regno.

Mo' d' infra k' el ne diso, e k' ell' è ancora scrito,
E s' io ho ben speranza en lo Segnor Jesù Cristo,
Che de quella cità fo fatore e maistro,
E sovra zò và dir gran cose en questo dito.

Tutta emprimamente de cerca (4) è muraa,
E 'n quatro cantoni la terra edificaa:

(1) Non le vogliate giudicare secondo le vostre apparenze terrene.
(2) Esemplarmente.
(3) Che ne frantendono il senso.
(4) In cerchia.

Tant' è alti li muri com' è longa e laa;
De pree preciose de soto è fundaa.

Per zascaun canton si è tree belle porte,
Clare plu che stelle, e alte, longe, e grosse;
De margarite e d' or ornae le soe volte:
Ne peccaor no g' entra, sì grande le soe forze.

Li merli è de cristallo, li corraor d' or fin:
E lì sù sta per guarda un angelo Kerubin,
Con una spaa e' man k' è de fogo divin;
E corona à en cò tuta de iacentin;

Lo qual nò ge lassa de la nuia zent
Vegnir tavan, ne mosca, ne bixa, ne serpent,
Nè tosco, nè asirao, nè alcuna altra zent,
Che a quella cità poss' esro nociment.

Le vie, e le plaze, e l'insenteri, e le strae,
D' oro, e d' ariento, e de cristallo è solae:
Alleluia canta per tutte le contrae
Li Angeli del cælo cun le virtù beae.

La scritura el diso, lo testo, e la glosa,
Ke le case e li arbegi, ke la dentro se trova,
Tant' egi preciosi e amirabel ovra,
Ke nexun le pò dir ke soto el cel se trova.

Che li quari, e li pree si è de marmor fin,
Clare como 'l ver, blanze plu d'almerin;
Dentro e de fora le zambre e li camin
È pente a l'azur e or oltremarin.

Le colonne e li assi si è d'un tal metallo,
Meie ke n' è or, clare plui de cristallo:
Mangano, nè trabucho, nè altra cosa ge val
Ch' a quegl' albergi possa nè a la vita far mal;

Emperzochè Cristo v' è dux e segnor,
E da tuta zente so defensaor;
Dund el non è mester ke v' aba algun tremor
Ke de quela cità de' esro abitaor.

Ancora ve dirò ke diso la scritura,
Ke 'n quella cità no luso nè sol, nè luna;
Mai lo volto de Deo e l'alta soa figura,
E la resplendo tanto ki lì non è mesura.

La clarità è tanta ch' elo reten cusì,
Ke noito no ge ven, mo sempro ge sta dì,
Nè nuvolo, nè nebla, segundo che fa quì,
Zamai no po oscurar la clarità de lì.

Le aque e le fontane ke cor per là cità,
Plu è belle d'arzént, e ke n' è or colà;
Per fermo l' abia, quelor ke ne bevrà
Zamai no à morir, nè seo plui ne avrà.

Ancora per mezo un belo fluvio ge cor,
Lo qual è circumdao de molto gran odor,
D'albore, e de zigi, e d' altre belle flor,
De rose, e de viole, che rendo' grando odor.

Clare è le soe unde, plui de lo sol lucento,
Menando margarite d' or fin e d' arzento,
E preciose pree sempre mai tuto el tempo,
Someiente a le stelle ch' è poste el fermamento.

De le quale zascauna si hà tanta vertù,
K' elle fa tornar l' omo veclo en zoventù:
E l' omo che mil' agni el monumento zazù,
A lo so tocamento vivo e sano leva sù.

Ancora li fruiti de li arbori e de li prai,
Li quali da pé del fluvio per la riva è plantai,

A lo so gustamento se sana li amalài,
E plu è dulzi ke mel, nè altra cosa mai.

D' oro e d' ariento è le foie, e li fusti
De li alberi ke porta quisti dulci fruiti;
E lo riscando en l' ano d' oro ve rende tuti,
Nè mai no perdo foia, nè no deventa suzi:

E zascaun per si è tanto redolento,
Che millo meia e plu lo so odor se sento:
Dondo la cità tuta, de fora e dentro,
Par che sia plena de cendamo e de mento.

Kalandrie, e risignoli, e altri begli oxegi (1)
Zorno, e noito, e dia (2) canta sovra quegi arboselli,
E azando (3) li versi più preciosi e begi
Ke no fa viole, rote, nè celamelli.

La sù è sempre virdi li broli e le verzeri,
Li quali se deporta li santi cavaleri,
Li quali non à mai nè lagno, nè pensero,
Se no de benedir lo Creator del celo;

Lo qualo en mezo lor si se' su un tron reondo,
E li Angeli e li Santi tuti ge sta de longo,
Laudando di e noto lo so amirabel nomo,
Per lo qual se sosten la zent en questo mundo.

Lì è li Patriarchi, e li Profeti santi,
Ke ge sta d' ogna tempo tuti vestii denanzi
De samiti celesti, vi.di, lazuri et blanzi,
Glorificando lui cum psalmodie et cum canti.

(1) Uccelli.
(2) « Zorno e dia », pleonasmo, non del poeta, ma del copista.
(3) Alzando.

Li beneiti Apostoli, quel glorioso convento,
Lì se' su li dorè (1) troni, tuti d' oro e d'arzento,
Laudando Gesù Cristo, ke en terra, lo so tempo,
Li à sceso per compagnoni fora de cotanta zento.

Li Martir gloriosi, quella zentil fameja,
Li porta tuti en testa una rosa vermeja,
Regraciando lo fiiolo de la Vergene benegna,
K' en terra li fe' digni de portar la soa ensegna.

Lì è granda compagnia de Confessor biaï,
En anima, e in corpo tuti glorificai,
Laudando anch' igi Deo noito e dì sempre mai,
De zò ke tanto onor en cel li à clamai.

Li Virgini santissimi, quella amirabel schera,
Davanzi Jesù Cristo tutora è 'n premera,
E sovra li altri tuti si porta la bandera
D'onor e de bellezza, cum resplendente ciera;

Cantando una canzon k' è de tanto conforto,
Ke l' om ke la pol oldir zamai, no temo morto,
Laudando el Creator omnipotent' e forto,
Ke li à conduti en celo a tanto segur porto.

Lì fa tanta alegrezza questa zente biae
De canti e de' sonti (2), li quale vo' cuitae,
K' el par ke tut' el celo, le aere e le contrae,
Sia plene de strumenti cum voxe melodiae.

De le soe boche mai per nexun tempo cessa
De laudar la santa Trinità, vera majesta;
Zascaun cantando, ad alta vox de testa,
« Santo, santo, santo, » fazando gran festa.

(1) *Dorè*, cioè *indorati*, voce rimasta alla lingua.
(2) *Sonti*, forse per *soniti*.

Mai no fo vezù, ne mai no se verà
De nexun omo teren sì gran sollempnità,
Cum fa quigi cantator suso en quella cità,
Davanzo al Rè del celo e la soa majestà.

Kè le voxe è tante, et de gran concordanza,
Ke l'una ascend' octava, e l'altra en quinta canta,
E l' altra ge seguita cum tanta deletanza,
Ke mai no fo oldia sì dolcissima danza.

E ben ve digo ancora en ver senza bogìa
Ke, quant a le soe voxe, el befe ve parìa
Oldir cera, nè rota, nè organo, nè simphonìa,
Nè sirena, nè aiguana, nè altra cosa ke sia.

E 'nperzokè l' Re ke se' su lo tron santo,
Sì ge mostra a solfar e a suir quel canto,
Dond' igi l' ama tuti sì dolcemente e tanto,
Ke mai nexun de lor no se ge tol davanto;

Contemplando la sua radiante figura,
La quala è tanto serena, e clara, e munda, e pura,
Ke la luna e lo sol, seguendo la scriptura,
E le stelle del celo, davanzi lui se oscura.

Ancora sovra tutó l' ol redolenta,
K' el pare un gran fluvio fora per la bocha g' esa
D' ambro e de moscà, e de balsamo e de menta,
Ke tuta la cità dentro, e de fora si empla:

E tanta deletanza è a contemplar la faza
De quel dolze Segnor (sicome scrito s' agata),
Ognuncana dolzor ela venzo e trapassa,
E biao l' omo che Deo en cel veder se lassa!

Perzò quigi cantaturi tanto se resbaldisso,
Ke le mane gen balla, lo cor gen reverdisso,

Li pei ge ne sajo, li ochi ge resclarisso,
E quanto igi plui lo guardà, tanto plui g' abelisso.

E tant' è entra si plene de fin amor,
Ke zascaun ten l' un l' altro per segnor,
E plui d' eseio, tanto ke no fa lo sol,
Lo corpo geluso a zascaun de lor.

D' oro è embrostae le soe vestimente,
Blanze plui ke nevo, e plui de rose aolente:
E tant' asetille le vezue e le mente,
Ke de celo en terra cognoro cuela zente;

E entera segurtà sì à tuti del so corpo,
K' el no de' mai morir unca d' alcuna morto,
Ma sempre à vita e requia e reponso,
E gaudio, e solazo, e pax de gran conforto.

Dondo, quando de zò penso, lo cor me se n' endegna,
K' eo no fazo quelle ovre, ke l' anema sià degna
A contemplar en cel quella forza benegna
De l' alto Jesù Cristo ch 'è sempre vivo, e regna.

Kè l' è ver, e certo (e la scriptura el diso),
K' el no è altra gloria nè altro paraiso,
Se no à contemplar la faza e lo bel viso
De Deo omnipotente, che sempre regna e vivo (1);

A lo qual fa davanzi li santi Cherubini,
Le gran procession, li vesperi e li maitini,
Pregando dì e noito per nui lassi, tapini,
K' el degno drizaro en celo nostri camini;

(1) Dante, *Paradiso*, XXVIII :

Quinci si può veder come si fonda
L' esser beato nell' alto che vede.

Azoikè nui possamo en quel alta maxon,
Esro cum lor én celo fraegi e compagnon,
Davanzo Jesù Cristo, quel glorioso baron,
Ke se' en maiestà su l' amirabel tron.

Mo' perzò ch' el n' è dito e cuita da qui en dreo,
No mel pò sogrir (1) la mente, ne 'l cor meo,
K' eo no ve diga de l' alto regal seo
De la Vergene Maria, quant' el è a provò Deo.

Sovra l'Angeli tuti che 'n celo rendo' splendor,
Da la destra parte del magno Creator,
Lo so sedio è posto senza negun tenor
En corona de gloria, de bontà, e d' onor.

Tanto è alta e bella quella regal polcella,
Che li Angeli e li Santi de lei parla e favella,
Emperzoch' ell' è plui preciosa e bella
Ke nè la flor del pra, nè la rosa novella.

Mo no ge meto forsi (2), nè el m' è così en viso,
Ke ben lo so per certo, e la scriptura el diso,
K' ell' è scale del celo, e porta del Paraiso,
E plu ke sol, nè luna, bella la faza e 'l viso.

Dondo una enumerabel celeste compagnia
Tut' ore la salua con ogna cortesia,
Segondo ke fè l' Angelo en tera de Soria,
Quand' el da la Deo parte ge dis' « Ave Maria. »

Sempro mai l' aorà, e sempro mai la enchina,
Segundo ke ne cuita una raxon divina,
Cantando enanzo sì sempro: « Salve Regina,
Alma Redemptoris, Stella matutina (3). »

(1) Suggerir.
(2) Non lo metto in dubbio.
(3) Dante, *Paradiso*, XXXII.

E poi canta una prosa de tant' e tal natura
Davanzo Jesù Cristo e la soa Mare pura,
Ke nuia cosa è el mondo, nè om, nè creatura,
Ke ve 'l poes cuitar in alcuna mesura.

Ke 'l canto è tanto bello, senza nexun mentir,
Ke cor nol pò pensar, nè lengua proferir;
E solamente quigi lo pò cantar e dir
Ke 'l uoso' (1) en questa vita, virgini a Deo servir.

Dondo quella dona tant' è zentil e granda,
Ke tuti li encorona d' una nobel girlanda,
La quala è plu aolente ke nè moscà, nè ambra,
Nè züo, nè altra flor, nè rosa de campagna.

E per onor ancora del' alta soa persona,
Quella nobel pulcella ke en cel porta corona
Destrer e palafreni tanto ricchi ge dona,
Ke tal ne sia en tera, per nexun dir se sona.

Kè li destreri è rossi, blanci è li palafreni,
E corro' plui ke cervi, nè ke venti ultramarini,
E li strevi, e li selle, l' arzoni, e an' li freni
È d' or e de smeraldi, splendenti, clari et fini.

E per complir ben zò k' adexo (2) a gran Baron,
La Donna sì ge dona un blanco confanon,
Lo qual porta figura ch' ell' è en tentation,
Lì à vezù Satan, quel perfido lion.

Quisti è li cavalieri ke ve cuitai davanzo,
Ke en conspectu de Cristo canta dolze canto,
K' è dal Pare, e dal Fiolo, e dal Spirito Santo,
En cel dái a la Dona, per starge sempro enanzo.

(1) L' usarono:
(2) Ciò che s' addice a gran baroni.

Dondo porà quelor tegnirse ben biai,
Li quali farà quel ovre dond' igi sia acompagnai
Cum li Santi del cel, k' è de flor encoronai,
Per servir a cotal Dona d' avanzo sempro mai.

Què ve doe (1) tanto dir e tanto prolongar,
Nexun om è el mundo c' un tal poes cuitare (2)
S' el no è Jesù Cristo, e 'l so dolze Pare,
Lo ben k' avrà quelor ke là sù à abitar.

Or ne pregemo tuti la Vergene Maria,
Ke enanzo Jesù Cristo per nui sempre sia,
Ke la n' apresto la su' celeste albergarìa
Quando la vita nostra qui lo sarà complìa.

(1) Qui vi debbo.
(2) Che possa contare un tal bene.

DE BABILONIA CIVITATE INFERNALI

ET EJUS TURPITUDINE;

QUANTIS PENIS PECCATORES PUNIANTUR INCESSANTER.

A l' onor de Cristo, segnor e re de gloria,
Et a terror de l' om, cuitar voio un' ysteria,
La qual spese fiae ki ben l' avrà in memoria,
Contra falso enemigo ell' à far gran victoria.

L' istoria è questa, k' eo ve voi dir novella
De la cità d' inferno, quant' ell' è falsa e falla,
Ke Babilonia magna per nomo sì s' apella,
Segundo ke li sancti de parla e de favella.

Ma poi ke vi v' entendrì lo fato e la raxon,
Com ell' è fata dentro per ognuncana canton,
Forsi n'avrì trovar da Deo algun pardon
De li vostri peccai per vera pentixon...

E zò ke ve vò dir, prendive guarda e cura,
Ke le serà parole dito soto figura (1),
De le quale eo ve vogio dir una scriptura,
Ke da lezro e da scrivro ve parà molto dura (2).

(1) Dante, *Inferno*, IX.
(2) Dante, *Inferno*, I.

. . . .
. . . .
La cità è granda, e alta, e longa e spessa (1),
Plena d' ogna mal e d' ognuncana grameza.

En lo profundo de l' inferno si è coloeaa:
De raxa e de solfero sempre sta abraxaa,
Se quanta aqua è 'n mare entro ge fos' zetaa,
Encontinento ardria, sicome cera colaa.

Per mezo ge corro aque entorbolae,
Amare plui ke fel, de veneno mesceae (2).
D' ortige e de spine tut' è circumdae (3),
Agute cum cortegi, e tagia plu ke spae.

Sovra la cità è fato un celo reondo,
D' azol e de ferro, d' andranego e de bronzo (4);
De saxi e de monti tuta muraa d' entorno
Azokè 'l peccaor zamai no sen retorno.

E sovra si è una porta cum quatri guardian (5),
Trifon, e Macometo, Barachin, e Sathan,
Li quali è tanto enovisi (6), e crudeli, e vilan,
Ke dolentri quelor ke g' andarà per le man!

Ancor su la porta si è una torre molto alta,
Su la quala si stà una scaragualta;
La quala nul om ke sia, zamai lagar trapassa,
Per tute le contraee ke lì venir uom faza.

E ben è fera cousa, e granda meraveja,
K' ella non dormo mai, mo tuto 'l tempo veja;

(1) *Inferno*, VIII.
(2) *Inferno*, XIV.
(3) *Inferno*, XIII.
(4) *Inferno*, VIII, XVIII.
(5) *Inferno*, VIII.
(6) Invisi.

Fasando dì e noito al portenar ensegna,
K' igi no laxo andar la soa zento remenga.

E po' da l' altro parto sempre ge dis, e cria :
« Guardai ke entro vui no regno felonia.
« Tegni seraa la porta, e ben li guai, e la via :
« Kè de la vostra zente nexun sen scampo via.

« Mo chi vignirà a vui, com' el fos un gran conto,
« Encontra ge corro cum molto alegro fronto.
« La porta ge sia averta, e abasao lo ponto,
« E poi el met' en cità cum canti, e cum triumpho.

« Mai el rè Lucifer sì lo fai a savir
« A zò se per caso de farge preveir (1) :
« D' un tenebroso logo là el deba zaser,
« Segundo k' el a fato el merito d' aver. »

O misero, cativo, dolento, maleeto
Quelui k' a tal onor là dentro sirà meso!
De vui no voio dir; mo co' ben ge 'l prometto
Ch' eo no de' lo laudar, s' el no se lauda el steso....

K' el no serà là dentro unca tanto tosto,
Cum' igi g'à ligar le mane e li pee, poi el doso.
E poi l'apresentaro a lo rè de la morto,
Senza remission batandolo molto forto.

Lo qual sì s' à far veniro un perfido ministro
Ke l' à mettro in prexon, segundo ke l' è scrito.
En un pozo plui alto ke 'l cel n' è da l' abisso;
Per esro lì tut' ore tormentao et aflicto.

La puza è sì granda, ke n' exo per la boca (2);

(1) Così nel codice, ma dee essere : « A zò se prepari. » Cf. *Inferno*, VII.
(2) *Inferno*, XI.

C' ae volervel dir serìa negota.

. . . .
. . . .

. . . .
. . . .

Ke milo meia e plu de la berga se sento
La puza e lo fetor che dentro quel pozo enxo.

Asai g' è lazò bisse, ligori, roschi e serpenti,
Viperi, e basalischi, e dragoni mordenti (1),
A cui plui ke rasuri taia le lengue e li denti,
E tuto 'l tempo mania, e sempre fa molenti.

Li è li dimoni cum li grandi bastoni,
Ke ge speza li ossi, le spalle e li galoni;
Li quali cento tanto plu è nigri de carboni (2),
S' el non mento' li diti deli santi sermoni.

Tant' à orribel volto quella crudel compagna,
Ke l' uon (3) ave plu plaser per valle e per montagna
Esro scovai de spine da Roma enfin en Spagna,
Enanzo k' encontrarne un sol en la campagna.

Ki zeta tut' ore, la sera e lo doman,
E ora per la boca oribel (4) fogo zamban:
La testa igi à cornua, e pelose è le man;
Et urla como luvi, e baja como can:

Ma poi che l' omo è lì, e igi l' à en sua cura,
En un' aqua lo meto k'è di sì gran fredura,
Ke un dì ge pare un ano, segundo la scriptura,

(1) *Inferno*, XXIV.
(2) *Inferno*, XXI.
(3) *Uon* per *uom*.
(4) Pare che sia scritto « Erubel: » forse da « Ruber. »

Enanzo k' eli el meta en logo de calura (1).

E quand' ell' è al caldò, al fredo el voravó esró,
Tanto ge parel dur, fer, forto ed agresto.
. . . .
. . . .

Stazando en quel tormento, sovra ge ven un cogo,
Zoè Bazabù, de li pejor del logo (2),
Ke lo meto a rostir, com' un bel porco, al fogo,
En un' gran spé de far per farlo tosto cosro.

E po prendo aqua, e sal, e colusen, e vin,
E fel, e forte aseo, e tosego, e venin;
E sì ne faso un salso ke tant è bon e fin,
C' a ognunca ma' cristian sì guardò el Rè divin.

A lo Rè del Inferno per gran don lo tramèto;
Ed elo el meto dentro, e molto cria al messo:
« E no ge ne darìa (zò diso) un figo seco,
« K' è la carno crua, e 'l sango è bel e fresco.

« Mo tornagel endreo viazamente tosto,
« E dige a quel fel cogo, ke 'l no me par ben coto,
« E k' el lo debia metro cum lo cavo zò stravolto (3)
« Entro quel fogo c' ardo sempre mai, zorno e noito.

« E stretamente ancor dige da la mia parto,
« K' el no mel mando plui, mo' sempre lì lo lasso.»
. . . .
. . . .

E zò k' el ge manda, no ge desplasel miga
Mai en un fogo lo meto, c' ardo di sì fer guisa,

(1) *Inferno*, XXXII.
(2) *Inferno*, XXI e XXII.
(3) *Inferno*, XIX.

Ke quanta zent è al mundo, ke soto lo cel viva,
Ne porìa amorzar sol una falìva.

Mai no fo vezù, nè mai no se verà,
Sì grando, nè sì fer, cum quel fogo sarà:
A oro, nè argento, nè castel, nè cità,
Non à scampar quelor k' en li peccaí morà.

Lo fogo è sì grando, la flama e la calura,
K' el no se poi cuitar nè lezro s' en scriptura.
Nuio (1) splendor el rendo (tal è la sua natura);
Mo negro, e puzolento, e plen d' ogna sozura.

E siccom' è niento a questo teren fogo
Quel k' è depento en carta, nè 'n mur, nè 'n altro logo;
Così seravo questo, se l' a quel fogo aprovo,
De lo qual Deo ne guardo k' el no ne possa nosro (2)!

E sicom' entro l' aigua se norisse le pissi,
Così fa en quel fogo li....(3) maleiti,
Ke a li peccaori k' è sì là dentro misi,
Mania i ochi, e la bocca, le coxe e li gariti.

Lì cria li diavoli tuti a summa testa (4):
« Astipa astipà fogo! Dolenti ki n' aspetà! »
Mo ben dovè saver en que' modo se deleta
Li miser peccaor c' atendo' cotal festa.

L' un diavolo cria, l' altro ge respondò,
L' altro bato ferro, e l'altro cola bronzo,
Ed altri astizza' fogo, e altri corro' entorno,
Per dar al peccaor rea noito e reo zorno.

(1) Nullo.
(2) *Purgatorio*, XXVII.
(3) Si legge nel codice *hmi*, ma con segno che denota error del copista: forse *dimon*.
(4) *Inferno*, XXI e XXII.

E a le portine de dreo si enno un gran vilan,
De lo profundo d' abisso, compagnon de Satan,
De trenta passa longo, con un baston en man,
Per beneir scarsella ai falso cristian.

Digando ad alta vox: « ognomo corra al guagno,
« Ke no porta mo' l' tempo k' algun de nui stea en danno:
« E ki no g' à venguiro, segur sea de malanno
« No sen dea meraveia, s' el n' ha cogir en danno. »

Toti li diavoli respondo' — « sia, sia!
« Quest' è bona novella, pur k' ella tosto sia!
« Tu andarai enanzi per esro nostra guia.
« Mal aia la persona ke g' à far coardia! »

Pur de li gran diavoli tanti ne corro en plaza,
Ke quigi da meza man non par ke se ge faza:
Criano zascaun: « amaza, amaza, amaza! »
Zà no gne po scampar quel lar, falsa capa.

Altri prendo' baili, altri prendo' rastegi,
Altri stizo de fogo, altri lance e cortegi:
No fagi forza en scui, nè 'n elmi, nè capegi;
Pur ki aba manare, zape, forke e martegi.

Tant' egi crudel è de mal' a far usai,
Ke l' un n' aspeta l' altro de quigi malfaai:
Ki enanzi ge po esro, quigi è li plu biai,
Lorando como cani k' a la caza è faitai (1).

Ma pensa 'l cativo, ke volo ensir de zogo,
Quand' el tanti diavoli se ve' corir da provo:
Kè om per meraveia no ne roman nel logo,
Kè no ge corra drè, criando « fogo, fogo! »

(1) *Inferno*, XIII.

Così forzando tuti tanto fero' remor,
Ke pur quel sol seravo gran pena al pecaor.
Se l'un diavolo è reo, l' altro è molto pezor;
E Deo abata quel ke là dentro è mejor!

Nè 'l meior, nè 'l pezor, no vol eso decerno;
Ke tuti sun diavoli e ministri de l' inferno.
Altresì, bel (1) l' istà com' igi fa l' inverno:
Igi tormenta l' omo en quel fogo eterno.

Quelor ke 'n quel afar se trovarà li plu rei,
En mezo la cità si post' è li soi sei:
Tuti li altri l' aora, com' igi fose Dei;
Staganto enginochini davanzi li soi pei.

Dondo zascaun ne prendo' voia granda
De far mal quant' e' pò, nè unca se sparagna.
Perzò lo cativello duramente se lagna,
Quand el se vè de cerca star tanta zente cagna;

. . . .

Li qual per mè la faza orribelmentre el mira,
E man ge meto en testa, e in terra lo tira. . . . .
Quelor kè g' è da lungi, a prò esro desira,
En lui cum gran furor per complir soa ira.

Altri ge dà per brazi (2), altri ge dà per gambe,
Altri ge spezza li ossi cum baston e cum stange:
Cum zape, e cum baili, cum manare e cum vange,
Lo corpo g' emplo' tuto de plage molto grande.

En terra, quasi morto, lo tapinello si cazo;
No g' è valso planzro, ke pezo igi ge foso,
Al col ge zeta un lazo, e un spago entro 'l naso,
E per la cità tuta, batando sì lo trasso,

(1) *Bel l' ista* per *ben l' ista*.
(2) *Inferno*, XXII.

Dondo lo peccaor en l' ora se despera
D' aver plui perdonanza da quella zente fera ;
Mo pena sovra pena, fogo et proson crudela,
Da quell' ora enanzo, d' aver sempre 'l spera.

Perzò, ge fos melo a lo misero cativo
Esro mill' ore morto ke pur una sol' ora vivo :
K' el non à li parenti, ne proximo amigo,
Lo qual zoar (1) ge possa tanto ke vaja un figo.

Mò cotal derisione come v' ò' mo' cuitae,
De si fa quella zente al dì spese fiae,
Digando l' un a l' altro : « oh l' ha bem miritae,
« Aveso en la soa vita l' ovre de Deo amae! »

Mo' vegnù è lo tempo dond' el è enganao
En lo qual zamai plu be' no se farao.
. . . .
. . . .

. . . .
Lo fiio encontr' al pare spese volte se tenzona,
Digando : « el Signor Deo, ke 'n cel porta corona,
« Te maleiga, pare, l' anema, e la persona !

« K' enfin k' eo fui el mondo, tu no me castigasi ;
« Mai en lo mal maior tu sempro me confortasi,
« E poi l' or e l' argento tu me lo concostasi,
« Dund' eo ne sun mo' meso en molto crudeli braci.

« E so, ben me recordo, viazamente e tosto
« Tu sì me coreve cum gran bastoni adoso,
« Fosso ki 'l 'voleso, o per drito, o per torto ;
« S' eo non confundeva l' amigo e 'l vesin nostro. »

(1) Giovar.

Lo pare ge respondo : « o fiiol maleeto,
« Per lo ben k' eo te volsi qui lo sì sonte messo :
« Eo n' abandonai Deo e ancora men steso,
« Toiando le rapine, l' osure, e 'l mal toleto;

« De dì e de noto durai de gran desasi,
« Per conquistar le roche, le tor, e li palasi,
« Li monti, e le campagne, e boschi, e vigne, e masi,
« Azò k' en la toa vita tu n' avisi grand' asi...

« Tanto fol penser, e tanta la toa briga,
« Bel dolzo fiiol, ke Deo te maleiga!
« Kè del povro de Deo za no me 'n sovegniva
« Ke de famo e de seo for per la stra' moriva.

« Mo' ben ne suntro! mo' aparvo folo e mato (1) :
« K' el no me val niento lo plangro e lo debattro,
« K' eo no sia ben pagao de tuto per afato,
« De tal guisa monéa ke l' un val plù de quatro (2). »

La pugna è ente lor sì granda e sì forta,
Come s' aves' zurà entrambi dar la morto;
E s' el' poes l'un l' altro dar de morso,
El' ge maniarìa lo cor dentro 'l corpo (3).

Le pene è sì grande de quel fogo ardento,
Ka s' aves' boche millo o cincocento,
Li quale dì e noto parlase tuto 'l tempo,
Eo dir nol porìa : no dubitar niento.

....

Ke queste non è fable nè diti de buffon.
Jacomin da Verona, de l' ordeno de' Minori,
Lo copula de testo, de glose e de sermoni.

(1) Non si legge bene : forse *suntro* per *sono*.

(2) *Purgatorio*, XI.

(3) *Inferno*, XXXIII.

Mò a sai, avientes de le bone raxon;
Or ne pregemo tuti c' a quel ke ves el sermon,
Evvi k' entes l' ave cum gran devotion,
Ke Cristo e la soa Mare gen renda guierdon!

RIME DI BUONAGIUNTA DA LUCCA.

I.

Quando apare l'aulente fiore,
Lo tempo dolze sereno,
Gli auscielletti infra gli albore,
Ciascuno cantando in suo latino,
Per lo dolze canto e fino
Si confortano gli amadore,
Quegli ch' amano lealmente.
Eo, lasso, no rifino
Per quello che 'l meo core
Va pensoso infra la giente.

Per quella che m'a in balìa
E d' amore conquiso;
Or vo' pensoso notte e dia,
Per quella col chiaro viso,
Co' riguardi e dolci riso:
M' à lanciato e mi distringie
La più dolze criatura.
Lasso! quando m'ebbe priso,
D'amore tutt' ora mi s'infingie!
Pare di me nè n' à cura.

Cogli sguardi mi conquise,
Parlando ond' io mi doglio.

Lasso quando me de priso!
Or a mi va menando orgoglio.
Adunque partire mi volglio
D'amore e di suo servire,
E delli falsi riguardi,
E fare' ciò ch'io non solglio,
Afin ottenire (1)
Pur quel che tutto m' ardi.

Bene me ne voria partire,
S' uncque lo potesse fare.
Ma doblarano li martire,
Non me poria in ciò campare:
Aduncque mi conviene stare
Alla sua dolze speranza,
E non essere orgoglioso,
Ma tuttora merzè chiamare;
Forse ne verà pietanza
A quella ch' à 'l viso amoroso.

Canzonetta dolze e fina,
Va, saluta la pia gente;
Vanne a quella ch'. è regina
Di tutti gl' insegnamenti.
Di mia parte t' appresenti,
E sì le chiama merzede:
Chè non deggia più sofferire
Ch' io patisca esti tormenti,
Chè rimembrando m' anzide,
E d' amore mi fa morire.

II.

Or amadori, intendete l' affanno
Doglioso che m'avene:

(1) Non si legge chiaramente.

Chè mi convene
Una donna servire ed ubbidire sovente,
Peroch' io ho 'n talento,
E penaci la mente,
E'l core ne sta in tormento.
E li tormenti e li gravosi dogli
Ch' io per suo amore patisco,
Non mi fariannon'n tanta guisa noia,
S' io da lei gioia avesse
In vista od in sembiante;
Ma mostrami durezze
Quando le sono davante.

Davante che lo meo core s'apprendesse
Del suo dolze piagiere,
Mostravami di darmi intendimento;
Or m'a messo in arsura,
Sì ch' io non ò possanza,
Di me non mette chura:
Vedi s' usa fallanza!
Ma no m' falla tanto
Quella per cui canto,
Cass' io fosse santo
Sanza il suo volere,
Ch' io non osasse,
Perch'ella non peccasse,
S' ella m'amasse,
O mostrassemi piaciere.
E Messere Ivano,
E 'l dolze Tristano,
Ciascuno fu sotano
Inverme di languire.

S' io languisco,
Non perisco,
Ma nodrisco
In disïanza.

Vo penando,
E pensando,
E chiamando
Pietanza;
Come nave
Ch' è soave,
Che sta in grave
Tempestanza:
Cotanto amo,
Che pur bramo
D' incarnare infrà l' amore,
Isto ne ramo,
Più ch' Adamo
Per le pome de l' arbore.

Nè non dico,
Nè disdico,
Nè non faccio dimostranza;
Nè amico,
Nè nemico
Per la mia dolze speranza.
S' eo la sguardo,
Inciende ed ardo,
Tanto temo no le spiaccia!
Si n' embardo,
Ch' a tuto ardo,
Pare che tuto mi disfaccia.

Muovi danza,
Per amanza
Di quella gentil donzella:
Di' che camsso la speranza,
Se da me piu si rubella;
Che mi tiene
In tante pene,
Ch'io non posso più durare.

La speranza mi mantiene,
Perch'io spero di cantare.

III.

SONETTO DI POETA ANONIMO A BUONAGIUNTA.

Poi di tutta bontà bene se' dispari,
Bonagiunta, di noia rimonddo,
Di fare piacere a li buoni tutti pari,
E sa' lo fare me' c'omo sia esto monddo.

Di ciausire motti Folchetto tu pari:
Nom fu nè Piero Vidale, nè'l buono Dismonddo.
Però m'inchino a te, siccome fè Pari
A Venus, la duchessa di loro monddo.

E prego che'l tuo presgio ch'è leale
Miso 'n alti, che launque volo
Contendo da presgiartij, chè ben sallo.

Un consiglio me da che sia leale,
D'una donna c'amo e gran bene volo:
Si le 'l dirò o no; c' anco non sallo.

IV.

RISPOSTA DI BUONAGIUNTA.

Lo gran presgio di voi si vola pari,
Che fa dispari
Ad ongni altro del monddo:
Qualunque quelli c'avanti a voi si pari,
E' pari
Come rame al oro monddo.

Però chi vole valere da voi, impari
Gli apari
Che del male fa' l'uom rimonddo.
Chè 'n voi commendano li due che sono pari,
Ma più che pari,
Folchetto e Desmonddo (1).

El vostro presgio è quello ch'è leale,
Miso in alti, c'àno fatto grande volo,
Si che gran parte de li buoni sallo.

E però dico con detto leale,
Che dichiate con senno e non con volo,
L'amore non è samburo (2) per chi non sallo.

(1) Si legge male. Pare scritto nesmonddo.
(2) Così nel codice.

RIME DI DINO COMPAGNI DA FIRENZE.

I.

Ounque amore in sua forza mi carpa,
Tollem' ogni poder, non mi val contra.
D'ogni valor valente allor mi carpa,
E vivo in pene come in acqua lontra.

E più m'abella ch'a Tristan suon d'arpa :
Non fe' seguentamente a gir li incontra,
E sì sovente non si stampa scarpa.
. . . . (1)

Che per li occhi mi passa lo coraggio,
Come la spera del sole il vetro,
Guardando nel suo ghaio e chiar visaggio,

Di quella che d'amor già non à retro,
Che di beltate è somma d'ogni saggio,
E proverial, s'urgesse a Pulicreto.

II.

QUESTO SONETTO MANDÒ DINO COMPAGNI DA FIRENZE A MAESTRO GIANDINO.

La ntelligenza vostra, amico, è tanta :
Savete i movimenti naturali,

(1) Manca il verso nel codice manoscritto.

Le condicion diverse universali
Di stelle, d'animali, e d'ogni pianta,

Da qual virtute più propio si chianta,
Far li due movimenti accidentali;
In mezzo stando vasselli vetriali,
Di sole e d'acqua si trae fiamma alquanta.

Se pur non da calore e da freddezza,
O qual de due contrari l'effecto adduca,
Vera filosofia l'amore induca.

Per vostro scritto mostrate ciertezza
Che foco nasce talor di chiarezza,
Da specchio, o ferro che molto riluca:

Kè 'l raggio della spera par ch' enduca
Ferendo fiamma di gran caldezza.

. . . .

L'INTELLIGENZA,

POEMA IN NONA RIMA.

Al novel tempo e gaio del pastore (1), Proemio.
Che fa le verdi foglie e fior venire,
Quando li augelli fan versi d' amore,
E l'aria fresca comincia a schiarire,
Le pratora son piene di verdore
E li verzier cominciano ad aulire,
Quando son dilettose le fiumane,
E son chiare e surgenti le fontane,
E la gente comincia risbaldire;

Chè per lo gran dolzore del tempo gaio
Sotto l'ombre danzano le garzette,
Nei bei mesi d' aprile e di maio
La gente fa di fior le ghirlandette,
Donzelli e cavalieri d'alto paraio
Cantan d' amore novelle e canzonette,
Cominciano a gioire li amadori,
E fanno dolzi danze i sonadori,
E son aulenti rose e violette.

Ed io stando presso ad una fiumana,
In un verziere, all' ombra d' un bel pino;

(1) Le quaranta cinque prime stanze mancano nel codice Laurenziano.

D' acqua viva aveavi una fontana
Intorneata di fior gelsomino;
Sentìa l' aire soave a tramontana,
Udìa cantar li augelli in lor latino,
Allor sentìo venire dal fin Amore
Un raggio che passò dentro dal core,
Come la luce c' appare al mattino.

Discese nel meo core sicome manna
Amor soave, come in fior rugiada,
Che m' è più dolce assai che mel di canna.
D' esso non parto mai dovunque vada,
E vo' li sempre mai gridar usanna.
Amor excelso, ben fa chi te lauda!
Assavora' lo quando innamorai:
Neente sanza lui fui, nè fie mai,
Nè sanza lui non vo' che mi' cor gauda.

Et non si può d' amor propio parlare
A chi non prova i suoi dolzi savori;
E senza prova non sen può stimare
Più che 'l cieco nato dei colori.
E non puote mai nessun amare
Se non li fa di grazia servidori:
Chè lo primo pensiero che nel cor sona
Non vi sarìa, s' Amor prima nol dona:
Prima fa i cuori gentili che vi dimori.

La donna del poeta.

Amor per sua dibonaritate,
Per farmi bene la grazia compiuta
Non isdegnando mia vil qualitate
Di sè mi diè sensibile paruta:
Chè m' ha la donna mia 'n sua podestate
Al primo sguardo ch' i' l' ebbi veduta,
Allor le sue bellezze 'maginai,
Di sì mirabel cosa dubitai,
C' avea figura angelica vestuta.

Guardai le sue fattezze delicate :
  Chè ne la fronte pare la stella Diana,
  Tant' è d' oltremirabile bieltate,
  E ne l' aspetto sì dolze ed umana!
  Bianca, e vermiglia, di maggior clartate
  Che color di cristall 'o fior di grana,
  La bocca picciolella ed aulorosa,
  La gola fresca e bianca più che rosa,
  La parladura sua soave e piana.

Le blonde treccie e' begli occhi amorosi
  Che stanno in sì salutevole loco,
  Quando li volge, son sì dilettosi
  Che 'l cor mi strugge come cera foco.
  Quando spande li sguardi gaudiosi,
  Par che 'l mondo s' allegri e faccia gioco;
  Chè non è cuor umano d' amor sì tardo,
  Ch' al su' bel salutevole sguardo
  Non inamori, anzi parta di loco.

Specchio è di mirabole clartate,
  Forma di bei sembianti e di piagenza :
  A lo sprendor di sua ricca bontate
  Ciascuna donna e donzella s' aggenza (1):
  Bella, savia e cortese, in veritate,
  Sovrana d' adornezze e di valenza,
  Piagente e dilettosa donna mia.
  Giamai nessuna cosa il cor disia
  Altro c' aver di lei sua benvoglienza.

Ma si mi fa dottare lo suo valore,
  Considerando mia travil bassezza :
  S' io fossi servo d' un suo servidore
  Non sarei degno di tant' allegrezza.
  Quella ch' a tutto 'l mondo dà splendore

(1) Cf. Dante : « Amor che nella mente mi ragiona. »

E pasce l' alma mia di gran dolcezza;
A cui degnasse dare sol un sembiante
Passerebbe di gioia ogn' altr' amante,
C' averìa sovrammirabile allegrezza.

Levasi a lo mattino la donna mia,
Ch' è viepiù chiara che l' alba del giorno,
E vestesi di seta Cataìa,
La qual fu lavorata in gran songiorno
A la nobel guisa di Surìa:
Chè donne lavorarlo molto adorno,
Il su' colore e di fiore di fina grana,
Ed è ornato a la guisa indiana,
Tinsesi per un mastro in Romanìa.

Ed ha una mantadura oltremarina,
Piena di molte pietre pretiose:
Dov' era fu di terra alexandrina,
Con figure assai maravigliose,
E foderato di bianch' ermellina,
Ornato d' auro a rilevate rose;
Quand' ell' appare con quella 'mantadura,
Allegra l' aire e spande la verdura,
E fa le genti stare più gaudiose.

Sicome lo rubino e lo cristallo,
Così nel viso assisi ha li colori;
E come l'auro passa ogne metallo,
E lo raggio del sole tutti splendori;
E come giovanezza ogn' altro stallo,
E come rosa passa gli altri fiori;
Così passa mia donna ogne bieltate,
Adorna, e gaia, e d' onesta bontate,
Al saggio de li buoni conoscidori.

Di tanta claritate è 'l su' colore
Che procede del su' clero visaggio,

Che non è luce ne sia miradore,
Più che gli occhi del bambo al chiaro raggio.
Piantolla infra lo secol fin Amore
Per far maravigliare ciascun uom saggio.
Chè qual avesse ogne filosofia
Propiamente laudare lei non poria,
Tant' è d' altero e nobile paraggio.

La sua sovramirabole bieltate
Fa tutto 'l mondo più lucente e chiaro;
Savia, e cortese, e di novella etate,
Sì bella mai non fu al tempo di Daro.
Al mondo non ha pari di nobeltate,
Con ricche veste e con corona d' auro.
Che v' ha LX pietre pretiose,
Sicome il re Evax le compuose
Quando li dei del tempio l' insegnaro (1).

Le sessanta pietre della corona.

La prima pietra si è lo Diamante
Che ne le parti d' India è trovata,
Ed è vertudïosa in oro stante ,
Forte 'n color di ferro è figurata,
E nasce in Etiopia la grante,
Nell' isola di Cipri è già trovata,
E crìasi di nobili metalli
D' una generatione di cristalli :
Per lo sangue dell' irco vien dolcata.

Agates è seconda in iscrittura,
E nera, a vene bianche vergolate,
E par c' uomo ne le più veggia figura :
In un fiume in Cicilia son trovate.
E sonne d' altre di quel nome ancora,
Vermiglie a vene grigie mescolate;
Nell' isola di Creti nascon quelle.

(1) Cf. Marbodi *De speciebus lapidum* ad calcem operum Hildeberti, c. 1637.

E 'n India si trovan molte belle
C' hanno figure in lor forme variate.

La terza pietra si ha nome Allettorio,
Che dentro al capo del pollo si trova,
Ed a portarla in bocca ha meritorio,
E da color di cristallo s' approva;
Ed ha vertute in far l' uom locutorio,
Conserva l' amistà vecchia e la nova,
La sete spegne e 'ncende la luxuria.
Se femina la porta, uom ne 'nnamora:
Per la mia donna amorosa s' apruova.

Diaspid' è la quarta al mio parimento,
Ed è lucente di verde colore,
Vertudïosa legata in argento:
Chi parturisce menoma 'l dolore;
E chi la porta, a suo difendimento
Fantasme scaccia e strugge febbri ancore.
Ed a portarla quand' è consecrata,
Fa la persona potente e innorata,
Piacente a pervenire a grande onore.

La quinta gemma Zaffiro s' apella,
Ed è d' uno colore celestrino.
Gemma dell' altre gemme, cara e bella,
Conserva la vertù che non vien meno,
Umile e di bon aire mantiene quella,
Ed è in nigromanzia su' valor fino.
Presenta di madonna su' altezza;
Chè splende oltra li cieli la sua chiarezza
Del viso suo splendiente sereno.

La sexta pietra ha nome Calcedonio,
Ch' è di color tra giacinto e berillo:
Per sua vertude fugge lo demonio,
Da se lo parte e mettelo in assillo,

Ed a vincer li piati è molto idonio,
Secondo c' ai più savi udit' ò dirlo.
Non è di color bianco propiamente,
Sonne di tre colori al mio parvente;
Non fue nessun giammai millior di quello.

E la septima pietra è lo Smeraldo
Che ne la fronte dinanzi è assiso,
Verd' ha 'l colore e tiene allegro e baldo,
E fa più splendiente il su' bel viso.
Que' che si truova tra' griffoni è 'l saldo (1),
Ed ha molte vertù ch' i' non diviso;
E coll' olio si lavano sue verdezze,
Ed ha vertute in crescer le ricchezze;
Sì d' umiltà quella che m' aggio miso.

Onix è la nona margherita,
Che in Arabia e in India si cria,
Per la vertù che 'n lei è stabilita,
L' imagini e li songni caccia via.
Sardonio è la decima inudita,
Perchè 'n tra' sardi fu trovata prìa:
La gemma è bella e di rosso colore;
La sua propia vertù non pon l'autore,
A l' onix contaxta là ove sia.

Grisolito com' auro risplendiente,
E spande fiamme di color di fuoco,
E 'n 'Teopia nasce propiamente,
Ed è alquanto verde quasi poco:
A lo mare l'assomiglia la gente,
Per suo color che sembra di quel loco;
La nocte le paure scaccia e struggie,
E lo nemico per sua vertù fugge,
Ed è assisa in undecimo loco.

(1) Pare errore del copista. Marbodo scrive
Griffibus eripiunt servantibus hæc Arimaspi.

Berillo v' è di palido colore;
E s' egli è sanza cantora si è chiaro (1).
Ma quel c' ha color d' olio à più valore,
E in India si trova ed è più charo.
Per sua vertude fa crescer l' amore;
Di nove qualità si ne trovaro.
Puossi a la donna mi' assimigliare,
Ch' ongni lontan d' amore farebbe amare:
Duodecima l' appella il lapidaro.

Avvin' un' altra che Topazio ha nome,
Ed è la sua vertude molto casta;
E dove nasce diceròvi, come
Vertudïos' è assai chi nolla guasta.
Ha color d' auro a splendiente lume,
La sua vertude affredda chi la tasta,
Ed in Arabia nasce e là si cria:
Somiglia d' onestà la donna mia,
Ch' a lo color superfruo contasta.

Havvi una pietra c' ha nome Griso-passo,
Color di porro, e son d' oro gottati:
Di dir le sue vertute i' mi ne passo.
Son a color di polpore simigliati;
Quella di cui laudar mai non m' allasso,
Co li brondi cavelli inanellati,
Lo tiene ne la corona per bellezza;
Poi che di sue vertù non ci ha contezza,
Istà fra gli altri color intagliati.

Dei Giacinti v' ha di due colori,
Due 'n qualità, vinetici e citrini.
Li granati sono rossi e migliori,
In correct' aire boni a' cittadini.

(1) Errore manifesto. Marbodo:

Conspicuos reddit sexangula forma berillos.

Li vinetici anno altri valori,
E chi li porta in bocca son freddini.
Lo lor propio colore è come cera,
E mutasi per l' aire scura e clera;
Secondo l' aire sono turbi e sereni.

Evvi Amatisto a cinque qualitadi,
Di rosa, e di viola, e polporino:
La sua vertude, bona all' ebrietadi,
Somiglia goccia d' acqua mista a vino;
Gemm' è di gran bellezze e di bontadi,
Somigliasi a la fiore del giardino,
Che nel viso assisi ha li colori.
Di guisa varii n' è infra li fiori,
Quando li spande il sole a lo mattino.

Due qualitadi v' ha del Celidonio,
Che tal è gemma nera, e tal rossella:
A contrastare alli empi è molt' idonio,
E crìasi nel ventre a la rondinella.
Assai vertuti ha in esso ch' io ponio;
Ma gemma è dilicata, e cara, e bella.
Così fa la mia donna alli orgogliosi,
Che li fa dolzi, e piani, ed amorosi,
Cotanto angelicalmente favella.

Evvi Agatesse che nasce in Elizia (1),
E tal ne la Brettagna lontana.
La brettagnina è di maggior caritia;
Nera, lucente, dilicata e piana.
Virginitate pare sia sua dilizia,
Nè al domonio non sta proximana,
Ed ha vertude a molte infermitadi:
Ciò che v' era in acqua fa in olio incontri (2),
Serpenti scaccia, e la 'ncantagion vana.

(1) Errore. Si tratta del Gagates: Marbodo:
Nascitur in Lycia lapis, prope gemma, Gagates.

(2) Ardet aqua lotus, restinguitur unctus olivo.

Evi Magnates : nasce in regione
Che si chiama de Traconitidi,
E tragge il ferro; e in India è sua nazione.
Di color di ferrugine la vidi:
Conforto, e grazia dona, e guerigione;
È valorosa in disputare, se 'l credi.
Polverizzata sana tutte arsure,
Contra ritropisia (*sic*) molt' ha valore:
A lapidar convene c' om se ne fidi.

Corallo v' è che nasce nel mare,
Ed è di color verde infin a tanto
Quand' egli è fuor dell' acqua : il muta all' aire,
Diventa rosso, ed ha vertute alquanto,
Fa le tempeste e folgori cessare;
In fruttar piante è vertudioso manto.
Infra le gemme sta ne la corona;
E sua propia vertute ave ciascuna,
Piene di color vari d' ogne canto.

Avvi una cara gemma Labandina,
Ed è in Asia il suo nascimento.
Cornelio v' è ch' è gemma molto fina,
Poi si abuia, sì à gran valimento,
Ed à grande vertute in medicina;
Lo sangue stangna sanz' altr' argomento,
Contra i tiranni è buon a spegner l' ira.
Così mia donna, quand' altri la mira,
Non ha cuor sì crudele, no' stia contento.

Avvi una gemma ha nome Carboncello,
Che nasce in Libi in una regione:
Sovr' ongni rossa pietra è chiar' e bello,
E gietta radï a guisa di carbone.
In lingua greca Attracie ha nome quello;
La nocte splende per ogni stagione,
E sono 'n lui XII qualitadi :

Pass' ongne gemm' ardente, e gitta radï,
Adorna sta in anella ed in corone.

Evvi Ligorio, pietra preziosa
Che nasce d' un' orina d' animale;
A lo stomaco è molto gratiosa,
E 'n tutte enterïora a sanar vale.
Ethites è più meravigliosa,
E dentr' a sè si n' hae un altrettale.
I ladici (*sic*) l' appellan pietra prengna,
L' aguglia la reca ond' ela rengna;
È di color rossetto, e molto vale.

Evvi Sileniten, verde 'n colore;
E quella gemma in Persia è trovata,
Vertudïosa in dare grazie e valore,
Cresce, discresce, ad ogni lunata.
Gagatromineo v' è, buon da signore
Contra i nemici in battaglia privata:
Ercule vinceo molte bataglie,
Ove tagliava scudi, ed elmi, e malglie;
Perdeva quando no' l' avea portata.

Cerauno v' è che nasce in Germandìa,
Cristallin è, mischiata di rossori;
Ed in Ispagna n' ha d' altra balìa,
In Lusitania ha di foco colori:
E ven dal cielo quand' è la tempestla,
Per folgore che nasce de' vapori.
In piatora e 'n battaglie omo assicura,
Sonni soavi e lievi ha ove dimora,
Fa i luoghi da le folgori sicuri.

Elitropia v' è, cara margherita,
Che 'n Cipri ed in Africa si cria;
Che fa l' uom savio ed allungali vita,
E strugge lo veleno e caccia via,

Costrigne 'l sangue, ed è molto chiarita.
Come smiraldo suo color verdìa,
Avegnachè gottato di sanguigno,
Nell' acqua istando il sol par lividigno;
Cela chi l' ha coll' erba eliotropìa.

Geracchites v' è di color nero,
Ed ha vertute in ciò ch' uom domandasse;
E chi la porta 'n bocca sa il pensero
Ciò che di lui ciascun altro pensasse.
A cui domanda li dà voluntero,
E parli assai fallare chi li negasse;
E non conta l' autore ove dimora.
Forse nol sape il senn' umano ancora,
E 'nsengnasi provare chi dubitasse.

Epistices v' è, ch' audito dire
Che nell' isola nasce di Corrinto;
Che fa ristar lo vasel di bollire
E dona all' acqua grande affreddamento:
Le nebbie e le tempeste fa fuggire,
Al sol fa radii con risplendimento,
Rimuove uccelli e fiere malitiose,
Discordie strugge e le sorte dubbiose:
Di color rosso v' è con lucimento.

Emathites, ch' è 'n greco sanguigno,
Nasce in Arabia, e 'n Afric', e 'n 'Tiopia:
Il suo color v' è rosso e ferruggigno,
Ed al mal de la pietra vertù propia.
Chi 'l beie in discorso, sangue fa ritegno (1).
Al morso del serpente ha vertù doppia;
E chi 'l dilegua co la mela grana,

(1) M. — Vel resolutus aqua juvat hos qui sanguinis ore
Spumas emittunt.

Le piaghe, e le ferite ugnendo, sana;
Ne la corona sta co l'elitropia.

In Arcaddia nasce, s' i' non erro,
Una di quelle pietre, Abesto ha nome:
I mastri dicon ch' ae color di ferro,
E chi l' accende sempre rende lume.
Peanites il cui color vi serro,
È buon' a 'ngravidare se la costume;
Ed in Matteia la region si trova.
Lo lapidaro non ne pon più prova:
Madonna sappie in ciò che vale, e come.

Evvi una gemma Sada, che si truova
In Caldeia, ed ha color prassino,
E truovasi per molta guisa nova,
In alto mare a fondo e il su' dimino.
Convien che nave sia che la rimova,
Quando di sovr' a lei fa suo cammino;
E nel passar che face sovra d' ella,
Appìciasi a lo fondo allora quella:
Si va 'l colore a chi m' ave 'n dimino.

Ed avvin' una ch' ha nome Medo,
Ed è di color nero tuttavia:
Secondo che l' autor pone, ed il credo,
Ne la region nasce di Medìa.
Chi la disolve, sua vertù procedo,
Ugnendo bona d' ogne malatìa,
Dissolta in latte di maschio fantino;
Dissolta in acqua farìa veder meno,
Nè bona operatione mai non farìa.

Ed evvi Galattìa, ch' i' abb' udito
Ch' è simigliante a granel di gragnuola;
Ed è più dura che lo profferito

E no' la scalda fuoco, e no' la cola.
E l'altr' ha nome Exaconnelito,
Ch' è di sessanta color quella sola,
E nasce in Libia quella veramente (1):
Per suo' varî colori è molto grente (*sic*),
Et è di qualità molto picciola.

In India testudine si trova,
Quella gemma c' ha nome Chelonite;
E chi l'à 'n bocca, quando è luna nuova,
Saprebbe indovinare cose scolpite.
E ne la quinta decima si prova;
E son di nocte sue vertù complite (2).
Il su' colore vario, e porporino,
Nè per vertù di fuoco non vien meno;
A luna nuova sue vertù son gite.

Prassio sì v'è 'n verde colore,
Ed ha due qualitadi sanza fallo,
L'un' à tre vene bianche, pon l' autore,
L' altra sanguigne gocciole 'n su' stallo.
Evvin' un' altra che cria 'l freddore,
D' acqua che ghiaccia, poi divien cristallo;
Somiglia la bianchezza del su' viso,
Ch' accende amor nel core chi 'l guarda fiso,
Che vien giocondo poi per lungo stallo.

Galatida si trova in un fiume
Che Nilo l' appella la Scritura;
Nè no risprende, nè dà chiaro lume,
Color di cener sembra sua figura:

(1) Qui comincia il codice Laurenziano.

(2) Sed luna prima lapidis prædicta potestas
Totius spatio fertur durare diei.
Quintæ post decimam concordant tempora primæ.
At detrimenti lunaris tempore toto,
Ante diem tantum lapidi manet illa potestas.

Le sue vertudi dicerovvi, e come
Val quanto tutte l' altre in lor natura.
Moltiplica lo latte, alleggia 'l parto.
Da sua vertù laudar più me ne parto:
Chi tienla 'n bocca la mente peggiora.

Orite v' è nera e ritonda;
E tal v' è verde, a bianco macolato.
La ner' è di vertù molto gioconda,
Sana morsure coll' olio rosato.
La verde ogne fortuna reaffonda.
Un altro n' è ch' a ferro è somigliato,
E non porìa nessuna 'ngravidare
E gravida farìa ben disertare,
Chi la portasse a lo collo appiccato.

Evvi una gemma ch' ha nome Liparia,
E nasce in Finichia la regione:
Le fiere vanno là dove riparia,
E puolla prender l' uomo quella stagione.
Onigrosso v' è ch' è lagrimaria,
E non si può cognoscer la cagione.
Evin un' altra ha nome isiriarco,
Che fa sprendor come del ciel fa l' arco;
Di color cristallino è sua fazzone.

Quello irisiarco a sei forme riluce:
Ne la parete il sol mostra variato,
Ross' è 'l colore, d' Arabia si conduce.
Andromada si v' è 'n forma quadrato (1),
Color d' argento, non molto riluce:
Come diamante s' è forte provato,
E trovasi a l' arena del mar rosso,
Umilia l' uom quand' è d' ira commosso,
E fallo star soave e temperato.

(1) *Onigrosso* e *Andromada* per *Enidro* e *Androdragma*. Cf. Marbod.

Ottalio v' è ch' i' aggio audito dire,
Che rallegr' e rischiara la veduta,
E fa chi gli è dintorno indebilire :
Lo lapidaro prova n' ha renduta.
Ed evi Unio ch' è candid' a vedere,
In Brettagni' e mar d' Indie nascuta.
E Panteronno v' è di più colori;
I neri, e rossi, e verdi, son milgliori :
Per ornar vestimenta è car tenuta.

Somiglia Panteronno a la pantera,
Però ch' è di colori molto stranero.
Abiscito v' è d' altra mainera,
Ed ha vene rossette e color nero;
E chi la scald' al foco, è di matera
Che sette giorni lo calor v' è intero
Calcofinos v' è nero, ed è valocie
A chi l' apporta dar soave boce :
Li cantadori la terrìan voluntero.

Melochites v' è gemma molta cara,
E contrasta li spiriti maligni.
Come smiraldo è verde, bella, e chiara :
In Arabia si truova in luoghi degni.
Giecolito non v' è con bella cara,
Ma sua vertù v' ha miraboli segni :
Come nocciol da uliva è sua parenza,
Ed al mal de la pietra dà guarenza,
Chi la tritasse, e bere non la disdegni.

Pirrites, c' ha 'l nome dal fuoco,
(Ch' è tanto quanto fuoco Pirre a dire)
È una gemma che cuoce non poco;
Però, si vuole con rallento tenere.
Diacodos v' è, posta 'n su l' ocho,
Costringe e fa i demoni parlar e dire (1).

(1) Diacodos per aquam responsa petentibus aptus,
Dæmonis effigies varias ostendere fertur.

Somiglia lo berillo quasi scorto,
Perde le sue virtù se tocca uom morto;
È cara gemma a chi la sa tenere.

Dionisia v' è, nera, e par gottata
Di gocciole di rossetto colore;
E s' ella fosse con acqua bangnata,
L' ebbrietà discaccia e rende odore:
Gemma di nobile vertude ornata,
Istà ne la corona del valore.
Grisoletto v' è, gemma che s'accende
E tragie a color d'oro, sì risprende;
Così fa in cor gentile il fin amore.

Grisopatio sta 'n quella corona,
Gemma che nasce in Etiopìa;
Fra l' altre gemme di cui si ragiona,
È gratios' appo la donna mia:
La nocte luce, lo giorno sta bruna,
Palida di colore è tuttavia.
Lx son le gemme con vertude,
Sicom' Evax re scriv' e conchiude,
E tutte l' à madonna in sua balìa.

Savete voi, ov' ella fa dimora
La donna mia? in parte d' oriente.
Muove da lei la clartà de l' aurora,
Ch' allegra' l giorno, tant' è splendiente;
E giammai Pulicreto intagliadura
Non fece al mondo sì propriamente:
Chè l' asextò e fece Amor divino,
Chè non v' è poco, nè troppo, nè meno,
Al saggio di qual è più conoscente.

In una ricca e nobile fortezza
Istà la fior d'ogni bieltà sovrana, palazzo.

In un palazzo ch' è di gran bellezza:
Fu lavorato a la guis' indiana.
Lo mastro fu di maggior sottigliezza
Che mai facesse la natura umana.
Molto è bello, e nobil', e giocondo,
E fu storato a lo mezzo del mondo,
Intorneato di ricca fiumana.

L' alto palazzo è di marmo listato,
Di bella guisa e molto ben istante:
Le porte son di ebano affinato
Che nol consuma fuoco al mi' sembiante.
Conterovvi come fu 'deficato.
La porta sta diritta al sol levante;
Proaulo è 'l secondo c' uomo appella,
Verone dov' era fu molto bella,
Co la gran sala fu posto davante.

Lo terzo loco è lo salutatorio;
E quel luoch' è la grande camminata
Di gran larghezza, ov' è 'l gran parlatorio.
La grada è di cipresso inciamberlata,
E lo sagreto luoco e concestorio.
Ogni finestra à 'ntagli e vetrata;
E son di profferito i colonnelli,
E d' alabasto molto ricchi e belli:
Antica storia v' è dentro 'ntagliata.

La volta del palazzo è d' un' assisa,
Ed è d' un serenessimo colore,
Lavorata di molto bella guisa;
Chè non si porìa dire lo gran valore.
Tricorio loco quarto si divisa,
Ov' arde l' aloè che rende audore.
In quinto loco è d' averno la zambra,
Ove fuoco si fa pur di fin' ambra:
Carbonchioli vi rendono sprendore.

Lo sexto loco si è zeta stivale,
Ch' è fatta quasi a guisa di giardino,
Che per lo grande caldo molto vale;
Ha le finestre a lo vento marino,
E l'ornamento più tesoro vale,
Che ciò che tenne in vita il Saladino (1).
Quivi son li letti de l' avorio,
Puliti, pien di gemme in copertorio,
Dipint' a rose, e fiori ad oro fino.

Nel settimo si è la sagrestia,
Là dove stanno li arnesi e 'l tesoro,
Corone e robe v' ha d' ogni balìa,
Cinture e gemme, anella e vasi d'oro.
Una cappella v' ha che si ufizia,
Molte relique sante, altare e coro;
Le lampane vi son di chiar cristallo,
E balsimo vi s'arde in sagro stallo,
Ed havi ricco e nobel dormentorio.

Evvi loco, tricino che s' appella,
Fra noi cienacol, molto spatioso.
Le tavole son poste in colonnella:
Son d'amatisto assai meravillioso,
E di dionisia, cara pietra e bella,
Che rende il loco molto diseroso;
E la vertù di quella margarita
Del cui valor la tavol è stabilita
Contra l' ebrietadi è grazioso.

Tovaglie, guardanappe v' ha bianchissime,
Che cuopron quelle tavole sovente;
Non si vider mai così bellissime.
Coltella v' ha con corna di serpente,

(1) Ciullo d' Alcamo:

Se tanto avere donassimi,
Quanto ha lo Saladino...

Che sono contra veleno maraviglissime,
Che sudan, se v' appare, immantenente;
Vasella d'oro e non d'altro metallo,
Orciuoli e mescirobe di cristallo.
Paoni, e grui, fagiani mangia la gente.

L'octavo loco è termas chiamato,
Secondo lo latino de li Romani;
E per volgare si è stuf appellato,
E i molti luochi i bagni Suriani.
Di pire e chelonite è lo smaltato,
Gemme che rendon calor molto sani:
Havvi alabasti ed acque lavorate,
Fummi di gomme o di fere triate,
Con nuov' odori divisati e strani.

Gienasium v' è ch' èe lo nono loco,
Fra noi è scuola, ov' è d'uom sapienza.
Quì v' è lo studio assai grande non poco,
Ove s'apprende sovrana prudenza.
Celindrium ce l' è non presso al foco,
Ch' è' l' decimo grado 'n sua essenza.
Quivi son le veggie del zappino,
Dov' ha vernaccia, e greco, e alzurro vino,
Riviera, e schiavi di grande valenza.

Ipodromio si è 'l loco undecimo,
Là dove vengnon l'acque per condotti:
La cucina istà 'n luoco duodecimo,
Ov 'arde cera a li mangiar far cotti;
E non si conta in più gradi chiesimo (*sic*).
Torniam al loco ove son li disdotti,
Là dove son l'intagli e le pinture,
Evi la rota che dà l' aventure,
Che tai fa regi, e tai pover arlotti.

Nel mezzo de la volta è 'l Dio d'amore, [illegible]
Che tiene ne la destra mano un dardo,
Ed avvisa qualunque ha gentil core,
E ferisce chi ma' non ha riguardo:
Ed havvi dame di grande valore,
Che 'nnamoraro del suo piacente sguardo.
Quivi è chi per amor patio mai pena,
Quivi è Paris e la bella Lena,
E chi mai 'nnamorò per tempo, e tardi (1).

La bella Polissena v' è pingente,
Quando Achillesse la prese ad amare.
E la regina Didia v' è pingente,
Quand' Eneas si partio per mare,
Che d' una spada si fedio nel ventre,
Quando le vele li vide collare:
E la bell' Isaotta e 'l buon Tristano,
Sicome li sorprese est' amor vano
Che molti regni ha già fatti disfare.

Evvi la bella Ginevra regina,
Ed evv' apresso messer Lancialotto,
Evvi Bersenda, e Mideia, e Lavina,
Pantassaleia regina del tutto:
Sicom' amor le tenne in sua catena,
E come combattero a motto a motto;
E le pulcelle che menar con loro,
Che vennero 'n aiuto al buon Ettoro,
Quando fu Troia e 'l paese distrutto.

Evv' Alessandro e Rosenna d'amoro,
Messere Erecchо ed Enidia davanto;
Ed evvi Tarsia, e 'l prenzo Antinogoro,
E d'Appollonio la lira sonanto (2),

(1) Dante, *Inferno*, canto V.
(2) *Codice laurenziano*, ed Apolino da lira sonante. — Ma può trattarsi del notissimo romanzo d'Apollonio da Tiro.

Ed Archistrate, regina di valore,
Cui sorprese Amore al gaio sembiante.
Evvi Bersenda e 'l buono Diomedes,
Evi Penelopè et Ulizesse;
Ed Eneasse, e Lavina davante.

E non fallìo chi fu lo 'ntagliadore
La bella Analida e 'l buon Ivano;
Evv' intalgliato Fiore e Blanzifiore,
E la bella Isaotta blanzesmano,
Sicom' ella morìo per fin amore,
Cotanto amò Lancialotto sovrano.
Evvi la nobile donna del Lago,
Quella di Manualto col cuor vago,
E Palamides cavalier pagano.

Evvi lo re Davi e Bersabee,
Quella per cui fece uccidere Uria,
E Narcisso a la fontana v' èe,
Com'egli innamorò de la su' ombria;
E la foresta d' Arnante, dov' èe
Merlino chiuso per gran maestria:
Evvi la tomba per incantamento,
Come medesmo insegnò lo spermento
A quella che l'avea 'n sua segnoria.

Storia di Cesare.

Dall' altra parte ha 'ntagli di fin auro,
Che sono a fin morse lavorati.
Qui v'è la storia di Giulio Cesaro,
Co le milizi 'e cavalieri pregiati,
Sicome 'l mondo tutto soverchiaro,
Ricevendo trebuti smisurati.
Sonvi porti e navilie le battaglie,
Le sconfitte, l' asprezze, e le schermaglie,
Che fecero i Romani molt' onorati.

Ed è intra quelle nobili pinture
Sicome Cesar acquistò i Belguesi,
E i Celte e i Potevini con lor nature;
Tutt' e tre genti s'appellan Franzesi.
Marne e Saonne vi sono 'n figure,
E d' Eule dividon li paesi (1):
Quando Cesare andò per acquistarla,
Iera consolo allora Marco Massalla
E Marco Piso eletti di que' mesi.

E tutto v'è come Marco Turnusso
Disconfisse i Normandi in battaglia;
Ed evvi 'l buono Marcusso Antoniusso
Con gente ch' uom non sa qual più si vaglia:
E Cesar quand' uccisse Artigiusso,
Che non fu de' musardi sanza falglia,
Evvi 'ntagliato il buon drappel Brennone,
Che tagliò a Cesar dell' elm' un brandone
In un assalto di bella schermaglia.

E sonvi nomi de li sanatori,
Che fuoro scritti in tavole d' auro fino,
E i consoli che fuoron poi signori,
Dopo l' esilio del buon re Tarquino:
E poi si stabiliro tre dittadori,
Che sovra 'l consolato ebber domino (2):

(1) *Laurenziano :*

Due fiumi che vi dividono i paesi;
Ed Eule la terza v' è anchora,
Che marcha intra Belghesi e Sassognesi.

(2) *Roman de Jules César :*

Tex estoit la coustume en Rome la cité,
Que roy ne empereour ni avait par verité;
Mes li poeples romains, tot par communauté,
Eslisoient entre eus, tot de lor volenté,
Trois des plus haus barons et de plus grant bonté,

Sonvi tribuni, edil' e quisitori,
Pretor, patrici, vescovi e censori,
E gli uficiali c' avean Roma 'n demino.

Ciriarche con centurioni
Vi sono in quelle pinture formati,
E sonvi nomi de' decurioni
Ch' eran signori di·x. nominati:
Censor facean ragione de' patrimoni,
Trebuni a la rempublica chiamati:
Difendean Roma i due de' dittadori,
E l'altr' andava in battaglie di fuori,
A raquistare i regni rubellati.

Evvi Cesare stando dittadore,
Il decim'anno in Francia dimorato:
Pompeio fece una legge in tal tinore,
Fu letta e pronunziata in pien mercato,
Che non potessuon per procuratore
Null' uficio ricever dal Sanato.
Pompeio avea per moglie allor Giulia,
Figlia di Cesar; recolsi ad ingiulia;
Onde fu l'odio poi incominciato.

E sonvi le battaglie cittadine
Le quai s' incominciaro' per quella legge,
Le struzioni, le guerre e le rovine
Che ne nacquer, c' ancora si conta e legge.
E sonvi le Sebille Tebertine,
Che profetaro' come 'l mundo si regge.
Evvi Lucano ch' este guerre vedeo,
E ciò che disse, e come le scriveo,
Come pastor vegghiante sovra 'l gregge.

Evvi Cesar ch' avea tutt' Occidente
Sommesso a la Romana subiectione:
Quand' udì la novella, immantenente

Si dispensò ongni sua legione.
La legge li era assai contradicente;
Pensò di essere in Roma a la stagione,
Quand' ella dispensava i nuov' onori,
Poi ch' ieran cassi i suoi procuratori,
E non potean per lui far domandagione.

Evvi come da sanatori gravato
Si tenne, e scrisse loro in cotal guisa,
E mandò due trebuni 'nanzi 'l sanato,
Chiese 'l trionfo sanz' altra contesa:
Dipinto v' è come fue refusato,
E la guerra che fue per quello impresa.
Giunse in Ravenna e non fece dimoro;
Fece tagliar dall' una parte il muro,
Sì che l' uscita no' li fue contesa.

E di là mosse ogni sua legione
Quando la nocte fu scura venuta,
E no' restò; sì venne a Rubicone,
Un fiume ch' iera di grande paruta.
Evvi la legge, ch' a quella stagione
Iera dal mondo doctata e temuta,
Chi contra Roma armato là passasse,
Nemico de' Romani sì s' appellasse;
E nulla scusa n' iera ricevuta.

Cesare stando a la riva pensoso,
Dipinto v' è come vide apparire
Una forma d' aspetto assai doctoso:
Femina scapilgliata iera 'n parere
E diceva con gran pianto pietoso:
« Figliuoli, ove volete voi venire?
« Recate voi incontra me mie 'nsegne;
« Per pace metter sarebber più degne.

« Pensate ben che ne puot' avenire (1). »

Cesare, ch' iera pieno di grande 'ngegno,
Si propensò ched imagine fosse
Che presentasse Roma in cotàl segno;
Ad alta voce sue parole mosse
E disse : « Roma, in contra te non vegno;
« Ma torno, ch' io son tuo più c' anche fosse,
« E tu dovresti accogliermi, pensando
« C' ho sottomiso il mondo al tu' comando,
« Sì mi dei onorare ounqu' io fosse. »

Evvi come si volse a' cavalieri
E disse lor : « Signori, se noi volemo,
« Noi potem ritornare per li sentieri :
« Se noi passiamo, parrà che noi faremo. »
Allor vid' apparire un businieri.
L' altra forma spario che dett' avemo :
Questi sonava forte una trombetta,
E poi sonò un corno a grande fretta,
Poi passò l'acqua e non dal lato stremo.

Quando Cesar lo vide, immantenente
Fedì 'l cavallo ai fianchi de li sproni;
E passò Rubicone più vistamente,
Che s' egli avesse cuor per tre leoni.
E disse a 'suoi : « Passate arditamente. »
Allor passar tutte sue legioni
Poi disse : « Omai non volglio amor, nè pace.
« La guerra di Pompeio molto mi piace;
« Fortuna fie con noi a le stagioni. »

A Rimine giugnendo i cavalieri,
Dipinto v' è che fue di nocte scura;

(1) Lucan *Pharsal.*, I :

Ingens visa duci patriæ trepidantis imago,
Clara per obscuram vultu mœstissima noctem, etc.

Trombette e corni sonavan sì fieri,
Che i Riminesi tremar di paura.
Currio trebuno parlò primieri,
E disse : « Io son per te di Roma fuori ;
« Nostra franchigia è ne la tua speranza :
« Cavalca, Cesar, sanza dimoranza,
« I tuoi nemici non avranno dura (1). »

Cesare, intalentato di battaglia,
Parlamentò e disse ai suoi lontani :
« Per me soffert' avete gran travaglia
« A conquistare molti paesi strani.
« Or siam noi in altressi gran scomunaglia,
« Com' Anibaldo re fu co' Romani.
« Signor', prendiamo vistamente la guerra ;
« La soverana virtù che non erra
« Si tien con noi, e li dii sovrani. »

Quando Cesar ebbe sì parlato,
Il populo cominciò tutto a fremire
Per la pietà del buon romano stato,
Chè i templi e le magioni convien perire,
E i più arditi avean cuor ammollato.
Ma Cesar li sormonta in grand' ardire,
Poi che l' amavan tutti oltre misura.
Leliusso trassi avanti allora,
Ch' al primo fronte solea tuttor gire.

Dipinto v' è c' avea un dardo in mano
Quel forte cavaliere sì vigorito ;
E tuttor dava il colpo primerano,
Quando lo stormo fosse stabilito.
E disse in grande grido sovrano :
« Cesare, grande duca, pro' e ardito,

(1) *Pharsal.*, I :
Audax venali comitatur Curio lingua, etc.

« Perchè dimore tu e tarde tanto?
« Dimostra il tu' podere, chè n' hai cotanto;
« Sichè da' sanatori non sie schernito.

« Quanto l' anima fie ne le mie vene
« E mio braccio potrà dardo portare,
« Io non refuserò guerra nè pene:
« Per te farò crudeli cose saggiare.
« Ciò che comanderai fie fatto bene,
« Com' i' ho fatto in Sithia ed oltre mare;
« Per te dispoglerò templi e magioni,
« A Roma terrò loggie e padiglioni:
« Io farò quanto vorra' addomandare (1). »

Quando Cesar li vide intalentati,
Che li sembrava cosa destinata,
Mandò per tutti i cavalier pregiati
Di su' conquisto per ogni contrata.
Franceschi e Potevini vi fuor menati,
Et d' Alamanni vi fu gran masnata,
Fuorvi Fiamminghi, e Lombardi, e Toscani,
Limozi e Sasongnesi, e que' dei Rani,
Che san fondare e lanciare per usata.

Dipinti sonvi quelli ch' a Cesar fuoro.
Que' cavalieri di Staine per natura;
E que' di Belvigino venner con loro,
E gli Arvernazzi vi venner ancora,
Belcari, e Guascognesi, e di Bigoro.
Cesar promise soldo oltre misura.
La sua speranza fue sol ne' Franzesi,
Que' ch' ieran di prodezz' accorti e 'ntesi,

(1) *Pharsal.*, I:
Lælius. . . . .
« Si licet, exclamat, Romani maxime rector
« Nominis, etc. »

Perchè 'n battaglia facean lunga dura (1).

Mosse la 'nsegna ad aguglia premente,
E i cavalieri entraro' per la pianura,
Ardendo e dibrusciando ville e gente;
Templi e magioni mettevano ad arsura.
Come in Roma si seppe, immantenente
I buoni Romani s' uscìro' fuor de le mura,
E per paura sì n' uscìo Pompeio,
Che giammai Roma più non rivedeo,
Catone, e Brutto, ed altri a dismisura.

E tutto v' è, come ne parlò Lucano,
Propiamente di lor partimento.
Color che tutto 'l mondo non temiano,
A grandi assedi con molt' ardimento
Sicuri ne le loro tende dormiano,
E in Roma dimorare ebber pavento.
Se de' temero' in sì forte fortezza,
Dove credean giammai trovar salvezza?
Fidarsi nel lontano dipartimento.

Sonvi dipinti i perigliosi segni
Che n' apparìero in aire e sopra terra (2):
Brandon di fuoco, grandi come lengni,
Volar per l' aire a significar guerra.
Una stell' apparìo c' appar per regni
Che deon perire e distrugger per ferra.
E quella stella si chiama colmetta (*sic*).
Che raggi come crini ardenti getta;
Saette spesse cadean sopra terra.

(1) *Pharsal.*, I:

.... Inde ruendi
In ferrum mens prona viris...

(2) *Pharsal.*, I:

.... Superique minaces
Prodigiis terras implerunt, æthera, pontum.

Un segno che nel cielo carro s' appella
Mosse di Francia e cadde in Lombardia.
E del bolgano (1) si sonò gran novella,
Gittava fiamme tali che 'l mond' ardea,
La luna ne scurò e 'l sol con ella;
E l'aira stava chiara, e risplendea,
E tonava con folgori e tempesta;
E 'l fuoco d' una dea, c' ha nome Vesta,
Si divise, che 'n su l' altare ardea.

I divini n' avean di ciò parlato
Di lungo tempo, dimestichi e strani:
« Quando quel fuoco sarà dimezzato,
« Finiranno le feste de' Romani. »
Il mar divenne rosso, assai turbato,
E i Carriddi abbaiavar come cani:
L' imagini del tempio lagrimaro',
Le bestie alpestre in Roma il dì veniaro',
Le fiere v' appariano di luoghi strani.

Molte cose diverse oltre natura
V' avenner, tutte di rea dimostranza.
La terra si crollò oltre misura,
Femine parturiro' fiere 'n sembianza,
Giemevan l' ossa de le sepoltura,
Ed una forma di rea steficanza
Volò stridendo intorno a la cittade,
Sichè i coltivatori de le contrade
Lasciar li campi e fuggir per dottanza.

E quella forma avea un pin ardente
In collo, che 'l gittò dentr' a le mura.
Come i Romani mandaro' immantenente
Per la Toscana, sanz' altra dimora,
Per negromanti e sorciste, che mente

(1) Volcano.

Ponessero a scampare di lor sciagura.
Venne Airone, il grande incantatore :
Dipinto v' è com' ebbe il magn' onore,
Perchè sapea ne' tuoni far congettura (1).

E 'mantenente che fu dismontato
Col discepolo suo quel buon sorciste,
Di tre animali un fuoco ebb' ordinato ;
Le genti stavan tutte in pianto e triste.
Minerv' è la deessa del sagrato;
Trasser fuori, ma senza festa o viste,
Con processione a tornear la terra;
Airone mise la cenere sotterra,
Poi fe' scongiurazioni, non cred' oneste.

Uno scudo ch' al tempo di Pompile
Portavano i Romani a processione,
Cadde del cielo, chè non l'aveano a vile
Ch' aveano in esso gran divotione.
Airone tornò al tempio molt' umile,
E fecesi a menare un gran torone,
E lavolgli la fronte con buon vino;
E poi pres' un coltello il gran devino,
E miselglile sù dal gargazzone.

Dipinto v' è come sparare lo fece,
E vide nel polmone due mastre vene,
E l'una per Pompeio puose' n sua vece,
E l'altra disse : « a Cesare s'apertene »
Quella di Pompeio morta si fece,
Quella di Cesar forte battea bene.
Allor parlò e cominciò a dire :
« Non ha mistiere di dire c' uom può vedere

(1) *Pharsal.*, I :

Hæc propter placuit Tuscos de more vetusto
Acciri vates, quorum qui maximus ævo
Aruns.....

« I' veggio Roma venir in gran pene. »

Ed evvi Figulusso il nogromante,
Che mastro grande fu d'astorlogia:
Tutte le dolci stelle a reo sembiante,
In ciel guardando, apparir le vedea.
Altro che Marsi non gli era davante,
C' assai battaglia e guerra imprometlea;
Ed Orione, ch' è stella da guerra,
Avea raggi di color di ferra;
Onde la gente molto sbigottiva (1).

Ed una cosa v' è pinta e formata
Che sbigottì i Romani: una matrona
C' andava in aria scinta e scapilgliata,
E chiamava Tessaglia e Macedonia;
Gridando, somigliava forsennata.
La gente la temea più che le tuona,
Contava i luoghi ove fuor le battaglie,
Infino in Orïente, e'l più Tessaglie:
Pianger facea la gente, e ria, e buona.

Le donne sonvi c' andar forsennate
Per li templi di Roma dolorando,
Con lor vili drappi, scinte e scapigliate,
Di luogo in luogo, i lor petti picchiando.
Le genti stavan tutte isgomentate,
Gìvan li strani populi chiamando:
« Vegna sopra noi chi vuol venire:
« Ch' assai peggio c' è vivere che morire. »
Tuttor lor duca andavan bestemmiando.

Standosi i Romani in gran dottanza,
V' è tutto com' andò Brutto a Catone.

(1) *Pharsal.*, I:

At Figulus, cui cura Deos secretaque cœli
Nosse fuit......

« Il mondo guarda tutto in tua leanza,
« De qual tu prenderai d'esta quistione.
« Cesar vorrebbe bene tua nimistanza,
« Che fossi con Pompeio, per tal cagione,
« Che se vincesse, onor maggior li monta;
« E se perdesse, li fora men onta
« Esser vinto dai buoni e da ragione (1). »

Ed evvi come dise: « I loderei,
« Poi che ciascun di questi duca à 'l torto,
« Che qualche battagliasse, i' mi starei
« Infin a tanto che l' un fosse morto;
« E poi coll' altro guerra impiglierei,
« Che rea vittoria non pigliasse porto:
« Chè non guerreggian per pro comunale,
« Ma ciascun per tenere maggior suo stale.
« Io vegno a te per prenderne conforto. »

Ciò che parlò Catone e disse a Brutto
Tutto dipinto v' è, come convene:
« Fortuna mena e traie il mondo tutto,
« E i savi portan de' matti le pene.
« De le straniere genti fiel corrotto,
« Que' comperranno la colpa e le mene,
« Il mondo ne fie tutto scomunato,
« Ed i' vorrei il capo aver tagliato
« Per la salvezza del comune bene!

« Per lo mezzo saranno a la battalglia
« Barbari per volere Roma difendere,
« Ed io sedrò per fuggir mia travaglia?
« Che scusa avrò da chi vorrà riprendere?
« Dirò io a loro, la mia spada non taglia?

(1) *Pharsal.*, II:

At non magnanimi percussit pectora Bruti
Terror.....

« O c' ambo le mie mani non possa stendere?
« Sì come 'l padre non si può partire
« Da la bieltà del figliuolo ch' è 'n perire,
« Ma penasi di sua morte contendere,

« I' mi terrò da la parte Pompeio,
« Però ch' egli ha la 'nsegna del comune,
« E credo de' duo duca è sia 'l men reio,
« Ed è eletto duca per ragione (1). »
Così Catone a Bruto rispondeo;
Tutta la nocte stettero in tenzone,
E Brutto si ne tenne al suo consiglio,
E parvegli pigliare del peggio 'l melio,
Tuttoch' avesse in prima altra 'ntenzone.

Pompeio e gli altri Romani dipartiti
Fecer a Capova loro agunanza:
Cesare e suoi, molto fieri e arditi,
N' andar ver Roma con grande burbanza.
Ternusso, e Silla, e Vario eran fuggiti,
E Scipion fuggiò per la dottanza,
C' avea la torre di Lucera in guardià.
Cesare di fornirsi non si tarda,
Ma 'l buon Domizio mostrò sua possanza.

Domizio v' è che Radicofan tenne,
E fe' tagliar lo ponte, ed attendero'.
Cesar con molti 'ngegni ad esso venne,
E spessamente, e forte il combattero':
Curtio con Domizio assai s'avvenne,
E presersi a le braccia e si teniero',
A spade, a dardi combatteron forte,
E molto si fediero' quasi ch' a morte;
Ma Cesare co' suoi sopraveniero'.

(1) *Pharsal.*, II:

Arcano sacras reddit Cato pectore voces:
« Summum, Brute, nefas civilia bella fatemur, etc. »

Quì v' è dipinta la defension bella
Che Domizio facea quella stagione:
Chè dav' a tutti battaglia novella,
A cui colpìa la testa, a cui 'l bredone,
Lanciava dardi, (e stava' le coltella
A fronte a fronte) com' foss' un leone:
E i suoi compagni per grande viltade,
Sol per aver di Cesare l'amistade,
Preser Domizio e dierlo in tradigione.

Fecer patto con lui di lor salvezza,
E diederli Domizio a mano a mano;
E poi li dieder la nobil fortezza,
Tutto dipinto v' è no' in color vano:
Cesare ch' a Domizio offrà certezza
E perdonanza, ma sua sperà è 'nvano.
Cesar disse: « Io perdono il tu' fallire. »
Domizio disse: « Io voglio anzi morire,
« Ch' i' viva in tua merzè press', o lontano. »

Cesare 'l fece dislegare e disse:
« Tu non mi déi guerreggiar per usanza:
« Io ti licenzio ovunque t' abbellisse:
« Incontra me mett' ongni tua possanza. »
Di ciò parlò Lucano (1), e ver si scrisse
Che di ben fare li porgea perdonanza;
Cotal perdono non amava Domincie.
Poi li fu contro in terre ed in provincie,
Per finir lo perdono, far dimonstranza.

Pompeio, pensando di darli soccorso,
(Chè non sapev' ancora del tradimento)
Per disentire de la sua gent' il corso,

(1) *Pharsal.*, II:

At te Corfini validis circumdata muris
Tecta tenent, pugnax Domiti, etc.

Dipinto v' è come fe' parlamento.
Sua gente aveva 'l cuore tanto discorso,
Che per parole nul mostrò ardimento (1);
Partissi allora e a Brandizio giò,
Quasi a forza 'l sanato il vi seguio;
Figliuoli, o moglie, fuoro' su' seguimento.

E Pretegius ed Anfraniusso
No' li potean dar soccorso di Spagnia.
Pompeo mandò un suo figliuolo Sextusso
Fino 'n Celicie, per aver compagnia:
« Tutti populi muovi e re Turnusso,
« Muovi Tigrane, e Egitto non rimagna:
« Tutto 'l mondo richiedi a mia difesa,
« E sanatori sian teco in questa 'mpresa;
« Ciascun vengn' a Pirrusso, alta montagna (2). »

Pompeio credea vernare e prender posa,
Aspettando 'l soccorso, v' è dipinto.
Cesare c'à i pensieri pur a gran cosa,
Tien ver Brandizio, e non com' uomo infinto;
E giunse con sua gente velenosa,
Credendo intorno intorno averlo cinto,
E co' monti credea riempier lo porto;
Ma 'l mare sì 'l tranghiottìa, ma e' fu accorto;
E fece fare nell' Alpi il guernimento.

E faceva tagliare diversi legni,
E 'ncontanente li mettea nel porto,
E su metteavi bettifredi e 'ngegni.
Pompeio prese consiglio e fu sì accorto,
Fece armar navi, e a piene vele, e segni;
Urtaro la chiusa per lo gran conforto,

(1) *Pharsal.*, II:
Verba ducis nullo partes clamore sequuntur...
(2) Primus in Epirum Boreas agat...

E rupperla, e spezzarla, ed arser tutta,
Ed uscir fuor del porto in poca dotta,
Sì cheti, che nessuno si ne fu accorto.

Dipinti sonvi l' iddii sovverani,
Che Pompeio chiama, e nol volser udire.
Due sue navi arrenaro', fuoro' a le mani:
Or quivi si vedea 'l bello schermire,
Costadi e busti pareano pesci strani,
Vedendoli per mare a galla gire.
Vergenteusso d'una iera signore,
Ch' iera pro', ed ossuto, e duratore,
E Marriusso dell' altr' iera sire (1).

Vergenteus aveva un governale
Ad ambo mani, quiv' è dipinto tutto:
Fedìo Bidulfo, un alamanno tale,
Di sovra l' elmo, mai non fece un motto:
Un conostabole trassi avante, il quale
Ne la gamba 'l fedìo un grande botto.
Vergenteusso il fedì su la fronte
Sì forte, che ciancellò tutto 'l ponte,
Poi 'l fe' col piè nell' acqua ire 'n imbotto.

Il ponte stava a la nave apoggiato
E stavanvi sù buoni assalitori.
I colpi che si davan d' ogni lato,
D' Orlando ciancie usaro' i cantadori:
Il mare iera vermiglio e 'nsanguinato,
Budella e braccia, e gambe, e busti, e cuori,
Vi s' atuffavano da ciascuna parte.

(1) *Pharsal.*, II:

Hic hæsere rates geminæ...
Hic primum rubuit civili sanguine Nereus.

Ma quanto al « bello schermire » di Vergenteus, è tutta favola incognita a Lucano, e propria del Romanziere.

Marcius Lucius insegnar l' arte (*sic*),
Con danno de' non scuri schernitori.

Vergenteus che mai non si volse,
Stava sul ponte com' fossi un petrone:
Colpiendo il governale, li si frastorse,
Allor cadde sul ponte a ginocchione.
Un cavaliere di Cesare si n'accorse,
Gittògli un crocco per gran tradigione;
Ma nol poteano ismuovere più ch' un monte:
Allor trasser per forza, e lui, e 'l ponte;
Sua gente si gittò in disperagione.

Dipinto v' è lo sforzo soperchiante,
Che prese le due navi in tal fortuna.
Evvi Pompeio che va per mare pensante,
Ch' altro che Roma non guata veruna,
Andandosi così sonneferante.
E Giulia li appario con veste bruna (1)
E diceali: « se, lassa, io son cacciata,
« Di luogo in luogo, io veggio apparecchiata
« La fiamma di ninferno a cui s' aguna.

« La guerra è tra 'l mi' padre e 'l mi' segnore,
(Aviso gli era che dicesse quella,)
« Fortuna tenne teco a grand' onore,
« Mentr' io fui teco; or mollie per Cornilla,
« Ma io non ti lascerò posare un ore. »
La nave andava inver Grecia con ella,
E i suoi compagni Pompeio disvegliaro,
La visione in favola tornaro,
Avegna per Pompeio fu falsa e fella.

(1) *Pharsal.*, III:

Visa caput mœstum per hiantes Julia terras
Tollere...

Cesare mandò Currio per vivanda
In Cicilia con armati legni,
E partio di Brandizio, e fe' comanda
Ai suo' c' a Roma andaro' molto benigni;
E tutto v' è dipinto come manda
La gente sua con pacefichi segni.
Quando fuor presso a Roma, è quel e' disse :
« Roma, chi crede ch' io verte fallisse,
« Dove son iti i tuoi duca non degni? »

Eran rimasi in Roma sanatori :
Apparecchiarsi di non contradirlo;
E due trebuni v' avea che guardatori
Eran per lo tesoro guarentirlo :
Parlò Metello e disse : « Bei signori,
« Io sol mi metterò in difender quello. »
E disse a Cesar : « Neente 'l può fare;
« Se credi 'l comune tesoro spogliare,
« Anzi m' ucciderai che posse averlo. »

E Cesare parlò molto 'nfiammato,
Altamente chiamò Metello, e disse :
« Dunqua se' solo a la difension dato !
« Molto faresti che d' io t' offendesse !
« Di sì gran lode non sarai honorato,
« Te per salvezza di Roma uccidesse.
« Bene affrante sarìano tutte le leggi,
« Chè perirebbe, se tu solo non reggi,
« Il comune tesoro, » e più li disse.

Aprir le porte, e 'l fisco dispogliaro' (1),
E tutto l' oro partir tra la gente :
Le porte del metallo assai sonaro',

(1) *Pharsal.*, III :

Protinus, abducto patuerunt templa Metello,
Tunc rupes Tarpeia sonat...

A difension non fue nul sì valente.
Li antichi con gran suono quello ordinaro',
Perchè non fosse frodato neente:
Chè quel romore s' udia per le contrade
Quando s' apria, sentìalsi la cittade;
Chè non si potea frodar sottilmente.

Qui v' erano amassati i gran trebuti
Che dava 'l mondo tutto a Roma allora.
Sextusso evvi, e i paesi sommovuti,
Sicome mosser sanza far dimora.
Que' da Tebe e d' Attene fuor venuti,
D' Arcadde, e di Schiavoni, e Greci ancora,
Di Ninive, di Cipri e di Colche,
Di Gierico, di Suri, e di' Tiope,
Di Troia, e di Damasco fuorvi allora.

Sonvi ben que' di Trache, ov' è Centorso,
Che fuor que' che sellaro' pria cavallo.
Que' di Finice vennervi al soccorso,
Che 'l saver de la lettera trovarlo;
Di Suri e d'Antiocce fuorvi Astorso (*sic*);
E 'l gran navilio v' è ch' allor menarlo
A Troia la grande: non n' ebbe neente
A la comparigione di quella gente:
A monte Pirro fuoro' sanza 'ntervallo.

Di tutto 'l mondo sommosse Sextusso
La gente, ove Pompeo conosciut' era,
Tutti venisser a monte Pirrusso,
Colà ove Pompeio con sua gent' era.
Neente fue ciò ch' assembiò Cirrusso,
Il re di Persia in Etiope ov' era,
Che non poteo annoverare sua gente.
Sextusso ismosse infino in Oriente,
Sichè di gente non rivenne scusso.

Di tutti fu Pompeo ducha e signore :
Chè v' ebbe schiere di re coronati,
E Cesar si partìo di Roma fuore,
Poi ch' ebbe i gran tesori dispogliati.
Dipinto v' è come a Marsilia allore
Que' mandar vecchi a lui i più assennati,
E portar rami d' ulivo in lor mano;
C' offender al sanato e' non voleano,
A ciascun duca volean far onore.

E come disser parole pietose
Per la salvezza del comune bene;
E Cesare, con parole assai crucciose,
Parlò a' suoi sì che lo 'ntesero bene :
« Fortuna par che ci pruovi a gran cose.
« Sanza battaglia stare in gran pene,
« Come 'l fuoco non può star sanza legna,
« Così mi sembra, e par c' a me adivegna :
« Di battaglia mia groria (*sic*) nasce e vene. »

Isfidò Cesar la nobel cittade :
Chiuser le porte, entraro' sù per le mura.
Una foresta v' er' ivi in veritade,
Che molto saggi v' avevan paura;
Grande spavento e grande orribiltade
N' udìa la gente, da dottare allora.
Imagini v' avea con nuovi sengni,
Idoli de' pagani pareano i legni;
La gente non v' ardìa di far dimora (1).

Cesare 'ncominciò prim' a tagliare,
Poi disse a' suoi : « Tagliate arditamente. »
I Marsiliesi 'l venner a sguardare,

(1) *Pharsal.*, III :

Lucus erat longo nunquam violatus ab ævo...

Credendo che morisse immantenente:
Poi lasciò Brutto per lor guerreggiare,
E n' andò verso Spagna, egli e sua gente,
E giunse ed assediò 'l buon Preteiusso
De la parte Pompeio, Anfraniusso,
Sì sottomise loro, e la lor gente (1).

Brutto rimase, con molta franchezza
Combatteo i Marsiliesi, e vinse ancora;
Per terra non poteo far lor gravezza,
Per mar diè lor battalglia, e griev', e dura;
Vinse la terra con molta prodezza,
Fece abbattere alquante de le mura.
Il pianto e guai iera per la cittade.
Brutto prese da loro la fedeltade:
I morti fuoro' assai oltre misura.

Cesare intanto divenne crucciato,
E venne in cruccio co' suoi cavalieri.
Con grand' ardir parlò intalentato,
Di volerli lasciare ben voluntieri:
« Fortuna mena 'l prencie a grande stato.
« L'arme mettete giù, vi' poltronieri,
« Vostr' arme troveranno conduttore;
« Non siete dengni d' aver grand' onore. »
Invilir tutti qual eran più fieri.

Evvi dipinto come, rappagati,
Ne mandò l' oste ver Brandizio e loro;
E n' andò a Roma, ed ebbe raunati
Li ufici tutti e sì propuose loro:
Co' re i Romani non so ben avanzati,
Un nome solo addomandò da loro.

(1) *Pharsal.*, IV:

Jure pari rector castris Afranius illis
Et Petreius erat...

E disse : « Io esser vo' comandatore ; »
Che tant' è a dire quanto imperadore :
I Romani lo stanziaro' sanza dimoro.

Cesare, fatto imperador novello,
Tornò verso Brandizio immantenente.
Il vento fu e 'l tempo assai con ello,
E 'l mar passivo, per gir tostamente.
Giro' a monte Pirrusso, ov' era quello
Pompeio che tanto amava mortalmente.
Antonio tardò più la sua venuta,
Onde Cesar si piagne, e turba, e muta,
E turbossi ver lui villanamente.

Una nocte n' andò, sol, sanza lume,
A la riva del mare a un nocchiere:
Tutto dipinto v' è, Cesare come
Crollò il frascato, e 'l nocchier dormia bene ;
Insu giunchi giacea, ed avea nome
Amiclas, assai pover d' ogni bene.
Cesar li disse : « Tosto entriamo in mare.
« Menami ver Brandizio : i' voglio andare
« Per quell' Antonio che mi tiene 'n pene (1). »

Il nocchier disse a Cesare : « Signore,
« I' vidi 'l sole c' avea deboli raggi,
« La luna inviluppata di buiore ;
« E 'l tempo non dimostra buoni oraggi.
« Mettersi in mar sarebbe gran follore,
« Il mar batte a le rocce ed a rivaggi. »
Cesar li disse : « Sanz' altra dimora,
« Abandonati a mia fortuna un' ora :
« L' iddii non ci potrebber trar dannaggi. »

(1) *Pharsal.*, lib. V :

Cæsar sollicito per vasta silentia gressu
Vix famulis audenda parat.....

Gittarsi in mare, e vogar vistamente :
Un vento si levò novello e forte,
Che 'l legno percoteo sì aspramente,
Che Cesar presso si vide a la morte.
L' iddii chiamò assai pietosamente,
Con sue parole assai savie ed accorte;
La vela ruppe per troppa pienezza:
Da nulla parte vedean lor salvezza,
Lor pene raddoppiar vedeano scorte.

Stando in cotal fortuna i navicanti,
Un vento si levò per lor salvezza:
Trovarsi a riva poco adimoranti.
La gente non sapea di lui certezza :
Co le fiaccole 'n mano givan erranti,
Chiamando Cesar con gran dubitezza.
Tanto cercar, che l' ebber ritrovato.
Antonio l'altro giorno fue tornato:
Murar lo poggio intorno e la fortezza.

Evvi Sciva a la fratta del muro,
Come ritenne i nemici per forza.
Sonvi gli assalti co l'asprezza loro,
E 'l fuoco acceso che mai non si amorza,
Le battaglie, le giostre a color d'oro,
Di fine 'ntaglio, tale che non si scorza.
Evi Pompeio, come mandò Cornilla
Nell' isola Lesbuno, e lui con ella,
Com' ella si partìo, piagnendo, a forza (1).

Evi Femonoe, quella sibilla
Che ridicea li risponsi d'Apollo,

(1) *Pharsal.*, V :

.... Seponere tutum
Conjugii decrevit onus, Lesboque remota,
Te procul a sævi strepitu, Cornelia, belli
Occulere.....

Chè de le x. sibille fu quella,
E Vergilio 'l su' dire versificollo;
Di Cristo disse la prima novella
E del die del giudicio, e profetollo.
Appiusso la mandò tra le domonia;
Dissegli che morrebe in Macedonia
De la battaglia , ciò che domandollo (1).

Evi Ericon ch' iera incantatrice,
Che giacea ne' sepolcri scapilgliata,
Come Sextusso gran prieghi le fece,
Per la guerra che 'l padre avea 'mpigliata.
Quella parea de domoni una vecie.
Molto si rallegrò de l' ambasciata,
E tolse un corpo morto di presente,
E chiamò que' d'abisso strettamente;
Tardando, fe' di loro gran minacciata (2).

E cinsesi uno scolglio di serpente,
E fece fummi e sue congiuragioni;
E l'anima rivenne immantenente
Nel corpo, per la tema de' domoni;
Disse Ericon : « Parla arditamente,
« De la battaglia di' le condizioni. »
Quell' anima parlò molt' affannata
Disse : « In inferno à grande apparecchiata
« E son divise tutte legioni.

« Tutto lo 'nferno è 'n guerra scomunato,
« E son divisi tutti li domoni.
« Catun de duca à parte dal su' lato;

(1) *Pharsal.*, V :

Appius, Hesperii scrutator ad ultima fati,
Sollicitat. . . . .

(2) *Pharsal.*, VI :

Sextus erat, magno proles indigna parente. . . . ,
Qui stimulante metu fati prænoscere cursus, etc.

« E qual si tiene co' rei, e chi co' buoni,
« Ed è già 'l grande fuoco apparecchiato
« Per que' che vi morranno; » E disse i nomi:
« Nè Cesar, nè Pompeio non vi morranno,
« In altre parti i lor dì finiranno:
« Licenzami e dov' era mi riponi. »

Com' ella il licenziò v' è tutto quanto,
E fece un suco d'erbe e 'ncantamenti.
L'anima ritornò in inferno al pianto,
Ad abitar tra le pene e' tormenti.
Sextusso chiese commiato in quel tanto,
Dapoi che seppevi suoi proponimenti,
Tornossi a' cavalieri tutto smarrito,
Tant' orribili cose ave' udito,
Che molto raddoppiàr suo' pensamenti.

Cesare, stando a l'assedio a Durazzo,
Forte castello su monte Pirrusso,
Sedea sovr' un destriere di grande razzo,
Fedìa tra' cavalieri di Torquatusso.
Ma Torquatusso non stava 'n sollazzo,
Chè di prodezza già non era scusso:
Cors' a fedir Ridolfo di Bigore (1).
Cesare vide 'l colpo, e trass' allore
Con lui Antonio e Bassiliuso.

Pompeio dipinto co' suoi cavalieri
Evi, come vi trasse in grande fiotta,
E disse ai suoi: « Or non siate lanieri,
« Entrate in mezzo tra loro e la rotta,
Ch' iera nel muro, ed un gran polverieri
V' ebbe, onde Cesar ebbe grande dotta;
I suoi, che non vedeano ove fuggire,
Cadeano in man de' nemici a morire,
E fuorne morti assai in piccola docta.

(1) Qui sparisce Lucano e torna il romanziere.

Ed evi come 'l buono Scipione
Chiamò Culveltro, e fedio Leliusso;
Lui e 'l cavallo abbatteo in un montone,
Poi volsesi a fedire Mauriliusso,
E fessel pressochè 'nfin al mentone,
Il grido era 'ntonante, i guai, e 'l busso.
Xxx. giovani avea in sua compagnia;
Infin a Cesare pinse ed uccidea;
La 'nsegna rilevò Antoniusso.

E fu in quell' assalto il buon Catone:
Per lo fianco li mise un gran troncone;
Bassile li l' ne trasse inmantenente.
Allora Cesar comandò ad Antone
Che facesse ritrar tutta sua gente.
Allor fu grande e spessa la baratta;
Pompeio fece sonare la sua ritratta,
Per pietà de' nemici propriamente.

E disse a suoi : « Lasciagli andar, signori,
« Che son di Roma, nostri cittadini. »
E poi si consigliò co' sanatori,
E pensar di tener altri cammini.
Tornar voleano a Roma i gran pretori;
Pompeio non volle, onde fur poi mischini,
Volse le 'nsegne con tutta la gente,
E tenne, e cavalcò vers' occidente (*sic*),
E lasciò i luoghi sicuri e vicini.

Pompeo n' andò in Grecia, ov' è Tessaglie
Tra v. monti, Ossa ed Olimpusso;
Otrix è 'l terzo ed è alto san faglie,
Verso occidente v' è 'l quarto Pindusso;
A la pianura è Tebes e Farsaglie,
E funne il primo navicante Argusso;
E Pellion v'è la quinta montangna :

Quì v' ha pianure, boschi, assai campagna.
Pompeio vi fu, e 'l suo figliuolo Sextusso.

Quindi son nati molti buoni sorciste,
E quivi si sellò prima cavallo,
E fonditor' d'argento, ed aguriste
E chi 'n prima munetò, o fondeo metallo (1);
E 'l grand Pitonno, che parlar n' udiste,
Serpente (Appollo l'uccise san fallo);
E chi 'n prima fece soldo e appellò livra (2).
Tutta la gente fu pront' e dilivra,
E quivi s'affrontaro' sanza 'ntervallo.

I re, i conti, i cavalier dipinti
Vi son, come s' andaro' accompagnando.
E più che i vincitori diceano i vinti:
« Perchè tarde Pompeio? che va' pensando?
« Credi che fiano li dei per noi infinti?
« Fortuna fie con noi: non n' ir doctando. »
Quell' era un tradimento di fortuna;
Chè tali 'l dissero, non fuor vivi a nona;
Ciascun andava sua morte avacciando.

Pompeio fece una schiera di sua gente,
Quasi a guisa d' un ferro di molino,
Dominzio al capo destro inprimamente,
Il sinistro a Lentulusso diè in dimino.
I Re, i baroni, che vi eran d'Oriente,
Fuor nel miluogo, ed ogn' altro latino,
De Libe, ed Affricani, e quę' di Spagna,

(1) *Pharsal.*, lib. VI:

Primus Thessalicæ rector telluris, Itonus
In formam calidæ percussit pondera massæ, etc.

(2) *Pharsal.*, lib. VI:

Illic quod populos scelerata impegit in arma
Divitias numerare datum est...

Cicilieni, Organi in lor compangnia,
E Mundieni infin oltre al confino (1).

Quì v' ammonìo Pompeio sua nobel gente,
E confortógli di buon' arditezza :
Discendendo del poggio, era lucente
La gente sua di mirabol chiarezza,
Chè 'l sol fedìa sovra gli elmi lucente,
Li scudi riluceano di gran bellezza :
Cesar li vide del poggio discendere,
Parlò co' suoi : « Omai non è da attendere;
« Fortuna mena 'n voi nostra allegrezza. »

Parlamentando disse a' suo' signori :
« Lasciate andare que' barbarini e sardi,
« E date pur a' buòni combattitori ;
« Negli altri non spuntate i vostri dardi.
« Voi siete stati miei conquistatori,
« E non s'acquista onore per li musardi.
« Egli hanno 'nteso in gran dilicatezze,
« Non potranno durare in nostre asprezze,
« Chè siam moventi, più che leopardi. »

Deh, quanto fu fortuna sovrastante
Ad affrontar sì perigliosa guerra !
Chè 'l cielo e l' aire ne mostrar sembiante,
E duri segni n' appariro 'n terra,
E l'un mirava l' altro in quello stante,
Il figlio il padre avendo in malle ferra.
Nè l' un, nè l' altro incominciar voleano :
Incominciò Crastino Cesarieno,
E uccise Eurache, se 'l pintor non erra.

(1) *Pharsal.*, lib. VII :

. . . . Cornus tibi cura sinistri,
Lentule, cum prima, quae tum fuit optima bello,
Et quarta legione datur.

E come il maladissë il buon Lucano (1)
Colui che 'ncominciò, v' è tutto quanto.
Dopo quel colpo la vallea, e 'l piano,
E 'l mondo tutto parea grid' e piantó,
L' aire, e la terra, e 'l mondó a mano à mano:
Parea fondesse in quellor d' ogni cantó
I dardi spessi più che nulla pioggia;
L' aire coprir saiette d' ogni foggia,
Da ogne parte i cavalier morianó.

Non tenner ordine i Cesarieni,
Misersi a la stanfeltra intra nemici;
Quegli uccidean barbari e Mundieni,
Sì come fosser di Roma patrici;
Abbandonavan tutti selle e freni.
Deh! chi ma' vide sì crudei giudici?
Que' furo snelli nel prim' assalire,
I buon Romani si miser al soffrire,
C' aveano ancora 'l cuore quasi d' amici.

Quegli eran sì moventi, e visti, e pronti,
Ch' al prim' assalto i nemici fuor franti;
Mischiarsi infin a que' principi e conti;
Vedei que' dardi spessi usar volanti.
Non si vedea de le cime de' monti,
Sì le boccol e gli elmi ieran fumanti,
Ciotti di piombo, e pietre a manganelli,
Aste, tronconi, e saiette, e quadrelli,
Mischiavano trall' oste stride e pianti.

Ai buon Romani rimase tutto 'l fascio:
Cesare abandonò tutt 'altra gente.

(1) *Pharsal.*, lib. VII:

Di tibi non mortem, quæ cunctis pœna paratur,
Sed sensum post fata tuæ dent, Crastine, morti
Cujus torta manu commisit lancea bellum!

Poi, di saiette voto ogni turcascio,
Le spade vi s' usaron mortalmente.
Quando Cesare diede agli altri 'l lascio,
La quarta legione mosse potente,
E di combatter lasciossi la forma,
Ch' e' mastri avean lor data, e guisa, e norma;
Mischiarsi co' nemici orribelmente.

Quiv 'è Tessalglié, ch' è satolla e piena
Del sangue degli Ermini e Surieni:
Cesare, i suoi, li uccidiano in gran pena,
Molto sangue spargea' de' cittadini.
Fortuna si era a Pompeio volta 'n pena
Tra 'l sangue e le budella de' meschini.
Quivi moriano amici ed istranieri,
Votando selle, squartando destrieri;
Di neuna pietà non v' avea mena.

La giovanezza di Roma e i pretori,
A guardia di Dominzio e Scipione,
A la schiera n' andaro' dei sanatori,
Pompeio quiv' era e con lui 'l buon Catone,
Quì v' era' gli usi e buon combattitori,
Che del fuggire mai non facean ragione:
La nobile, la gran cittadinanza,
Ardita e sanza nulla dubitanza,
Dipinta v' è, c' avean cuor di leoni.

Quì v' è dipinta la bella prodezza
Che fece Lentulusso, e in che guisa
Quando 'ncontrò Bassile, di grand' asprezza
Come spronò ver lui a la distesa.
Que' dav' a Cesar molto gran baldezza,
La spada i' mise al cuore sanza difesa;
E Cesare giurò di vendicarlo,
E sovra 'l corpo ristette a sguardarlo,
E uccise il re de la gente Erminesa.

Agatesse avea nome il nobel sire;
Abbattè 'l morto sanza nulla lena
Angarino il vide sì morire,
Ch' iera su' nievo, gran duol ne dimena.
Videsi 'nnanzi uno bel cavaliere,
Que' comperò il dolore in mortal pena.
L' assalto fu crudele, ed aspro, e forte:
Anton fedìo Gadino quasi c'a morte,
Quiv' era 'l bel riscuotere e schermire.

Domizio volse verso Antonio allora,
Cesarieni il caval gli ebber morto,
Que' faceva la spada sì gran dura,
Chi l' attendeva era giunt 'a mal porto;
E franse e ruppe ongni sua armadura,
E pres' un elmo con un braccio morto,
Ed abbattea cavalieri e cavalgli,
Quelgli uccideva sergente e vassalgli,
Ed era solo sanz' altro conforto.

Cesare 'l vide in sul partire allora
Che l' anima facea da lui, e' disse:
« Più non farai co' cavalier dimora.
(Queste parole v' è Lucan che scrisse)
« Pompeio non amerai omai un' ora. »
Dominzio aperse ilgli occhi e non disdisse:
« Io amo me' morire in mia franchezza
« Che vivere, o regnar per tua salvezza; »
E più diss' anzi che si dipartisse (1).

Tre soldanieri Antonio hann' abbattuto;
Assai penarsi di metterl' a morte.

(1) *Pharsal.*, VII:

Cesar et increpitans: « Jam Magni deseris arma
« Successor Domiti; sine te jam bella geruntur. »

Il racconto che segue della battaglia, è tutta favola del romanziere.

Cesare con Pompeio s' era venuto
Urtarsi co' distrieri, ciascun sì forte,
Ambi moriro' : ma l'uno sopraviuto,
Onde Cesar ne prese gran conforto.
Poi furono a la spada i due baroni,
Tagliandosi li scudi a gran brandoni,
Finche 'l soccorso venne, ed evvi scorto.

Or quì v' è ben dipinto il prod' assalto
Che fe' Bassile il duca e Lentulusso,
Che s' andaro' a fedire di gran trasalto,
Morto sarìa qual fosse d' arme scusso :
L' usbergo poco valse in quel colp' alto,
Sì 'l ferìo con gross' asta Bassilusso,
Que' fedì lui col brando per grand' onta,
Sichè fuor del costado uscìo la punta;
Il brando si bagnò nel grande flusso.

E come s' affrontaro' i cavalieri,
Per vendicar Dominzio assai premente,
Sextusso ed Igneusso, isnelli e fieri.
Ciascun parea un leon propiamente,
Abbattere e versare per li sentieri,
Scudi e braccia tagliando sovente;
E Tulio, e Scipione, e Massilusso,
Tutti piagneano il buon Dominziusso,
Catone, e qualunqu' era il più valente.

Dall' altra parte v' à 'Ntonio che taglia
Ciò che dinanzi a la spada si truova,
Druscendo usberghi d'ogni forte maglia :
Quel franco battagliere da vincer pruova,
Quattro re coronati a gran travaglia
Uccise, innanzi da lor si rimuova.
E l'un fu Camolusso, e 'l re di Molse,
Tarsino, e Gambarino; e poi si volse :
Il sangue vi correa com' una piova.

Or quivi son dipinte le contezze
Di quegli usati e buoni combattitori,
Di quegli aspri Romani le valentezze
Ch' ierano 'n grand' ufici e sanatori,
E que' ch' ieran usati a grand' asprezze,
Ch' ierano stati con Cesar di fuori:
XI re gentili di gran lignaggio
V' abatteo Cesar' e 'l suo gran barnaggio,
Chè di gran regni eran tutti segnori.

Tudaleo vince el buon re Pharamino;
Egoldienne, el re Baradienne;
Roca, rè Ermenieu di gran dimino,
E Vogorante, che là morir venne;
E 'l buon re Grazian vi fu, meschino,
Che da la parte Pompeio prese e tenne:
E tutti fuoro' tra d'Asia e mezzo giorno,
Ch' a' lor reami mai non fu ritorno:
Per la salvezza di Roma ebber pene.

In quello stormo, soldati e gentili
Mischiatamente, sanz' altro paraggio,
La forza e l' arme sovrastav' a vili:
Neun' onor vale alto lignaggio;
Brutto, che uccise Cesar co li stili,
Scambiò arme per prender vantaggio.
Cesare andò a fedire quasi c' a morte;
Ma li dii nòl lasciar compier le sorte,
Chè Brutto l' avria morto in gran barnagio.

Qui Pompeio che guarda e vede i suoi
Sì metter a la morte e malmenare,
« Ohi sovrana Vertù, tu che puoi,
« Uccidi me, per quest' altri campare!
« Uccidi me e miei figliuoli, e poi

« Scampa 'l mondo tutto : che 'l puo' fare (1). »
Poi intorniò sue insegne, e fece vista
Partirsi, e andonne ver sua moglier trista,
In Metellina, un' isola di mare.

Per tre ragion v' è scritto che partìo :
L'una, chè non perisser tutti quanti,
L'altra, per non mostrar su' fine rio
A Cesar, che li stava ognor davanti;
E per pietà che di Cornilla aveio,
Piagnea fortuna con sospiri e pianti.
Molti Romani rimaser combattendo
Per dimostrar lor franchigia, sappiendo
Che Pompeio si era partito davanti.

E dopo lui rimase il buon Catone,
Che fece oltramiraboli prodezze,
Per mostrar ben lo vero de la quistione,
Che sol si combattea per diritteze;
La nocte fece la divisione;
Lasciaro' il campo pieno di gran ricchezze.
Entraro' ne le lor tende ilgli aversari,
La nocte fuoro' in sì gran 'maginari,
Sempre menar le braccia in lor fierezze.

Cesar è, c' arder li corpi non volle,
Nè lasciò dare a' morti sepoltura :
Il cielo li pur coperse ove non volle,
Onde Lucan ne disse versi allora.
Portavanne i brandoni per monti e colle,
I corbi, e le cornacchie, e lupi ancora.
La terra, e 'l mare, e la schiuma' era rossa,

(1) *Pharsal.*, VII :
Jam Magnus transisse Deos romanaque fata
Senserat infelix.........................
« Parcite, ait, Superi, cunctas prosternere gentes! »

I monti si n'empiero' di membri (1) e d'ossa,
Le fiere si pasceano d'ogni bruttura.

Cornilla v' è dipinta propiamente,
Come piagnea la nocte il su' signore.
Credealo avere in sue braccia sovente,
Poi si svegliava e morìa di dolore;
Come 'n proda del letto era piangente,
Lasciando l'altro per segno d' amore:
Il dì, salìa su la rocca a vedere,
Se 'nsegne, o legni vedesse venire,
E 'l cuor le battea forte di timore (2).

Pompeio, giugnendo a la riva, giù corse,
E la gente le fece compagnia.
Quand' ella 'l vide al certo e fuor del forse,
Intra le braccia il prese e tramortìa;
Con pietose parole assai l'accolse,
Sì che la gente piagnea che l'udìa:
Tutti con lei maladiceano fortuna.
Que' c' a nulla speranza s'abandona,
Si mise in mare per trovar altra via.

Tutto dipinto v' è come dicea:
« Menatem' ove fortuna vi mena;
« Ma verso Roma non prendeste via,
« Nè 'nver Tessaglia, ov' è tutta mia pena. »
Sextusso vi era in quella compagnia,
E Lentulusso, che gran duol dimena;
Ed eravi Metello, e Scipione,
E Diotarsi re, e Cicerone,
Ch' ieran fuggiti ed essuti a la mena.

(1) *Codice Laurenziano*: Nerva.
(2) *Pharsal.*, VIII:
Victus adest conjux: quid perdis tempora luctu?
Cum possis jam flere, times..............

Evvi dipinto Pompeo che dicea
  Ch' ai Turchi per soccorso s' inviasse,
  E Lentulus che gli rispondea,
  E' non intenderebber chi parlasse;
  Se i messaggi piagnessero, li parea
  Ch' a loro e a tutto 'l mondo onta tornasse.
  « A che gente 'l vo' tu mandar (dicendo)?
  « Ai Turchi tristi che vincon fuggendo?
  « Fallo farìa chi te ne consigliasse. »

Partìo di Salemmine allor Pompeio,
  Ed andò verso quel monte di Casso
  In Libe, ov' era quel re Tolommeio (1).
  Tutto dipinto v' è a passo a passo,
  E 'l mal consiglio disleale e reio
  Che fece dir ch' iera dubbioso 'l passo;
  E mandogli una barca molto gente,
  Dicendo che venisse allegramente:
  Dentro v' intrò quel meschin tristo e lasso.

Ed evv' Acchilla in quella dipintura,
  Un servo che 'l fedìo prima nel ventre;
  E Seziusso, che sanza dimora
  La testa gli tagliò immantenenente:
  Cornilla e suoi levar lo pianto allora,
  E missersi a la fugga incontanente:
  I traditori gittaro' lo 'mbusto in mare;
  Codrusso poi si ne mise a cercare
  Per darli sepoltura propiamente (2).

E raccolse pezzuoi di navi rotte

(1) *Pharsal.*, VIII:

Nec tenuit Casium nocturno lumine montem,
Infimaque Ægypti pugnaci littora velo
Vix tetigit......

(2) *Pharsal.*, VIII:

At postquam mucrone latus funestus Achilla
Perfodit.....

Et arse 'l corpo e la cener ascose.
Caton, ch' avea assai navi condotte,
Raccolti tutti chi scampato fusse,
Partissi di Corcis in poche dotte,
Al castel di Foconte li condusse.
Que' di Foconte nol lasciar passare:
Quivi fu la battaglia in terr' e mare,
De le pericolose ch' anche fosse.

Vinser la terra, poi trovar Cornilla
Ne la sentina de la nave in pianto;
Da loro espiar di Pompeio la novella,
Tutti disceser de le navi in tanto,
E tolser care gioie, perle, ed anella,
E miserle nei fuochi ed oro alquanto;
In grieve pianto feceme anovale,
Come s' usava a la guisa reale;
La polvere serbaro come d' un santo.

Poi aringò Catone di savia guisa;
Disse: « Di Roma è morto un cittadino(1)! »
Tutto dipinto v' è di bella assisa,
L' alte parole che disse 'l divino,
E come fu entra lor grande contesa,
Per certi giovani cui 'l cuor venne meno:
Caton li confortò oltre misura,
Sichè tornaro indietro tutti allora,
E dove volle fe' girar lor freno.

In Libia, nel porto di Lettesse,
Qui arrivaro' Catone e 'l suo navilio.
Tutto dipinto v' è a moisesse
Il tempio, e Giove, e 'l bel fiume del Nilo,
Le maraviglie che vi son sì spesse,
E 'l bel navilio, e l' arme, e 'l loro stilo;

(1) *Pharsal.*, IX:
Civis obit, inquit, multo majoribus impar...

Li strolagi quì v' eran d'ogni parte,
Ad isquadrar li tempi, e prender l'arte,
E se 'n quell' anno fosse, o caro, o vilo (1).

A spada 'ngnuda entrò Catone a Giove,
A quella dea (*sic*) che 'deficò Bacusso.
Molti volean saper di cose nuove,
Molto pregonne Caton Labbienusso,
E di lor fine come 'l corso muove:
Vider lo luogo ove morì Aviusso,
E le diversità de' gran serpenti,
(Caton biasimò di lor pensamenti)
E 'l serpente c' uccise Públiusso (2).

Tesmondite, Amorais assai vi sono,
Otrix, e Parisals', e Scitalisse,
E la fontana ond' attinse Catono (3);
Legò l' elmo a la lancia, e bevv', e disse:
« Acqua non tien giammai velen alcuno ; »
Secondo che Salusto intese e scrisse.
Allor diè lor di begli ammunimenti:
« Bevete sanz' offendere a' serpenti;
« L' acqua è dolce a chi mistier n' avesse. »

Sonvi Rossillesse (4) che faceano,
Guidando loro, i forti 'ncantamenti,
Sì ch' e' serpenti avanti lor fuggiano:
De' trafitti faceano altr' argomenti,

(1) Ventum erat ad templum, Libycis quod gentibus unum
Inculti Garamantes habent,

(2) *Laurenziana* : Bacus, Labienus, Avius, Publius.

(3) *Pharsal.*, IX :

Squamiferos ingens Hæmorrhois explicat orbes....
Et Natrix, violator aquæ.

(4) .... Gens unica terras
Incolit, a sævo serpentum innoxia morsu,
Marmaridæ Psylli.

Co le labbra 'l veleno fuor ne tireno,
E così li guidavan tra' serpenti;
Le lor mogli provavano, e' lor figli,
Tra' serpenti giaceano, sicur com' egli',
E no' li tenian certi unqua altromenti.

Cesare v' è, che non può riposare,
Che seguita Pompeio e li scampati:
Andò 'n Constantinopole per mare,
Vide Troia la vecchia, e i nominati
Ettoro, Accille, ove 'l sepolcro appare,
Là dove i Greci fuor tutt' attendati.
Quivi li fu allora presentata
La testa di Pompeio, e la 'mbasciata,
Re Tolommeo li mandò amaestrati.

Ed evi come pianse infintamente,
Sol per coprirne la troppa allegrezza (1):
E non pianse a Tessaglie, ov' aspramente
Vide morire cotanta gentilezza;
Piagnendo, e la masnada era ridente.
Chi vide a duca mai far tanta falsezza?
E poi n' andò al castel di Paluse,
Ov' eran le due serocchie rinchiuse,
Cleopatra regina di bellezza.

Come la trasse di pregion v' è tutto,
Le sue bellezze e 'l bello adornamento:
Come assalito fue v' è pinto a motto,
Nel gran palazzo con molt' armamento,
Quel palazz' era inciamberlato, e sdotto,
Con molte gemme di gran lucimento.
Lo smalto iera d' onix et calcedoni,
Imagini v' avea d' assai ragioni,
D' argento e d' auro di gran lucimento (*sic*).

(1) *Pharsal.*, IX:

.... Lacrymas non sponte cadentes
Effudit, gemitusque expressit pectore læto.

Cleopatra sedea verso lo sguardo
Di Cesare, ch' a lei stava davanti:
Ben parea donna di grande riguardo,
A Cesare fedìa 'l cuor co' sembianti,
D' amor sovente li lanciava un dardo.
I cavei son crespi e 'nanellati
Di pietre pretiose del mar rosso,
Con rilevate rose un vestir rosso,
Con cerchio d' oro a la gola davanti (1);

Il qual multiplicava il gran bellore
E la bianchezza di sua bella gola.
Cesare, che n' avea ferito 'l cuore,
Che non potea parlare, nè dir parola.
Cint' era un cuoio di serpente in quell' ora,
Di gran bieltà sovr' ogn' altra iera sola
La mantadura, e 'l fermaglio davanti,
Con que' cari rubini maraviglianti,
Ch' una città valea pur l' una sola.

La fronte avea lucente, ed ampia, e piana,
E sovracigli sottili e ben volti,
Dell' altre donne belle è la sovrana,
Colli occhi vaghi e coi cape' risolti.
Neente vide chi laudò Morgana.
I suoi labbri grossetti e bene accolti,
Naso affilato, e bocca picciolella,
E i denti minutelli e bianchi in ella,
E i gai sembianti ch' ha nel viso e i folti.

Con quelle spalle piane e sì ben fatte,
Con quel petto grossetto e sovrastante,

(1) *Pharsal.*, X:

Discubuere toris reges, majorque potestas
Cæsar. . . . . colloque comisque
Divitias Cleopatra gerit, cultuque laborat.

E l' anche avea grossette, isnelle, e adatte.
Le man sottili, e i nodi d' un sembiante,
Le gambe sue grossette, ben ritratte,
E 'l piè su' corto, e dritto, e ben calzante.
Quì v' eran li semenzi, e gran pimenti,
Li arnesi cari e begli addornamenti,
In vasi d'oro, a fini pietre ornante.

Quì v' avea fini nardi fioritissimi,
Di cennami forniti e 'mbalsimati;
Ed eranvi mangiari dilicatissimi,
In gran sollazzo fuoro a cena entrati,
De le novelle del Nilo assai dissevi,
Alcorreusso li ve fece insegnati.
Al matiino li assalìo servo Fottino:
Cesare non avea l' arme 'n dimino,
Gridò suoi cavalieri disceverati.

Cleopatra s' armò con gran franchezza,
E faceva mirabole difensa.
Cesare, che vedea sua gran prodezza,
Altro mai che di lei non cura o pensa:
Il palagi' era di sì gran fortezza,
Che non potean per forz' avere offensa.
Antonio giunse in sull' alto matino,
Quivi prese e tagliò 'l capo a Fottino,
Poi fecer falso accordo e rea propensa.

Cesare, vinta la guerra d' Egitto,
Ed annegato Tolommeio allora,
Gaumedesse v' è dipinto e scritto
Come tolse per moglie l' altra suora,
E Cesare assalìo sanza respitto,
Sichè per mar si mise a nuoto ancora;
E 'n bocca avea il palio a se ispogliato,
E 'n mano avea un car libro sagrato;

E notò tanto che fu 'n terra dura (1).

Ed agunò sua gente ch' iera sparta,
E prese Gaumedesse e fel morire.
Evi dipinto com' anzi si parta,
Che tutto Egitto a lei fece ubbidire,
E de le fedeltà fece trar carta :
Cleopatra regnò con grand' ardire.
Al re Giuba n' andò a perseguirlo;
Catone e suoi vi fuoro' per contradirlo,
E 'l re Giuba vi fu morto 'l gran sire.

Evi dipinta la città da Monda,
Che Cesare assediò per piano e coste.
La bella Rancellina assai gioconda,
Sextusso ed Igneusso iera su' oste,
Quella città che s' appella Gironda.
Igneusso assalla sovente l' oste;
E Rancellina, che molto l' amava,
Quand' ei n' uscia la fronte li basciava;
Fortun' avea tutt' este cose poste.

Un giorno andò Sextusso al padiglione,
Credendov' entro Cesare trovare.
Cesare ch' iera già 'n disperagione,
Fece le corde per senno tagliare;
E così 'l colse e uccise in tradigione,
Com' una starna che non può volare.
Mai non fu giovane di tant' arditezza:
Rancellina il vide; de l' altezza
Del muro si gittò per disperare (2).

(1) *Pharsal.*, X:

.... Nam rursus in arma
Auspiciis Ganymedis eunt........

Colla guerra d'Egitto finisce il decimo ed ultimo libro di Lucano. Quanto segue è racconto del Romanziere. Il Romanzo francese di *Jules César* prosegue colle guerre di Cesare in Africa e Spagna; ma non ha la storia di Rancellina.

(2) Cf. *Notice des manuscrits*, p. 145.

In Roma ritornò con gran burbanza
E fece prima Ingneusso soppellire.
Cinque trionfi fece in rimembranza
Farsi a' Romani, di cui si tenea sire.
Brutto l' uccise con gran sottillianza,
In pien consiglio, e non poteo fuggire;
Il primo colpo li diè d' uno stile,
Sengnor del mondo, e' fue morto sì vile.
Fortuna fu, più nol volle seguire.

Storia d'Alessandro.

Dall' altra parte del luogo giocondo
Evvi 'ntagliato Alexandro signore,
Come si mosse ad acquistar lo mondo,
Al tempo del re Dario a grand' onore:
Tutto come cerchò del mare il fondo,
In n' un' olla di vetro a chiar colore,
E come in aria portarlo i griffoni,
E come vide tutte regioni,
Di buoni 'ntagli e di fini figure (1).

Ed evvi come Olimpiade sua madre
Da lo re Nettanebo fuo 'ngannata:
Evi com' Alexandr' uccise 'l padre,
Credendo l'arte venisse fàllata;
E come Dario e sue genti leggiadre
Volean trebuto secondo l'usata.
Com' Alexandro il difese v' è scritto,
E come fue non grande, piccioletto,
Dent' ha di cane, e di leon crinata.

Ed evvi tutto quanto a passo a passo
Come di Cappadocia un gran signore

(1) Lascio di rammentare le notissime storie di Alessandro, che girarono l'Europa del medio evo, sparse nei romanzi contemporanei dello stesso argomento: basta osservare che il poeta italiano raccoglie tutte le favole.

A Filippo mandò Bucifalasso,
Distrier di grande forza e gran valore,
Legato con catene a picciol passo;
Neun giamai vi era montato ancore:
Stava legato e 'ncatenato forte,
Mangiava chi dovea ricever morte;
Alexandro ne fu cavalcatore.

Sonvi d'intaglio i cavalier c' avea,
Macedoni e Cappadociesi;
E come vinse tutta l'Ermenia.
In 'Talia venne pe' strani paesi:
I consoli, in che Roma si reggea,
Donarli assai corone e molt' arnesi,
Donarli VIIII milia talenti.
Da lui gli Africani rimaser vinti,
Poi venne in Siria e vinse i Siriesi;

E come fece Alexandria Ladonia;
L'isola di Cicilia sottomise;
E come vinse Tiria e Macedonia,
E Giudea che sanz' arme conquise,
Però c' a Giaddo prenze venne in sonia;
Come 'ncontro gli uscio con' ricco arnese,
Co stola d' oro e sovra capo un palio,
Che 'n fra i giudei s' appella cindario;
Vestìsi a bisso allor tutto 'l paese.

E nel cindario avea una piastra d' oro,
Che tetragramaton vi era scritto.
I Giudei aveano Iddio con loro,
Chè facean tutto ciò c' avea lor detto;
Alexandro nul mal non fece loro,
Il pontificat' adorò con diletto,
Francogli liberi d' ogni trebuto,
VII anni a lor franchigia ha conceduto;
E come il re di Tebe fu sconfitto.

Evi come i barbari sottomise,
E que' d' Attena, e Laciedonesi,
Ed Armenia, e l' african paese,
E tutti regni che li fuor contesi,
E infino a Babilonia si distese;
E come vinse poi li Persiesi,
Mangiò con Dario, chè nol conoscieno;
Come tre coppe d' oro si mise in seno,
Dicendo che s' usava in suoi paiesi;

E come si fuggio ratt'e non piano,
Perchè 'l re Dario no lo conoscesse,
Con un' accesa facellina in mano;
Poi combatteo con lui e lo sconfisse,
E sottomise ciascun persiano,
E lo re Porro convenne perdesse,
E come tolse per moglie Rosenna,
La figlia del re Dario, persienna,
Anzì ch' Ircania o Sithia vincesse.

Que' di Sithia non seppelliano i morti
Avanti, come bestie li mangiavano:
Er' una gente d' Oriente forti,
Però li trasse del loco ove stavano,
Miseli in Aquilon tra' monti scorti;
Prointorio e Batteo si chiamavano,
E come fecevi porte di rame,
Come d' anfichiton fece le lame,
Che nè fuoco, nè acqua, no' le smagano (1).

Evvi come sconfisse igli Albanoni,
E come tutti al lui ubbidir fuoro',
Altalistride regina d' Amazzoni,

(1) Cf. Giovani Villani, lib. V. 29:
« Come i Tartari uscirono di prima delle montagne ove gli aveva rinchiusi il grande Alessandro. »

Quel che s' appella il regno feminero;
E i Gienofiste sanz' abitazioni,
Sì come quando disputò con loro,
E gli alberi che di sotterra usciero',
Poi ritornavan là donde veniero',
Quando lo sol si partiva da loro.

E tutto v' è come le lammie belle,
Che stavano in caverne a le foreste;
Ed evi come fece prender quelle,
E com' erano ignude sanza veste;
E come seguitò corso di stelle,
Ed adorava l' idole terreste;
Evi come passò 'l fiume Syon,
Ed Ufrates, e Tigris, e Phison,
E lo tempio Appollino e le deesse.

Ed evvi come fece assai scritture
A Bragami, ed a lui 'l maestro loro;
E la diversità di lor nature,
Ch' è gente che non pregia argent' od oro,
È sanza case, o veste, o sepolture,
'Anno lor vita, sanz' altro lavoro,
De' frutti che la terra per se rende,
E beon d' acqua, e nul compera, o vende;
Dilettansi nel ciel, sanz' altro adoro.

Ed evvi ancora una bella figura,
Un animal ch' uom appella Finice,
Alexandro la vide ove dimora;
Con cresta la 'ntagliò que' che la fece:
Come paone le fauce ha bianche ancora,
Risplende viepiù ch' oro in sù vernice;
Ha molte penne di color di rose,
Che spandon un rossor quasi focose,
Di dietr' ha penne polporine e grigie.

Ed evvi, come Reina Candace
Li presentò sì ricco donamento
D'una ricca corona d' or verace,
Ed elifanti li mandò dugento;
Mandovi un dipintor che 'l contraface,
Pantere ottanta di gran valimento,
E mille pelli fuor di leopardi,
E mille di leoni di gran riguardi,
E come 'l prese per su' scaltrimento.

Ed evvi il ricco letto de l'avorio
Co' paliti di seta e d' auro ornanti.
Nel mondo mai non fu cotal lavoro;
Tuttavìa 'l traggon xxx. leofanti.
Insembre stando, sanz' altri con loro.,
Candacie ed Alexandro l' è davanti,
Allora li mostrò la sua figura,
E come il re Alexandro ebbe paura,
Che si celava a lei c' avea i sembianti.

Ed evi come Candalo il rimena,
E fagli 'nfino all' oste compagnia:
Ed evvi come Candacie regina
Donolli un dono che molto valea,
Un clamide, dov' era molto fina,
(Con stelle ad oro a seta di Sorìa,)
Una corona d' oro lavorata,
Con pietre preziose molt' ornata;
E come in Oceán n' andò via.

Evi come n' andò in paesi strani,
E come combatteo co' Ciclope,
Ch' ieran diversi gigant' indiani;
Con genti, aveano un occhio, e tal un pè;
E combatteo con fiere molte e cani.
Fu nel loco ove nasce 'l pepe,
Cercò di Babillonia lo diserto,

Ch' iera di fiere pessime coverto,
Africa vinse e tutta Etiope.

Quivi sono i propi intagli ed acti
Di tutta la sua vita quanta fue,
In Persia e 'n Macedonia scrisse i fatti
In istatue d' oro che fuor due;
E come Antipatro fece i patti
D'avelenarlo per le 'nvidie sue,
Come Giobas li temperò il veleno
Onde 'l re Alexandro venne meno,
E 'n Babillonia soppellito fue.

Ed evvi come in mano del su' maestro,
Dispese il mondo tutto a' suoi baroni;
Segnor di tutto l'abitur terresto,
Come lo spese diceròvi i nomi.
Pro' Tolommeus, che li stava al destro,
Prenze d'Egitto con tutte ragioni,
D'Affrica e d' Arabia veramente,
E sottomise a lui tutt' Oriente:
Aristotil facea le spensagioni.

Pitonno v' è, a moise 'ntagliato,
Sicome prenze di Siria maggiore,
Sicome el re Alexandro ha dispensato,
E de la minor Siria rectore:
A Pitalitonno Cicilia ha donato,
Itale fece di Tira signore,
Attrapatusso fece di Media,
Scino fece di Susannavia,
Antinogo di Frigia minore;

Sanizionno, prenze in Cappadocia,
E Leonato, prencipe di Frigìa,
Lissimachusso, Trazia e Persozia,
Diegli 'l porto e la marinerìa.

A Iobas diè India, e non Iscozia,
Pennolopes Filippo ebbe in balìa,
Cassander fu signore con Iobasse,
Che in India ciascuno segnoreggiasse;
Sonvi li scritti d' ogne segnorìa.

Evvi com' e' donde a Doradesse
Che fosse prenze di Parpamenosso,
E 'nfino a Cantaslssi monte avesse;
Fosse princie d'Arcosso e Sicedrosso,
Per conto par cinquant' anni vivesse:
Di Macedonia in diciotto fu mosso,
Otto posò, e sette combatteo,
E cinque dì di dicembre morìo;
Tre gubiti fu lungo, alquanto grosso.

E sonvi tutte dodici cittadi
Che, 'l marzo avanti che morisse, fecè
Alexandr', e son di gran bontadi:
Prosineasse la prima si dice,
Tepiperan v' è per secondi gradi,
E Iepibufalan in terzia specie;
La quarta s' appellò Iorastici,
E la quinta Arromatorici,
La sexta Isacchia si sopradice.

Settima di Tigri sopra 'l fiume,
Ottava Babillonia s' appella:
La nona Cipredasoes ha nome (1);
Decima Iporsanias è quella;
Undecima Allexandria propia, come
È nobile cittade, adorn', e bella;
Duodecima Allexandria d' Egitto.
Evvi 'ntagliata la forma e lo scritto
Ed Aristotil che portò la sella.

(1) *Laurenziano*: Ciprindis 'a lo suo nome.

Storia di Troia.

Dall' altra parte v' è tutto 'ntagliato,
A propi 'ntagli ed a fini colori,
Sì come 'l mondo fue tutt' asembiato
Per guerra Troia, tra dentr' e di fuori;
E tutto com' fu l' odio incominciato
Tra Lamedone e Giasonno signori,
Onde morir re, duca, e cont' assai,
Baroni, e cavalieri, in guerre e guai,
Ettor e 'Gammennone ne fuor rettori (1).

Ed evvi tutto come 'l buon Giassone
Di Grecia, filglio di Pennolopesse,
Come mandato fue per lo tosone
A vello d' oro, e con lui Erculesse.
Apelleus (*sic*), regie in tradigione,
Il vi mandò, che fu padr' Accillesse,
E Medon sua moglie il fece fare:
Con grande compagnia si mise in mare;
Argusso credo le navi facesse.

E tutto v' è, com' arrivaro' a Troia,
Andando loro all' isola Colcone;
E come fatto lor fu onta e noia
Al porto per lo grande Lamedone;
Con gran rampognie, con risposta croia,
Li diffidò de la sua regione.
Partìssi, e ginne a lo re 'Cettesse:
Tutto dipinto v' è a moisesse,
Il bel navilio e la lor condizione.

(1) Neppur quì m' impegnerò ad accennare in quanti passi imitò il poeta italiano i romanzieri del suo secolo, cui tanto piacque la storia di Troia. Basta rammentare come quella storia fosse scritta in sul finire del Ducento, da Guido dalle Colonne, giudice messinese, il quale fece vanto di seguire, « non le favole d'Omero e di Virgilio, ma il *racconto verissimo* di Ditti di Creta, e di Darete Frigio. » Cf. Tiraboschi, *Storia della lett. Italian.*, tom. VII, lib. II, cap. 6.

Quì v' è la saggia donzella Midea,
  Figlia del re Oetesse, in pintura;
  Evvi Giasson e la sua compagnia,
  Vestiti a ricche robe oltre misura;
  Come la gente incontro li venìa.
  Midea ne 'nnamorò, ed e' le giura
  In su l' imago Giuppiter e Marti,
  D' amarla, s' ella l' insegnasse l' arti,
  Unguenti, e 'ncantagione per lui sicura.

Tutto v' è, come, per incantamento,
  Stava 'l tosone a guardia d' un serpente:
  Orribil era, di grande spavento,
  Veleno e fuoco gittava sovente,
  E due feroci buoi grandi d' armento,
  Che per li nar gittavan fuoco ardente.
  Quivi fu la battaglia, ed aspr', e dura,
  Del velen, e del fuoco, e de l' arsura:
  Midea ungner lo fece inprimamente.

Ed evi come fu 'l suo partimento,
  E raportò in Grecia il bel tosone,
  E come i Greci fecer parlamento
  Per l' onta che lor fece il rè Lamedone;
  Ond' a Troia fu poi l' assembiamento
  De' Greci, e miser la distructione,
  Ucciser Lamedone e suoi ancora;
  Ed arser Troia, ed abbatter le mura,
  Menonne Esionan re Talamone.

Molto v' è scorto quando il re Priano,
  Ecuba, e figli sepper la novella,
  Ch' ierano a un castel di Troia lontano;
  Piangea Priano il padre e la sorella,
  E 'l gran dannaggio che sofferto aviano;
  E tutto v' è come rifecer quella
  Di grande giro e di forte statura:

Sei mastre porte v' ebbe, e torre, e mura,
Un gran leon dov' era molto bella.

La prima porta ebbe nome Dardana,
E la seconda porta Antoridesse,
Lucea la terza, e la quarta Fiana;
Ilialia la quinta credo nome avesse,
Lucea (*sic*) la sesta, e non fu la sovrana.
Ebbevi torri assai merlate ispesse;
E fu fondata per istorlogìa,
Fu scritta in Dardana la profezìa,
Che Troia perìa, chi la porta abbattesse.

Ben fu di giro tre grandi giornate,
Com' uno scudo fu quasi in paruta,
Le mura d' alto mare intorneate;
Più bell' al mondo mai non fu veduta.
Come Prian mandò per l'amistate,
Fe' parlamento quando fu venuta,
E disse lor come 'l padre fu morto,
Che si volea vengiare di sì gran torto,
E com' Esiona sia lor renduta.

E tutto v' è, come mandò Antinore
Con ricca e nobil bella 'mbascerìa;
E come 'l re Pelleuso, e Nestore,
E Talamon, ciascun mal rispondea;
E come 'n Grecia n' ebbe gran romore,
Perch' Antenor sua suora richiedea.
Ed evvi com' a Troia ritornaro',
Co le lade risposte che trovaro',
E com' Ettore a' suoi contradicea.

Di 'ntaglio v' è Cassandra profetessa,
Com' ella profetò tutta la mena,
Evi 'l tempio Appollino, e la deessa,

Ed un poeta che gran duol dimena:
Fu la vendetta in Parigi commessa,
Ond' e' Troian soffriron mortal pena;
Fu presa Elena adorante la Diana,
Nell' isola di Siteri lontana,
Onde 'l re Menelau gran duol dimena.

La bella Elena v' è, che ne menaro'
Con xxx navi a Troia in gran burbanza;
Con gran festa a Parigi la sposaro',
Ond' ebbero i Romani (*sic*) gran malenanza.
Poi v' è Polus et Castor ch' annegaro',
Ch' ieran entrati in mar per la veggianza,
C' andavan per riaver lor suora 'Lena,
Rupper le vele e fransero in gran pena,
Onde fu 'n Grecia grande conturbanza.

Poi si mosse il buono Diomedesse
Al re Prian per Alena la bella,
E 'n sua compagnia fu 'l buon Olizesse;
Chieser l'ammenda e rivolevan quella.
Piaus, e Telamon, e Diomedesse
Invitar l' oste per venire ad ella.
Il re Protesselau, e 'l buon Nestore,
Ed Accille ne fue ragunatore:
Mandar per tutta Grecia la novella.

I gran re, i duca, i conti e gran baroni
Di Grecia fecer grande assembiamento,
Mandar per legni in tutte regioni,
Evi 'l navilio grande e 'l guernimento,
Navi, galee, barche e galeoni;
Per novero vi sono ben mille cento.
Evi ciascun signore co la sua gente,
Dipinto col navilio apertamente,
Sonvi le 'nsegne e 'l nobile armamento.

Evi Telamonus di Salemmine
Con suoi cinquanta legni ben armati,
Teucieri, Anfimacusso, re e reine,
Con lui baroni, e conti assai pregiati:
Polissenar, Tesseus a le marine,
Per compangnon Telamon, fuor menati;
E fuvi 'l buon Nestore, e 'l pro' Toasse,
De la cittade di Colicias
Con ricca gente si son presentati.

Evi Decimenosso e Merinsso
Con legni xxxiii di bella guisa;
Capusso, ed Agiusso, ed Elinusso,
Cinquanta sette n' ebbero a la 'mpresa.
Evi Filitoasse e Santipusso,
Ch' ebber cinquanta legni d'un' assisa.
Domeriusso e Merion ottanta,
E Ulizesse vi n' ebbe quaranta,
Cinquanta n' ebbe Accillesse di Fregia.

Et con diece vi fu Mineriusso
Che fu di Tigri Pilarge la terra,
E con cinquanta il buono Apportacusso,
Protesselau con cinquanta da guerra,
xxxii Pollidusso Menelausso,
Se lo pintor che le pinse non l' erra.
Evvi Pollibitesse e Leochini
Con xxv, e fuor german cugini,
Fuor di Caldea ben armati a ferra.

Evvi con x lo re Tofilusso,
Con grande pregio onorato signore,
E con cinquanta il re Corripilusso,
Con ricca gente di nobel valore:
Cinquanta Santipusso Anfimacusso,
Re de Larisa, fuoro' a grand' onore.
Fuovi d' Elide, la salvaggia terra,

XI legni ben forniti a guerra;
Buon galeotti avea il combattitore.

Èe 'l buono Diomedesse, e Cielimusso,
Vi fuoron con cinquanta ben armate,
E fu con loro Erdenelausso:
Pollibite n' a VII rasegnate,
E con cinquanta il re di Ciprinnusso;
Quelle fuor navi a vele incastellate.
Menecieus duca con cinquanta,
E Proteus nove men di quaranta.
Cinquanta due (*sic*) son quell' annomerate.

E tutto v' è dipinto a fin colori,
Com' ad Attena fu raunamento,
E come i Greci chiamaron signore
Agamennone in grido e 'n parlamento,
Alto re, nobile, di grande valore,
Ricco, possente, con bell' armamento;
Dieder le 'nsegne, ed ordinar la guerra,
Entraro' in mare, partirsi di terra,
Da guerra aveano ogni bell' argomento.

Mosser d' Attena, le vele collaro',
Vogando forte con diritti venti,
Ongn' amiraglio saggio e marinaro,
Con galeotti e con soprassaglienti.
Cantando, in gran bonaccia il mar passaro',
Trombe sonando, e molt' altri stormenti:
Giunsero a la città nobel di Troia,
Per fare a cittadini ed onta e noia;
Da guerra aveano ogni bell' argomento (1).

(1) Errore manifesto, e ripetizione dell' ultimo verso dell' antecedente stanza. *Laurenziano:*

Da guerra avieno ogni guernimenti.

Ed evvi quando li vide Priano,
E 'l prod' Ettor, Parigi, e Troilusso,
Ed Eneasse lo buon capitano,
E Antenore, e 'l buono Eifebusso,
Menon re, ch' ier' a l' aiuto troiano
Venut', apresso lui Propandarusso,
Restus, e Massiusso, e 'l re Carras,
Anfimacusso, e 'l forte Nesteas,
(Tutti fuor regi) e 'l signor Cappadusso.

Evvi come Remusso a la stagione
VII conti menò co lui sovrani;
E IIII duca di gran valigione
Per dar aiuto venner a' Troiani.
E 'l re Glacon de Licie, e Sarpedone
Entraro' 'n Troia, e fuoro' cugini germani.
E fuovi Pelleus, e Caramusso,
E di Frigia lo buon re Antopusso;
Tutti questi non fuoro' de' diretani.

Evvi dipinto il buono Pretemissusso,
E Terreplex (1), a giavellotti e a dardi,
E Micceres, e lo re Calamusso,
Che fuoro' duo signori di gran riguardi.
Di Palaglorie il sir Feliminusso (2),
Che fue gigante, e non fue de' musardi:
E fuvi il buon pistron Canattas (3);
Ension li pro' (4), e Anfimas
Gente barbari, e Siriesi, e Sardi.

E 'l re di Persia, con gente sovrana,
Vi fu nobilemente a dismisura;

(1) *Laurenziano:* E Theleprex.
(2) *Laurenziano:* Di Palagrorie il sir Felminusso.
(3) *Laurenziano:* Il buon pistron Amatras.
(4) *Laurenziano:* Esion il pro'.

Ed assembrarsi a la città sovrana,
Fecer le schiere uscir fuor de le mura.
Ettor avea (chè li l' mandò Morgana)
Un bel destrier, che di miglior non cura:
Il buon Ettore ordinò le battaglie,
Dove si franser elmi, e scudi, e maglie.
Deh! quanto fu crudel, mortal, e dura!

Or qui v' è ben dipinta la prodezza,
Veder pugnar li Greci e li Troiani,
Cavagli e cavalieri di grand' asprezza,
A fronte a fronte ogni giorno a le mani,
Troncare scudi e brandi in gran fortezza,
Abattere e cadere i più sovrani,
Veder cavai rotare a vote selle,
Brair (*sic*), gridar, troncare aste di stelle
Que' nobil cittadini e foretani.

Qui v' è dipinto Ettore in quella pressa,
Che va faccendo grande uccisione,
A destra ed a sinistra, ov' è più spessa,
A cui tronca la testa, a cui 'l bredone:
Que' fa di Greci sì grande rimessa,
Fuggongli avanti, com' foss' un leone.
In quell' assalt' uccise il sagittaro;
E tutto v' è come i Greci pugnaro',
Uccidendo i Troiani, quella stagione.

Molto si sembra bene, tra' cavalieri,
Agamennone e lo prod' Accillesse
Uccidere e braire per li sentieri,
L'assembralglia, e gli assalti, e le rimesse,
Fragnere scudi, ed isquartar destrieri,
E far tronconi di gross' aste ed ispesse,
A chiari brandi ed elmi rilucenti,
In fiotta i cavalieri a diece e a venti
Riscuotere, fedire a le gran presse.

Ahi deo! chi vide mai uccisione
  Così crudele, in campo, od in battaglia,
  Come facea il buon re Talamone,
  Nesteu e Ifebusso, e sì gran taglia;
  E 'l pro' Parigi, Remusso, e Giassone
  Abattere, pugnare con gran travaglia?
  Traien le strida e guai l' inaorati,
  Divideano teste, e 'nfilzavan costati,
  Drusciano li usberghi d' ogni forte maglia.

Ben combattea lo buono Telamonusso,
  Nestore, ed Ulizesse assai premente;
  E Menelau, de Tigri Apportacusso
  Contra i Troiani brocciavan sovente:
  Agamennon signore, Anfimacusso
  Danneggiavan i Troiani mortalmente.
  Le triegue fuoro', e poi parlamentaro',
  Ov' Ettor ed Accille si sfidaro',
  E rimprocciarsi assai villamente.

Evvi com' Accilles il rimprocciava
  Perchè Patricolusso gli avea morto,
  La cui bieltà teneramente amava;
  Ch' egli era bello, e pro', sagg', ed accorto.
  Un giorno avenne ch' Ettor si chinava,
  Andromada l' avea sognato scorto,
  E volea prendere un elmo reale;
  Accille il perseguìa d' odio mortale,
  In tradigion l' uccise ed a gran torto.

Ed evvi a motto a motto tutto quanto
  Dipinto come ne portaro' Ettore,
  Le strida, e guai, e l' orribile pianto:
  Andromada si squarcia, e grida, e plore.
  Piangeva 'Lena e Pollisena tanto,
  Parea ch' al ciel n' andasse lo clamore.
  « Dolze figliuolo! » diceva Ecuba.

« Signor ! » dicea la molglie Andromada;
Piangevan quasi le pietre per su' amore.

Evi si com' Ettore imbassimaro',
E fecerli una ricca sepoltura,
E santi chergi l' aromatizzaro'.
D' un palio imperial fer covertura:
Tre imagini li mastri v' intagliaro',
Con tre lampane di grande chiarura.
Passato l' anno fecer l' anovale,
Come s' usava a la guisa reale,
Ov' Accillesse innamorò allora.

La bella Pollisena Ettor piangea,
Quand Accillesse sorprese d' amore,
Di guisa che posar già non potea,
Si tenea la bieltà sua presso 'l core.
Mandò un messo, s' a Ecuba piacea,
Che non sarebbe più combattitore
Sopra i Troiani Accille, nè sua gente:
I Greci al padiglion venìan sovente
Merzè cherendo e faccendo clamore.

Tutto v' è com' Accille ruppe 'l patto,
E fec' armare i suoi Mirmidonesi,
Cui Troiani non risparmiavan tratto;
Quel giorno molti ne fuoron conquisi.
Armoss' Accille dentro nel baratto,
E uccise Eifebusso intra grecesi;
Allor fallìo malamènte Accillesse.
Fedì Parigi 'l buono Palamidesse
D' una saietta leve'norganesi (*sic*).

Poi v' è dipinto com' egli ordinaro'
D' uccidere Accillesse in tradigione.
Un sagreto messaggio gli mandaro',
Chè gli volean parlare una stagione

Per darli Pulisena : lo 'ngannaro',
Perchè non tenne la sua convenzione;
Parigi 'l prese, ed uccisel allora,
Per diligion gittol giù de le mura.
Tutt' è dipinto, il modo e la cagione.

Quì v' è dipinto lo crudel lamento,
Le strid', e 'l pianto, ch' e' Greci faceano.
Piangea Pirrusso il padre in gran tormento,
I guai e 'l pianto infino al ciel s' udìano.
Fecerli fare un ricco munimento
Chè molte pietre pretiose aveano.
I Greci fecer cavalier Pirrusso,
Poi fu morto Parigi, e Anfimacusso,
Che l' un fu Greco e l' altro fu Troiano.

Come Pantassalea n' udìo novelle,
Dipinto v' è, del regno feminoro,
Che venne a Troia con mille pulzelle,
(Per la bontà ch' ell' udiva d' Ettoro);
C' aveano incise le destre mamelle,
Perch' a trar l' arco non nocesse loro.
Quivi son tutte le bell' arditezze,
Ch' ell' uccideano i Greci 'n grand' asprezze,
Che neuna pietade avean di loro.

Evi Pretemisusso c' ha 'n man un dardo,
E Terreplex ha giavellotti assai.
Fedìano i Greci sanza nul riguardo,
A molti ne facean trar mortai guai :
Qualunque li attendea, per tempo, o tardo,
Arme non gli valea contra lui mai.
Ben combattea Toasse, e Santipusso,
E 'l buon Protesselau, Apportacusso,
Con nobili destrieri, e sori, e bai.

La reina pugnava, e le donzelle

Molto faceano a' Greci gran dannaggio:
Dipinto v' è la valentia di quelle,
Parea ciascuna un pro' leon salvaggio,
Faceano a' Greci spander le budella.
Pantassalea, col su' ricco barnaggio,
Sovente con Pirrusso s' affrontava;
Chi de le lor saette una provava,
Incontanente volgeva 'l visaggio.

Evi come la nobile regina,
Pugnando con Pirrusso molto forte,
Come fortuna le si volse 'n pena,
D' una spada Pirrusso le diè morte;
Onde Priano e suoi grand duol dimena,
Piangevan le donzelle sue accorte.
Le battaglie allor si dipartiero',
E le pulcielle il lor regno negiero',
E i Troian tenner poi chiuse le porte.

Evvi dipinto come i traditori
Di Troia ordinaro' il tradimento,
Il re di Tracie, e Ulizes di fuori,
Diomedes fu con lor contento.
Eneas fu dentro e Antinori,
Pollidamas fu al consentimento,
E di que' dentro fu 'l conte Dolone,
Di Garil duca e di Troia Leone,
Salve le robe, e l' oro, e 'l lor argento.

Evi dipinto un nobile cavallo,
Ch' e' Greci fecer grande e ismisurato;
E fu di frusto, nè non di metallo,
E di fin auro era tutto piastrato;
Entraro' in nave e nel campo lasciarlo,
Mostraro' il campo aver abbandonato.
Per quel caval fu Troia isfatt' e morta,

Chè 'l miser dentro ed abbatter la porta,
Sì come 'l tradimento iera ordinato.

Passante 'l giorno, la nocte vegnente,
Dipinto v' è com' e' Greci tornaro';
Entrò dentro da Troia tutta la gente,
E preserl', e disfecerl', e l' rubaro'.
Tutto v' è dipinto chiaramente,
Come li traditori in mar entraro',
Prian ucciser al tempio Appollino,
Ucciser Ecuba, e Cassandra, e 'l divino,
Ed evi com' Alena dicollaro'.

Evi come Eneas entrò in nave,
Col su' lignaggio, e i nobili, e più degni;
E come 'l mar si mostrò lor soave,
E com' avevan XXXII gran legni,
Con molti arnesi che rubati n' ave'.
Crucciars' i venti per divini segni,
Ebber fortuna e molti n' annegaro',
A Cartaggi' arrivaro' que' che camparo';
Cercar marin' assai, cittadi e regni.

Ed evi come 'l popul de' Troiani
Che ne scampar, fondaro' ne la marina,
E que' fuor que' c' uom chiama Viniziani,
Per non star sotto al re nè a regina.
E d'Eneasse naquero i Romani,
Remusso e Romulusso d' una begghina:
Notricogli un porcaio con troie e becchi;
Perciò mangiano le cuotiche e gli orecchi.
Sagrossi al tempio lor madre meschina.

Evi dipinto il grande trionfale
Che fanno i Greci ai lor combattitori,
Con molte trombe e con palio regale
Usciron contro lor grandi e minori:

Menar la bella Lena in suo stale (1),
Tutto v' è come i Greci fuor signori.
Or quivi sono le nobili pinture,
Nobili conti, e le grand' aventure :
X anni fuoro' i Greci asseditori.

La Tavola Rotonda.

Dall' altra parte del ricco palazzo
Intagliat' è la Tavola Ritonda,
Le giostre, e 'l torneare, e 'l gran sollazzo;
Ed evv' Artù e Ginevra gioconda,
Per cui 'l pro' Lancialotto venne pazzo;
Marco, e Tristano, ed Isolta la blonda;
E sonv' i pini, e sonvi le fontane,
Le giostre, le schermaglie, le fontane (*sic*),
Foreste, e rocce, e re di Trebisonda (2).

Et sonvi tutt i' begli accontamenti
Che facevan le donne e cavalieri,
Battaglie, giostre, e be' torneamenti,
Foreste, roccie, boscaggi e sentieri.
Quivi son li bei combattimenti,
Aste troncando, e squartando destrieri.
Quivi son le nobili aventure;
E son tutte a fin oro le figure,
Le caccie, corri, valletti, e scudieri.

In quel palazzo sì meraviglioso
Vidi madonna e 'l su' ricco valore,
Che fa star lo mi' cor fresc' e gioioso,
E pasce l' alma mia di gran dolzore.
Lo suo soave sguardo e dilettoso

(1) Pare confusione di due racconti diversi : poco prima i Greci hanno dicollato Elena, ora la menano in suo stale.

(2) *Laurenziano* : Foreste, e lande, e re di Trebisonda.

Lo mondo rinovella e dà splendore;
Cotant' è adorno e di bella sembianza,
Che fa gioir la sua gran dilettanza,
Come la rosa in tempo di verdore.

La gran bieltà che procede del viso,
Colli amorosi suoi gai sembianti,
Chi fosse degno di guardarla fiso,
Più non vorrìa che di starle davanti:
C' al mondo dona canto, e gioco, e riso,
Onde gioiscon li amorosi amanti.
Quell' è lo specchio ove bieltà riluce,
Splendientissima, serena luce,
Al cui splendor si rinvian gli erranti.

E vidi la sua bella compagnia,
Che son sette regine ben ornate:
L' una l' adorna di gran cortesia,
L' altra di pura e dritta veritate,
La terza d' umiltà scorge la via,
La quarta pregio di gran larghitate,
La quìnta adorna di bell' astinenza,
La sexta bella castità l' aggenza,
La septima d' umil dolze pietate.

Poi vidi le sue belle cameriere:
Tant' avenanti mai non fuor vedute,
Piane, dolzi, ed umili, al mi' parere,
Adorne, oneste, cortesi, e sapute;
E vidile danzar per lo verziere,
Ed ieran tutte di bianco vestute,
Ciascun' avea di fiori una ghirlanda;
E fanno ciò che madonna comanda,
E rendon dolzi e soavi salute.

Altra masnada adorna vidi assai,
Secondo c' a tal donna si pertene,

La qual molto veder mi dilettai.
Per lo palazzo andando i' vidi bene
Di nuove cose ch' io non vidi mai,
Sicome a grande corte si convene;
E audivi dolzi boci e concordanti,
E nobili stormenti e ben sonanti,
Che mi sembravan canti di Serene.

Quì v' era una donzella c' organava
Ismisurate dolzi melodie,
Colle squillanti boci che sonava,
Angelicali, dilettose, e pie.
Audì' sonar d' un' arpa, e smisurava,
Cantand' un lai onde Tristan morìe;
D' una dolze viuola udì' sonante,
Sonand' una donzella londormante (*sic*),
Audivi suon di gighe e ciunfonìe.

Udivi suoni di molto dolzi danze
In chitarre, carribi smisurati,
Trombe, e cennamelle in concordanze,
E cembali alamanni assai triati,
Cannoni, mezzi cannoni, e smisuranze,
Sufoli, con tamburi ben accordati:
Audivi d' un leuto ben sonare,
Ribebe, otricelli, e ceterare,
Salteri, ed altri stormenti triati.

E così stando a mia donna davanti,
Intorneato di tanta allegrezza,
Levò li sguardi degli occhi avenanti,
Ed io 'mpalidì' per dubitezza.
Allor mi fece dire: « Più tratt' innanzi,
« E prendi ne la mia corte contezza. »
Ed io le dissi: « Donna di valore,
« S' i' fosse servo d' un tuo servidore,
« Sariame caro sovr' ogni ricchezza. »

Allor madonna incominciò a parlare
Con tanta soavezza, e disse allore :
« Hai tu sì cuor gentile potessi amare ,
« Quanto potrai amare ti fo signore.
« E se ben ame, potrai 'mperiare ,
« Ch' i' ti farò signor d' ogni riccore ;
« Chè la minore ch' è 'nfra le mie donzelle ,
« E 'l minor servo diminian le stelle,
« Sì c' oltra 'l cielo splende il mio valore. »

Quando parlava, lo dolzor ch' avea
Di ciò che mi dicea madonna allora,
Mi' spirito neuno non si movea ,
Si fu ben trapassante più ch' un' ora.
Amor mi confortava e mi diceva :
Rispondi : « v' amo , donna , oltre misura. »
Allor risposi per quella fidanza ,
E madonna mi diè ricca speranza,
Perch' i' l' ho amata ed amerolla ancora.

Volete voi di mia donna contezza
Più propiamente ch' i' non v' ho parlato?
Sovra le stelle passa la sua altezza ,
Fin a quel cielo ch' empirio è chiamato ;
E 'nfin a Dio risplende sua chiarezza,
Com' a' nostr' occhi il sol è apropiato ;
L' amorosa madonna Intelligenza
Che fa nell' alma la sua residenza ,
Che colla sua bieltà m' ha 'nnamorato (1).

Si snoda l'allegoria del poema.

(1) Francesco di Barberino, *Del reggimento e de' costumi delle donne*, p. 354, fa comparire l' Intelletto in forma di giovane.

Nobile giovane, novo Intelletto...
Tu per lo quale di Dio e di virtute,

La 'ntelligenza nell' anima mia
Entrò dolze, e soave, e chiusa molto,
E 'v' è 'l core, e dentro 'n sagrestià,
E quivi cominciò a svelar lo volto.
Quest' è la donna, di cui vi dicea,
Che col su' gran piacere m' ha servo accolto.
Quest' è la donna, che porta corona
Di sessanta vertù, come si suona;
Questa diparte il savio da lo stolto.

L' anima col corpo è quel palazzo
Che fondò Dio, maestro gratioso,
Nel quale la 'ntelligenza sta 'n sollazzo;
E la gran sala è 'l core spatioso,
Di pietre pretiose pien lo spazzo:
Qui v' è la sagrestia e 'l tesor nascoso,
Evi la scola de la sapienza;
Chè 'l cuore à tre partite in un' essenza,
Nell' una sta 'l pur sangue dilettoso.

La camera del verno e de la state
È 'l fegato e la milza veramente;
Nodriscesi nell' uno caliditate,
E l' altra fredda lo calor repente.
Ben si può dir cucina in veritate
Lo stomaco, che sì cuoce sovente.
Savete ch' è 'l cienacol dilettoso?
Lo gusto coll' assaggio savoroso.
La volta del palazzo è ne la mente.

E li nobili 'ntagli, e le figure,
Si posson dir le belle rimembranze

D' angeli, cieli, a lor sito pensando,
E di tutt' altre sottigliezze e arti,
Convien ciascuno avere notizia tale,
Che 'n te conviene, ed è ciascun capace.
Tu gran maestro di coguizione.

Che imaginate sono di tai pinture,
Onde poi fanno queste ricordanze;
E gli occhi sono le speculature,
Le vetriere, le belle alluminanze;
E la cappella dove s' ufizìa
Si è la fede dell' anima mia,
L' ufficio son le laude, in Dio speranze.

L' audito e 'l tatto sono li portinieri;
E 'l senso si può dire la mastra porta,
E li vari voleri son messaggieri,
Che servon quella nobel donn' accorta.
La lingua è suo stormento, e giocolieri
Li spiriti ove l' anima diporta;
E l' acque, e le riviere, e le fiumane,
E l' abundanza de le vene strane,
Che cercondan lo corpo per via corta.

E l' ossa son le mura che vedete,
Che sovra lor fermat' è la possanza;
E i nervi son le nobili parete,
Di ch' è inciamberlata la su' stanza;
Ed altre cose e' v' ha che son sagrete,
Che son fuor di leggiadra costumanza.
Fu di quattr' elementi la mistura
Ond' è fatto 'l palazzo, e tetto, e mura:
Non può perire se non per discordanza.

Le sue compagne sono le gran bontadi,
Che fanno colla mia donna soggiorno,
Che sono assise per settimi gradi;
E le sue cameriere c' ha dintorno,
Son li sembianti suoi, che non son laidi,
Che la fanno laudare sovente intorno;
E i nomi, e la divisa pon l'autore,
Assai aperto a buono conoscidore,
E la masnada di quel luogo addorno.

O voi c' avete sottil conoscenza,
Più è nobile cosa auro che terra:
Amate la sovrana Intelligenza,
Quella che tragie l' anima di guerra.
Nel conspetto di Dio fa residenza,
E mai nessun piacer no' le si serra.
Ell' è sovrana donna di valore,
Che l' anima notrica, e pasce 'l core;
E chi l' è servidor giamai non erra.

Amor, che mia vertute signoreggia,
M' ha fatto vaneggiare in questo dire:
Che co' sudditi suoi si bamboleggia,
Che sono a costumare ed a nodrire:
Chè 'n prima dona 'l pomo a que' ch' elleggia,
E poi sovente il batte, e fa stridire;
Chè quando la person' è ben discreta,
Il padre 'i dà 'l tesoro e la sagreta,
Così fa Amore a chi 'l vuol ubbidire.

La 'ntelligenza, stando a Dio davanti,
A lo piacer di Dio li angeli move;
E gli angeli li cieli muovono, quanti
Che co lo 'mpirio l' uomo gli appella nove.
Li cieli muovon le cose elementanti
E naturanti che danno le piove;
E muovon la vertute alterativa,
E la vertute attiva, e la passiva,
Che fanno generare sì cose nuove.

QUESTA SI CHIAMA LA 'NTELLIGENZA, LO QUALE FECIE DINO CHOMPAG...

Mentre mi esce di mano il poema dell' *Intelligenza*, mi confermo nel crederlo opera di Dino Compagni. Ma credo ancora che nella leggiadra allegoria del Fiorentino si trovino, quasi incastrati, alcuni pezzi di romanzetti popolari, mal ripuliti dalla ruggine nativa. Ciò può spiegare la disparità dei pensieri e dello stile.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

Page 22, vers 11 : sat tibi posse satis; *lisez :* sit tibi posse satis.
— 34, ligne 7 *de la note :* propter pontificalem ejusdem ecclesie; *lisez :* propter porticalem ejusdem ecclesie.
— 36, — 2 et 3 *de la note :* tous les poëtes latins; *lisez :* un grand nombre de poëtes latins.
— 49, — 24 : es ; *lisez :* est.
— 50, — 16 : præcipue; *lisez :* precipue (1).
— 51, — 24 : chistianorum; *lisez :* christianorum.
— 69, — 3 *de la note :* de incultiori patria; *lisez :* de incultiori poetria.
— 71, — 3 *de la note :* eloquia triplici ; *lisez :* eloquio triplici.
— 76, — 76 : ad arengandum; *lisez :* ad arrengandum.
— *ibid.* — 37 : præsumat ; *lisez :* presumat.
— 94, — *dernière de la note :* cartulair; *lisez :* cartulaire.
— 107, — 24 : la tradition ; *lisez :* l'école.
— 144, — 5 *de la note :* e tutto v' e, *lisez :* e tutto v'. è.
— 146, — 2 *de la note :* è credendo... è mettendo; *lisez :* e credendo... e mettendo.
— 149, — 14 : prima fà; *lisez :* prima fa.
— 150, — 12 : Saladin, mort en 1293; *lisez :* en 1193.
— 151, — 18 : ce que je reconnais partout, à toutes les pages du poëme ; *lisez :* ce que je reconnais à plusieurs pages du poëme.
— 179, — 1 *de la note :* ingiunarii ; *lisez :* inguinarii.
— 188, — 8 : vitæ ; *lisez :* vite.
— 200, — 11 : enensis ; *lisez :* senensis.
— 254, — 2 *de la note :* Marnatio ; *lisez :* Manatio.
— 262, — 1 : cedere qui facis imperio suo ; *lisez :* cedere qui facis imperio.
— 264, — 10 : totius urbis ; *lisez :* totius orbis.
— *ibid.*, — 12 : ines ; *lisez :* inest.
— 278, — 6 : *de la note :* fù da lui ricolto ; *lisez :* fu' da lui ricolto.
— 281, — 22 : lapis a fossore repertus. *Supprimez le point après* repertus.

(1) Il ne faudrait pas compter comme autant d'erreurs tous les mots où le texte imprimé donne æ au lieu d'*e*. Les deux orthographes se trouvent dans les textes manuscrits ; et souvent le même mot, au même cas, y est écrit de deux manières.

Page 292, ligne 6 : porto ; *lisez :* parto.
— 293, — 6 : sì grande le soe forze ; *lisez :* sì grand' è le soe forse.
— 297, — 1 : ne ; *lisez :* nè.
— *ibid.*, — 5 : et ; *lisez :* e.
— 301, — 12 : qui ; *lisez :* quì.
— *ibid.*, — 1 *de la note :* même faute.
— 302, — 6 : falla : *lisez :* fella.
— 304, — 21 : rè ; *lisez :* re.
— 306, — 12 : même faute.
— 308, — 13 : corro ; *lisez :* corro'.
— 316, — 23 : no le spiaccia ; *lisez :* no' le spiaccia.
— 319, — 18 : la ntelligenza ; *lisez :* la 'ntelligenza.
— 324, — 20 : con quella' mantadura ; *lisez :* con quella mantadura.
— 334, — *avant-dernière :* nè no risprende ; *lisez :* nè no' risprende.
— 335, — 21 : evin un' altra ; *lisez :* evin' un 'altra.
— 337, — *à la marge :* palazzo ; *lisez :* il palazzo.
— 338, — 16 : cola ; *lisez :* colla.
— *ibid.*, — 27 : serenessimo ; *lisez :* serenissimo.
— 339, — 26 : la tavol è stabilita ; *lisez :* la tavol' è stabilita.
— 342, — 30 : e navilie le battaglie ; *lisez :* e navili, e le battaglie.
— 346, — 6 : in contra te ; *lisez :* incontra te.
— *ibid.*, — 46 : spario ; *lisez :* sparìo.
— 353, — 8 : come dise ; *lisez :* còme disse.
— 359, — 8 : verte ; *lisez :* ver te.
— 366, — 13 : smarrìtto ; *lisez :* smarrito.
— 370, — 24 : le boccol e gli elmi ; *lisez :* le boccol' e gli elmi.
— 371, — 25 : cuor di leoni ; *lisez :* cuor di leone.
— 377, — 6 *de la note :* Achilla ; *lisez :* Achillas.
— 378, — 17 : serbaro ; *lisez :* serbaro'.
— *ibid.*, — 25 : tornaro ; *lisez :* tornaro'.
— 384, — les deux dernières lignes de la note ont été transposées et doivent être lues ainsi : Basta osservare che il poeta italiano raccoglie tutte le favole, sparse nei romanzì contemporanei dello stesso argomento.
— 385, — 24 : che 'n fra ; *lisez :* che' nfra.
— 389, — 14 : terresto ; *lisez :* terrestro.
— 398, — 4 : che ; *lisez :* chè.

Depuis l'impression de mon livre, M. Græsse a publié une nouvelle et savante édition des *Mirabilia urbis Romæ;* la comparaison de ce texte avec la *Graphia aureæ urbis Romæ* aurait jeté quelques lumières de plus sur mon travail. V. *Beitræge zur Literatur und Sage des Mittleralters*, von d[r] Joh. Georg. Theod. Græsse.

Je dois à l'obligeance de M. Guignard, archiviste du département de l'Aube, l'indication de quelques hymnes que j'avais pu croire inédites, et qui se trouvent dans le recueil de Tommasi.

Page	222,	Christi caterva clamitet.
—	*Ib.*,	Christe, lux mundi.
—	225,	Quem terra, pontus, æthera.
—	226,	Rex sempiterne Domine.
—	*Ib.*,	Jesu, nostra redemptio.
—	232,	Summe confessor, sacer et sacerdos.

Plus d'une fois, en corrigeant les épreuves du poëme de l'*Intelligenzia*, j'ai regretté de n'avoir plus sous les yeux le manuscrit, pour dissiper les doutes que me laissait la copie. Plus heureux que moi, un savant paléographe, M. Fanfani, de Florence, a pu collationner les feuilles imprimées avec le texte original, et relever les fautes suivantes, dont quelques-unes ne sont que des erreurs typographiques.

Pages.	Vers.	
321,	1,	al novel tempo e gaio del pastore; *lisez :* pascore. — Le mot est provençal et désigne le temps où les troupeaux retournent aux pâturages.
324,	16,	dov' era fu di terra Alessandrina; *lisez :* d' overa, *c'est-à-dire*, d' opera Alessandrina.
329,	31,	ciò che v' era; *lisez :* ciò ch' overa.
331,	17,	in battaglia privata; *lisez :* in battagli' è provata.
332,	27,	al mal della pietra vertù propia; *lisez :* al mal della pietr' à vertù propia.
333,	26,	bona d' ogne malattìa; *lisez :* bon' ad ogne malattìa.
334,	5,	è molto grente; *lisez :* è molto gente.
336,	23,	giecolito non v' è con bella cara; *lisez :* giecolito non v' è c' om ben l' à cara.
Ib.,	31,	con rallento tenere; *lisez :* con rattento.
Ib.,	32,	posta in su l' ocho; *lisez :* in su' locho.

Pages.	Vers.	
338,	15,	dov' era fu molto bella; *lisez :* d' overa fu molto bella.
Ib.,	16,	co la gran sala; *lisez :* ch' a la gran sala.
Ib.,	32,	d' averno la zambra; *lisez :* da verno la zambra.
340,	9,	e i molti luoghi; *lisez :* e in molti luoghi.
Ib.,	27,	ov' arde cera a; *lisez :* ov' arde cerr' a.
Ib.,	28,	chiesimo; *lisez :* ch' i' esimo.
342,	22,	come medesmo; *lisez :* com' è medesmo.
Ib.,	30,	e navilie le battaglie; *lisez :* e navili, e le battaglie.
343,	19,	sonvi nomi; *lisez :* sonv' i nomi.
344,	6,	e sonvi nomi; *lisez :* e sonv' i nomi.
347,	9,	e disse ai suoi lontani; *lisez :* e disse ai suoi : « lontani.
348,	11,	a Roma terrò; *lisez :* a Roma torrò.
349,	17,	se de' temero; *lisez :* sed e' temero.
357,	21,	ire 'n imbotto; *lisez :* ire in cimbotto.
359,	8,	ch' io verte fallisse; *lisez :* ch' io ver te faltisse.
Ib.,	22,	che d' io t' offendesse; *lisez :* ched io t' offendesse.
360,	7,	qui v' erano; *lisez :* quiv' erano.
361,	15,	stare in gran pene; *lisez :* stare' in grane pene.
369,	12,	e disse a' suo' Signori; *lisez :* e disse a' suo' : « Signori.
Ib.,	26,	avendo in malle ferra; *lisez :* avendo in man le ferra.
370,	22,	dardi spessi usar volanti; *lisez :* dardi spessi uscir volanti.
372,	12,	que' faceva la spada; *lisez :* que' facev' a la spada.
373,	18,	assai premente; *lisez :* assai promente *pour* prodemente.
374,	28,	quì Pompeio; *lisez :* evi Pompeio.
399,	7,	e guai l' inaorati; *lisez :* e' guai li naverati; *naverati*, navrés, blessés?
400,	3,	imbassimaro; *lisez :* imbalsimaro.
Ib.,	29,	leve 'norganesi; *lisez :* le ven' organesi.
402,	16,	il lor regno negiero; *lisez :* in lor regno ne giero.
409,	15,	de le vene strane; *lisez :* delle vene strane.

24